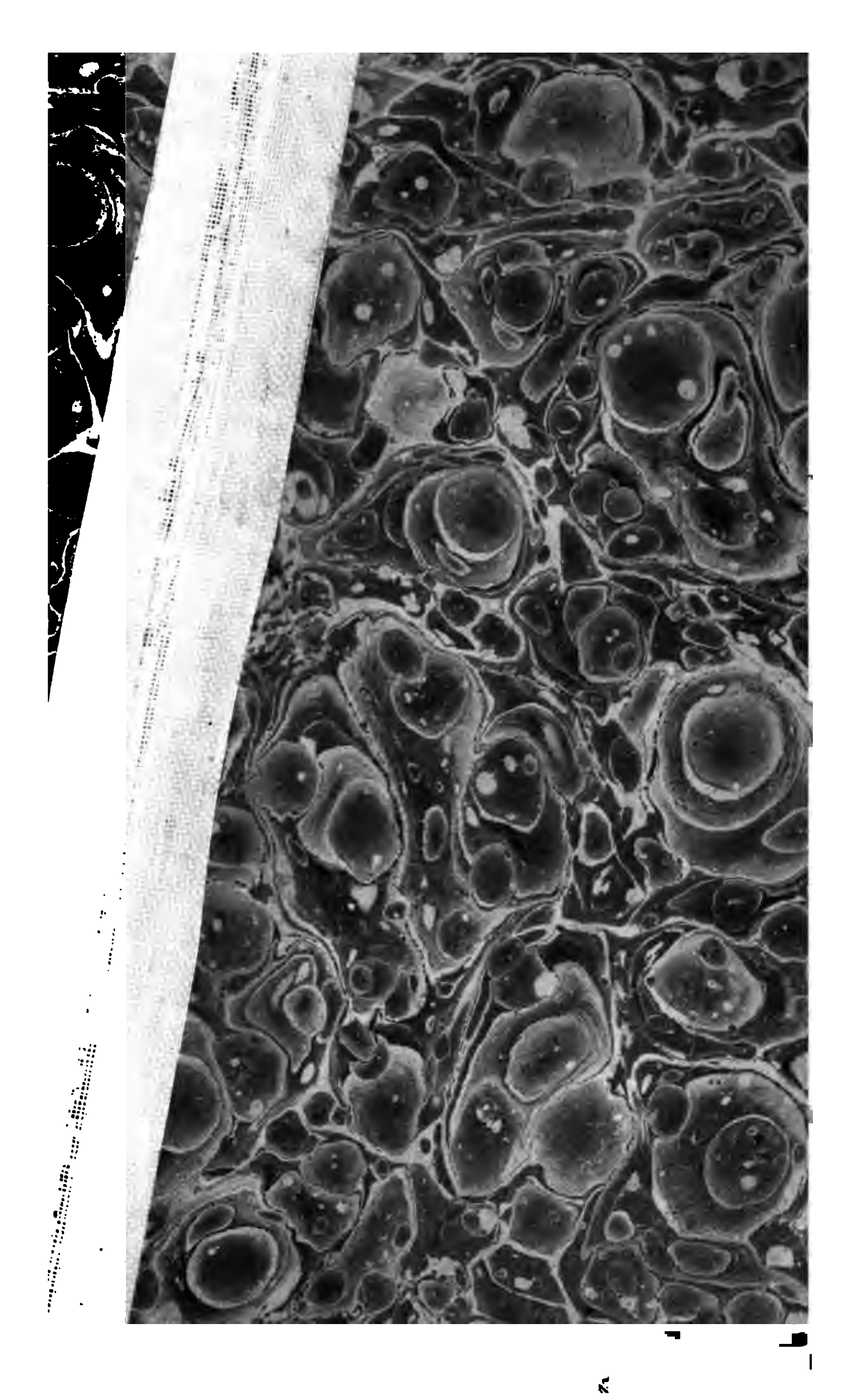



BONNE ET BELLE ASSEZ
Mary Blackburne.



LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS.

TOME SIXIEME.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS;

NOUVELLE ÉDITION,

Mise dans un meilleur ordre, enrichie d'Éclaircissemens et de Notes historiques; augmentée de Lettres, Fragmens, Notices sur Madame de Sévigné et sur ses Amis, Éloges et autres morceaux inédits ou peu connus, tant en prose qu'en vers;

PAR PH. A. GROUVELLE,

Ancien Ministre Plénipotentiaire, ex-Législateur et Correspondant de l'Institut-National.

TOME SIXIEME.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1806.

Bequest of
[illegible]
3-26-26

LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE 707.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 4 Octobre 1684.

JE m'attendois bien que vous ne tarderiez pas d'aller à Gif *; ce voyage étoit tout naturel : j'espère aussi que vous m'en direz des nouvelles, et de l'effet de cette retraite, et du mariage, et de l'opiniâtreté de M. de Montausier à demander des choses inouïes. Tout ce qui se passe à l'hôtel de Carnavalet est plus ou moins mon affaire, selon l'intérêt que vous y prenez. Vous me parlez si tendrement de la peine que mon absence vous cause toujours, qu'encore que j'en sois fort touchée, j'aime mieux sentir cette douleur que de ne point savoir la suite de votre amitié. Ma tristesse n'est point du tout dissipée par la diversité des objets; je subsiste de mon propre fonds et de la petite famille. Mon fils m'a l'obligation de lui avoir écarté beaucoup de mauvaise compagnie, dont il étoit accablé : j'en suis ravie, car je ne suis point docile, comme vous savez, à de certaines impertinences ; et parce que

* Abbaye de Filles où Mlle. de Grignan venoit de se retirer.

je ne suis point assez heureuse pour rêver comme vous, je m'impatiente, et je dis des rudesses. Dieu merci, nous sommes en repos, je lis, j'ai dessein du moins de commencer un livre que Madame de Vins m'a mis dans la tête : c'est *la Réformation d'Angleterre*. * J'écris et je reçois des lettres, je suis quasi tous les jours occupée de vous. Je reçois vos lettres le lundi, j'y réponds le mercredi ; j'en reçois encore le vendredi, j'y réponds le dimanche : cela m'empêche de tant sentir la distance d'un ordinaire à l'autre. Je me promène extrêmement, et parce qu'il fait le plus beau tems du monde, et parce que je sens par avance l'horreur des jours qui viendront; ainsi je profite avec avarice de ceux que Dieu me donne. N'irez-vous point à Livry, ma fille? Le Chevalier ne sera-t-il point bien aise d'y aller se reposer après ses eaux? Le Coadjuteur est guéri : tout vous y convie : je vous défie de n'y point penser à moi. Si vous aviez besoin d'un petit deuil, je vous en fournirois un : M. de Montmoron mourut chez lui il y a quatre jours, d'une violente apoplexie : c'est une belle ame devant Dieu; cependant il ne faut pas juger. J'ai vu la Princesse qui comprend ma douleur, qui vous aime, qui m'aime, et qui prend tous les jours douze ou quatorze tasses de thé; elle le fait infuser comme nous, et remet encore

* Ce ne peut être que l'histoire qui en a été écrite en anglois par Burnet. Cependant, suivant le *Dictionnaire historique*, la traduction par Rosemoud n'en parut que trois ans plus tard. Au surplus, on sait que c'est un ouvrage solide et instructif, sauf quelque teinte de partialité, sur-tout en faveur de Henri VIII.

dans la tasse plus de la moitié d'eau bouillante : cela, dit-elle, la guérit de tous ses maux : elle m'assura que le Landgrave (1) en prenoit quarante tasses tous les matins; mais, Madame, ce n'étoit peut-être que trente; non, c'est quarante; il étoit mourant, cela le ressuscite à vue d'œil; enfin, il faut avaler tout cela. Je lui dis que je me réjouissois de la santé de l'Europe, la voyant sans deuil; elle me répondit que j'en jugeois très-bien; mais qu'elle craignoit d'être bientôt obligée de prendre le deuil pour sa sœur l'Electrice (2); enfin, je sais parfaitement les affaires d'Allemagne : elle est bonne et très-aimable parmi tout cela.

Voilà une lettre pour M. de Pompone : que je suis aise, ma fille, qu'il ait cette Abbaye! que cela est donné agréablement, lorsqu'il est en Normandie, ne songeant à rien : *Non ti l' invidio, non, ma piango il mio*, c'est-à-dire, ma chère enfant : N'y aura-t-il que vous qui n'obtiendrez rien? Croyez-vous que vos affaires ne tiennent pas une grande place dans mon cœur? Je suis persuadée que j'y médite plus tristement que vous; mais profitez de votre courage qui vous fait tout soutenir, et continuez de m'aimer si vous voulez rendre ma vie heureuse; car les peines que me donne cette amitié sont douces, tout amères qu'elles sont.

(1) Charles, Landgrave de Hesse-Cassel, son neveu.

(2) Charlotte de Hesse-Cassel, femme de Charles-Louis, Comte Palatin du Rhin, Electeur de l'Empire.

mauvaise santé. Je suis assurée que vous n'aurez plus de bonnes joues à me présenter; rien ne change tant que ces sortes de maux douloureux, et deux bonnes saignées : je ne puis vous parler d'autre chose. J'ai bien envie de savoir de vos nouvelles : mais si M. le Chevalier n'est votre secrétaire d'ici à quelque tems, je ne vous écrirai plus. Mon fils revient aujourd'hui de Rennes : en son absence, j'ai causé avec sa femme; je l'ai trouvée toute pleine de raison, entrant dans toutes nos affaires du tems passé, comme une personne, et mieux que toute la Bretagne; c'est beaucoup que de n'avoir pas l'esprit *fichu*, ni de travers, et de voir les choses comme elles sont. Je vous obéis mal, quand vous voulez que je sois toujours exposée; j'ai besoin d'être de certaines heures avec vous; et cette liberté, quoique triste, m'est agréable. Il est vrai que, quoi que je fasse, les jours ont ici toute leur étendue, et quelque chose encore au-delà. Pour le mois de Septembre, il me semble qu'il a duré six mois, et je ne comprends point qu'il n'y ait que quinze jours que je suis ici.

d'écrire encore plusieurs jours, et de la soulager de ce qu'elle voudra me faire savoir, en me l'écrivant vous-même dans sa lettre : par exemple, parlez-moi un peu plus intimement de la sainte fille, de la raison qui lui a fait perdre patience; de ce que disent M. de Montausier et Mademoiselle d'Alerac, et comme notre mariage se trouvera de cette retraite : vous voudrez fort bien causer avec moi sur tout cela. Je vous recommande la santé de ma fille : ne la croyez point quand elle veut se coucher bien tard, et s'éveiller bien matin, et prendre sans cesse du thé, du café : je vous assure, Monsieur, que cette vie est bien mauvaise pour un sang aussi brûlant que le sien. Souvenez-vous de l'état où nous l'avons vue, n'abusons point du retour de sa beauté; elle a un mal de côté qui trouble souvent mon repos : on ne sent point de douleur où il n'y a point de mal : faites-la souvenir de la pervenche : qu'elle ne l'abandonne pas tout-à-fait, ne fût-ce que par reconnoissance. Allez à Livry prendre du repos; et faites que je puisse m'assurer qu'étant avec elle, vous serez la force majeure qui l'empêchera de se faire du mal.

A Madame DE GRIGNAN.

Ceci vous ennuie un peu, ma très-chère; mais je vous dirai, *est-ce que je parle à toi* (1)? Quand ce ne seroit que pour moi, conservez-vous : je n'ai point la force de soutenir votre absence et votre

(1) *Voyez* la Lettre du 9 Juin 1680.

comme sur celle qui vous aime le plus; faites-moi écrire par M. du Plessis, mettez une ligne en haut et en bas; car il faut voir de votre écriture, et je serai ravie de penser que, toute couchée et toute à votre aise, vous causerez avec moi, et que vous ne serez point incommodée deux heures durant dans une posture qui tue la poitrine. Pour nos santés, ma chère enfant, je vous en parlerai bien sincèrement, la mienne est parfaite; je me promène quand il fait beau; j'évite le serein et le brouillard; mon fils le craint, et me ramène. Ma belle-fille ne sort pas, elle est dans les remèdes des Capucins, c'est-à-dire, des breuvages et des bains d'herbes qui l'ont fort fatiguée sans aucun succès jusqu'ici; en sorte que nous ne sommes point en train ni en humeur de faire des promenades extravagantes. On en est tentée à Livry; et l'été, quand il fait chaud et qu'on voit une brillante lune, on aime à faire un tour : mais ici nous n'y pensons pas, nous allons entre deux soleils. Le bon Abbé est un peu incommodé de sa plénitude et de ses vents : ce sont des maux auxquels il est accoutumé : les Capucins lui font prendre tous les matins un peu de poudre d'écrevisse, et assurent qu'il s'en trouvera fort bien : cela est long, et en attendant il souffre un peu. Pour moi, je n'ai plus de vapeurs; je crois qu'elles ne venoient que parce que j'en faisois cas : comme elles savent que je les méprise, elles sont allées effrayer quelques sottes : voilà l'exacte vérité de l'état où nous sommes. Celui dans lequel vous

me représentez Mademoiselle d'Alerac est trop charmant, c'est une petite pointe de vin qui roussille et réjouit toute une âme : il ne faut pas s'étonner si elle en a une présentement ; on la sent si peu quelquefois, que c'est comme si on n'en avoit pas. Je suis persuadée que M. de Polignac en a deux à proportion par la reconnoissance qui se joint à son amour. Il me paroît que les articles se règlent mieux à Livry que chez M. de Montausier : c'est là que les difficultés doivent s'aplanir ; mais ce que je ne comprends pas, c'est la première apparition de M. de Polignac : que vouloit-il dire avec son sérieux, avec sa visite courte et cérémonieuse? Devroit-elle être de cette froideur? Ne falloit-il point expliquer avec grâce et chaleur cette longue absence, ce long silence? Et comment, après avoir si mal commencé, peut-on finir si joliment? Vous me faites de toute cette scène une peinture charmante, dont je vous remercie par l'intérêt que vous savez que j'y prends. Le bon Abbé est très-obligé à M. du Plessis de l'honneur qu'il a fait à son canal; cela lui paroît un coup de partie pour cette pièce d'eau ; c'est comme une exécution vigoureuse dans les justices qui ne sont pas bien établies : après cela on n'en doute plus : aussi, après cette espèce de naufrage, la sécheresse, la bourbe, les grenouilles feront tout ce qu'il leur plaira ; nous serons toujours un canal où M. du Plessis a pensé se noyer. Nous avons eu ici une Saint-Hubert triste et détestable; mais ce n'est pas ici qu'il faut juger du

tems que vous avez là-bas : vous avez chaud à Livry, vous êtes en été; la Saint-Hubert aura peut-être été merveilleuse à Fontainebleau, et nous avons des pluies et des brouillards qui, à la vérité, ont été précédés de quelques beaux jours; mais il faut prendre le tems comme il vient, car nous ne sommes pas les plus forts. Je suis très-fâchée que le rhumatisme du Chevalier *ouvre* de si bonne heure; Vichi ne lui a pas bien réussi cette année : je souhaite que nos Capucins fassent mieux. Je vous crois à Paris, et bien près d'être à Fontainebleau : mais, mon enfant, irez-vous en un jour? Songez à ne pas augmenter vos maux, cela est préférable à tout : ayez donc pitié de vous et de moi en même tems, car c'est bien véritablement ma vie et ma santé que je vous recommande. Hélas! que croyez-vous que m'ait fait cette mort de Madame de Luynes (1)? C'est une tristesse dont on ne peut se défendre : et que faut-il donc pour ne point mourir? Jeune, belle, reposée, toute tranquille et toute en paix, elle avoit payé le tribut de l'humanité l'année passée par une grande maladie, et la voilà morte un an après; c'est un étrange point de méditation. M. de Chaulnes en est affligé, dites-lui quelque chose : Madame de Chaulnes a été bien mal; ils ont tant d'amitié pour moi, que vous ne devez pas les négliger. Adieu, ma très-aimable : Madame de la Fayette me mande que Madame de Coulanges est charmée de vous et de votre esprit.

(1) Anne de Rohan, morte le 29 Octobre, âgée de quarante-quatre ans.

LETTRE 710.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 15 Novembre 1684.

J'ai reçu une lettre du Maréchal d'Estrade, qui me conte si bonnement et si naïvement toutes les questions que vous lui avez faites sur mon sujet, et je vois si bien tout l'intérêt que votre amitié vous fait prendre à la vie que je fais ici, que je n'ai pu lire sans pleurer la lettre de ce bon homme : je vous en demande pardon, cela est passé; mais je n'étois point en garde contre ce récit tout naïf, et j'ai été prise au dépourvu. Voilà, ma chère enfant, une relation bien naturelle de ce qui m'est arrivé de plus considérable depuis que je vous ai écrit : mais le moyen de vous cacher ce trait d'amitié si tendre, si sensible, si naturel et si vrai? puisqu'aussi bien, ma fille, il me semble que vous êtes assez comme moi, et que nous mettons au premier rang les choses qui nous regardent; le reste vient après pour arrondir la dépêche. Vous dites que je ne suis point avec vous, et pourquoi ? ah, qu'il me seroit aisé de vous l'apprendre ! si je voulois salir mes lettres des raisons qui m'obligent à cette séparation, des misères de ce pays, de ce qu'on m'y doit, de la manière dont on m'y paie, de ce que je dois ailleurs, et de quelle façon je me serois laissée surmonter et suffoquer par mes affaires, si je n'avois pris, avec une peine infinie, cette résolution. Vous savez que

depuis deux ans je la diffère avec plaisir, sans y balancer : mais, ma chère enfant, il y a des extrémités où l'on romproit tout, si on vouloit se roidir contre la nécessité : le bien que je possède n'est plus à moi; il faut finir avec le même honneur et la même probité dont on a fait profession toute sa vie : voilà ce qui m'a arrachée d'entre vos bras pour quelque tems; vous savez avec quelle douleur je vous en cache la suite, parce que voulant bien me porter, je me les cache en quelque sorte à moi-même : mais cette espérance dont je vous ai parlé me soutient, et me persuade qu'enfin je vous reverrai. Je suis ici avec mon fils, qui est ravi de m'y voir manger une partie de ce qu'il me doit; cela me fait un sommeil salutaire, et souffrir la perte de tout ce que ses fermiers me doivent, et dont apparemment je n'aurai jamais rien. Je crois que vous entrez dans ces vérités qui finiront, et qui me feront retrouver mon premier état : je n'ai pu m'empêcher de vous dire tout cela dans l'intimité et dans l'amertume de mon cœur, parce que je le soulage en causant avec une fille, dont la tendresse n'a point d'exemple. J'ai quasi envie de passer l'article de ma santé; elle est dans la perfection, et j'aime M. de Coulanges de vous avoir montré ma lettre; elle doit vous avoir remise de vos imaginations; le style qu'on prend, en lui écrivant, ressemble à la joie et à la santé. Ce que vous mandoit mon fils des Capucins, étoit pour vous mettre l'esprit en repos, en cas d'alarme; mais cette alarme

est encore dans l'avenir et entre les mains de la Providence; car jusqu'ici toutes nos machines n'ont rien de détraqué: la vôtre, ma fille, n'a pas été si bien réglée; vous avez été considérablement malade. Le tems continue d'être détestable, les postillons se noient; il ne faut plus penser à recevoir régulièrement les lettres. Il n'y avoit pas un grand chapitre à faire de Fouësnel, c'est un triste voyage tout uni; j'en disois un mot au petit Coulanges: je trouve que votre amitié avec sa femme continue fort joliment, il n'en faut pas davantage; son mari est trop aimable, il nous écrit des lettres charmantes. Il vous a mise dans la folie de la *Cuverdan;* mais nous ne savons si c'est une vérité ou une vision, car il dit qu'elle est fille de *Cafut;* lequel *Cafut* étoit une folie de son enfance, dont il étoit grippé au point qu'on lui en donna le fouet étant tout petit, parce qu'on craignoit qu'il n'en devînt fou avec Madame de Sanzei. Quoi qu'il en soit, *la Cuverdan* de ce pays sera demain ici: il y a trois jours qu'elle est chez la Princesse. Souvenez-vous, ma fille, de la règle de Corbinelli, qu'il ne faut pas juger sans entendre les deux parties; il y a bien des choses à dire; mais, en un mot, il falloit rompre à jamais avec Madame de Tissé, et rompre le seul lien qu'ait mon fils avec M. de Mauron (1), dont il ne jette pas encore sa part aux chiens, ou rompre impertinemment avec la Princesse. Il a résisté, il a vu l'horreur de cette

(1) Beau-père de M. de Sévigné, et frère de Madame de Tissé.

grossièreté; il en a fait dire ses extrêmes douleurs à la Princesse; mais enfin, il a fallu se résoudre et prendre parti; il n'y avoit qu'à prendre ou à laisser; et mon fils a préféré la douceur et le plaisir d'être bien avec sa nouvelle famille, et par reconnoissance, et par intérêt, à la gloire d'avoir suivi toutes les préventions de la Princesse, qui sont à l'excès dans les têtes allemandes. Vous me direz que Madame de Tissé est ridicule d'avoir exigé cette belle déclaration de son Neveu; qu'elle ne sait point le monde; que cela est de travers : tout cela est vrai, mais on ne la refondra pas : peut-être que cette *pétoffe* ne servira qu'à confirmer la roture de celui que la Princesse protége; car la maison à laquelle il vouloit s'accrocher, et qui est fort bonne, ne veut point de lui. Ah, mon Dieu! en voilà beaucoup, ma chère Comtesse, je n'avois pas dessein d'en tant dire.

Mais parlons du bonheur de M. de la Trousse, qui marche à grands pas dans le chemin de la fortune. Connoissez-vous la vertu d'une machine toute simple qu'on appelle un levier? Il me semble que je l'ai été à son égard : trouvez-vous que je me vante trop? Cela me fait prendre un grand intérêt à toute la suite de sa vie, où il a réuni et bien de l'honneur, et bien du bonheur, et bien de la faveur. Je ne manquerai pas de lui écrire; en attendant faites-en mes complimens à Mademoiselle de Méri, mais ne l'oubliez pas. Je n'ai rien à dire de l'indifférence de Mme. de Coulanges, sinon qu'elle prend le bon et unique parti. Vous jugez bien du

succès qu'aura la prière de Madame de la Fayette; jamais une personne, sans sortir de sa place, n'a tant fait de bonnes affaires: elle a du mérite et de la considération; ces deux circonstances vous sont communes avec elle; mais le bonheur ne l'est pas; et je doute que toute la dépense et tous les services de M. de Grignan fassent plus que vous : ce n'est pas sans un extrême chagrin que je vois ce guignon sur vous et sur lui. Vous faites très-bien d'aller à Versailles à l'arrivée de la Cour; mais, ma fille, je ne puis assez vous le dire, prenez garde au débordement des eaux; on ne conte en ce pays que des histoires tragiques sur ce sujet. Vous dites une grande vérité quand vous m'assurez que l'amitié que vous avez pour moi vous incommode; et c'est une grande justice si vous croyez que la tendresse que j'ai pour vous m'incommode aussi : je sens tout cela plus que je ne voudrois; car j'avoue que quand on aime à un certain point, on craint tout, on prévoit tout, on se représente tout ce qui peut arriver et ce qui n'arrivera point; quelquefois je trouve une longueur infinie d'un ordinaire à l'autre, et je ne reçois vos lettres qu'en tremblant; tout cela est fort incommode, il faut en demeurer d'accord: ayons donc, ma chère, une attention particulière pour nous épargner, autant qu'il sera possible, ces sortes de chagrin. Il y a quinze jours que nous ne songeons pas qu'il y ait ici des allées et des promenades, tant le tems est effroyable : je ne suis plus en humeur de me promener; j'ai renoncé à

cette gageure, et je demeure fort bien dans ma chambre à travailler à la chaise de mon petit Coulanges. Je n'y avois point appris le mariage de Mademoiselle Courtin : je ne sais rien; et je ne m'en soucie guère. Je reçois des souvenirs très-aimables de M. de Lamoignon : il me regrette, et me mande qu'il est au désespoir de ne m'avoir point montré sa harangue, comme l'année passée. Je le prie de vous la montrer, et je lui dis que par un côté vous en êtes plus digne que moi : suivez cela, c'est un plaisir que vous lui ferez. Madame de Marbeuf est arrivée, elle est tout à-fait bonne femme : mais, ma fille, ne croyez pas que je ne m'en passasse fort bien. La liberté m'est plus agréable que sa compagnie : je la mettrai à mon point; il faut avoir des heures à soi : elle vous fait mille et mille complimens; répondez-y en deux lignes dans ma lettre, et plus de *Cuverdan*.

LETTRE 711.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 26 Novembre 1684.

Tant pis pour vous, ma fille, si vous ne relisez pas vos lettres; c'est un plaisir que votre paresse vous ôte, et ce n'est pas le moindre mal qu'elle puisse vous faire; pour moi, je les lis et les relis, j'en fais toute ma joie, toute ma tristesse, toute mon occupation : enfin, vous êtes le centre de tout et la cause de tout. Je commence par vous : est-il possible



possible qu'en parlant au Roi, vous ayiez été une personne toute hors de vous, ne voyant plus, comme vous dites, que la majesté, et abandonnée de toutes vos pensées ? je ne puis croire que ma fille bien-aimée, et toujours toute pleine d'esprit, et même de présence d'esprit, se soit trouvée dans cet état. Il est question enfin d'obtenir : je vous avoue que par ce que vous a dit Sa Majesté qu'elle vouloit faire quelque chose pour M. de Grignan, je n'ai point entendu qu'elle voulût avoir égard à l'excessive dépense que M. de Grignan a faite en dernier lieu; mais cette réponse du Roi m'a paru, comme s'il vous avoit dit : *Madame, cette gratification que vous demandez, est peu de chose; je veux faire quelque chose de plus pour Grignan;* et j'ai entendu cela tout droit comme une manière d'assurance de votre survivance, qu'il sait bien qui est une affaire capitale pour votre maison. Je n'ai donc plus pensé au petit présent, et je vous ai mandé ce que vous aurez vu dans ma dernière lettre. C'est à vous, ma très-chère, à me redresser, et je vous en prie; car je n'aime point à penser de travers sur votre sujet.

Madame de la Fayette m'a mandé que vous étiez belle comme un ange à Versailles, que vous avez parlé au Roi, et qu'on croit que vous demandez une pension pour votre mari. Je lui répondrai négligemment que je crois que c'est pour supplier Sa Majesté de considérer les dépenses infinies que M. de Grignan a été obligé de faire sur cette côte de Provence, et voilà tout.

Vous me contez trop plaisamment l'histoire de M. de Villequier et de sa belle-mère; elle ne doit pas être une Phèdre pour lui. Si vous aviez relu cet endroit, vous comprendriez bien de quelle façon je l'ai compris en le lisant : il y a quelque chose de l'histoire de Joconde, et cette longue attention qui ennuie la femme de chambre, est une chose admirable. La conduite de Madame d'Aumont est fort bonne et fort aisée : elle doit fermer la bouche à tout le monde, et rassurer M. d'Aumont. Voilà de grandes affaires en Savoie. Je ne puis croire que le Roi n'ait point pitié de Madame de Bade, quand elle lui représentera l'âge de sa mère, qu'elle laisse abandonnée de tous ses enfans; je ne croirai point qu'elle parte que sa mère ne soit partie; il est vrai que cette bonne mère est si furieuse, qu'on ne sauroit s'imaginer qu'elle ne soit pas toujours à la fleur de son âge. Madame la Princesse de Tarente la recevra à Vitré. Pour Madame de Marbeuf, elle est de ses anciennes connoissances; elle a été des hivers entiers à souper et jouer à l'hôtel de Soissons : vous pouvez penser comme cela se renouvellera à Rennes. J'ai conté à mon fils ce combat du Chevalier de Soissons : nous ne pensions pas que les yeux d'une grand'mère pussent faire encore de tels ravages. Je ne songe point à vous parler de la levée du siége de Bude * : cette petite nouvelle

* Après avoir battu plusieurs fois les Turcs et repoussé les secours qu'ils amenoient à Bude, le Duc de Lorraine fut enfin obligé d'en lever le siége qui duroit depuis trois mois et demi.

dans l'Europe et dans le Christianisme, ne vaut pas la peine d'en parler. Je crois que Madame la Dauphine prendra le soin d'en être fâchée : son frère s'est tellement exposé, et a si bien fait à ce siége, qu'il est douloureux qu'un tel Electeur soit contraint de s'en retourner *.

Notre *bien bon* est enrhumé de ces gros rhumes que vous connoissez; il est dans sa petite alcove, nous le conservons mieux qu'à Paris. Pour ma belle-fille, elle a fait tous les remèdes chauds et violens des Capucins, sans en être seulement émue. Quand il fait beau, comme il a fait depuis trois jours, je sors à deux heures, et je vais me promener *quanto va*; je ne m'arrête point, je passe et repasse devant des ouvriers qui coupent du bois, et représentent au naturel ces tableaux de l'hiver : je ne m'amuse point à les contempler; et quand j'ai pris toute la beauté du soleil en marchant toujours, je rentre dans ma chambre, et je laisse l'entre-chien et loup pour les personnes qui sont grossières : car pour moi, qui suis devenue une Demoiselle pour vous plaire, voilà comme j'en use et en userai, et souvent même je ne sortirai point. La chaise de Coulanges, des livres que mon fils lit en perfection, et quelques conversations, feront tout le partage de mon hiver, et le sujet de votre attention, c'est-

* La Dauphine conserva toujours le cœur Allemand; cette partialité que la guerre qui survint augmenta et rendit plus choquante, contribua, ainsi que d'autres bizarreries de son caractère, à éloigner d'elle son mari, le Roi et toute la Cour.

à-dire, de votre satisfaction; car je suis vos ordonnances en tout et partout. Mon fils entend raison sur le mercredi (*jour de poste*) : en vérité, nous serions bien tristes sans lui, et lui sans nous; mais il fait si bien, qu'il y a quasi toujours un jeu d'hombre dans ma chambre; et quand il n'a plus de voisins, il revient à la lecture et aux discours sur la lecture; vous savez ce que c'est aux Rochers. Nous avons lu des livres in-folio en douze jours, celui de M. Nicole nous a occupé; la vie des Pères du désert, la réformation d'Angleterre : enfin, quand on est assez heureux pour aimer cet amusement, on n'en manque jamais.

LETTRE 712.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 29 Novembre 1684.

Je vous vois, je vous plains, vous avez envie de m'écrire, vous avez bien des choses à me dire; mais Madame de Lavardin, qui ne s'en soucie point du tout, dîne à dix heures pour ne point vous manquer; puis Madame de Lamoignon, puis M. de Lamoignon : oh ! pour celui-là, il devoit vous faire oublier votre écriture et votre écritoire; enfin, voilà l'heure qui presse, tout est perdu si je n'écris point à ma mère; et vous avez raison, mon enfant, il faut nécessairement que j'en reçoive peu ou prou, comme on dit; il faut que je voie pied ou aile de ma chère fille; et nul ordinaire ne peut se passer

sans qu'elle me donne cette consolation : c'est ma vie, c'est manger, c'est respirer ; mais ce qu'il faut faire, quand vous êtes attrapée comme samedi, c'est ce que vous avez dit ; écrivez deux pages, et sans finir, envoyez-les-moi, et achevez le reste à loisir : j'entendrai fort bien cette manière de précipitation ; et je vous prie même, ma très-chère, de ne point vous suffoquer de faire réponse à mes lettres infinies ; songez que je cause, et que je ne suis point du tout accablée de visites ; j'ai tout le tems qu'il me faut, et au-delà, et c'est par pitié de vous que je les finis ; car si j'en avois autant de moi, je ne les finirois point : laissez-moi donc discourir tant que je voudrai, et ne vous amusez point à parcourir les articles ; parlez-moi de vous, de vos affaires, de ce que vous dites à ceux que vous aimez ; tout est sûr, rien ne se voit, rien ne retourne ; et c'est justement cela qui me touche, et qui fait ma curiosité et mon attention. Vous avez à me redresser sur Versailles : ne souffrez point que je sois de travers sur votre sujet. Madame de la Fayette vous en parle-t-elle ? Dites-moi aussi ce qu'est devenue cette *Guadiana* ; il me semble qu'elle est long-tems sans reparoître. Vous me faites un grand plaisir d'avoir chassé la Princesse *Olympie* * de l'hôtel de Carnavalet, je n'aime point cette personne ; j'aime

* C'est quelque héroïne de Roman qu'on représentoit comme délicate, maigre et languissante. Le mot *Duchesse* qui suit, montre que M. de Grignan aspiroit à un brevet de Duc, et que ses amis espéroient l'obtenir.

bien mieux une bonne petite prestance, qui est toute propre à représenter *la Duchesse* de Grignan : c'est ainsi que Coulanges vous nomme dans ses lettres, tout sérieusement, sans hésiter, ni sans dire quelle mouche l'a piqué; j'en ai ri, et je voudrois que cette folie vous portât bonheur. Il est enragé après cette pauvre *Cuverdan* *; c'est une furie, et c'est une injustice dont il rendra compte à Dieu; car cette pauvre femme dit mille biens de lui; et tout bien compté, tout rabattu, il n'y a personne en Bretagne qui ait un si bon cœur et de si nobles sentimens : le voilà qui rit et se moque de moi; je n'en suis point la dupe, point du tout; je ne suis point aveuglée, point du tout; mais je trouve que chacun a ses défauts; et que celui qu'elle a n'est qu'une incommodité en comparaison de ceux qui ont les parties nobles attaquées : cependant je suis friponne, et je pâme de rire des folies et des visions de Coulanges; mais je n'y réponds point, parce que je craindrois qu'un crapaud ne vînt me sauter sur le visage, pour me punir de mon ingratitude. Je n'ai jamais vu des soins et des amitiés comme ceux de M. et de Madame de Coulanges pour moi, c'est le parfait ménage à mon égard; leurs lettres sont agréables d'une manière fort différente. Je fus hier dîner chez la Princesse; j'y laissai la bonne Marbeuf : voici comme votre mère étoit habillée, une bonne robe-de-chambre bien chaude, que vous avez refusée, quoique fort jolie; et cette

* Il paroît que ce sobriquet désigne Madame de Marbeuf.

jupe violette, or et argent, que j'appelois sottement un jupon, avec une belle coiffure de toutes cornettes de chambre négligées; j'étois, en vérité, fort bien; je trouvai la Princesse tout comme moi, cela me rassura sur l'oripeau. Dites-moi un mot de vos habits; car il faut fixer ses pensées et donner des images. Nous causâmes fort des nouvelles présentes. La Princesse de Bade vient par Angers, dont elle est ravie : elle a un cuisinier admirable, mais elle est bien aise de ne pas le mettre en œuvre dans de grandes occasions. Vous me demandiez l'autre jour des nouvelles de quelqu'un : je vous en demande de Corbinelli; il y a plus de quinze jours que je n'ai vu de son écriture, et il y avoit plus de trois semaines que je n'en avois vu auparavant : il abuse de la liberté d'être irrégulier : son neveu revient-il? je lui ai conseillé de le mander. Vous pouviez, sans aucun scrupule, lire la lettre de Madame de Vins; je crois fort aisément que vous ne l'avez point lue; elle me devoit une réponse, et dit que ne vous ayant point vue, et n'ayant rien à me dire de vous, elle ne trouvoit pas qu'elle dût m'écrire pour ne me parler que d'elle : quand vous lui écrivez, faites-lui des amitiés pour moi, et tâchez de faire aller un souvenir jusqu'à Pompone : je suis en peine de la maladie de M. le Dauphin; le Chevalier mande qu'il se porte mieux. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je ne puis me représenter d'amitié au-delà de celle que je sens pour vous; ce sont des terres inconnues.

LETTRE 713.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 13 Décembre 1684.

On a beau m'assurer qu'il n'y eut hier justement que trois mois; qu'en vous disant adieu, je répandis tant de larmes amères; non, ma chère Comtesse, je ne le croirai jamais : je vous le dis sérieusement, je ne comprends plus la mesure du tems depuis le jour de notre séparation; tout est renversé dans ma tête, je ne sais plus où j'en suis.

Douze mille francs du Roi eussent été fort bons pour passer l'hiver avec vous; mais ce placet avoit reçu quelque difficulté : il a fallu trouver sur soi cette partie casuelle, et c'est ce qui se fait, en mangeant ici une partie de ce que me doit mon fils, et réservant tout mon revenu pour le paiement de mes dettes : ce sommeil m'étoit d'autant plus nécessaire que je n'avois pas d'autre ressource; mais il en coûte cher à mon cœur, et plus cher que je ne puis vous le dire.

Jamais rien n'a été si plaisant que ce que vous me dites de cette grande beauté qui doit paroître à Versailles, toute fraîche, toute pure, toute naturelle, et qui doit effacer toutes les autres beautés. Je vous assure que j'étois curieuse de son nom, et que je m'attendois à quelque nouvelle beauté arrivée et menée à la Cour : je trouve tout d'un coup

que c'est une rivière (1), qui est détournée de son chemin, toute *précieuse* qu'elle est, par une armée de quarante mille hommes; il n'en faut pas moins pour lui faire un lit. Il me semble que c'est un présent que Madame de Maintenon fait au Roi, de la chose du monde qu'il souhaite le plus. Je ne connoissois point le nom de cette rivière; mais quoiqu'il ne soit pas fameux, ceux qui sont sur ses bords ne laisseront pas d'être étonnés de son absence : ce n'est point ce qu'on a accoutumé de craindre dans un tel voisinage; et les géographes seront aussi embarrassés que ceux qui n'eussent point trouvé le mont Pélion et le mont Ossa, quand Mercure les eut dérangés : cette considération l'obligea, comme vous savez, à les remettre en place (2); mais Sa Majesté n'aura pas tant de complaisance pour ces Messieurs.

Il me paroît que Monsieur de Montausier ne ménagera guère la maison de Polignac, de faire rompre par son opiniâtreté un mariage si engagé et si assorti (3). M. de la Garde m'en écrivit l'autre jour, dans votre sentiment, trouvant fort mal de

(1) La rivière d'Eure, dont une partie fut prise environ à dix lieues au-delà de Chartres (*à Pontgoin*), pour la faire passer à travers les terres par un aqueduc à Maintenon, et de là être conduite à Versailles. Ce fut la guerre de 1688 qui, jointe aux maladies causées par le remuement des terres, fit discontinuer les travaux du camp de Maintenon. Cet ouvrage interrompu, fut abandonné dans la suite.

(2) *Voyez* le *Contemplateur*, Dialogue de Lucien.

(3) *Voyez* la Lettre du 24 Juillet.

traiter ainsi des gens de cette qualité, et d'un si grand mérite à l'égard de Mademoiselle d'Alerac et de M. de Grignan : je suis assurée que bien des gens seront de cet avis. Si vous trouvez Madame de Lavardin, vous ferez bien de continuer à lui parler confidemment de cette affaire. Quant à moi, qui ne vois dans l'avenir aucun Duc pour consoler Mademoiselle d'Alerac de ce qu'elle perd, je pense que son bien ne tentera personne, et que l'espérance de celui de sa sœur n'est qu'une vision et une chimère, qu'on fera servir à la détourner d'une alliance si convenable et si belle. Vous croyez bien, après cela, que les grands partis ne voudront pas risquer la même destinée : le refus sera sûr, et le sujet du refus extrêmement incertain, et tout-à-fait dans les idées de Platon. On se persuade aisément que la crainte de ne point voir cette jolie fille établie (1), ne touche guère M. de Montausier, et qu'il envisage sans horreur tout ce qui peut en arriver : mais je vous avoue que j'en serai affligée, et que je prends un véritable intérêt à cette dernière scène. Vous m'apprenez toujours des morts qui me surprennent; ce grand Simiane, il étoit bien sujet à la gravelle; il en est guéri; tout cela va bien vite. Vous apostrophez l'âme de mon pauvre père, pour vous faire raison de la patience de quelques Courtisans; Dieu veuille qu'il ne soit point puni d'avoir été d'un caractère si opposé! Vous

(1) Mademoiselle d'Alerac étoit nièce de Julie d'Angennes, Duchesse de Montausier.

vous fatiguez à m'écrire et à répondre à tout : ah, mon Dieu ! laissez-moi dire, je n'ai que cela à faire. Vous vous moquez de la sainte liberté établie entre Corbinelli et moi : cela est très-bon ; notre amitié n'en est ni moins vraie, ni moins solide : je ne dis pas que vous ne m'écriviez point ; je dis qu'il ne faut point vous accabler. Par exemple, je n'écrirai point aujourd'hui à mon ami, je ne l'en aime pas moins : il me conte des fagots fort jolis, je lui en rendrai samedi, et je prends sur lui avec confiance. Dites-moi le sentiment du Chevalier sur Polignac ; plût à Dieu que nos pensées fussent les mêmes ! Je vois votre habit de Versailles, mais à Paris, faites moi voir ma fille : je la prie d'aller, quand elle pourra, chez la pauvre Duchesse de Chaulnes, qui est un peu sur le côté, de son mal d'estomac. Il a fait un tems assez beau depuis deux jours ; nous en jouissons, mais en courant : je défie le rhumatisme de m'attraper ; j'aime les tems bas : mais quand ils sont si bas qu'ils tombent sur notre nez, et qu'il pleut, et qu'on ne voit goutte, j'ai envie de pleurer. J'approuve assez la petite Dame entre deux Capucins. Adieu, je vous embrasse de toute la véritable tendresse de mon cœur.

LETTRE 714.

A la même.

Aux Rochers, vendredi 15 Décembre 1684.

VOILA le petit Beaulieu qui s'en va faire l'entendu cet hiver à Versailles : il est bien heureux, il vous verra dans six jours, cette pensée réveille mes douleurs, et me touche sensiblement. Il vous porte les trois actes que vous avez vus, et qui sont conformes au modèle que M. d'Ormesson m'a envoyé. Si vous voulez les revoir très-bien signés de mon fils, vous pouvez ouvrir les paquets et les recacheter, pour les redonner à Beaulieu avec mes lettres, qu'il aura soin de rendre à leur adresse. Votre frère a fait cette signature de fort bon cœur et de fort bonne grâce; il n'a rien pris des manières du pays : il a été ravi de revoir cette promesse de vingt-quatre mille francs, qui est une dette que le *bien bon* a sur moi, et à quoi mon fils s'étoit obligé, pour vous dédommager : il en a toujours eu le dessein, et il se trouve trop heureux que l'Abbé lui rende cette promesse, et qu'il vous ait fait un autre présent d'un effet, dont à peine mon fils avoit connoissance, quoique ce fût de son propre bien, et dont, par conséquent, la privation ne lui sera jamais sensible. Il en a remercié le bon Abbé, comme on remercie un bon père, qui a couronné toutes ses œuvres par avoir fait son mariage, comprenant fort bien que sans cela, il étoit

absolument rompu. On redresse les esprits à force de causer, et de faire entendre la raison. Enfin, voilà qui est fait, et il ne se peut rien de mieux, ni pour vous, ni pour le repos de ma vie, et cela passe jusqu'après moi, où je ne vois et ne laisse que la paix entre mes enfans et entre mes amies intimes : c'est où j'en voulois venir, et je n'ai pas perdu mon voyage.

Je vous envoie aussi ce que j'ai de plus précieux, qui est ma demi-bouteille de baume tranquille; je ne pus jamais l'avoir entière, les Capucins n'en ont plus : c'est avec ce baume qu'ils ont tiré la petite personne des douleurs de la néphrétique. Ils vous prient de vous en frotter le côté, c'est-à-dire, dix ou douze gouttes avec autant d'esprit d'urine: il faut que cela soit chaud et qu'il pénètre et s'insinue dans le mal : ils prétendent que cela est divin, comme pour le grand mal de gorge. Je voudrois de tout mon cœur que vous n'en eussiez point de besoin; mais n'étant pas assez heureuse pour l'espérer, je vous conjure d'en essayer. Votre santé me trouble souvent; je suis impatiente de savoir comme cette colique sans colique s'est passée : parlez-moi de vous le plus souvent que vous pourrez. Je vous conseille de laisser là les étrennes; cela est bon, quand on est ensemble, pour en rire : je pleurerois bien, si je voulois, ma chère bonne, en songeant que nous n'y sommes pas.

LETTRE 715.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 27 Décembre 1684.

SANS savoir vos définitions, ni vos preuves sur l'amitié, je suis persuadée que je les trouve naturellement en moi : ainsi je n'ai pas balancé à donner ce baume si précieux à la meilleure partie d'un tout, dont je ne suis que la moindre. Si j'étois dans le cas de prévoir qu'il pourroit m'être nécessaire, cela seroit encore mieux : mais j'avoue bonnement que je n'ai plus aucune néphrétique, et que je n'en ai jamais eu qui méritât un si grand remède ; gardez-le donc bien soigneusement. Je comprends l'émotion que le petit Beaulieu vous a causée ; cela est naturel : j'ai bien passé par ces sortes de surprises. Il vous a conté ma sagesse ; il est vrai que je ne me jette point dans les folies d'autrefois : insensiblement il vient un tems qu'on se conserve un peu davantage. Il fait un soleil charmant : on se promène comme dans les beaux jours de l'automne. J'ai bien pensé à vous à cette nuit de Noël ; je vous voyois *aux Bleues*, pendant qu'avec une extrême tranquillité nous étions ici dans notre chapelle. Votre frère est tout-à-fait tourné du côté de la dévotion : il est savant, il lit sans cesse des livres saints, il en est touché, il en est persuadé. Il viendra un jour où l'on sera bien heureux de s'être nourri dans ces sortes de pensées chrétiennes : la

mort est affreuse quand on est dénué de tout ce qui peut nous consoler en cet état. Sa femme entre dans ses sentimens : je suis la plus méchante, mais pas assez pour être de contrebande. Il a lu avec plaisir l'endroit où vous paroissez contente de lui : vous dites toujours tout ce qui peut se dire de mieux ; et vous êtes si aimable, que je ne puis trop sentir la douleur d'être éloignée de vous : ce que nous envisageons encore, nous fait peur ; vous croyez bien que cette peine n'est pas moindre pour moi que pour vous : mais il faut que je trouve du courage ; un séjour trop court me seroit inutile, ce seroit toujours à recommencer, il faut avaler toute la médecine. Voici ce qui me tient lieu de vos douze mille francs ; c'est qu'étant ici où je ne dépense rien, et mon fils se trouvant trop heureux de me payer de cette sorte, j'envoie à Paris mon revenu ; sans cela qu'aurois-je fait ? Vous ne comprenez que trop bien ce que je vous dis ; mais j'y ai pensé mille fois. Qu'auriez-vous fait vous-même sans le secours que vous avez eu ? vous devez être assez près de votre compte présentement ; on est bientôt venu de Lyon à Paris par le tems qu'il fait. Le retour de M. de Grignan doit finir la destinée de Mademoiselle d'Alerac : il n'a tenu qu'à elle, ce me semble, de couper l'herbe sous le pied de Mademoiselle de la Valette : ce Laurière n'étoit-il pas proposé par Madame d'Usez ? J'approuve bien de supprimer les étrennes, c'est de l'argent jeté ; celles que vous me donnerez, ma chère Comtesse, sont

inestimables, et viennent d'un cœur qu'on ne peut trop aimer, ni admirer. Je suis si persuadée de la sincérité de vos souhaits pour ma santé et pour ma vie, que je ménage l'une et l'autre comme un bien qui est à vous, et que je ne puis altérer sans vous faire une injure : il y a bien peu de gens dans le monde de qui une mère puisse avoir cette persuasion : vous voyez donc, ma chère enfant, que vous ne perdez rien de vos héroïques et tendres sentimens. Il vous faudroit vraiment cent mille écus, comme au Comte de Fiesque (1) : mais ce ne seroit pas encore assez. Je mandois l'autre jour, que je plaindrois plus le Comte de Fiesque quand il les auroit, que je ne le plains quand il est à pied enveloppé dans une honnête pauvreté. Vous me dites une étrange aventure de Termes; la vie de cet homme est une extraordinaire chose : on me mande pourtant que le Roi n'a pas trouvé bon qu'on ait répandu ce bruit *. Je vous prie de voir quelquefois cette Duchesse de Chaulnes : comme elle n'est point versée dans l'amitié, elle a toute la ferveur d'une novice, et me mande qu'elle ne cherche que les gens avec qui elle peut parler de moi; qu'elle alloit chez Madame de la Fayette, et qu'elle vous verroit au retour de Versailles; enfin, j'ai fait aimer une

(1) Jean-Louis-Marie, Comte de Fiesque, à qui le Roi fit payer par les Génois cent mille écus pour les prétentions qu'il avoit contre eux.

* Il s'agit apparemment d'un combat qu'il soutint, assisté de tous ses gens, contre huit ou dix cavaliers, dont le Chef inconnu étoit venu le défier... *V.* l'*Histoire amoureuse des Gaules*, tom. V.

âme

âme qui n'avoit pas dessein d'aimer. Je remarque comme vous voulez que ce soit toujours pour votre fils que tout se fasse, ne pensant point à vous; et moi, dans tout ce que je fais, je ne vois que vous; et j'aime parfaitement l'avance de beaucoup d'années que j'ai sur vous, comme une assurance que, selon les règles de la nature, je conserverai mon rang : il m'est doux de penser que je ne vivrai jamais sans vous.

Je suis contente des papiers que je vous ai envoyés; vous pouvez les ouvrir tous sans scrupule : il ne me paroît pas que vous ayiez jamais rien à démêler avec votre frère, il aime la paix, il est chrétien; et vous lui faites justice, quand vous trouvez que vous avez lieu d'être aussi contente de lui, que vous l'êtes peu de son beau-père; jamais il n'a pensé qu'à vous dédommager; c'est une vérité : enfin, ma très-chère, je vois la paix dans tous les cœurs où je la désire. Au reste, ma chère Comtesse, gardez-vous bien de pencher, ni pour Saint-Remi, ni pour Châtelet : faites comme moi, soyez dans l'exacte neutralité : la Princesse prend intérêt à Saint-Remi, mon fils à Châtelet, à cause de Madame de Tisé (1) : il n'y a rien à faire qu'à leur laisser démêler leur fusée; peut-être même que l'affaire sera jugée à ce Parlement, et sortira des mains des Maréchaux de France. Adieu, ma très-aimable, ordonnez bien des choses à Beaulieu, il s'en va demeurer à Versailles : il peut être assez heureux pour

(1) *Voyez* la Lettre du 15 Novembre.

vous rendre mille petits services, usez-en comme s'il étoit à vous. Je vous demande une chose, si vous m'aimez, ne me refusez pas, je vous en conjure: n'allez point à Gif avec M. de Grignan; c'est un voyage pénible et cruel dans cette saison, vous savez qu'il vous en coûta trois saignées pour un mal de gorge que cette fatigue vous causa. Je prie M. de Grignan d'être pour moi et de vous ménager; c'est la première grâce que je lui demande en l'embrassant à son arrivée auprès de vous.

LETTRE 716.

Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 31 Décembre 1684.

VOTRE lettre m'est venu trouver jusqu'ici, mon cher Cousin. Elle m'a appris la mort de ma pauvre tante. En vérité, j'ai senti la force du sang; j'ai regardé en elle le sang de sa bienheureuse mère et de son brave et illustre frère. Il n'y a plus que moi de cette branche. Mais pour vous qui avez à part votre mérite et vos belles actions, et qui seriez le sujet des regrets de ceux qui vivroient assez long-tems pour vous perdre, je suis persuadée qu'à quatre-vingt-six ans le régime que vous observerez et le choix des bonnes viandes vous feront un regain de vie, pour vingt ans. Ainsi, mon cher Cousin, je vous laisserai en ce monde pour y soutenir mon nom.

Je reviens à cette pauvre tante. Elle a donc poussé sa passion dominante jusqu'à la fin. Vous

me peignez fort plaisamment les manières dont elle s'est ménagée, pour éviter de s'engager, au cas qu'elle revînt au monde, et pour empêcher M. d'.... d'aller chez elle. Cela m'a fait souvenir du soin qu'elle prit de me venir voir à Monjeu, de peur que je n'allasse chez elle. Ce que vous me mandez de plus agréable sur son sujet, c'est qu'elle étoit charitable aux pauvres. Il n'en faut pas davantage pour sauver la fille de la Mère de Chantal. Je vous prie d'envoyer ce billet de consolation à mon cousin de Toulonjon. Je crois qu'il arrivera trop tard, et que sa consolation est de la même date que la vôtre.

Je passerai ici l'hiver et une grande partie de l'été. Je suis fort agréablement avec mon fils et sa nouvelle épouse. Je crois que vous ne retournerez pas plutôt que moi: mais il ne faut pas laisser que de s'écrire de tems en tems. La belle Maguelonne est demeurée à Paris. C'est ce qui fait ma peine : mais ainsi l'ont ordonné les destinées. Celle de notre cher ami sera toujours de vous servir jusqu'aux derniers momens de sa vie. C'est un ami qu'on ne sauroit trop aimer. Je regrette bien les dîners que j'aurois donnés à ma Nièce de Coligny, quand elle auroit dû voir M. de Lamoignon. N'avez-vous pas gardé son joli garçon auprès de vous ? Il vous tiendra compagnie. Adieu, mon cher Cousin. Soutenez toujours votre courage, qui a fait souvent mon admiration, et ne vous rendez qu'à bonnes enseignes, c'est-à-dire, après quatre-vingt-six ans.

Mon fils et sa femme vous assurent de leurs très-humbles services, et moi je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE 717.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 28 Janvier 1685.

JE ne crois pas qu'il y ait au monde une personne plus aimable que vous; mais cette vérité, dont tout le monde convient, ne me toucheroit pas autant qu'elle fait, si vous n'étiez aussi à mon égard la fille la plus tendre et la plus charmante qui ait jamais été. Où en trouve-t-on une qui soit occupée de sa mère, qui aime sa santé, sa vie, son commerce, et qui en fasse mention avec ses amis, comme vous faites? Jamais la santé d'une mère n'a été célébrée de si loin que la mienne: je me suis bien trouvée en effet du dîner de l'hôtel de Chaulnes; j'espère bien me louer du souper de ce soir, où je serai ravie de me trouver avec M. de Lamoignon (1): j'avois envie de vous le nommer, pour voir comme vous profitiez du voisinage: mais voici un souper qui me répond de tout; je serois fâchée que M. de Coulanges vous fît l'affront de vous refuser. J'avois encore heureusement de la

(1) Chrétien-François de Lamoignon, Président à mortier au Parlement de Paris, fils de Guillaume de Lamoignon, Premier-Président.

divine sympathie : mon fils vous dira le bon état où je suis (1) : il est vrai qu'une petite plaie que nous croyions fermée, a fait mine de se révolter; mais ce n'étoit que pour avoir l'honneur d'être guérie par la poudre de sympathie : vous pouvez donc compter sur une véritable guérison, je me suis fort bien gouvernée : quand j'ai marché, c'étoit pour être mieux ; quand il n'y a ni feu, ni enflure, il ne faut pas se laisser suffoquer la jambe en l'air dans une chaise. Je songe à ma santé préférablement à tout; c'est ce qui m'a fait éviter les mauvaises nuits, et quitter ce qui m'auroit peut-être guérie en me faisant malade. Je me suis conduite selon que je me sentois bien ou mal; le baume tranquille ne faisoit plus rien, c'est ce qui m'a fait courir avec transport à votre poudre de sympathie, qui est un remède tout divin; ma plaie a changé de figure, elle est quasi sèche et guérie. Enfin, si, avec le secours de cette poudre, que Dieu m'a envoyée par vous, je puis une fois marcher à ma fantaisie, je ne serai plus digne que vous ayez le moindre soin de ma santé; mais après en avoir parlé un an, disons un mot de la vôtre. Madame de la Fayette me fait entendre combien vous vous moqueriez des médecins, si cette sympathie guérissoit vos côtés : ma fille, seroit-ce une chose possible? Qu'en disent Josson et Alliot? Ce seroit bien alors que je regarderois ce remède comme un présent du Ciel. Vous devez songer très-sérieusement

(1) Madame de Sévigné avoit alors une plaie à la jambe.

toutes deux à ce qui peut vous guérir de ce mal : ne me laissez rien ignorer là-dessus. Mais quelle douleur pour cette triomphante Choiseuil ! quel hiver cette maladie * vient lui couper par le milieu ! on dit qu'elle se promène toute la nuit à la gelée, aimant mieux mourir que d'avoir ce mal ; tout ce que vous me mandez sur cela est extrêmement bon à demeurer entre nous. Je vous recommande l'opéra ; vraiment, vous êtes cruelle de donner en l'air des traits de ridicule à des endroits qui vous feront pleurer, quand vous les entendrez avec attention : pour moi, j'ai un respect infini pour les choses consacrées par les anciennes approbations.

* Cette maladie étoit la petite-vérole. On trouve dans les lettres de Bussy, une anecdote qui explique le mot *cette triomphante Choiseuil;* elle date de quelques jours avant sa maladie; d'ailleurs elle peint fort bien la Cour et les manières des grandes Dames de ce tems. Elle est racontée par Madame de Montmorency, femme d'un esprit aimable et naturel.

« Madame de Duras et la Duchesse de Choiseuil ont eu un » démêlé pour une place à l'opéra, à Versailles ; la dernière » arrivant avec la Marquise de Bellefond, demanda à un garde, » pour qui étoient les places qu'il gardoit : il répondit ; *pour* » *Madame de Duras.* — Bon, c'est cela, dit Madame de Choiseuil, et se mit en place. Le garde trompé se retire. Madame » de Duras arrive un moment après ; le garde lui ayant conté » ce qui s'étoit passé, elle alla à Madame de Choiseuil, et lui » dit : *Pour les Grâces, les Ris, les Jeux, les Amours et les* » *Amans même, on vous cède tout cela, Madame, mais pour* » *tout le reste, vous me le devez.* Madame de Choiseuil, sans s'émouvoir, se tourna vers Madame de Bellefond, en lui disant : » *Mon Dieu! quand on est faite comme Madame de Duras,* » *comment peut-on venir à des spectacles?* . . . . . . et ne sortit » point de sa place. »

Le bon Abbé est fort surpris qu'on ne trouve pas de sûreté à la dette que vous avez si bien et si honnêtement mise devant la vôtre : il trouve que M. de Montausier est gouverné par des gens rigoureux et bien mal-intentionnés. Ce que vous a dit Favier (1) est admirable ; vous saurez bien en profiter ; vous êtes en bon lieu pour prendre les meilleurs conseils. Voici une année de grande conséquence pour toutes vos affaires, et où la présence de M. de Grignan sera bien nécessaire. Comme Dieu ne veut pas que je sois témoin de tous ces dénouemens, et que je ne puis faire d'autre personnage que de souhaiter, et de tenir les mains élevées vers le ciel, croyez que je m'en acquitterai de mon mieux, et que voici le lieu du monde où l'on veut le moins faire de mal à votre fils. Vous nous faites un grand plaisir de continuer de nous instruire de tout ce qui se fait : je ne vois encore rien de notre mariage. J'ai pensé profondément à me venger de l'épigramme du Chevalier : mais j'ai trouvé plus commode de m'imaginer qu'il ne m'avoit encore rien dit de si obligeant. Je fus jeudi voir la Princesse de Tarente ; elle a ramené Madame de Marbeuf avec une fluxion sur la poitrine et une grosse fièvre : cette pauvre femme m'écrit trois lignes d'une main tremblante ; j'apprends qu'elle s'opiniâtre à ne vouloir aucun médecin, à n'être point saignée, et à ne boire que de la tisane : nous verrons comme cela réussira ; et, selon l'événement, nous louerons ou blâmerons sa

(1) Célèbre Avocat.

conduite : je suis persuadée qu'elle en réchappera. Je viens de lire la lettre que vous écrivez à mon fils; j'en suis touchée, et j'admire la manière dont vous fondez vos raisons de m'aimer; on ne peut être plus adorable dans le commerce de l'amitié : gardez-moi bien tous ces trésors, afin qu'un jour j'en puisse jouir encore plus agréablement. Votre belle-sœur est bien loin de craindre les hémorrhagies; elle voudroit un remède qui pût lui faire connoître qu'elle a du sang dans les veines. Elle est toujours une jolie femme qui prend un grand plaisir à me faire parler de vous, et qui admire la vivacité de l'amitié que vous avez pour moi.

LETTRE 718.

A la même.

Aux Rochers, lundi 29 Janvier 1685.

Je reçois aujourd'hui à quatre heures du soir votre lettre du samedi, qui étoit justement avant-hier; cela est d'une diligence qui feroit une espèce de consolation à toute autre absence que la vôtre : mais, ma chère enfant, il est impossible de ne pas entrer tendrement comme vous dans le malheur d'être tous séparés, étant tous aussi bien ensemble que nous y sommes, et nous entendant aussi parfaitement : vous ne sauriez douter que cet endroit ne me soit sensible. Je vous dirai demain le bon état où ma jambe sera, et j'espère qu'après-demain mon fils vous apprendra ma guérison; j'en suis si persuadée, que, sans notre

scrupuleuse exactitude, voyant que tout ne va que deux jours plutôt ou deux jours plus tard, nous aurions chanté victoire dans nos lettres. Ma jambe est comme l'autre, plus de rougeur, plus de fluxion, plus de douleur; n'est-ce pas une cruauté de vous faire languir après une chose qui nous est assurée? Parlons, ma très-chère, de la journée *des monstres;* elle est toute admirable et toute prodigieuse. Nous avons ri aux larmes de vos trois visites; la première est une véritable peinture, dont je me représente parfaitement l'original. Ne venez point me parler de mes lettres et de mes narrations; si vous revoyiez et si vous lisiez les vôtres, vous seriez obligée d'avouer que je ne suis pas le meilleur peintre de l'hôtel de Carnavalet: enfin, nous avons le regret de sentir mieux que vous le charme de vos lettres. La maison où l'amour de mon nom vous a fait aller, est encore une description rare et qui est au naturel; vous pouviez ajouter à la figure de Madame de Bussy, l'air que lui donnoit le toupet et la fontange de cette modeste personne, dont il sembloit que les meubles vinssent d'être jetés par les fenêtres: il faut avoir bien de la force dans l'imagination pour se rappeler le souvenir des noms au milieu de tout cela. Mais notre souper (1) d'hier au soir, ma fille, il me semble qu'il étoit fort beau, fort bien servi; je m'y trouvai (2) avec la fleur de mes

(1) *Voyez* la Lettre précédente.

(2) Madame de Sévigné se transportoit en esprit partout où elle s'imaginoit qu'étoit Madame de Grignan.

amis; je serois bien fâchée que la colique de M. de Lamoignon l'eût empêché d'y venir. M. de Coulanges m'en a fait peur; mais non, tout a été parfait, et l'on a chanté *gaudeamus*, mes frères. Ce petit Coulanges vaut trop d'argent, je garde toutes ses lettres. On me mande que le Roi veut donner un meilleur air au Palais-Royal, et veut éloigner *la maîtresse et l'amant** ; et Coulanges m'écrit là-dessus que sa femme dit : « Le Roi a trop de piété pour vou» loir ôter tout ce qui fait la bénédiction de la » Maison de MONSIEUR ». Comme je ne l'ai point entendu répéter vingt fois, je vous avoue que cela m'a paru fort plaisamment tourné. Madame de Lavardin est fort contente d'une visite que vous lui avez faite ; j'en suis ravie, et je vous en remercie bien plus que de celle que mon nom vous a fait faire. Madame de Lavardin est bonne à consulter sur tout; je suis assurée qu'elle vous consoler des trois monstres que vous aviez vus : j'aime de tout mon cœur cette bonne et ancienne amie.

Mardi 30.

Notre huile n'a pas beaucoup avancé depuis vingt-quatre heures; il ne faut point que votre poudre s'en offense; il n'est point question qu'elle guérisse si promptement, pourvu qu'elle guérisse. J'ai lu avec bien du plaisir une lettre de Corbinelli, où, par votre ordre, il me rend compte d'une dispute fort agréable, qui fut jugée avec

* Madame de Grancey et le Chevalier de Lorraine.

beaucoup de justice par l'Abbé de Polignac * : il me paroît étourdi et terrassé de votre esprit et de votre vivacité. Est-il possible que vous ne puissiez point faire souvenir l'Abbé de Polignac de la mère que vous avez en Bretagne ? l'a-t-il tout-à-fait oubliée ? Il est présentement un Abbé de Versailles, et n'a plus cettte grande soutane où il étoit enseveli. Madame de Marbeuf a eu le courage de se tirer d'une fluxion sur la poitrine et de la fièvre continue, n'ayant voulu avoir aucun médecin, ni être saignée.

Mercredi 31 Janvier, à huit heures du soir.

Mon fils vous écrit de son côté, et je pense que, sans nous être consultés, nous vous manderons les mêmes choses : car nous écrivons sur la vérité. Ma plaie est plus près de guérir qu'hier; et si vous pouvez me pardonner cette rébellion à la poudre de sympathie, et que vous vouliez bien nous accorder quinze jours au lieu de quatre, la poudre aura son effet ordinaire. L'autre jambe est toute guérie, cela est fini, tout va bien; ayez l'esprit en repos, et passez-nous seulement notre lenteur.

* Melchior de Polignac, depuis Cardinal. « Aussi bon poëte » latin qu'on peut l'être dans une langue morte; très-éloquent » dans la sienne : l'un de ceux qui ont prouvé qu'il est plus » aisé de faire des vers latins que des vers françois. Malheureu- » sement pour lui, en réfutant Lucrèce, il combat Newton. » Mort en 1741. » (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV.*)

LETTRE 719.

A la même.

Aux Rochers, dimanche matin 4 Février 1685.

MA guérison a été plus lente que nous n'avions cru, mais c'est toujours vous qui m'avez guérie : nous pensions d'abord que ce seroit une affaire de quatre jours, et en voilà quinze, c'est là toute notre erreur. La cicatrice fait une fort bonne mine de vouloir s'avancer; et, pour la presser encore davantage, nous ôtons l'huile, avec votre permission, et nous mettons de l'onguent noir que vous avez envoyé, et qui ne nuira point à la poudre de sympathie; ôtez-vous donc de l'esprit cette idée d'une grande plaie, elle est très-petite, et ma jambe n'est ni enflammée, ni enflée. J'ai été chez la Princesse, je me suis promenée; ne me regardez point comme une pauvre femme de l'hôpital, je n'ai point l'air malade, je suis belle, je ne suis point pleureuse; enfin, ma très-chère, ce n'est plus par-là qu'il faut me plaindre, c'est d'être bien loin de vous, c'est de n'être que *métaphysiquement* de toutes vos parties, c'est de perdre un tems si cher. Comme on pense beaucoup dans ce pays, on avale quelquefois des amers moins agréables que les vôtres. Je reprends des forces et du courage, quoi qu'en veuille dire le Chevalier : voilà l'état de mon ame et de mon corps. Je vous dis les choses comme elles sont; et il faut que je sois bien persuadée de votre

parfaite amitié pour vous faire cet étrange détail au milieu de Versailles, où vous êtes assurément. La tendresse que j'ai pour vous est toute naturelle, elle est à sa place, elle est fondée sur mille bonnes raisons; mais celle que vous avez pour moi est toute merveilleuse, toute rare, toute singulière; il n'y en a quasi pas d'exemple, et c'est ce qui fait aussi cette grande et juste augmentation de mon côté. Madame de la Fayette vous a vue, elle me mande que vous causâtes fort ensemble, qu'elle est *engouée de vous*, c'est son mot *; que vous seriez parfaite, si vous n'étiez trop sensible : voilà votre défaut, elle vous en gronde. C'est ainsi que mes amis reçoivent vos visites et sont contentes de vous; car Madame de Lavardin m'en écrivit encore une grande feuille, et cette bonne Duchesse de Chaulnes.... tout cela vous fait souvenir de moi. Vous me marquez si bien les divers tons de ceux qui m'ont souhaitée dans ma chambre, que je les ai tous reconnus. J'ai été triste de n'être point à ce souper pour vous faire les honneurs de mon appartement : la compagnie étoit bonne et gaie, et le repas étoit excellent. Il me paroît que M. de Lamoignon connoît bien le mérite de la bonne femme *Carnavalet* : vous ne sauriez trop ménager un tel ami. Je suis ravie de la joie qu'ils ont de cette place du Conseil, mais je suis affligée de cette cruelle néphrétique qui accable ce pauvre homme à tout moment : point de

* Il paroît que ce mot étoit alors nouveau, du moins dans son sens moral.

jours sûrs, c'est un rabat-joie continuel. Je trouve bien plaisant tout le petit tracas de l'hôtel de Chaulnes : je ne crois point la Duchesse jalouse ; je doute que cette belle amitié qu'elle a pour moi lui permît de m'en faire confidence. Le petit Coulanges me réjouit sur tout cela ; j'admire comme lui *sainte Friquette*, et la sorte d'esprit de ceux qui viennent à leurs fins, où d'autres ne sauroient faire un pas. Je vous remercie de vos nouvelles : je ne vois point d'où vient la disgrâce de Flamarens à l'égard de MONSIEUR ; je ne crois pas que notre bon Maréchal d'Estrades (1) fasse de grandes intrigues dans cette Cour très-orageuse.

Dieu conserve votre santé telle que vous me la dépeignez ; je crois les bouillons de chicorée fort bons, j'en prendrai : ne négligez point vos amers, c'est votre vie. Je doute que vous vous serviez de la poudre de sympathie pour votre côté ; vous n'avez point encore voulu essayer du baume (*tranquille.*) Je vous ai mandé que la Marbeuf s'est ressuscitée ; voilà une succession qui vous est échappée. Je ne puis souffrir que Rhodes (2) ait

(1) Godefroi, Comte d'Estrades, Maréchal de France, venoit d'être fait Gouverneur de M. le Duc de Chartres, depuis Duc d'Orléans, et Régent du Royaume.

* Il étoit fort âgé. Il avoit failli être nommé à cette place deux ans auparavant : sur quoi Benserade lui dit : « Que le Roi ne » voulant là que des gens mûrs, on l'avoit trouvé un peu trop » étourdi, il y avoit deux ans. » Il mourut deux ans après.

(2) Charles Pot, Marquis de Rhodes, vendit sa charge de Grand-Maître des Cérémonies de France à Jules Armand Colbert, Marquis de Blainville. M. de Rhodes étoit le cinquième de sa maison qui avoit exercé cette charge.

vendu sa charge si ancienne dans sa maison. Il me semble que j'aurois été encore à votre dîner chez Gourville ; toute la case de Pompone ne m'auroit pas chassée. J'envie et je regrette tous vos plaisirs, mais bien plus celui de vous voir et d'être avec vous, et de jouir de cette amitié qui fait toutes mes délices.

Vous aurez donc le plaisir de voir le Doge (1) ; c'est comme si la République venoit en personne : mais qui peut résister aux volontés de Sa Majesté ?

A cinq heures du soir.

Mon fils vient de voir ma jambe ; en vérité, il la trouve fort bien, et hors la promptitude de quatre jours, on ne peut pas dire que je ne sois guérie par la sympathie. Mon fils vient de mettre cet onguent noir pour faire la cicatrice, car il n'y a plus que cela à faire ; et nous gardons précieusement le reste de la poudre pour quelque chose de plus grande importance ; mais croyez, ma très-chère, que je ne m'en dédirai point, c'est vous qui

(1) Le Doge de Gênes (*François-Marie-Impériale Lercari*), accompagné de quatre Sénateurs, étoit attendu en France pour faire sa soumission au Roi au nom de la République. Ce fut le 15 de Mai suivant qu'il eut sa première audience de Louis XIV.

* C'est ce Doge qui, lorsqu'on lui demanda ce qu'il trouvoit de plus extraordinaire à Versailles, répondit : *c'est de m'y voir.*

Traité avec autant de politesse par le Roi que de hauteur par Louvois et Croissy, il dit : « Le Roi ôte à nos cœurs la liberté, » par la manière dont il nous reçoit ; mais ses Ministres nous la » rendent ».

m'avez guérie; l'air du miracle n'y a pas été, voilà tout. Je viens de me promener; ôtez-vous de l'esprit que je sois malade ou boiteuse, je suis en parfaite santé. Je me réjouis de celle du Chevalier, c'est beaucoup d'en avoir la moitié, il n'étoit pas si riche l'année passée. J'embrasse tendrement M. de Grignan; le *bien bon* vous salue tous deux; il n'écrit jamais de moi, parce que les affaires et les calculs lui font oublier sa pauvre nièce.

LETTRE 720.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 7 Février 1685.

Vous ne sauriez mieux faire que de promener votre tristesse à Versailles; ce qui seroit pourtant encore mieux, seroit de n'avoir point de tristesse. Je crois que la poudre de sympathie n'est point faite pour de vieux maux; elle n'a guéri que la moins fâcheuse de mes petites plaies : j'y mets présentement de l'onguent noir qui est admirable; et je suis si près d'être guérie, que vous ne devez plus penser à moi que pour m'aimer, et vous intéresser à la solide espérance que j'ai actuellement. Je n'ai pas un moment de fièvre, je suis tout comme une autre, je mange sagement; quand il fait beau, je me promène; on veut que je marche, parce que je n'ai point d'inflammation; j'écris, je lis, je travaille, je reçois vos lettres avec tendresse et empressement : voilà, ma très-aimable, comme je

suis

suis, sans rien déguiser; les grisons vous sont utiles, je vous dirai toujours la vérité : j'aime trop à n'être point trompée sur votre sujet, pour vouloir en user autrement avec vous. Je suis présentement dans ma chambre, le soleil brille autour de moi, et je ne voudrois pas jurer que je ne fisse un tour de mail. Redressez donc votre imagination, ma chère Comtesse, et tirez les rideaux qui vous empêchent de me voir : laissez-là cette pauvre femme pleurante, et *le pieux Énée* à ses pieds; tout cela est faux, je vous assure. Mais conservons nos jambes tant que nous pourrons; elles sont difficiles à apaiser, quand une fois elles sont fâchées. Je voulus l'autre jour me purger avec ces bouillons du Frère Ange; je m'en étois bien trouvée; cela ne fit que m'émouvoir : je je me suis demandé pardon, et je me laisse rapaiser, résolue de ne jamais attaquer une parfaite santé : les légères médecines sont cruelles. Je finis, et je vous laisse au milieu du beau tourbillon où je vous crois : je suis assurée que vous ne m'y oubliez non plus que dans votre chambre; et de qui pourroit-on dire la même chose? Mais aussi peut-on mieux sentir que je fais tous les charmes de votre amitié?

LETTRE 721.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 14 Février 1685.

QUOIQUE je sache que vous êtes à Versailles, que je croie et que j'espère que vous vous portez bien; quoique je sois sûre que vous ne m'avez point oubliée, comme je n'ai point reçu de vos lettres cet ordinaire, je n'ai pas laissé d'être toute triste et toute décontenancée; car le moyen de se passer de cette chère consolation? Je ne vous dis pas assez à quel point vos lettres me plaisent: c'est la crainte de vous importuner qui me retient toujours à cet égard. En relisant tantôt votre dernière lettre, je songeois avec quelle amitié vous touchiez cet endroit de la légère espérance de me revoir au printems; mais l'impossibilité, qui s'est si durement présentée à mes yeux, ne m'a pas permis de trop m'arrêter sur cette pensée, et j'ai tout mis enfin entre les mains de la Providence.

Mon fils et sa femme sont à Rennes, où ils ont quelques affaires. Je trouve cette petite femme si malade, si accablée de vapeurs avec des fièvres, et des frissons, et des maux de tête enragés, que je leur ai conseillé de s'approcher des Capucins; ce sont eux qui ont mis le feu à la maison par leurs remèdes violens: mon fils achève, avec l'essence de Jacob, deux ou trois fois le jour; il faut que tout cela fasse un grand effet: il vaut mieux être dans une

ville qu'en pleine campagne. Je suis donc ici très-seule; et pour voir au moins une créature, j'ai pris cette jolie petite femme dont M. de Grignan fut amoureux toute une soirée. Elle lit quand je travaille, elle se promène avec moi; et comme Dieu mêle toujours les maux et les biens, il a consolé ma solitude d'une très-véritable guérison. On veut que je marche, parce que je n'ai nulle sorte de fluxion, et que cela redonne des esprits. Jusqu'ici la foi avoit couru au-devant de la vérité, et je prenois pour elle mon espérance; mais, mon enfant, tout finit, et Dieu a voulu que ç'ait été par vous (1). Mon fils s'en plaignoit l'autre jour; car c'est lui qui, avec les meilleures intentions du monde, a prolongé tous mes maux. Il partit lundi follement, en prenant congé de cette petite plaie, disant qu'il ne la reverroit plus, et qu'après avoir vécu si long-tems avec elle, il seroit sensible à cette séparation. Dès que la Princesse a su que mon fils, qui est encore mal avec elle, étoit parti pour Rennes, elle est courue ici d'une bonne amitié. Adieu, ma très-aimable; vous savez avec quelle tendresse je vous embrasse.

(1) *Voyez* la Lettre du 4 Février.

LETTRE 722.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 25 Février 1685.

Ah, ma fille ! que la mort du Roi d'Angleterre (1) est un contre-tems fâcheux ! cette nouvelle arrive la veille d'une mascarade ; et mon Marquis (2) est bien malheureux de trouver en son chemin un événement si extraordinaire ; je ne vois que les louanges qu'on lui a données et à son joli habit, qui puissent le consoler dans cette occasion, avec l'espérance que cette mascarade n'est que différée.

Mon cher enfant, je vous fais mes complimens sur tous ces grands mouvemens ; mais faites-m'en sur toutes mes attentions mal placées : j'avois été à la mascarade, à l'opéra, au bal ; je m'étois tenue droite, je vous avois admiré, j'avois été aussi émue que votre belle maman, et j'ai été trompée.

Je comprends, ma très-belle, tous vos sentimens mieux que personne : vraiment oui, on se transmet dans ses enfans, et, comme vous dites, plus vivement que pour soi-même : j'ai tant passé par ces émotions : il est vrai que c'est un plaisir, quand on les a pour quelque jolie petite personne, qui en vaut la peine et qui fait l'attention des autres. Votre

(1) Charles II, mort le 16 Février 1685.

(2) Louis-Provence, Marquis de Grignan, petit-fils de Madame de Sévigné.

fils plaît extrêmement; il a quelque chose de piquant et d'agréable dans la physionomie : on ne sauroit passer les yeux sur lui comme sur un autre, on s'arrête. Madame de la Fayette me mande qu'elle avoit écrit à Madame de Montespan, qu'il y alloit de son honneur que vous et votre fils fussiez contens d'elle : il n'y a personne qui soit plus aise que Madame de la Fayette, de vous faire plaisir. Je ne suis pas surprise que vous ayez envie d'aller à Livry, le tems est parfait; je suis depuis le matin jusqu'à cinq heures dans ces belles allées, car je ne veux point du froid du soir. J'ai sur mon dos votre belle brandebourg qui me pare; ma jambe est guérie, je marche tout comme une autre. Ne me plaignez plus; il faudroit mourir, si j'étois prisonnière par ce tems-là. Je mande à mon fils que je n'ai que faire de lui, que je me promène, et qu'avec cela je l'envoie promener. Ils sont dans les plaisirs de Rennes, d'où ils ne reviendront que la veille du dimanche gras : j'en suis ravie, je n'ai que trop de monde. La Princesse vient jouir de mon soleil; elle a donné d'une thériaque céleste au bon Abbé, qui a été guéri par-là d'un mal de tête et d'une foiblesse qui me faisoient grand'peur. La Princesse est le meilleur médecin du monde; tout de bon, les Capucins admiroient sa boutique : elle a des compositions rares et précieuses, et a guéri une infinité de gens. Le *bien bon* voudroit vous faire les honneurs de Livry; si c'est pendant le carême, vous y ferez une mauvaise chère : mais songerez-vous à faire maigre

avec votre côté douloureux ? Je trouve déjà qu'il faut que votre mal soit de bonne composition pour souffrir tous vos voyages de Versailles; et pour le maigre, je pense qu'il vous est mortel, et que ce mal intérieur doit être excessivement ménagé. On ne m'entretient cependant que de votre beauté; Madame de Vins m'assure que c'est toute autre chose que quand je suis partie. Vous parlez du tems qui vous respecte pour l'amour de moi : c'est bien à vous à parler du tems. Mais que cela est plaisant que nous n'ayons encore rien dit de la mort du Roi d'Angleterre! il n'étoit point vieux, c'étoit un Roi; cela fait voir que la mort n'épargne personne : c'est un grand bonheur si, dans son cœur, il étoit Catholique, et s'il est mort dans notre Religion. Il me semble que voilà un théâtre, où il va se passer de grandes scènes; le Prince d'Orange, M. de Montmouth, cette infinité de Luthériens, cette horreur pour les Catholiques : nous verrons ce que Dieu voudra représenter, après cette tragédie * : elle

* Charles II étoit âgé de 65 ans et en avoit régné environ 25, à compter du rétablissement des Stuarts. Il reçut en effet les sacremens suivant le rite romain, cédant plutôt, dit-on, aux instances de son frère qu'à sa conscience! Il avoit quelques-unes des qualités privées. Mais comme Prince, son caractère, dit l'impartial Hume, étoit *dangereux pour ses sujets*, *et peu honorable pour lui-même*. Pour s'affranchir de son Parlement, il s'étoit mis dans une dépendance honteuse de Louis XIV. On a dit de lui qu'*il n'avoit jamais dit une chose folle, et qu'il n'en avoit jamais fait une sage*. A juger par l'anecdote suivante, il portoit plus loin que la politique même ne le veut, cette dissimulation, qui seroit, comme on le dit, la vertu nécessaire des Rois, s'il

n'empêchera point qu'on ne se divertisse encore à Versailles, puisque vous y retournez lundi. Vous me dites mille tendresses sur la peine que vous auriez à me quitter, si j'étois à Paris; j'en suis persuadée, ma très-aimable; mais cela n'étant point, à mon grand regret, profitez des raisons qui vous font aller à la Cour; vous y faites fort bien votre personnage; il semble que tout se dispose à faire réussir ce que vous désirez. Les souhaits que j'en fais de loin, ne sont, ni moins sincères, ni moins ardens que si j'étois auprès de vous : je sens, quoique moins délicatement, ce que vous me disiez un jour, et dont je me moquois; c'est qu'effectivement vous êtes d'une telle sorte dans mon cœur et dans mon imagination, que je vous vois toujours; mais j'honore infiniment davantage un peu de réalité.

Ma chère enfant, je veux vous dire ceci. Vous croyez mon fils habile, vous croyez qu'il se connoît en sauces, et qu'il sait se faire servir : il n'y entend rien du tout, *Larmechin* (1) encore moins, le cuisinier encore moins : il ne faut pas s'étonner

étoit vrai que la foiblesse et l'indolence fussent leurs vices naturels. On dit que Charles II ayant reproché à son Ministre Shaftesbury « Qu'il étoit le plus grand fourbe des trois Royaumes; » celui-ci répondit : « Apparemment votre Majesté ne parle que » des sujets. »

Madame de Sévigné parle ici de l'état de l'Angleterre en personne bien informée. La révolte de Montmouth et sa fin tragique dans la même année, Jacques II détrôné et chassé trois ans après par son gendre, justifièrent trop bien ses pressentimens.

(1) Valet-de-chambre de M. de Sévigné.

si un cuisinier qui étoit assez bon, s'est entièrement gâté; et moi, que vous méprisez tant, je suis l'aigle; on ne juge de rien sans avoir regardé la mine que je fais. L'ambition de vous conter que je règne sur des ignorans, m'a obligée de vous faire ce sot petit discours.

LETTRE 723.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 28 Février 1685.

Vous revoilà donc à Versailles, votre mascarade sur pied : la mort du Roi d'Angleterre n'a pu tenir contre la jeunesse avide des plaisirs du carnaval. On ne parle que de votre beauté : comme vous n'êtes pas encore à l'entre-deux âges, jouissez de ce joli visage, qui vous faisoit tant d'honneur, même quand vous étiez malade; il ira bien loin, dans votre santé; c'est une agréable chose que la régularité des traits, des proportions, en un mot, la beauté. J'espère que vous me direz bien des nouvelles de mon enfant : j'ai été toute dérangée; j'avois été deux jours à Versailles, attentive à le voir danser, me tenant droite; il faut recommencer. Je crus être dimanche au souper de l'hôtel de Chaulnes; et ce fut un dîner, lundi : enfin, vous abusez de ma crédulité. Bon Dieu ! la plaisante histoire, et plaisamment contée que celle de Bouquet ! quelle confusion à l'ancienne maison des Bouquets ! la *bouquetière Glycera* n'en est-elle point offensée? je

vous avoue que je n'eusse jamais imaginé une telle aventure. Cette personne si fière, ce pauvre innocent qui ne savoit pas l'eau troubler; ce qui me ravit, c'est la récidive : mais ces grands frères sont bien importuns avec leurs grandes épées; dites-moi comment ils ont pu surprendre une promesse. Soyez sûre, ma fille, que je n'ouvrirai pas la bouche de tout cela : outre que vous m'en priez, et que c'est assez, c'est que j'en ferois scrupule.

L'histoire de cet Abbé roué est affreuse; il étoit de fort bonne maison, demandez à Corbinelli : c'eût été une belle lumière de l'Eglise. Il est vrai que quand on a lu la destinée de ce pauvre misérable, il faut prendre du sel de soufre, dont je me trouve fort bien : huit jours sous terre, la tête en bas, ah! j'étouffe; mais peut-on être huit jours sans manger? il y a d'étranges étoiles : voyez que cet Abbé a bien profité du vol de cette lettre de change : voilà de quoi nous sommes capables, quand Dieu nous abandonne.

Le *bien bon* est tout-à-fait revenu de ses éblouissemens : il ne voyoit goutte, il ne pouvoit se soutenir, j'étois toute effrayée. Je vous écrivis une lettre, que j'ai mise dans mon cabinet, et que je vous enverrai peut-être; ce sont des pensées que je vous jette, et dont vous ferez tel usage que vous trouverez à propos. J'en ferois un fort bon de la poudre de Josson, si la cicatrice de ma plaie avoit besoin de ce secours; mais je suis guérie, grâce à Dieu, *et à la vôtre*, comme on dit ici : je me promène

avec plaisir, et je récompense le tems perdu. Vous avez raison de louer l'Abbé de Polignac, comme vous faites; il est vraiment très-aimable, et c'est une tête bien organisée que la sienne: mais vous parlez bien légèrement de son frère: il me semble qu'il glisse des mains. Je plains fort M. et Madame de Guitaut: une transaction disputée me fait transir; il n'y a donc rien de sûr. Vous soutiendrez la vôtre contre Aiguebonne, il est en malheur.

LETTRE 724.

A la même.

Aux Rochers, mercredi des Cendres 7 Mars 1685.

ME voilà, ma chère Comtesse, tout aussi avancée que vous et que mon Marquis. Je fis mon lundi gras avec la Princesse: un petit dîner aussi bon, aussi délicat, aussi propre qu'il est possible; elle me parla de mascarade, je lui lus celle de vos petits Indiens, que vous contez fort joliment. Hier, je donnai à dîner à un pauvre ami de la vérité, fort bon homme, fort saint homme, fort anachorète, qui étoit Supérieur du Séminaire de feu M. d'Aleth (1), qui a puisé dix ans à cette source, qui a fermé les yeux, et baisé les pieds au saint Prélat, et puis s'est retiré dans sa famille: il n'a parlé qu'à moi depuis deux ans qu'il est en ce pays:

(1) Nicolas Pavillon, Évêque d'Aleth, mort le 8 Décembre 1677.

nous connoissons les mêmes gens, nous avons les mêmes amis, nous pensons les mêmes choses : c'est un saint; mais je ne suis pas sainte, voilà le malheur : j'ai été fort aise de passer ainsi le mardi gras.

Mon fils est encore à Rennes, et je suis ravie qu'il y soit, parce qu'il est ravi d'y être. Il ne vous diroit point plus vrai que moi sur ma jambe : je vous ai dit la pure et sincère vérité; quand ma petite et dernière plaie a été fermée, il s'est jeté aux environs un feu léger, et des sérosités se sont répandues en six ou sept petites cloches qui se sont percées et séchées en même tems, à la faveur de votre eau d'arquebusade, dont je me suis souvenue, et qui en deux jours m'a remise en état de marcher : *la toile Gauthier* n'y étoit pas bonne; elle avoit fait ce qu'il falloit, et votre eau a fait le reste. On dit que cela est assez ordinaire aux longues plaies : il se jette des sérosités entre cuir et chair; et comme elles ne s'en vont plus par la plaie, elles prennent cette voie, et cela passe comme une flamme, sur-tout quand on a une eau de sa chère fille, qui se trouve à point nommé pour tout guérir : *C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux;* après quatre mois de liaison et d'habitude, il falloit quelque séparation éclatante, c'est ce qui consomme la guérison : cela est ainsi, ma très-chère, et je m'en vais reprendre le train de mes promenades, interrompues seulement pendant quatre jours. Je suis assurée que vous voyez bien

que je ne vous trompe pas; je me suis fort bien portée de ma médecine, elle a bien raccourci mes sérosités: trouvez-vous, ma fille, que je vous parle de moi en passant? mon silence vous donnera-t-il du soupçon? je veux vous croire aussi sur votre santé, je vous en souhaite une parfaite, et pour vous et pour moi: c'est une étrange chose dans mon cœur, que le souvenir de vos maux passés, et la crainte de leur retour; Dieu vous en préserve, et moi aussi. Coulanges m'a mandé fort joliment votre dîner de l'hôtel de Chaulnes: c'est un style si particulier pour faire valoir les choses les plus ordinaires, que personne ne sauroit lui disputer cet agrément. Vous vous êtes mise en politique: vos derniers convives étoient justement ce qui s'appeloit autrefois *des importans* *; vous me manderez comme se sera passé ce *gaudeamus* de conversation.

Notre petit homme a été admiré de tout le monde; Madame de la Fayette et son fils m'en écrivent des merveilles: voici, ma chère enfant, un grand hiver pour lui: sa vie est pressée d'une manière, que si vous aviez donné à l'enfance ce qu'on y donnoit autrefois, vous n'y auriez pas trouvé votre compte; vous avez pris vos mesures selon sa destinée; il faut qu'il joue un grand rôle à quatorze ans; il faut donc qu'on commence à le voir deux ans auparavant; on va parler de lui; il faut faire voir sa petite per-

* On se rappelle qu'il y eut sous la minorité de Louis XIV un parti sous ce nom, c'étoit celui du Duc de Beaufort, comme le parti des *petits-maîtres* étoit celui du Grand-Condé.

sonne : il vous a cette obligation ; et votre séjour à Paris est un arrangement de la Providence pour faire réussir ses desseins ; sans vous, il eût été renfermé dans sa chambre ; et vous aurez contribué, et par votre présence à la Cour, et par la manière dont vous avez élevé votre fils, à son établissement et à sa fortune : il y a long-tems que je pense tout cela ; mais principalement cet hiver, où il a paru fort agréablement : il s'est montré au Roi, il a été bien regardé, sa figure plaît, et sa physionomie n'a rien de commun : il faut croire que si les paroles avoient suivi les pensées, vous en auriez entendu de fort agréables. Vous concevez sans peine la part intime que je prends à tout cela.

Ce que vous avez dit de l'Abbé Charrier est fort vrai : il n'a pas les grâces de son père ; mais il a un esprit droit et juste, un bon sens, et un bon cœur que je ne lui conseillerois pas de changer contre personne de Lyon (1), ni de Paris. Vous allez voir bien des Grignans ; M. de la Garde logera-t-il avec eux ? il me mande qu'il vient : je ferois bien mon profit, comme vous, de cette bonne compagnie, mais je ne suis encore qu'à la moitié de ma carrière (2) : ce seroit une avance assez honnête que six mois, si nos arrangemens se rencontroient justes : nous verrons ce que Dieu voudra faire de nous tous.

(1) L'Abbé Charrier étoit de Lyon.

(2) Madame de Sévigné avoit résolu de passer un an aux Rochers pour l'arrangement de ses affaires ; elle y étoit arrivée le 21 du mois de Septembre précédent.

Il me semble que la mort du Roi d'Angleterre devient plus philosophe et angloise, que chretienne et catholique. *Adieu, Roi,* me fait quasi un nœud à la gorge *: je trouve bien des pensées dans ce mot et une fermeté peu commune : il n'étoit point vieux; c'est quitter bien des choses dans le milieu de sa vie et de son règne, toujours agité, toujours débauché, et de *Caron pas un mot.* Adieu, ma chère Comtesse, mille amitiés à ce cher Comte, et à ce maladroit vinaigrier, qui rouloit si mal la brouette. Le récit des mascarades, m'a divertie : mais je n'y vois point M. le Duc de Bourbon qui danse si bien. Je savois bien que le vieux Choiseul avoit une côte rompue; mais deux, c'est trop. Mon Marquis, je veux vous baiser et me réjouir avec vous de vos prospérités. Un joli petit Indien, qui danse juste, qui lève la tête, qui est hardi, cette idée a fort plû à mon imagination.

* Je ne sais ce que c'est que cette anecdote que je ne me rappelle d'avoir lue nulle part.

LETTRE 725.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 11 Avril 1685.

N'ÊTES-VOUS pas trop bonne, ma chère Comtesse, de me dire seulement un mot de Versailles? je vous admire dans ce tourbillon : vous me faites pâmer de rire, je vous vois avec le morceau au bec, allant au sermon; et puis toute touchée du sermon,

vous passez à la comédie : cela est excellent, ma belle, mais revenez vous reposer; quand on a un côté qui se fait sentir, c'est en abuser et le mettre en furie, que de faire trop de choses en un jour. Je vous demande votre conservation, comme vous me demandez la mienne : il vous est si aisé de juger de mes sentimens par les vôtres, que vous êtes coupable, quand vous hasarderez de me donner des chagrins infinis. Vous ne devez plus être inquiète de moi; c'est le tems qui m'empêche présentement d'exercer ma nouvelle jambe : je la traite encore comme une compagnie, je ne la mets pas à tous les jours : c'est une étrangère que je veux qui se raccoutume insensiblement avec moi : je ne lui propose rien d'extraordinaire, ni d'extravagant; quand elle a fait un grand tour, je ne lui demande point, comme je ferois à l'autre, si elle veut recommencer : j'ai enfin des égards pour cette nouvelle revenue.

J'ai fait vos complimens aux Pères Esculapes (1); je vous en avertis, ils en reçoivent de toute l'Europe : vous n'êtes point dans cette affaire, c'est pourquoi vous ne comprendrez pas la force de mes paroles. Ces bons Pères, qui étoient comme des gens prêts à partir avec tache et ignominie, sont transportés d'être rétablis dans leur bonne réputa-

(1) *Les Pères* dont il s'agit étoient connus sous le nom de *Capucins du Louvre*. Ils s'étoient rendus célèbres en Bretagne par les cures qu'ils y avoient faites, et M. le Duc de Chaulnes les avoit pris sous sa protection.

tion par le jugement de Salomon : car l'arrêt du Roi paroît tel. Le Duc de Chaulnes en est cru le premier ministre, et c'est une grande circonstance pour eux. Toute la Province a dans les mains le factum des Pères, et dans l'esprit, la persuasion de leur innocence, avec la joie de leur triomphe, et de tout ce qui le suit et qui le précède. Enfin, M. le Duc, je me réjouis avec vous de la gloire qui vous en revient, parce que je vous aime et vous honore; ma fille vous répondra de cette vérité.

Que voulez-vous dire, ma chère enfant, avec vos songes? de quoi vous mêlez-vous de prendre ma pauvre personne pour l'objet de votre imagination agitée de bile noire? Vous me voyez dans un état affreux, et cela vous trouble, et vous fait sentir un mal que je n'ai pas : ah, ma belle! vous seriez bien rassurée, si vous me voyiez présentement, demandez à la Princesse. Ne voulez-vous point la remercier de la thériaque céleste qu'elle vous fait venir? je l'aurois fait, sans que souvent elle m'a demandé à voir l'endroit de vos lettres où il est question d'elle, et je n'aimerois pas à être confondue. Je viens d'écrire au petit Coulanges : ma fantaisie étoit de le prêcher sur sa mauvaise petite conscience, dont il ne fait tous les ans que diminuer la quantité, craignant toujours la plénitude, sans jamais ôter de la qualité; car je suis assurée qu'au bout de la semaine (*sainte*) à Bâville, son unique péché, qui est *gaudeamus*, sera tout aussi bien établi chez lui qu'auparavant : tout le monde

monde est quasi de même; la différence, c'est que son habitude étant moins honteuse et moins mauvaise que celle de bien des gens, on prend plus aisément la liberté de le gronder. Je le prie de dire à M. de Lamoignon que j'accepte bien volontiers le rendez-vous de Bâville pour le mois de Septembre avec vous.

Je voudrois que les Abbés que vous avez nommés, le fussent déjà par Sa Majesté : leur tems viendra. Je trouve cette mode bien noble et bien agréable pour les gens de qualité, de ne plus vendre les charges d'Aumônier : oh, que cela sera un beau séminaire ! Je vous conjure d'envoyer prier l'Abbé Bigorre de faire souvenir M. le Cardinal de Bouillon de la petite aumône qui m'est remise tous les ans sur les aumônes du Roi; c'est peu, mais c'est la vie d'une pauvre personne : je vous dirai où il faudra que cet argent soit envoyé.

LETTRE 726.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 15 Avril 1685.

VOICI la suite de mes sincérités. Vous avez, ma chère enfant, un esprit prophétique qui voit tout; et vous me faites frémir quand vous faites des songes affreux de moi. Vous dites que ma guérison n'est pas véritable, malgré cette journée si triomphante de Vitré, et tout le bon état où je vous ai dit que j'étois; car je ne vous ai jamais menti : tout

cela ne vous persuade point, et je commence, en vérité, à croire que vous avez raison. Il y a quatre jours qu'il prit une fantaisie à ma jambe de s'enfler et de jeter des feux et des sérosités selon qu'il lui plaisoit : je fus surprise, et tout ce qui étoit ici, de cette trahison; je me mis en repos, je la laissai faire; il me semble que ce soit une crise que la nature ait souhaitée : la jambe a bien coulé, les feux sont amortis, je trouve qu'elle se désenfle, et je suis persuadée que c'est une guérison; en effet, rien n'étoit capable de guérir ces duretés et ces roideurs de gras de jambe qu'une telle évacuation. J'en ai donc été fort contente, ainsi que de ma médecine. Cependant, nous envoyâmes prier les Capucins, qui sont à Rennes, de venir nous voir ici : mon fils les souhaite pour sa femme, qui va reprendre de leurs remèdes; et moi, pour faire quelques lavages que je sais qu'ils ordonnent, et qui sont admirables pour guérir en un moment. Ils nous ont mandé « que dans l'état de leurs affaires, » avec des ennemis et des envieux de tous côtés, » il leur étoit absolument impossible de quitter » leur couvent : qu'ils me conjuroient instamment » d'aller à Rennes, que dès qu'ils auroient vu ma » jambe, ils me guériroient; qu'ils osoient bien » m'en assurer : mais que pour appliquer les herbes » et les cataplasmes à propos, il falloit voir ma » jambe ». Et enfin, ils m'en pressent de si bon cœur, et Mme. de Marbeuf me donne une chambre si commode, que je m'y en vais demain. Il me

semble que vous le voulez, que vous me le conseillez, que vous serez bien aise que je change d'air, et qu'étant traitée par des mains savantes, je puisse m'assurer d'une véritable guérison. Je m'en vais seule avec *Marie* et deux laquais, un petit carrosse et six chevaux. Je laisse ici mon pauvre *bien bon*, avec mon fils et sa femme : je reviendrai tout le plutôt que je pourrai ; car ce n'est pas sans beaucoup de regret que je quitte le repos de cette solitude, et le verd naissant qui me rajeunissoit : mais je songe aussi que d'être toujours trompée sur cette guérison, c'est une trop ridicule chose ; et qu'enfin, il faut suivre vos conseils, il faut savoir s'il y a encore des loups dans les bergeries, et les en faire sortir. Il y a toute sorte d'apparence qu'il n'y en a plus, et que la nature très-sage les a chassés par les dernières irruptions : mais j'en serai encore plus sûre quand les Capucins me l'auront dit. Cette petite plaie est fermée et point fermée : il faut une main maîtresse pour me tirer de cette longue misère, où je n'ai été soutenue que de l'espérance, qui m'a fait croire vingt fois ma guérison : voilà, ma très-chère, à quoi je me résous, parce que je vois que vous le voulez absolument. Je vous entends d'ici m'approuver, et me dire que vous êtes lasse de me voir trompée, et toujours la dupe des apparences d'une guérison qui se moque de moi. Madame de Marbeuf est si transportée de m'avoir, elle me marque tant d'empressement et tant d'amitié que j'en suis toute embarrassée ;

quand on ne peut être sur le même ton, on ne sait que répondre.

A Monsieur DE GRIGNAN.

Nous vous aimons d'une telle sorte, mon cher Comte, que nous ne pensons pas qu'Adonis fût plus beau; du moins il n'etoit pas de si bonne mine que vous, et c'est là le *tu autem* des Messieurs. Allez, allez à Livry, après avoir bien prié Dieu dans votre aimable et simple retraite: votre chère femme vous dira dans quel lieu ma destinée m'a fait passer ces jours saints; j'étois trop charmée de les passer dans cette solitude; Dieu ne l'a pas voulu. Votre petit beau-frère s'y plonge de tout son cœur, et prétend bien n'être pas triste et malheureux dans l'autre monde; il est fort occupé de ces pensées: Dieu les lui conserve, il viendra un tems où tout le reste nous paroîtra pour le moins bien inutile. Nous vous faisons nos complimens à tous sur la mort de ce pauvre Chevalier de Buous (1), nous l'aimions extrêmement; il n'y avoit qu'à le connoître pour l'aimer; je ne vois plus mourir que des gens plus jeunes que moi, cela fait tirer des conséquences.

A Madame DE GRIGNAN.

Je reviens à vous ma fille. Rien n'est égal à la beauté de cette galerie de Versailles: cette sorte de royale beauté est unique dans le monde: je la vois

(1) Il étoit de la maison de Pontevez, et cousin-germain de M. de Grignan.

d'ici, en prenant une partie pour le tout. N'avez-vous point dans tous ces beaux lieux, rencontré les yeux de cette digne favorite ? Quoi ! dans un si grand espace, pas un pas pour aller à elle, ni elle pour venir à vous ! Je ne vous dis point tous les bons succès que je vous souhaite, à vous, ma chère enfant, et à toute la république des Grignans, qui sera bientôt rassemblée. On me mande que les mariages doubles de M. le Duc de Bourbon et de M. du Maine (1) seront pour le mois de Juillet, et que

(1) Le Mariage de M. le Duc de Bourbon avec Mademoiselle de Nantes se fit le 24 Juillet 1685 : mais celui de M. le Duc du Maine avec Mademoiselle de Bourbon ne se fit que le 19 Mars 1692.

* Après ce premier mariage, Madame de Montespan ne reparut plus à la Cour, qui, malgré la magnificence, des fêtes, devint plus triste de jour en jour. Ce qu'on appeloit la *conversion du Roi* avoit été consommé à la mort de la Reine à la fin de 1683. Dès ce moment, « Les Dames qui en paroissoient le plus éloi- » gnées, ne quittèrent plus les églises » (*Lettres de Maintenon*). Cependant, la dévotion qui ne faisoit que naître, permettoit encore les plaisirs. Mais vers 1685, celle du Roi devint excessive. Il ne prêcha pas seulement d'exemple; il exhortoit les femmes même à vivre saintement. Il parla des *mouches*, si bien que les plus coquettes n'osèrent en porter. Le costume des hommes même s'en ressentit. Il y eut pour le Courtisan un costume dévot. La Bruyère le peint dans son chapitre de *la Mode*. La révocation de l'Édit de Nantes, et ce qui put percer jusqu'au Roi de ses tristes résultats, concourut, avec les infirmités, à rendre sa ferveur plus chagrine. Enfin, Madame de Maintenon devint son unique société; et (comme le dit Voltaire) *ce commerce étrange de tendresse et de scrupule de la part du Roi, d'ambition et de dévotion de la part de la nouvelle maîtresse*, qui duroit depuis 1681, finit par leur mariage, dont l'époque paroît être l'année 1686.

plusieurs Dames se tourmentent pour les places de Dame d'honneur. J'ai mandé à Mme. de la Fayette que je donne ma voix à Madame de Moreuil pour la Duchesse de Bourbon. Je vous demande des souvenirs à l'hôtel de Pompone; je ne veux pas être oubliée dans cette maison. Je n'écrirai point aujourd'hui au petit Coulanges; il est à Bâville.

Ma jambe est si considérablement désenflée depuis hier, que si j'y pouvois prendre confiance, et que je ne fusse pas offensée de ses trahisons, je n'irois point du tout à Rennes : mais mon fils m'y envoie et tout le monde, et j'y vais; je compte revenir ici le lundi ou le mardi de Pâques; ce seroit même plutôt, si les jours saints ne faisoient demeurer où l'on est. C'est à présent qu'il faut tout espérer; mais je ne saurois me consoler de vous avoir tant trompée; c'étoit de bonne foi, et j'étois trompée moi-même la première, avec tout ce qui étoit autour de moi.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

En un mot, ma belle petite sœur, nous sommes si fatigués, si importunés de la longueur du mal de ma mère, et de toutes les trahisons que sa jambe nous a faites, que moi-même je l'envoie à Rennes, où les Capucins du Louvre ne la perdront pas de vue. Sa jambe est désenflée, et se guérit à vue d'œil; mais nous avons été si souvent attrapés, et cette guérison si souhaitée a si souvent fait comme le papillon de Polichinel, qu'enfin, pour terminer vos

inquiétudes et les nôtres, et pour éviter tous les scrupules qu'on pourroit avoir, nous l'envoyons à la source de toute habileté. Vous savez que le parfait ménage demeure ici avec le *bien bon*.

LETTRE 727.

Monsieur DE COULANGES, *à M*me. DE GRIGNAN.

à Bâville, ce 26 Avril 1685.

J'ÉTOIS fort en peine de vous, Madame, et de M. votre mari; je l'étois fort aussi de Madame votre mère, dont je ne vois plus les sacrés caractères; enfin, mon attachement pour tout ce qui vous regarde, commençoit à troubler le doux repos que j'ai ici, quand votre messager m'a rendu votre lettre. J'ai été fort aise d'apprendre de vos nouvelles, mais fâché en même tems que cette maudite fièvre soit venue ainsi mal à propos rompre tous nos desseins. Ceux de M. de Lamoignon sont de passer ici encore toute la semaine prochaine, pour ne s'en retourner à Paris que le dimanche 6 de Mai; pour moi, je vivrai au jour le jour, c'est-à-dire, que si je trouve quelqu'un qui veuille me ramener à Paris, je n'en perdrai point l'occasion, parce que je serai bien aise d'aller faire un tour à Versailles, et qu'il est bon même que je sache des nouvelles de M. de Seignelay, touchant le voyage de Languedoc; mais aussi, comme ce quelqu'un peut ne se point trouver, et que M. de Lamoignon

proteste qu'il aimeroit mieux mourir, que de me prêter une voiture, je pourrai très-bien ne m'en aller à Paris qu'avec lui. J'écrivis hier à Versailles, pour qu'on me mandât quelques nouvelles de ce pays-là; et selon qu'elles seroient, il faudroit bien pourtant que je m'en retournasse à Paris, quand ce devroit être par la carriole de Dourdan, qui passe souvent au bout de l'avenue de Bâville. C'est là, Madame, tout ce que je vous puis dire de mon séjour en ce pays-ci; envoyez quelquefois un mot de vos nouvelles à l'hôtel d'Angoulême; et j'aurai soin de vous avertir aussi par quelque petit mot du parti que je prendrai. Je suis fort aise que M. de Chaulnes vende Magny; il y a long-tems que j'approuve qu'il s'en défasse. Voilà donc Madame de Sévigné à Rennes entre les mains des Capucins; je prie Dieu qu'ils la guérissent; mais il me paroît bien cruel qu'elle se fasse une nécessité de demeurer en Bretagne, parce que l'Abbé, par tous ses calculs, trouve que le bien des affaires de sa nièce veut qu'elle y soit jusques au mois de Septembre. Je vous assure que je suis dans une véritable inquiétude de son mal; vous m'obligerez fort de lui mander la part que j'y prends. La campagne est charmante; le rossignol et le verd naissant sont dans tout leur triomphe; il ne nous manque que des feuilles assez larges pour nous garantir des rayons du soleil; car le chaud est cruel: M. de Lamoignon ne s'en soucie point, il court les champs tout le jour, pendant que nous jouons à l'hombre, Mme. de Lamoignon

et moi, avec quelque charitable personne, qui veut bien demeurer avec nous; et tous les soirs à son retour, *gaudeamus*. Adieu, ma divine Comtesse, Mme. de Lamoignon vous fait mille complimens; je ferai part ce soir de votre lettre à M. de Lamoignon.

LETTRE 728.

Madame de SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Rennes, dimanche 29 Avril 1685.

Nous serons si sots, que nous prendrons la Rochelle (1). Je serai assez malheureuse, ma chère enfant, pour me laisser guérir par les Capucins. J'ai aimé, j'ai admiré tous vos sentimens; je disois tout comme vous : si ma jambe est guérie après tant de maux et de chagrins, Dieu soit loué; si elle ne l'est pas, et qu'elle me force d'aller chercher du secours à Paris, et d'y voir ma chère et mon aimable fille, Dieu soit béni. Je regardois ainsi avec tranquillité ce qu'ordonneroit la Providence, et mon cœur choisissoit la continuation d'un mal qui me redonnoit à vous trois mois plutôt; car vous jugez bien que pour ne pas suivre cette pente, il faut que la raison fasse de grands efforts. Je me fusse servie des généreuses offres de Madame de Marbeuf, qui sont aussi sincères qu'elles sont

(1) Discours des grands Seigneurs au siége de la Rochelle en 1628.

solides, et je m'en servirois encore sans balancer, si ma jambe, comme par malice, ne se guérissoit à vue d'œil : vous savez ce que c'est aussi que de se charger de rendre ce qu'on prend si agréablement. Ainsi je vais aux Rochers observer la contenance de cette jambe, qui est présentement sans aucune plaie ni enflure; elle est toute amollie, et pour la figure elle est entièrement comme sa compagne, qui depuis près de six mois étoit *sans pareille*. La couleur n'est pas agréable, la lessive ne la blanchit pas, ni l'eau d'arquebusade; il y a encore quelques marques de *fructus belli*, qui dureront longtems, mais ce n'est que les places des feux qui y ont passé. Je ne sais si c'est la sympathie des petites herbes qui me guérit à mesure qu'elles pourrissent en terre; j'avois envie d'en rire, mais les Capucins en font tous les jours des expériences : je voudrois bien savoir ce qu'en dit Alliot. Je ne sais donc si c'est la cérémonie de ces petits enterremens deux fois le jour, ou si c'est la lessive ou le baume; mais il est toujours vrai que je n'ai point été comme je suis, et que si cette guérison n'est pas véritable, je n'en irai chercher qu'auprès de vous. Voilà, ma chère bonne, des vérités dont je vous conjure de ne pas douter. Mais vous me dites quelque chose en passant, comme si vous ne disiez rien, qui m'a fait une terrible impression, c'est que si je reviens pour cette jambe, vous ne courrez pas le risque de vous en aller de votre côté, pendant que je serai ici. Ma fille, que me dites-vous ? ne me trompez

point là-dessus, ce seroit pour moi une douleur insupportable : vous m'assurez que je vous trouverai au commencement de Septembre, et que vous serez encore dans toutes vos affaires; pour moi, je presse et dispose les miennes sans y perdre un moment : j'ai une terre à raffermer, j'ai mille choses trop longues à dire : mais dans une telle extrêmité, je ferois bien, pour vous voir et pour vous embrasser, ce que je voulois faire pour ma jambe; ainsi gouvernez-moi avec votre sagesse d'un côté, et votre amitié de l'autre. Vous savez mes affaires, vous savez combien je vous aime, vous savez aussi vos engagemens, gouvernez-moi; et à moins qu'il ne soit arrivé quelque changement dans vos affaires, songez à la quantité que vous en avez à finir, et qu'il n'y a plus que trois mois jusqu'à celui que nous souhaitons; car je compte que nous sommes au mois de Mai : je me fie enfin et me confie en vous de ma destinée. Il est vrai que vous devez bien me compter pour un de vos malades, puisque l'éloignement ne vous empêche pas d'être occupée de moi et de me donner des soins. Mais je suis fort en peine du Chevalier; vous me représentez son mal d'une étrange manière; il est bien malheureux que les pluies, si salutaires à tout le monde, lui soient si mauvaises; c'est cela qu'on doit appeler des maux et des douleurs, quand on n'a point de situation et qu'on étouffe : j'en suis vraiment affligée. La fièvre de M. de Grignan me paroît moins considérable; ne le faites point tant

saigner, les médecins sont cruels. Mais vous, mon enfant, je ne puis croire que parmi tout cela vous soyez en parfaite santé : le printems vous fait toujours quelque émotion : dites-moi dans quel état vous êtes, parlez-moi aussi sincèrement que je vous parle, et sur-tout ôtez-moi du nombre de vos inquiétudes. Celles de la Duchesse du Lude sont trop bien fondées; vous me représentez son mari dans un étrange anéantissement : nos Capucins seroient bien loin de donner de la bouillie dans cet état, ils donneroient de bons cordiaux qui vont retirer une ame des portes de la mort. J'ai vu depuis peu la Procureuse-Générale *, autrement la petite personne que nous connoissons tant; elle est toujours fort aimable : nous fûmes fort aises de nous voir : je voudrois que vous l'eussiez entendu conter, mais plutôt son mari, car elle étoit morte, dans quelle extrêmité la laissa le grand médecin de ce pays, et de quelle manière habile et miraculeuse les Capucins la retirèrent de cette agonie; c'est un récit digne d'attention : vous me direz, c'est qu'elle ne devoit pas mourir; je le crois plus que personne, mais je ne puis m'empêcher d'admirer et d'honorer les causes secondes dont Dieu se sert pour redonner la vie à une créature si près du tombeau. On peut appliquer à ces sortes de talens ce que le Père Bossu dit si agréablement (1) du respect que les

* Madame de la Bédoyère (Anne-Éléonore du Puy-Murinais)

(1) Dans son *Traité du Poëme épique*.

hommes devoient avoir dans les premiers tems pour ceux qui étoient visiblement protégés des Dieux.

Ma fille, je m'égare, et je veux revenir à Madame de Marbeuf, qui a lu avec un plaisir et une reconnoissance extrêmes ce que vous me dites d'elle : c'est la personne du monde la plus sensible à votre estime; elle me fait passer ici de fort agréables jours; bonne compagnie, de la musique. Je fus avant-hier au cours avec un air penché, parce que je ne veux point faire de visites. J'en reçus une jeudi de la Princesse de Bade *, qui me conta tout ce que je savois déjà de sa colère, qui est comme celle d'Achille, et de son exil : je fus le soir chez elle, et comme je voyois qu'elle ne s'ennuyoit point, je l'écoutai trois heures : j'avois un siége sous le pied, car sans cette attention je craindrois de ne plus reconnoître la jambe malade, et de m'y tromper comme Arlequin. Voilà mes nouvelles; mandez-moi des vôtres, c'est ma vie. Je pars mardi au grand déplaisir de notre bonne Marbeuf; le *bien bon* languit de mon absence. J'embrasse délicatement vos pauvres malades; mais vous, ma très-aimable, avec moins de façon, et une tendresse qu'il n'est pas aisé d'exprimer.

* Cette Dame avoit été renvoyée de la Cour vers l'année 1668 en même-tems que Madame d'Armagnac. C'étoit le tems où commençoient les amours du Roi pour Madame de Montespan. On en avertit la Reine. C'étoit la même manœuvre que contre la Vallière. Le Roi la puni de même, mais apparemment il en conclut l'inutilité du mystère; et bientôt il ne cacha rien ni à la Reine ni au public.

J'écrirai des Rochers à mon petit Coulanges. Voilà les Capucins qui vous disent millè choses; et vous assurent de ma bonne guérison : ils sont persuadés que la poudre d'yeux d'écrevisse, dans la première cuillerée du lait du Grand-Maître (*M. du Lude*), feroit des merveilles; son état est digne de compassion.

LETTRE 729.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 13 Juin 1685.

Vous me traitez mal, si vous croyez que je puisse avoir regret au port du livre du carrousel; jamais un paquet ne fut reçu ni payé plus agréablement : nous en avons fait nos délices depuis que nous l'avons; je suis assurée qu'à Paris je ne l'aurois lu qu'en courant et superficiellement; je me souviens de ce pays-là, tout y est pressé; une pensée, une affaire, une occupation pousse ce qui la précède; ce sont des vagues, la comparaison est juste. Nous sommes ici dans un lac : nous nous sommes reposés dans ce carrousel, nous avons raisonné sur les devises. Répondez à nos questions : la devise d'un chien qui ronge un os, faute de mieux, nous trouble tout-à-fait : nous serons cause que vous lirez ce livre. Je trouve bien plaisant la petite course dont les deux jambons de M. de Luxembourg font le prix : le *bien bon* s'est écrié sur cet endroit, et regrette de n'être pas un des Paladins. M. le Duc

de Bourbon étoit-il bien joli ? de bonne foi, comment paroissoit-il ? approche-t-il de la taille du Marquis * (*de Grignan*) ? Ah ! j'ai bien peur que non : je m'y suis affectionnée : je suis triste de tant de grandeurs avec tant de disgrâce du côté de la taille. On dit qu'il y aura encore une belle fête à sa noce, et des Chevaliers plus choisis. Je dirai à Madame de la Fayette ce que vous me mandez du sien; elle en sera ravie. Elle se plaint tendrement de ne vous voir plus, et dit que vous êtes partout belle comme un ange, et toujours cette beauté; je ne fais jamais retourner ce que vous m'écrivez que de cette manière, et jamais pour rien gâter. Madame de la Troche me mande que Madame de Moreuil entra mercredi dans le carrosse de Madame la Dauphine, et que l'on croit que c'est pour être Dame d'honneur de Madame la Duchesse de Bourbon, parce que le Roi a dit qu'il vouloit que celle qui seroit nommée y entrât par elle-même ; et tout le monde juge que sans cela rien ne pressoit de lui accorder ce qu'elle demandoit avec tant d'empressement. Je souhaite qu'elle ait cette place; vous savez que je lui ai donné ma voix depuis long-tems.

Pour des vapeurs, ma chère enfant, je voulus, ce me semble, en avoir l'autre jour; je pris huit

* Tout ceci est une ironie. Le Duc de Bourbon étoit fort petit et fort laid, mais il avoit beaucoup d'esprit : Mademoiselle de Nantes qu'il épousa étoit parfaitement aimable et pleine de grâces, quoique boiteuse.

gouttes d'essence d'urine; et, contre l'ordinaire, elle m'empêcha de dormir toute la nuit : mais j'ai été bien aise de reprendre de l'estime pour cette essence; je n'en ai pas eu besoin depuis. En vérité, je serois ingrate si je me plaignois des vapeurs : elles n'ont pas voulu m'accabler pendant que j'étois occupée à ma jambe; c'eût été un procédé peu généreux. A l'égard de la jambe, voici le fait : il y a déjà long-tems qu'il n'y a plus aucune plaie; mais l'endroit étoit demeuré si dur, et tant de sérosités y avoient été recognées par des eaux froides, que nos chers Pères l'ont voulu traiter à loisir, sans me contraindre, avec ces herbes que l'on retire deux fois le jour toutes mouillées : on les enterre, et à mesure qu'elles pourrissent, riez-en si vous voulez, cet endroit sue et s'amollit; en sorte que par une douce et insensible transpiration, avec des lessives d'herbes fines et de la cendre, on me guérit la jambe du monde la plus maltraitée par le passé : c'est dommage que vous n'alliez conter cela à des chirurgiens, ils pâmeroient de rire; mais moi je me moque d'eux. Vous voulez savoir où j'ai été aujourd'hui? J'ai été *à la place Madame*; j'ai fait trois tours de mail avec les joueurs. Ah, mon cher Comte! je songe toujours à vous, et avec quelle grâce vous poussez cette boule. Je voudrois que vous eussiez à Grignan une aussi belle allée : j'irai tantôt au bout de la grande allée voir *Pilois*; il y fait un beau degré de gazon pour descendre à la porte qui va dans le grand chemin. Ma fille, vous

ne

ne direz pas que je vous cache des vérités, que je ne fais que mentir; vous en savez autant que moi sur mon sujet.

Oui, nos Capucins sont fidèles à leurs trois vœux : leur voyage d'Egypte, où l'on voit tant de femmes comme Eve, les en ont dégoûtés pour le reste de leurs jours. Enfin, leurs plus grands ennemis ne touchent point à leurs mœurs, et c'est leur éloge, étant haïs comme ils le sont : ils ont remis sur pied une de ces deux femmes qui étoient mortes.

Parlons de M. de Chaulnes : il m'a écrit que les Etats sont à Dinan, et qu'il les fait commencer le premier d'Août, pour avoir le tems de m'enlever au commencement de Septembre, et puis mille folies de vous : *Qu'il vous a réduite au point qu'il désiroit; que vous êtes coquette avec lui, et que bientôt*.... Enfin, il est d'une gaillardise qui me ravit; car, en vérité, j'aime ces bons Gouverneurs; la femme me dit encore mille petits secrets. Je ne comprends point comme on peut les haïr, et les envier, et les tourmenter; je suis fort aise que vous vous trouviez insensiblement dans leurs intérêts. Si les Etats eussent été à Saint-Brieux, c'étoit un dégoût épouvantable : il faut voir qui sera le Commissaire; ils ont encore ce choix à essuyer : si vous êtes dans leur confiance, ils ont bien des choses à vous dire; rien n'est égal à l'agitation qu'ils ont eue depuis quelque tems.

Voyez un peu, ma fille, comme s'habillent les hommes pour l'été; je vous prierai de m'envoyer

d'une étoffe jolie pour votre frère, qui vous conjure de le mettre du bel air, de savoir comme on porte les manches, de choisir aussi une garniture, et d'envoyer le tout pour recevoir nos Gouverneurs. Je vous prie encore de consulter Madame de Chaulnes pour l'habit d'été qu'il me faut pour l'aller voir à Rennes; car pour les Etats, je vous en remercie. Je reviendrai ici commencer à faire mes paquets pour me préparer à la grande fête de vous recevoir et de vous embrasser mille fois. Madame de Chaulnes en sera bien d'accord. J'ai un habit de taffetas brun piqué avec des campanes d'argent un peu relevées aux manches et au bas de la jupe; mais je crois que ce n'est plus la mode, et il ne faut pas se jouer à être ridicule à Rennes, où tout est magnifique. Je serai ravie d'être habillée dans votre goût, ayant toujours pourtant l'économie et la modestie devant les yeux : vous saurez mieux que moi quand il faudra cet habit, puisque vous serez informée du départ des Chaulnes, et vous jugez bien que je courrai à Rennes pour les voir; tous les ingrats qu'ils ont faits ici me font horreur, et je ne voudrois pas leur ressembler.

On nous mande, ceci est *fuor di proposito*, que les Minimes de votre Province ont dédié une thèse au Roi, où ils le comparent à Dieu, mais d'une manière qu'on voit clairement que Dieu n'est que la copie. M. de Meaux l'a vue, et en a parlé au Roi, disant que Sa Majesté ne doit pas la souffrir. Le Roi a été de cet avis : on a renvoyé la thèse en

Sorbonne pour juger ; la Sorbonne a décidé qu'il falloit la supprimer, *trop est trop.* Je n'eusse jamais soupçonné des Minimes d'en venir à cette extrémité. J'aime à vous mander des nouvelles de Versailles et de Paris ; *ignorante !*

Vous conservez une approbation romanesque pour les Princes de Conti (1) ; pour moi, je les blâme de quitter un tel beau-père, et de ne pas se fier à lui pour leur faire voir assez de guerre : hé, mon Dieu ! ils n'ont qu'à prendre patience, et à jouir de la belle place où Dieu les a mis ; personne ne doute de leur courage : à quel propos faire les aventuriers et les chevaux échappés ? Leurs cousins de Condé n'ont pas manqué d'occasion de se signaler, ils n'en manqueroient pas aussi. Et *con questo* je finis, ma très-aimable, dévorant par avance le mois de Septembre où nous touchons.

(1) Les Princes de Conti et de la Roche-sur-Yon étoient partis pour aller servir en Hongrie, où ils se trouvèrent au combat de Gran, et firent des prodiges de valeur.

LETTRE 730.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 17 Juin 1685.

QUE je suis aise que vous soyez à Livry, et que votre esprit y soit débarrassé de toutes les pensées de Paris ! vous nous dites mille douceurs sur les souvenirs tendres et trop aimables que vous avez

du bon Abbé et de votre pauvre maman. Je cherche quelquefois où vous pouvez trouver si précisément tout ce qu'il faut penser et dire; c'est, en vérité, dans votre cœur, c'est lui qui ne manque jamais; et quoi que vous ayez voulu dire autrefois à la louange de l'esprit qui veut contrefaire le cœur, l'esprit manque, il se trompe, il bronche à tout moment : ses allures ne sont point égales, et les gens éclairés par le cœur n'y sauroient être trompés. Aimons donc, ma fille, ce qui vient si naturellement de ce lieu. Vous me charmez en me renouvelant les idées de Livry; vous et Livry, en vérité, c'est trop; et je ne tiendrois pas contre l'envie d'y retourner avec vous, si je ne m'y trouvois toute disposée dans ce bienheureux mois de Septembre; peut-être n'y retournerez-vous pas plutôt : vous savez ce que c'est que Paris, les affaires et les contre-tems qui empêchent d'en sortir. Enfin, me revoilà dans le train d'espérer de vous y voir : mais que me dites-vous, ma chère enfant? le cœur m'en a battu : quoi ! ce n'est que depuis la résolution de Mademoiselle de Grignan de ne s'expliquer qu'au mois de Septembre, que vous êtes assurée de m'attendre ! Comment ! vous me trompiez donc, et il auroit été possible qu'en retournant à Paris dans deux mois, je ne vous eusse plus trouvée ! cette pensée me fait transir, et me paroît contre la bonne foi : effacez-la, je vous en conjure, elle me blesse, toute impossible que je la vois présentement : mais ne laissez pas de m'en redire un mot. *O Sainte*

Grignan, que je vous suis obligée, si c'est à vous que je dois cette certitude !

Revenons à Livry, vous m'en paroissez entêtée ; vous avez pris toutes mes préventions, je reconnois mon sang : je serai ravie que cet entêtement vous dure au moins toute l'année. Que vous êtes plaisante avec ce rire du Père Prieur, et cette tournée qui veut dire une approbation ! Mais où prenez-vous qu'on entende des rossignols le 15 de Juin ? ah ! ils sont tous occupés du soin de leur petit ménage ; il n'est plus question, ni de chanter, ni de faire l'amour, ils ont des pensées plus solides. Je n'en ai pas entendu un seul ici ; ils sont en bas vers ces étangs, vers cette petite rivière ; mais je n'ai pas tant battu de pays, et je me trouve trop heureuse d'aller en toute liberté dans ces belles allées de plain-pied.

La Princesse qui vint hier ici, nous parla du carrousel *. Je me doutois bien que nous étions ridicules de tant retortiller sur ce livre, je vous l'ai mandé. Je le disois à votre frère ; il en étoit assez persuadé ; mais nous avons cru qu'il suffisoit d'avoir fait cette réflexion, et qu'en faveur des Rochers, nous pouvions nous y amuser un peu

* Ce superbe carrousel fut donné à Versailles avant le mariages du Prince. Ce genre de fête a été depuis long-tems abandonné dans toutes les Cours. Le Roi de Suède actuel donna, il y a quelques années, à Drottning-holm un carrousel qui (d'après le récit que m'en ont fait plusieurs témoins oculaires) ne ressembloit guères à ceux de Louis XIV. Il est vrai que la Suède de Gustave-Adolphe étoit fort différente de celle que nous voyons.

plus que de raison. Nous nous souvenons encore fort distinctement comme tout cela passe vite à Paris ; mais nous n'y sommes pas, et vous aurez fait conscience de vous moquer de nous. Je vous défends, au reste, de parler de votre jeunesse comme d'une chose perdue ; laissez-moi ce discours ; quand vous le faites, il me pousse trop loin, et tire à de grandes conséquences. Je vous prie de ne point retourner à Paris pour les commissions dont nous vous importunons, mon fils et moi : envoyez demander des échantillons, écrivez à la bonne d'Escars ; ne vous pressez point, ne vous dérangez point ; jouissez de cette petite Abbaye, pendant que vous y êtes et que vous l'avez. Nous avons ici une lune toute pareille à celle de Livry ; nous lui avons rendu nos devoirs : cette *place Madame* est fort belle, c'est comme un grand belveder, d'où la campagne s'étend à trois lieues vers une forêt de M. de la Trémouille : mais cette lune est encore plus belle sous les arbres de votre Abbaye ; je la regarde, et je songe que vous la regardez : c'est un étrange rendez-vous ; celui de Bâville sera meilleur : qu'en dites-vous, ma très-belle? Mon fils et sa femme vous aiment et vous honorent.

LETTRE 731.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 20 Juin 1681.

Que je suis aise, ma fille, que vous jouissiez de la petite Abbaye ! le bon Abbé en est ravi; il dit que vous y entendez mieux votre ménage, et que vous êtes plus habile que nous; en vérité, je le crois : mais on pleure à Bâville de ne vous avoir point : Coulanges m'en écrit les douleurs de M. de Lamoignon; il me parle du mois de Septembre, et de la circonstance de vous y trouver : j'ai renoué cette partie plus que jamais, et je la vois tous les jours approcher avec beaucoup de plaisir, quoiqu'il m'en coûte; mais puisque c'est une dépense qu'il faut toujours faire malgré soi, il vaut mieux que ce soit en avançant vers quelque chose d'agréable, que de passer les jours tristement, sans espérance, voilà où j'en suis. Vous vous amusez fort joliment; il faut, comme vous voyez, quelque espèce de règle sans aucun vœu, c'est la règle qui empêche le désespoir de ceux qui sont en communauté, et l'ennui de ceux qui n'y sont point : par elle on fait ce qu'on a à faire, et par elle on remplit le tems : le vôtre n'a rien de vide ni de languissant, et je crois qu'avec une si bonne compagnie, vous seriez long-tems à Livry sans vous ennuyer; c'est pourquoi je ne voudrois point vous en faire sortir pour

nos commissions. Je me suis réjouie de voir Corbinelli à Livry avec les Polignac ; il me semble que cela ne sent point la rupture, et que ce feu s'augmente à force d'être contesté. Nous avons ri de vos réponses courtes et vives aux questions de mon fils : nous ne sommes pas si modestes que vous pensez, nous avons entendu finesse à deux principalement ; mais la modestie nous a empêchés de vous en demander l'explication. J'ai compris aisément les disputes et les conversations de Corbinelli ; mais vous devriez par amitié l'empêcher de scandaliser les foibles : je suis assurée qu'on l'accuse de vouloir faire une nouvelle théologie. Vous me faites pleurer du Chevalier : quoi ! il ne marche point ! quoi, on le porte ! j'en ai le cœur serré. Il y a un siècle qu'il n'a été à Versailles, cela est fâcheux par bien des raisons ; dites-lui comme je sens son état. Celui de M. de Grignan ne me plaît guère ; il durera aussi long-tems que sa bile noire sera en campagne : plût à Dieu que nos Capucins fussent à portée de le traiter ! ce ne seroit pas une affaire. Une des deux femmes qu'ils ressuscitent est entièrement sur pied, l'autre est bien mieux : mais savez-vous comme ils trouvèrent cette dernière ! Affoiblie de douze saignées par les médecins, et fortifiée de ses derniers sacremens. Là-dessus ils travaillent, en disant toujours, elle ne mourra au moins que demain ; et depuis un mois, cette pauvre personne se croit guérie : je vous en manderai la suite ; il faut que vous ayez cette complaisance en

faveur de nos bons Pères. Je leur écrivis l'autre jour que ma jambe suoit; ils me répondirent qu'ils le savoient bien, que c'étoit là le but de leurs remèdes, et que j'étois entièrement guérie : ils m'ont envoyé d'une essence qu'ils appellent de l'*émeraude*, qui guérit et console, et perfectionne tout, et sent divinement bon. Je me fais violence pour me taire de ces gens-là : ils ont envoyé un dernier remède à ma belle-fille, après lequel ils n'ont plus rien à dire; mais comme ils ne sont point charlatans, et qu'ils ne promettent rien, ils ne sont point embarrassés quand ils n'ont point tout le succès qu'ils désirent : il est vrai que cela n'arrive pas souvent. Pour mes vapeurs, ma chère enfant, je n'en ai pas eu depuis; elles n'ont rien de commun avec ma jambe, et si elles me revenoient, je ne me tiendrois pas éconduite de l'esprit d'urine, pour n'avoir pas dormi une nuit; on a des dispositions qui empêchent quelquefois de dormir, sans l'esprit d'urine, et sans qu'on sache pourquoi. J'admire que vous vous portiez si bien; Dieu vous conserve, et veuille bénir tous nos desseins et tous nos projets. Le bon Abbé est fâché que Madame de Chelles dégrade partout notre forêt dans un tems que vous l'honorez de votre présence. Faites bien toutes mes amitiés aux habitans de Livry; il est vrai que vous êtes le centre de bien des cœurs et de bien des pays, qui sont liés par vous : vous devez être bien aimée, quand vous aimez, et même quand vous n'aimeriez pas. N'ai-je pas raison d'avoir toujours souhaité de

jouir d'un bien, dont le fonds étoit dans votre cœur? le mien est à vous, il y a long-tems : vous en avez fait et en ferez toujours la véritable tendresse.

LETTRE 732.

A la même.

Aux Rochers, dimanche premier Juillet 1685.

Si la fantaisie me prenoit de dire que je partirai le mois qui vient, je ne vois rien qui pût m'en empêcher : je soutiens que les trois ou quatre jours que l'on traîne d'ordinaire d'après le jour nommé, font justement mon compte. Voilà donc, ma très-aimable, où nous en sommes venus à force d'aller, à force de désirer, à force de passer des jours les uns après les autres, tels qu'il a plû à Dieu de les donner. Je veux, à votre exemple, m'abandonner à la douceur d'espérer de vous voir et de vous embrasser le mois qui vient; je veux croire que Dieu nous permettra cette parfaite joie, quoiqu'il n'y eût rien au monde de si aisé que d'y mêler quelque amertume, si nous le voulions : mais il n'y auroit pas un moment de repos dans cette vie, et c'est une bonté de la Providence que nous fassions trève aux tristes réflexions qui seroient en droit de nous accabler journellement, soit pour nous, soit pour nos intimes : il est donc question, ma très-chère, de respirer et de vivre.

J'entre bien aisément dans les raisons de Mademoiselle de Grignan pour ne point s'attacher à Gif : il est certain qu'après avoir été à l'école de Saint Augustin (1), elle se trouveroit à l'école de Molina, et que ce changement ne seroit pas soutenable. Je vous approuve fort de souhaiter de la ravoir chez vous, comme le bonheur de votre maison et l'édification de toute votre famille. Ne pourriez-vous point faire dire à cette sainte fille que je l'honore toujours infiniment? J'ai eu si long-tems le bonheur de vivre avec elle, que je voudrois bien n'en être pas oubliée entièrement. Nous causerons quelque jour sur la destinée des deux sœurs ; il faut laisser faire Dieu, comme dit M. d'Angers, et regarder sans cesse sa volonté et sa Providence ; sans cela, il n'y a pas moyen de vivre en ce monde, et on ne finiroit jamais de se plaindre de toutes les pauvres causes secondes.

Voilà un morceau de lettre de la bonne Marbeuf, que je trouve tout à propos, pour vous faire juger, sans que vous puissiez en douter, de l'état de ma jambe. Il est vrai que cette longueur me donnoit du chagrin, et je mandois à mon amie que je croyois qu'on me flattoit : voilà une réponse toute naturelle, qui vous fait voir que nos Pères se moquent de moi : j'en suis ravie : je suis donc parfaitement guérie, puisqu'il y a six semaines et au-delà que je n'ai plus aucune plaie, ni approchant. Je marche tant que je veux ; je mets d'une eau d'*émeraude* si

(1) C'est-à-dire, aux Carmelites du faubourg Saint-Jacques.

agréable, que si je ne la mettois sur ma jambe, je la mettrois sur mon mouchoir ; si j'en ai besoin, je mettrai du sang de lièvre; mais je suis si bien aujourd'hui, que je crois que je prendrai le parti qu'ils me conseillent, qui est de mépriser ma jambe, et de ne point la questionner à tout moment : je suis assurée que si j'étois à Paris je n'y penserois pas. Il me semble que c'est cette négligence que vous voulez présentement inspirer à M. de Grignan; vous trouvez qu'il se porte mieux, depuis qu'il a été à Versailles. Vous expliquez divinement cette manière de s'oublier soi-même en ce lieu-là, quoiqu'en effet on n'y songe qu'à soi, sous l'apparence d'être entraîné par le tourbillon des autres; il n'y a qu'à répéter vos propres paroles : « On y est si » caché et si enveloppé qu'on a toutes les peines » du monde à se reconnoître pour le but des mou- » vemens qu'on se donne ». Je défie l'éloquence de mieux expliquer cet état. Il faut donc chercher à s'éloigner directement de soi-même, et à porter son attention sur d'autres sujets. Les Capucins sont bien de cet avis, et ne répondent point quand on leur dit des bagatelles. Au reste, ils sont fâchés qu'on ait saigné M. de Grignan; ils disent que rien ne lui étoit si mauvais, et qu'ils seroient ravis de le traiter, s'ils étoient auprès de lui; mais que de loin, ils ne veulent seulement pas dire leur avis. Ils sont grands observateurs de tous les momens, de l'humeur, des chagrins, de la physionomie : si vous en voulez davantage, faites agir M. de Chaulnes,

l tient les bons Pères dans sa manche, comme vous tenez M. de Chaulnes dans la vôtre; je ne vois que ce chemin : pour moi, j'avoue que je n'y ai point de pouvoir; mais au moins plus de saignées. Ce n'est pas tout perdre que le Roi ait demandé des nouvelles de vos malades, cela console de pauvres Courtisans qui ne pensent qu'à lui. Une des femmes que traitoient nos Capucins est morte, parce qu'ils n'ont pas eu l'esprit de lui refaire un poumon tout neuf : elle avoit vuidé plus de la moitié du sien quand ils la prirent, aussi n'ont-ils jamais dit qu'ils la guériroient, mais qu'ils lui donneroient des jours, et feroient ensorte qu'elle mourroit doucement : ils ont tenu leur parole. Que je vous plains, ma fille, obligée de quitter Livry ! vous revoilà accablée de mille choses. Je crois que vous aurez eu un assez vilain tems depuis trois jours; nous avons ici du froid et de la pluie glacée; ce ne sont point de ces tems doux et humides qu'on doit avoir l'été. Vous aurez vu, par mes lettres, que mon fils ne vous dédira point, qu'il sera charmé d'être dans votre goût : sa femme a ri à pâmer de voir toutes les couleurs que vous ne lui donnerez point, en l'assurant d'une fort aimable garniture. Nous courons après notre livre du carrousel, que nous avons prêté, afin de voir la quadrille que vous lui destinez. Vous lui donnerez aussi telle coiffure que vous voudrez : vous êtes maîtresse de tout, pourvu que vous teniez un peu bride en main pour la dépense : *j'épouserai qui vous voudrez, pourvu*

que ce soit Mademoiselle Hortense. Pour moi, ma très-chère, vous ferez tout ce qu'il vous plaira : vous savez mieux que moi s'il me faut un habit, vous êtes à la source. Coulanges me mande que nos Etats sont remontés au premier Août : vous êtes en lieu de faire précisément tout ce qu'il faut; mais il est certain que je n'ai besoin de rien, si les Gouverneurs ne viennent point à Rennes; car je n'irai point aux Etats, et je suis assurée qu'ils m'en dispenseront, et qu'ils ne voudront pas m'empêcher d'être juste au rendez-vous que vous m'avez donné.

LETTRE 733.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 8 Juillet 1685.

Vous êtes trop bonne et trop aimable, ma chère Comtesse, vous prenez des peines infinies pour nos habits; mais vous contez cet embarras si plaisamment qu'il n'y a pas moyen de vous en plaindre. Vous me faites plus brave que je ne voulois; mais je prends la chose en patience, quand je songe que je serai à votre goût, que je serai à la mode, que je serai comme Mesdames de Schomberg et de la Fayette, et qu'assurément je verrai Madame de Chaulnes en quelque lieu qu'elle passe; et mieux que tout le reste, c'est que je vous verrai aussi, et vous ferai honneur de ce que vous avez choisi pour moi. Mon fils est fort content d'être aussi bien que

M. de Coulanges. Nous avons ici un tems épouvantable : quand la pluie commence en ce pays, on est perdu. Madame de Chaulnes ne doit pas craindre les chaleurs ; elle me paroît transportée d'avoir M. de Fieubet pour Commissaire ; j'en suis ravie aussi, et j'avoue que je n'eusse jamais cru qu'on eût mis la main en si bon lieu. Je trouve que nos Gouverneurs ont gagné, dans toute cette manœuvre, la partie, la revanche et le tout. M. de Coulanges m'écrit un vrai livre ; rien n'est plus digne d'attention et de curiosité que tout ce qu'il m'apprend ; il nous a mis en état de comprendre certaines choses qui se passeront dans les Etats, et dont nous n'aurions point su les raisons : en un mot, il nous a montré le dessous des cartes. Il vous a conté ses visions sur mon sujet ; elles sont venues à d'autres, et j'y ai déjà répondu *. Si vous voyez Madame de la Fayette, dites-lui qu'elle cause avec vous sur toute cette imagination. Mandez-moi bien de vos nouvelles, de celles des voyages de la Cour, de la santé de M. de Grignan ; c'est tout cela qui fait la règle de mon départ, et vous en serez la maîtresse. J'attends un homme pour mes affaires, après quoi je serai toujours prête à partir. Madame de Chaulnes veut m'emmener : cette pensée ne seroit pas mauvaise, mais le moyen de ne pas aller à Chaulnes avec elle ? et je souffrirois trop de m'arrêter un

* Quoiqu'on ne trouve rien de positif sur ceci, on entrevoit pourtant qu'il s'agit d'un projet fait par les amis de Madame de Sévigné de la placer à la Cour ; projet qui n'eut aucune suite.

moment. Nous verrons enfin, et nous saurons sans cesse des nouvelles l'une de l'autre.

Je serois surprise bien agréablement si les eaux de Vichi faisoient du bien à cent lieues de la Grille : je crois que le Chevalier en doute comme moi. Je voudrois être trompée, et que M. de Grignan s'en trouvât bien; sa maigreur, sa langueur, sa colique, sa bile répandue, et cette disposition de fièvre me donnent une véritable inquiétude : il n'a point assez pris de quinquina : parlez-moi toujours de lui et du Chevalier. La Garde est la grande santé. Enfin, ma fille, vous irez à Gif; et souvent à Versailles, où vous ferez peut-être mieux votre profit du deuil de M. de Saint-Andiol que nous aux Etats, c'est-à-dire, mon fils qui commence à devenir si avare de moi, que je ne puis plus m'adonner à la contemplation, comme je faisois dans ces bois quelquefois, sans le voir à mes côtés. Ne soyez point en peine de ma jambe, les Capucins l'ont emporté sur moi; ils ont voulu la faire suer, elle a sué; j'en ai eu du chagrin, parce que je ne m'y attendois point : cela est passé, et nous sommes bons amis. Plût à Dieu qu'ils pussent traiter notre cher Comte! j'y songe mille fois le jour. M. du Plessis (*le nôtre*) est un si joli homme, qu'il a ri comme nous de sa serge de Nîmes : vous dites tout cela fort plaisamment. Il ne prétendoit pas que ce fût vous qui sussiez l'austérité de son vêtement, il en meurt de honte, et vous demande mille pardons : il a de vous une idée que mes récits ont fortifiée, et qui vous représente

représente à lui comme une divinité : il est fort de nos amis : j'ai reçu de lui mille consolations cet hiver passé. Nous avons ici, au lieu de sa sœur, une fille de Sainte-Marie; vous la croyez professe de la Visitation? non, elle n'a que quinze ou seize ans : son père l'amena ici ce carême, et l'y a laissée : elle est jolie, et nous l'aimons; sa fantaisie toute naturelle, c'est d'être le bâton de vieillesse du *bien bon*; elle en a des soins qui nous font rire, et qui sont trop plaisans.

Madame de la Fayette me manda il y a quelques jours, que Madame de Moreuil étoit Dame d'honneur de Madame la Duchesse; j'en suis en vérité fort aise. Je vous conjure de lui faire tomber mes complimens à propos; ne l'oubliez point. Il me sembloit bien qu'elle n'étoit point entrée dans le carrosse de la Reine : les règles anciennes qui donnoient ce droit aux filles sont abolies; nous avons changé tout cela, comme *le cœur à gauche*. Enfin, la voilà bien placée : son mari a-t-il quelque place dans cet hôtel de Condé? Mon fils m'a conté des merveilles de M. d'Angers (*H. Arnauld*); il a quatre-vingt-huit ans : il porta le Saint-Sacrement sur ses épaules le jour de la fête (*Dieu*); la procession est d'un grand quart de lieue; il chanta tout de suite la grand'-messe, ne mangea qu'à quatre heures. Tout le monde étoit en admiration du miracle visible qui le soutient, *forza non ha, ma l'animo non manca*. Contez cela à M. de Pompone : tous les ans c'est un nouveau prodige.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

J'en ai été témoin de ce prodige, j'ai reçu la bénédiction de ce saint homme, et j'ai baisé sa main avec un plaisir extrême. C'est une chose admirable que la crainte qu'a tout son diocèse de le perdre, et de voir venir à sa place quelque freluquet qui ne songe qu'à plaire aux ennemis du Prélat; au lieu que celui-ci ne songe qu'à leur pardonner tous les dégoûts dont ils prennent plaisir d'accabler sa vieillesse. Je parlerois long-tems là-dessus; mais il vaut mieux vous remercier, ma belle petite sœur, de toutes les peines que vous avez prises pour mon habit. Je vous avoue que je crains fort que vous n'ayez été prendre pour ma garniture de certaines couleurs vives et tranchantes : mon dessein étoit de supplier ma Princesse (1) de la choisir à son gré; et comme elle aime la pastorale, je lui aurois demandé un nœud couleur de rose et blanc, une veste blanche, et une des plus jolies houlettes que l'on porte présentement. Est-il possible que les quilles et l'escarpolette soient dans une aussi grande décadence que vous les représentez? Si personne ne peut dignement remplir ma place à l'escarpolette, il faut au moins que M. de Polignac remette les quilles en honneur : je ne donne ma voix qu'à lui pour cela. Je suis très en peine de M. de Grignan; sa petite fièvre, sa tristesse et sa maigreur effraient ceux qui l'aiment et à qui l'on fait ce por-

(1) Mademoiselle d'Alerac.

trait de lui. Vous n'êtes point du tout dans les bons principes sur les vipères; vous croyez qu'elles dessèchent, et c'est précisément le contraire; votre belle-sœur l'éprouve ainsi tous les jours, et je l'avois moi-même éprouvé dès l'année passée. C'est à ces vipères que je dois la pleine santé dont je jouis, et que je ne me connoissois plus depuis des tems si funestes pour moi. Elles tempèrent le sang, elles le purifient, elles rafraîchissent au lieu d'échauffer et de dessécher, comme vous vous l'imaginez : mais il faut que ce soit de véritables vipères en chair et en os, et non pas de la poudre, car la poudre échauffe, à moins qu'on ne la prenne dans de la bouillie ou de la crême cuite, ou quelqu'autre chose de rafraîchissant. Priez M. de Boissy de vous faire venir dix douzaines de vipères de Poitou dans une caisse séparée de trois ou quatre, afin qu'elles y soient bien à leur aise avec du son et de la mousse; prenez-en deux tous les matins, coupez-leur la tête, faites-les écorcher et couper par morceaux, et en farcissez le corps d'un poulet : observez cela un mois, et prenez-vous-en à votre frère, si M. de Grignan ne devient tel que nous le souhaitons tous : quittez votre fade bouillie de riz, et redonnez des esprits et de la vie à un pauvre homme exténué, et dont le défaut est d'être trop sujet à dormir. Ma mère vous dira bientôt, et trop tôt, combien nous en parlons tous les jours; vous l'allez revoir incessamment, et moi, par conséquent, je vais incessamment la perdre : ce qui augmente mon chagrin,

c'est que les Etats vont tellement nous confondre les espèces, que je ne pourrai profiter du tems qu'elle sera encore en Bretagne; je ne compte que sur ce qui me reste entre-ci et l'arrivée de M. et de Madame de Chaulnes; car après cela, ma mère sera comme partie pour moi, quoiqu'elle soit encore aux Rochers. Je commence donc dès à présent à sentir la douleur des adieux et de l'absence. Adieu, ma belle petite soeur; votre belle-sœur vous fait mille tendres amitiés.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je reviens à la passade pour vous dire encore une fois que vous ne soyez point en peine de ma jambe, ni de ma santé. Il vaut mieux que j'aie eu des inquiétudes que les Capucins; leurs railleries ont dû vous rassurer. Ils ne m'avoient point dit que leurs lavages étoient pour faire transpirer; j'en fus étonnée et incommodée; ils en étoient ravis: cela est passé, et me revoilà simplement avec un linge trempé dans du sang de lièvre couru, pour redonner la force et toute la perfection. Cela est sec maintenant, et n'est point incommode; j'ai demandé pardon aux Pères; nous avons badiné, et nous sommes fort bien ensemble. Adieu, la plus aimable de toutes les filles et de toutes les femmes.

LETTRE 734.*

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 22 Juillet 1685.

CROIRIEZ-VOUS bien, mon cher Cousin, que je n'ai reçu que depuis quatre jours, le livre de notre généalogie, que vous me faites l'honneur de me dédier? Il faudroit être parfaite, c'est-à-dire, n'avoir point d'amour-propre, pour n'être pas sensible à des louanges si bien assaisonnées. Elles sont même choisies et tournées d'une manière que si l'on n'y prenoit garde, on se laisseroit aller à la douceur de croire en mériter une partie, quelque exagération qu'il y ait. Vous devriez, mon cher Cousin, avoir toujours été dans cet aveuglement, puisque je vous ai toujours aimé, et que je n'ai jamais mérité votre haine. N'en parlons plus, vous réparez trop bien tout le passé, et d'une manière si noble et si belle, que je veux bien présentement vous en devoir le reste. Ma fille n'a pas eu le livre entre les mains, sans se donner le plaisir de le lire; et elle s'y est trouvée si agréablement, qu'elle en a sans doute augmenté l'estime qu'elle avoit de vous

* On trouvera dans cette Lettre quelques phrases qu'on a lues dans la Lettre 54 sur le même sujet. Mais c'est ainsi qu'on a inséré l'une et l'autre dans le recueil de Bussy ; et il y avoit beaucoup moins d'inconvénient à répéter ces phrases qu'à les supprimer ou à les changer.

et de notre maison, comme j'en redouble aussi de tout mon cœur mes remercîmens.

Venons à nos Mayeuls et à nos Amez. En vérité, mon cher Cousin, cela est fort beau; ce sont des vérités qui font plaisir. Ce n'est point chez nous que nous trouvons ces titres, c'est dans des chartes anciennes et dans des histoires. Ce commencement de maison me plaît fort, on n'en voit point la source; et la première personne qui se présente est un fort grand Seigneur, il y a plus de cinq cents ans, des plus considérables de son pays, dont nous trouvons la suite jusqu'à nous. Il y a peu de gens qui puissent trouver une si belle tête. Tout le reste est fort agréable; c'est une histoire en abrégé, qui pourroit plaire même à ceux qui n'y ont point d'intérêt. Pour moi, je vous avoue que j'en suis charmée, et touchée d'une véritable joie que vous ayez au moins tiré de vos malheurs, comme vous dites fort bien, la connoissance de ce que vous êtes. Enfin, je ne puis assez vous remercier de cette peine que vous avez prise, et dont vous vous êtes payé en même-tems par vos mains. J'ai gardé soigneusement ce livre. Je crois voir ma fille avant qu'elle retourne en Provence, où il me paroît qu'elle veut passer l'hiver. Ainsi, nos affaires nous auront cruellement dérangées. La Providence le veut ainsi. Elle est tellement maîtresse de toutes nos actions, que nous n'exécutons rien que sous son bon plaisir, et je tâche de ne faire des projets que le moins qu'il

m'est possible, afin de n'être pas si souvent trompée; car qui compte sans elle, compte deux fois.

Le bon Abbé de Coulanges s'est trouvé fort honorablement dans notre généalogie : il en est bien content, et vous assure de ses très-humbles services.

Quand je serai à Paris, nous vous écrirons, Corbinelli et moi. Adieu, mon cher Cousin, ayez bon courage.

LETTRE 735.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 22 Juillet 1685.

Il est vrai qu'après vous avoir dit vingt fois, je suis guérie, et m'être servie un peu légèrement de tous les termes les plus forts pour vous persuader ce que je croyois moi-même une vérité, vous êtes en droit de vous moquer de tous mes discours; je m'en moquerois la première, aussi-bien que de mon infidélité, qui me faisoit toujours approuver les derniers remèdes, et maudire ceux que je quittois, sans qu'enfin, enfin, enfin, comme vous dites du mariage de M. de Polignac, il faut que toutes choses prennent fin, et que, selon toutes les apparences, cet honneur soit réservé aux remèdes doux de la Princesse (*de Tarente*), et de la femme parfaitement habile qui vient me panser tous les jours; jusqu'à ce petit médecin qui a nommé le mal et commencé les remèdes convenables; je ne faisois

rien que pour animer, que pour attirer, que pour mettre ma jambe en furie. Ne raisonnez point sur un érysipèle qui vient d'un cours que la nature veut prendre, et que vous approuvez, parce qu'il ne fait pas mourir : ce n'est pas ici de même, tout a été accident, tout a été violenté; ma machine n'est point encore entamée ni dépérie, et jamais elle n'a paru mieux faite qu'en soutenant tous les maux qu'on m'a faits. Vous savez que je ne fais point la jeune, je ne le suis nullement; mais je vous assure que je pourrois encore dire, comme vous disiez à la Mousse, la machine se démanchera; mais elle n'est pas encore démanchée. Je suis donc sous le gouvernement de cette Princesse et de sa bonne et capable garde qui lui fait tous ses remèdes, qui est approuvée des Capucins, qui guérit tout le monde à Vitré, et que Dieu n'a pas voulu que je connusse plutôt, parce qu'il vouloit que je souffrisse, et que je fusse mortifiée par l'endroit le plus chagrinant pour moi, et j'y consens, puisqu'il le faut : je suis persuadée que Dieu veut maintenant finir ces légers chagrins; il y a huit jours que ma jambe est enveloppée de pains de roses, trempés dans du lait doux bouilli, et rafraîchis, c'est-à-dire, réchauffés trois fois le jour : ma jambe n'est plus du tout reconnoissable, elle est menue, molle, plus de sérosités, toutes les élevures séchées et flétries, plus de gras de jambe qui me tire : enfin, ma fille, tout ce qui étoit dans mon imagination et dans mes espérances est devenu vrai : mais je pense que j'ai



profané toutes ces mêmes paroles pour des illusions ; je n'y saurois que faire : voilà ce que je dois vous dire présentement ; il n'y a plus de paroles nouvelles : *à fructibus*. Cette *Charlotte* me fait marcher, et me dit : « Madame, vous pouvez aller » mercredi coucher *godinement* (1) à Fougères ; le » lendemain à Dol, il n'y a que six lieues ; vous » verrez Madame de Chaulnes, cela vous divertira ; vous avez besoin de vous réjouir un peu, » et de quitter votre chambre, où vous m'avez » accordé huit jours de résidence ». Voilà où j'en suis : elle m'ôte mes roses qui m'ont fait tout le bien qu'on leur demandoit, elle me donne une légère petite espèce de pommade qui dessèche, elle me prie de bander ma jambe sans contrainte d'ici à quelques jours, et de me ménager un peu ; elle m'assure qu'avec cette conduite je vous rapporterai une jambe *à la Sévigné*, que vous aimerez d'autant plus que, l'une et l'autre étant moins grasses, elles visent à la perfection : en tout cas, j'ai ma *Charlotte* à une lieue d'ici. En voilà trop, ma chère enfant : une de mes joies en retournant à Paris, ce sera de ne plus parler de moi, ni d'aucun de mes maux ; j'étois dans la même envie quand j'y retournai après mon rhumatisme ; mais s'il y a de l'excès à l'immensité de cet article, il est fondé sur l'excès de votre bonne et tendre amitié, qui ne sera point ennuyée de ces détails : je vous connois ; car avec les autres qui n'ont point de ces fonds adorables,

(1) Mot du pays, qui signifie *gaîment*.

je sais couper court, et je n'ai pas oublié comme il faut parler sobrement de soi, et presque à son corps défendant.

Or sus, verbalisons : voilà donc le bon homme de Polignac (1) arrivé : pour moi, je jette de loin ces paroles en l'air ; puisque Mademoiselle de Grignan balance, Mademoiselle d'Alerac peut-elle balancer? Je passe ensuite à rejeter tout le mal que vous dites de votre esprit et de votre corps ; ni l'un ni l'autre ne sauroient être épais comme vous les représentez ; je les ai vus trop subtils, trop diaphanes, pour pouvoir jamais être fâchée de les voir dans le train commun des esprits et des corps : mais que dis-je, *commun*? ô plume étourdie et téméraire ! c'est vous qu'il faudroit écraser, plutôt que celle que le Coadjuteur outrage si injustement à Livry. Jamais le mot de *commun* ne sera fait pour vous; rien de commun, ni dans l'âme, ni dans le corps : je reprends donc ce mot pour l'employer à tout le reste du monde qui n'en mérite point d'autre ; je fais pourtant des exceptions, mais guère.

J'avoue ma foiblesse; j'ai lu avec plaisir l'histoire de notre vieille chevalerie : si Bussy (2) avoit un peu moins parlé de lui, et de son héroïne de fille (*Mad. de Coligny*), le reste étant vrai, on peut

(1) Louis-Armand, Vicomte de Polignac.

(2) On peut voir l'Épître dédicatoire que M. de Bussy avoit faite pour être mise à la tête de l'Histoire dont il s'agit. *Lettres de Bussy Rabutin*, tome I, page 47, édition de Paris, 1720.

le trouver assez bon pour être jeté dans un fonds de cabinet, sans en être plus glorieuse. Il vous traite fort bien : il veut trop me dédommager par des louanges que je ne crois pas mériter, non plus que ses blâmes (1). Il passe gaillardement sur mon fils, et le laisse inhumainement guidon dans la postérité; il pouvoit dire plus de bien de sa femme, qui est d'un des beaux noms de la Province : mais, en vérité, mon fils l'a si peu ménagé, et l'a toujours traité si incivilement, que lui ayant rendu justice sur sa maison, il pouvoit bien se dispenser du reste : vous en avez mieux usé, et il vous le rend.

Madame de la Fayette m'a envoyé une relation de la fête de Sceaux *, qui nous a fort divertis. Qu'elle étoit jolie ! qu'il y a d'esprit et d'invention

(1) Le Comte de Bussy n'ayant pu mordre, dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, à la réputation de Madame de Sévigné sa cousine, il la chargea de quelques ridicules ou défauts qu'elle n'avoit assurément point.

* Cette fête fut donnée par le Marquis de Seignelai dans les jardins de Sceaux récemment plantés sur les dessins de Le Nôtre. On y exécuta le poëme de Racine sur la Paix, qu'il appela une *Idylle*, mais qui mériteroit plutôt le nom de *Cantate*, étant tout-à-fait dans le style lyrique. Rien de plus brillant que la fête de Sceaux. Celle de Vaux, que vingt-cinq ans auparavant on avoit tant admirée, n'étoit (disoit-on) qu'une fête de village auprès de celle-là. On avoit mis huit mille lanternes pour éclairer le chemin de Sceaux à Versailles. L'exemple de ces plaisirs dispendieux, comme celui des grandes armées permanentes, fut suivi par tous les Princes de l'Europe, au grand préjudice de l'humanité, quoi qu'en disent les prôneurs du luxe stérile, et des profusions mal entendues.

dans ce siècle ! que tout est nouveau, galant, diversifié ! je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin. La querelle de Mesdames d'Heudicourt et de Poitiers est plaisante : ah, que cette dernière disoit vrai ! *vous êtes un plaisant visage de fête* : vraiment elle a raison; il faut dans une fête un visage qui ne gâte point la beauté de la décoration; et quand on n'en a point, il faut en emprunter, ou ne point y aller. * Je voudrois que vous y eussiez porté le vôtre, il y en avoit peu de pareils. On me parle d'une chaise que traînent des Suisses, et dans laquelle Madame de Maintenon se mit avec Madame la Dauphine, puis Madame la Maréchale de Rochefort : je ne vois point notre bonne d'Arpajon (1); lui feroit-on souffrir des dégoûts ? J'en serois très-fâchée. Madame de la Fayette s'est redonné son mal de côté en allant en carrosse à deux pas de chez elle; elle pleure et regrette ce pauvre M. Valan, qui étoit, dit-elle, son médecin, son confesseur et son ami. Mais ne me trouvez-vous pas bien raisonnable de vous entretenir des nouvelles de Paris ? Je ne savois pas que la Trousse fût à un camp sur la Saône. Mon fils est à Rennes; je lui ai envoyé la feuille qui est pour lui. Le petit Coulanges m'a mandé je ne sais quoi d'un très-bon dîner qu'il a fait chez vous, où étoient, ce me semble,



* Madame de Maintenon parle aussi dans ses Lettres de cette anecdote, tome I, Lettre 55.

(1) Catherine-Henriette d'Harcourt de Beuvron, Duchesse d'Arpajon, Dame d'honneur de Madame la Dauphine.

deux Provençales et M. de Lamoignon : il faut toujours me dire ces sortes de débauches. Je serai ravie de voir ces bons Chaulnes et le petit Coulanges : mais je vous assure que si je n'étois pas en état d'y aller, je n'irois pas; car je ne souhaite au monde que de guérir, afin de partir dans le très-petit commencement de Septembre. C'est vous, ma très-chère, qui réglerez ce jour bienheureux suivant vos affaires de la Cour ; je suis persuadée que vous serez à Fontainebleau jusqu'au voyage de Chambord. A propos, notre Coadjuteur sera-t-il Archevêque d'Aix ? On me le mande. Votre frère ne pense pas à quitter sa maison ; ses affaires ne lui permettent point de songer à Paris de quelques années : il est dans la fantaisie de payer toutes ses dettes; et comme il n'a point de fonds extraordinaires pour cela, ce n'est que peu à peu sur ses revenus : cela n'est pas sitôt fait. Quant à moi, je n'aspire point à tout payer; mais j'attends un fermier qui me doit onze mille francs, et que je n'ai pu encore envisager, et rien ne m'arrêtera pour être fidèle au tems que je vous ai promis, n'ayant pas moins d'impatience que vous de voir la fin d'une si triste et si cruelle absence. Il faut pourtant rendre justice à l'air des Rochers; il est parfaitement bon, ni haut, ni bas, ni approchant de la mer; ce n'est point la Bretagne, c'est l'Anjou, c'est le Maine à deux lieues d'ici. Ce n'étoit pas une affaire de me guérir, si Dieu avoit voulu que j'eusse été bien traitée.

Je ne souhaite nulle prospérité à M. de Mont-

mouth, sa révolte me déplaît; ainsi puissent périr tous les infidèles à leur Roi (1).

(1) Le Duc de Montmouth fut décapité le 25 Juillet, c'est-à-dire, trois jours après la date de cette lettre.

LETTRE 736.

A la même.

Aux Rochers, mercredi premier Août 1685.



Je revins hier au soir de mon grand voyage, ma chère belle : je dis adieu à nos gouverneurs le lundi à huit heures du matin, les suppliant de m'excuser si je les quittois *avant que de les avoir vus pendus* (2). Je vous avoue que j'ai été ravie d'avoir fait ce voyage en leur honneur; je leur devois bien cette marque d'amitié pour toutes celles que j'en reçois. M. de Fieubet étoit arrivé la veille, et nous eûmes toute la joie qu'on a de se rencontrer dans les pays étrangers. Il me sembloit que j'étois à Dol dans un palais d'Atlante * ; tous les noms que je connois tournoient autour de moi sans que je les visse; M. le

(2) C'est-à-dire, avant leur départ de Dol, qui devoit être ce même jour-là : mais comme M. et Madame de Chaulnes n'avoient que cinq lieues à faire, et que Madame de Sévigné en avoit dix; elle partit le lundi matin de bonne heure pour n'être pas obligée de coucher en chemin, ou de s'ennuyer le reste du jour à Dol, si elle avoit remis son départ au lendemain mardi.

* On sait que l'Arioste suppose que le palais du Magicien Atlante, dans lequel il tient Roger renfermé avec beaucoup de Chevaliers chrétiens, étoit inaccessible et même invisible.

Premier-Président, M. de la Trémouille, M. de Lavardin, M. de Charost, M. d'Harouïs, voltigeoient à une lieue de nous, mais nous ne pouvions les toucher. Je partis donc lundi matin; mon petit Coulanges voulut absolument venir passer huit jours aux Rochers avec nous, et mon fils n'a point perdu cette occasion de revenir avec lui; de sorte que les voilà tous deux ici fort joliment jusqu'au 8 de ce mois. Ils iront passer les derniers quinze jours aux Etats; et puis mon fils, qui me prie à genoux de l'attendre, revient m'embrasser, et je pars dans le moment : cela va aux premiers jours de Septembre, et pour être à Bâville le 9 ou le 10 sans y manquer. Je sens les approches de cette joie : il n'est plus question, comme vous dites, des supputations que notre amitié nous faisoit faire; c'est un calendrier tout commun qui nous règle présentement. Je n'ai point eu les douleurs, la fièvre, ni les maux que vous imaginez; vous ne me trouverez point changée; demandez à mon petit Coulanges, il vous dira que je suis comme j'étois : ma jambe s'est fort bien trouvée du voyage, je n'ai point été fatiguée, ni émue. Nous épuisons Coulanges, il nous conte mille choses qui nous divertissent : il nous a fait rire aux larmes de votre Madame d'Arb..... dont vous êtes l'original. Je crois que votre dîner de Sceaux aura été moins agréable, par la contrebande que vous y trouvâtes. Je voudrois bien pouvoir comprendre la délicatesse de conscience qui empêchera la signature de M. de

Montausier et de sa fille (1) : cette opiniâtre aversion est une chose extraordinaire. N'êtes-vous point surprise de la mort de cette grande Rarai ? n'étoit-ce pas la santé même ? Pour moi, je crois que le saisissement d'entendre toujours louer sa sœur, et de n'attraper des regards et des douceurs que comme par charité, peut très-bien y avoir contribué. J'ai repassé par Rennes pour voir un moment cette bonne Marbeuf, et par Vitré pour voir la Princesse; de sorte que je m'en vais posséder mon petit Coulanges sans distraction. Je suis touchée de l'état du pauvre Chevalier; je ne m'y accoutume pas. Quoi ! avec ce visage de jeunesse et de santé, n'être point en état de marcher ! on le porte comme Saint Pavin : ma fille, je baisse la tête, et je regarde la main qui l'afflige; il n'y a vraiment que cela à faire, j'ai senti cette vérité. Adieu, très-chère et très-aimable. Nous causerons un jour de M. de Luines (2); et quelle folie ! Madame de Chaulnes le dit avec nous. Si Madame de la Fayette avoit voulu, elle vous auroit montré une réponse, où je lui disois des raisons solides pour demeurer comme je suis (3); elle et Madame de Lavardin

(1) Marie-Julie de Sainte-Maure, Duchesse d'Usez.

(2) Louis-Charles d'Albert, Duc de Luines, veuf d'Anne de Rohan, sa seconde femme, morte en Octobre 1684, se remaria le 23 Juillet 1685, à Marguerite d'Aligre, veuve en Mars 1684 de Charles Bonaventure, Marquis de Manneville.

(3) Madame de Sévigné étoit demeurée veuve à l'âge de vingt-cinq ans; et si elle n'avoit pas eu la pensée de se remarier, ce n'est pas qu'elle n'eût été extrêmement recherchée.

m'en

m'en ont louée : elles auroient pu m'en faire honneur auprès de vous, dont j'estime infiniment l'estime.

Monsieur de COULANGES.

J'ai vu un tems que j'écrivois un mot à Madame votre mère dans vos lettres : aujourd'hui, c'est dans les siennes que je vous écris, car me voilà pour huit bons jours à me reposer auprès d'elle de toutes mes fatigues. Elle vous a conté son voyage de Dol, qui a été très-heureux, hors qu'elle a versé deux fois dans un étang, et moi avec elle; mais comme je sais parfaitement nager, je l'ai tirée d'affaire sans nul accident, et même sans qu'elle ait été mouillée. Il fait parfaitement beau dans les allées des Rochers, je m'en vais bien les arpenter : j'avouerai cependant qu'après avoir fait beaucoup d'exercice, il sera fâcheux de ne pas trouver tout à fait l'ordinaire de M. de Seignelai, auquel je suis accoutumé. Vous avez été à Sceaux; vous ne pouvez guère être contente avec la compagnie qui s'y est trouvée avec vous. Adieu, ma belle Comtesse; permettez-moi de vous embrasser très-tendrement, et de faire mille complimens à toute la bonne couvée des Grignans.

LETTRE 737.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 8 Août 1685.

Si vous pouviez faire que le premier jour de Septembre ne fût point un samedi, ou que le *bien bon* n'eût point appris de ses pères à préférer le lundi, pour ne pas trouver le dimanche au commencement d'un voyage, j'aurois été fort juste au rendez-vous : mais la règle du lundi, qui va de pair avec les ailerons de volaille et le blanc d'une perdrix, nous fera arriver deux jours plus tard. Je n'ose m'abandonner à toute la joie que me donne la pensée de vous embrasser; je la cache, je la mitonne, j'en fais un mystère, afin de ne point donner d'envie à la fortune de me traverser : quand je dis la fortune, vous m'entendez bien. Ne disons donc rien, chère bonne, soyons modestes, n'attirons rien sur nos petites prospérités. Nous avons été fort surpris de la nouvelle que vous nous mandez : la Princesse de Tarente n'en savoit rien; elle l'apprit hier ici, comme une vraie Allemande. Nous croyons que les exilés auront encore des camarades : mais quelle douleur au Cardinal de Bouillon d'être mêlé avec l'idée qu'on a de ces petits garçons *! quelle rage! Nous voulons nous imaginer

* Il s'agit des Princes de Conti et de ce qui arriva pendant leur campagne de Hongrie, et les fit exiler à leur retour. « Le » Roi ayant voulu savoir ce qui les obligeoit d'envoyer inces-

qu'il y a quelque chose de la Cour, et que plus d'une folie et d'une imprudence étoient dans cette malle de lettres. Je ne crois point que cette nouvelle passe si vite à Paris; on pourra s'en taire à Versailles : mais elle embrasse trop de gens pour ne pas répandre beaucoup de tristesse. Je ne comprends pas qu'on puisse être insensé et enragé dans une Cour si sage et sous un tel maître. Coulanges est demeuré avec mon fils : ils ne partiront que lundi, pour arriver la veille de la Notre-Dame, et ils ne seront que huit jours aux Etats. Mon fils reviendra me dire adieu : car quand je serois la Cour, mon jour ne seroit pas mieux fixé.

» samment des courriers, on en a fait arrêter un : on a pris » toutes les lettres, et l'on en a trouvé plusieurs pleines de ce » vice abominable qui règne présentement, de très-grandes im» piétés et de sentimens pour le Roi, bien contraires à ce que » tout le monde lui doit. . . . . . . » C'est ainsi que Madame de Maintenon mande la chose à son frère. Plusieurs autres jeunes gens de la Cour furent compromis, comme le présumoit Madame de Sévigné. Le fils de M. de la Rochefoucauld en étoit. Le fils de M. de Villeroi fut aussi exilé, non pour des médisances, mais pour des gaîtés irréligieuses : sur quoi le vieux Maréchal son grand-père disoit : « Au moins mon petit-fils n'a parlé que » de Dieu ; il pardonne : mais les hommes ne pardonnent point.»

Quant au Cardinal de Bouillon, sa disgrâce n'avoit rien de commun avec celle des jeunes gens. Inquiet et ambitieux, il demandoit sans cesse. Fier et violent, il montroit son humeur. Il écrivit au Roi dans un mauvais moment : la réponse fut une lettre de cachet. Peu d'années après, il acheva de se perdre, en se réfugiant près du Prince Eugène et des autres ennemis du Roi, dont il fut dédaigné : c'est le sort d'un mécontent inutile, et d'un rebelle impuissant.

Monsieur DE COULANGES.

Me voici encore, je ne puis quitter la *mère-beauté*. Nous nous promenons sans fin et sans cesse; et sa jambe n'en fait que rire, et augmenter *d'embonpoint* et de beauté : mais Monsieur votre frère est bien chaud au jeu; il nous fait souvenir à tout moment de M. de Grignan, qui n'est guère moins pétulant que lui, avec tout le respect qu'on lui doit. Nous eûmes hier ici la bonne Princesse de Tarente; elle a bien moins de grandeur que Madame la Présidente de Cor....; il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit aussi jalouse de son rang que cette Présidente, laquelle a pleuré comme un enfant, aux Etats, parce que le Premier-Président de la Chambre des Comptes a voulu avoir un fauteuil, aussi bien que son mari. Je viens d'écrire à toutes les Présidentes à mortier de Paris, pour leur dire qu'elles ne connoissent point leurs privilèges, et qu'elles viennent les apprendre en ce pays-ci.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Il faut que je raccommode ce bel endroit, où, pour louer la beauté de ma jambe, il vous assure de son *embonpoint*; je vous dis, moi, qu'elle est de fort belle taille, et qu'elle ressemble en tout à sa compagne. Nous nous promenons le matin, cette heure me plaît, et le soir encore, sans que ma jambe en soit plus émue : si je mentois, Coulanges vous le diroit bientôt : car nulle vérité ne demeure captive avec lui. Il est toujours trop joli, et tellement

vif et plaisant, et des imaginations si surprenantes, que je ne m'étonne point qu'on l'aime dans tous les lieux où l'on aime la joie : il tourne en ridicule trop joliment toutes les sottises des Etats, et la gloire d'une Présidente de Cor.... que vous avez connue, et qui est effectivement une chose rare. J'ai vu votre folle Provençale, je trouve son accusation bien hardie : vous m'en direz la suite. Le *bien bon* vous rend toutes vos amitiés ; et votre pauvre frère, qui ne se porte pas trop bien encore, vous embrasse et vous prie de le plaindre. Il dit que le pays où je le laisse est moins propre à le consoler de moi, que celui où je vous laissois ; il a raison, ma très-belle, et c'est ce qui augmente le prix de cette douleur et de cette tristesse, dont Versailles et Paris ne pouvoient vous guérir ; ce sont pourtant de bons pays pour donner des distractions : mais votre amitié est d'une si bonne trempe, qu'elle ne se laisse point dissiper. Je n'ai rien oublié, ma fille, de tout ce qui doit m'obliger à vous aimer toute ma vie plus que personne du monde : il me semble que ce n'est pas encore assez dire.

LETTRE 738".

Madame DE GRIGNAN *au Comte de* BUSSY.

à Paris, ce 10 Août 1685.



C'EST en effet me témoigner une très-grande reconnoissance, Monsieur, et fort au-dessus de ce que je mérite à l'égard de Madame votre fille, de m'envoyer un ouvrage aussi beau que celui de votre Généalogie. Je savois en gros votre bonne Maison; mais j'aime à connoître en particulier chaque honnête homme de votre race. Vous nous avez supprimé votre éloge *, de peur d'effacer Mayeul et sa postérité. Cette honnêteté que vous avez eue pour eux seroit louable, si nous n'y perdions trop. Je suis fort contente de l'Epître dédicatoire et du portrait de ma mère : je l'ai bien reconnue dans celui-là. Je souhaiterois d'être telle que vous me représentez; mais je ne veux rien désirer, puisque vous m'avez fait grâce, et que par un effet de votre amitié, je tiens une si jolie place parmi les gens que vous immortalisez. C'est cela, Monsieur, qui s'appelle une obligation : aussi en serez-vous remercié par ma Mère. C'est tout ce que j'ai de meilleur à mettre en œuvre pour vous marquer à quel point j'y suis sensible.

* Comme Madame de Sévigné a remarqué ailleurs en écrivant à sa fille qu'il se louoit beaucoup trop, on ne peut guère prendre ceci que pour une sorte d'ironie bien voilée.

LETTRE 739.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 12 Août 1685.

VOUS m'avez fait suer les grosses gouttes par le récit de cet or, qui étoit sur le bord de la table (1). Mon Dieu! que j'ai parfaitement compris votre embarras, en voyant de telles gens ramasser ce qui vous étoit échappé! il m'a paru dans M. LE DUC un chagrin plein de bonté dans ce qu'il vous disoit, de ne pas tout renverser : l'intérêt qu'on auroit pris en vous, auroit fait dire comme lui; c'eût été, enfin, son tour à ramasser, si vous eussiez continué. J'admire, ma chère enfant, par quelle sorte de bagatelle vous avez été troublée dans la plus agréable fête du monde. Rien n'étoit plus agréable que la conduite qu'avoit eue Madame d'Arpajon (2). Vous étiez écrite de la main du Roi; vous étiez accrochée avec Madame de Louvois; vous soupâtes en bonne compagnie; il falloit, enfin, ce petit rabat-joie : mais, en vérité, passé le moment, c'est bien peu de chose, et je ne vois pas que cela puisse aller bien loin. M. de Coulanges est si empressé de voir vos lettres, que je n'ai pas cru raisonnable de lui faire un secret de ce qui s'est passé à la face des nations. Il dit que s'il étoit à Versailles, il vous

(1) Au jeu du Roi à Marly.

(2) Dame d'honneur de Madame la Dauphine.

rapporteroit bien comme on auroit parlé de cette aventure; et puis il revient à dire qu'il ne croit pas qu'il ait été possible de reparler d'un rien comme celui-là, où il n'y a point de corps. Quoi qu'il en soit, cela ne fera aucun tort à vos affaires, et vous n'en aurez pas l'air plus maladroit, ni la grâce moins bonne : vous n'en serez pas moins belle; et je pense que cette vapeur est présentement dissipée. Vous me décrirez quelque jour ce que c'est que la gaîté de ces grands repas, et quel conte Madame de Thianges destina à divertir la compagnie; car elle en sait plus d'un *. Vous me représentez Madame la Princesse de Conti au-dessus de l'humanité : je ne crois personne plus capable d'en juger que vous, et je fais peut-être plus d'honneur que je ne dois à votre jugement, puisque vous faites passer mon idée au-delà de feue MADAME, et au-delà de vous : mais ce n'est point pour la danse; c'est en faveur de cette taille divine, qui surprend et qui emporte l'admiration : *Faisant voir à la*

* « Madame de Thianges folle sur deux chapitres, celui de sa » personne et celui de sa naissance, d'ailleurs dénigrante et mo- » queuse, avoit pourtant une sorte d'esprit, beaucoup d'élo- » quence et rien de mauvais dans le cœur.... Elle étoit l'aînée » de plus de dix ans de Madame de Montespan. Elle n'avoit que » de la blancheur, d'assez beaux yeux, et un nez tombant dans » une bouche fort vermeille, qui fit dire à M. de Vendôme » qu'elle ressembloit à un perroquet qui mange une cerise...»

C'est ainsi que l'a peinte Madame de Caylus dans ses *Souvenirs;* elle ajoute que Madame de Thianges aimoit les plaisirs de la table : mais il est singulier qu'elle ne dise rien de ce talent de faire de bons contes, que lui prête Madame de Sévigné.

Cour que du maître des Dieux elle a reçu le jour.
Nous apprenons encore que Monsieur et Madame de Bouillon sont à Evreux, et qu'on a demandé au Cardinal la clef de son appartement à Versailles; cela est bien mauvais; mais il a été si pleinement heureux toute sa vie, qu'il falloit bien qu'il sentît un peu le mélange des biens et des maux *. Pour moi, si je ne tremblois sous la main de la Providence, je goûterois à pleines voiles les plaisirs de l'espérance; ce ne sont plus des mois que nous comptons, ce sont des semaines et bientôt des jours : croyez, ma très-chère, que si Dieu le permet, je vous embrasserai avec une joie bien parfaite. Mon fils a une petite lanternerie d'émotion, qui l'a empêché d'aller aux Etats : il prend de cette tisane des Capucins, que vous connoissez, et dont je me suis si bien trouvée : il compte cependant de partir demain avec M. de Coulanges; car il faut bien qu'ils arrivent, au moins, à la fin des Etats. Coulanges est toujours trop aimable; il nous manquera à Bâville, si quelque chose peut nous manquer. Ma santé est parfaite, et ma jambe d'une bonté et d'une complaisance, dont M. de Coulanges s'aperçoit tous les jours; nous nous promenons matin et soir : il me conte mille choses amusantes. Je vous embrasse très-tendrement.

* *Voyez* la Lettre du 8 août et les *Mémoires de l'Abbé de Choisy.*

Monsieur DE COULANGES.

Si je suivois mon inclination, il s'en faudroit bien que je ne partisse demain, pour m'en aller dans le sabbat des Etats : je partirai cependant, parce que je les crois sur le point de finir, et qu'il faut que je m'en retourne par la voie que j'ai prise en venant. Eh bien, Madame! vous avez donc fait des vôtres à Marly avec tout cet or jeté par terre? Je suis assuré que cette aventure me seroit revenue, si j'avois été à Versailles, et qu'on m'auroit bien dit que vous étiez si transportée de vous voir en si bon lieu, que vous ne saviez ce que vous faisiez. Ma belle Comtesse, laissez dire les méchantes langues, et allez toujours votre train : ce n'est que l'envie qui fait parler contre vous; c'est un grand crime à la Cour que d'avoir plus de beauté et plus d'esprit que toutes les femmes qui y sont. Le Roi ne vous estimera pas moins, et ne donnera pas moins à Monsieur votre fils la survivance que vous lui demandez, parce que vous aurez laissé tomber quelques pistoles par terre. Adieu, ma très-belle; vous aurez incessamment votre chère maman mignone, aussi belle et aussi aimable que jamais : elle partira sans faute, de demain en trois semaines, pour aller vous trouver. J'ai passé ici une quinzaine délicieuse : on ne peut assez louer toutes les allées des Rochers; elles auroient leur mérite à Versailles, c'est tout dire.

LETTRE 740.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 15 Août 1685.

Vous voyez bien que nous ne comptons plus présentement que par les jours : ce ne sont plus des mois, pas même des semaines; mais hélas! vous dites bien vrai : pouvons-nous craindre un plus cruel rabat-joie, que la douleur sensible de songer à se séparer presque aussitôt qu'on a commencé à goûter le plaisir de se revoir! Cette pensée est violente, et je ne l'ai que trop souvent, et les jours et les nuits; et même l'autre jour, en vous écrivant, elle étoit présente à mes yeux, et je disois, cette peine n'est-elle donc pas assez grande pour nous mettre à couvert des autres? Mais je ne voulus jamais toucher à cet endroit douloureux, et maintenant j'en détourne encore la vue, afin d'être en état d'aller à Bâville, et de vous y trouver. Je ne serai point honteuse de mon équipage, mes enfans en ont de fort beaux, j'en ai eu comme eux; les tems changent, je n'ai plus que deux chevaux, et quatre du messager du Mans : je ne serai point embarrassée d'arriver en cet état. Vous trouverez ma jambe d'une perfection à vous faire aimer *Charlotte* (1) toute votre vie; elle vous a vue ici plus belle que le jour; et cette idée lui donne une extrême envie de vous renvoyer cette jambe digne

(1) *Voyez* la Lettre du 22 Juillet.

de votre admiration, quand vous saurez d'où elle l'a tirée. Tout cela est passé, et même le tems du séjour du petit Coulanges : il partit lundi matin avec mon fils; j'allai les reconduire jusqu'à la porte qui va à Vitré : nous y étions tous, en attendant nos lettres de Paris; elles vinrent, et nous lûmes la vôtre. Comme vous ne m'avez parlé que de l'agonie de la femme de M. d'Ormesson, je n'ai osé lui écrire, mais j'entreprendrai de le consoler, si vous me parlez de l'enterrement de cette pauvre personne : en l'état où elle étoit, peut-on souhaiter autre chose pour elle et pour sa famille! Ah, ma chère enfant! que la lie de l'esprit et du corps est humiliante à soutenir; et qu'à souhaiter, il seroit bien plus agréable de laisser de nous une mémoire digne d'être conservée, que de la gâter et défigurer par toutes les misères que la vieillesse et les infirmités nous apportent! J'aimerois les pays où, par amitié, on tue ses vieux parens, si cet usage pouvoit s'accommoder avec le christianisme.

Nos petits hommes soupèrent lundi en *gaudeamus* chez la bonne Marbeuf. Votre frère n'est pas bien net de sa légère émotion. J'ai eu des conversations admirables avec Coulanges, sur le sujet qu'il a tant de peine à comprendre; ce sont des scènes de Molière. Quand viendra *sainte Grignan?*

LETTRE 741.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 26 Août 1685.

QUE vous semble du vingt-six, ma chère enfant? il est encore meilleur que votre vingt-deux, et vous verrez comme tout le reste ira bien, s'il plaît à Dieu; s'il plaît à Dieu, car c'est là toute l'affaire. Dites-moi précisément le jour que vous irez à Bâville, afin que j'arrive le lendemain : ne venez point plus loin, reposez-vous, laissez-moi arriver, et ne vous fatiguez point. Si vous doutiez de ma sincère et parfaite joie, je douterois de la vôtre : ne nous offensons point, rendons-nous justice l'une à l'autre. Pour moi, de peur de troubler mon sang, je ne veux rien envisager dans l'avenir qui puisse me déplaire. Je veux voir la noce de Mademoiselle d'Alerac à Livry, dans cette même chambre; c'est une fête qui doit encore honorer cette forêt; je serai ravie d'en être. Pourquoi, ma belle, avez-vous été si peu à Versailles? c'est bien de la peine pour un moment. Je vois que vous êtes toujours contente de Madame d'Arpajon; si nous avions choisi une Dame d'honneur, il me semble que nous n'aurions pas pu en souhaiter une autre. J'aime vos Grignans de se déranger un peu pour moi : je suis leur *bonne*, comme à vous. Mon fils est revenu des Etats avec M. de la Trémouille, qui est reçu à Vitré comme le plus étranger des Princes d'Allemagne. Je crois

que les Rochers iront dîner à Vitré, et que Vitré viendra souper aux Rochers. M. de Chaulnes pourra bientôt vous conter autant de choses que mon fils nous en conte ici; je doute que vous puissiez y avoir autant d'attention : mais en gros, M. de Chaulnes a eu des chagrins qui ont été enfin réparés et raccommodés. M. d'Harouïs a sujet d'être content des Etats et de tous ses amis : en voilà assez pour vous mettre l'esprit en repos. Je ne sais qui pourra vous apprendre des nouvelles de Paris, quand je ne serai plus ici; je vous en dirois beaucoup aujourd'hui, si je vous mandois tout ce que je sais : j'aime mieux remettre à Bâville. Je suis étonnée que notre petit Coulanges ne soit point alarmé de la colère de Madame de Louvois; il prétend que ce ne sera pas une affaire de se justifier, et ne veut point écrire, il veut parler : mais cependant, on se confirme dans tout ce qu'on croit; on se plaint, on dit des choses fâcheuses et dures, et l'on s'accoutume à ne plus nous regarder que comme des ennemis. N'admirez-vous point qu'il y ait des gens assez méchans pour accabler ce pauvre petit homme de mille choses, à quoi peut-être il n'a jamais pensé? Obtenez au moins qu'on l'écoute, et qu'on suive la règle de ne pas le condamner sans l'entendre. Il est à Chaulnes, d'où il vous écrira. Je ne parle plus de ma jambe, parce que je n'ai plus rien à dire, et que je jouis du plaisir d'être guérie, et de me promener soir et matin : vous en jugerez, et vous aimerez *Charlotte*. Cependant,

je vous embrasse de tout mon cœur, et je vais rêver à tout ce qui peut flatter le plus doucement mes espérances. Je sens que je commence à négliger d'écrire, j'aspire à quelque chose de meilleur, quoiqu'en vérité votre commerce, après vous, soit la plus agréable chose du monde.

Je voudrois bien que ce que je vous ai mandé de M. de la Trousse, ne retournât point à sa source, ni dans notre quartier; vous voyez bien que j'ai raison, et que cela n'est bon que pour vous. Nous fûmes hier chez la Princesse de Tarente, nous vîmes son fils; ah, qu'il a une belle taille; et qu'il est laid! il n'est pas le premier qui soit ainsi (1). Mon fils vous fait mille amitiés; il est guéri de sa petite fièvre, comme moi, par la tisane. Adieu, ma très-aimable, je vous baise des deux côtés: n'êtes-vous pas toujours belle et grasse? j'espère le savoir dans peu, *si Dieu me prête vie.*

(2) Madame de Sévigné veut désigner par là M. de Grignan, qui étoit bien fait sans être beau.

N. B. *Jusqu'à la fin de l'année* 1687, *on ne trouve plus de Lettres de Madame de Sévigné à sa fille, l'une et l'autre ayant passé ce tems à Paris.*

LETTRE 742.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 5 Octobre 1685.



Il me semble que je suis votre voisine, mon cher Cousin, et que présentement, si je voulois parler un peu haut, vous pourriez m'entendre. Je reviens de ma Bretagne. J'arrivai droit à Bâville, où M. de Lamoignon me fit trouver ma fille et tous les Grignans. Il y a long-tems que je n'avois eu une plus parfaite joie. Si notre Corbinelli eût voulu être de la partie, j'aurois oublié Paris : mais son tour vint deux jours après, et vous pouvez juger de mes sentimens par l'amitié que j'ai pour lui. Je fus donc fort contente du maître de la maison, et de la maison, et de la compagnie. Le Père Rapin et le Père Bourdaloue y étoient. Je fus fort aise de les voir dans la liberté de la campagne, où l'un et l'autre gagnent beaucoup à se faire connoître, chacun dans leur caractère. Nous parlâmes de vous et de ma nièce de Coligny. Je prends une part sensible à la joie qu'elle a d'être en repos auprès de vous, et à celle qu'elle vous donne. Reprenez ensemble la suite de votre douce et agréable société; soyez-vous l'un à l'autre la consolation de tous les chagrins passés; tâchez même de les oublier, et conservez cette merveilleuse santé, qui réjouit vos amis autant que vous croyez qu'elle feroit trembler vos ennemis, si la

crainte

crainte de Dieu ne vous retenoit. S'il lui plaît de se mêler dans la paix de votre solitude, vous serez trop heureux; sinon aidez-vous de la philosophie et de la morale, où vos beaux et bons esprits vous feront trouver des consolations et des amusemens. Je plains mon pauvre neveu, votre fils, d'avoir été malade. C'est un étrange embarras pour un jeune homme orgueilleux de sa force et de sa vigueur. Je lui souhaite un aussi bon mariage qu'à mon fils. J'ai trouvé, en arrivant, la place du Grand-Maître de l'Artillerie vide par la mort du Duc du Lude. Cela doit toujours effrayer les contemporains. Elle a été remplie par votre neveu d'Humières avec mille agrémens *.

L'adresse que vous me donnez pour écrire à mon grand cousin est inutile. Je ne veux plus de commerce avec lui que pour le manger jusqu'aux os quand j'irai en Bourgogne.

* Le Maréchal d'Humières étoit ami de Louvois, qui pourtant ne lui fit donner cette place que pour la rogner, au profit du Ministère de la Guerre. Ce Maréchal, qui jouit d'une faveur constante auprès du Roi, passoit pour galant homme, quoique parfait courtisan, brave à la guerre, mais meilleur en second qu'en chef.

LETTRE 743.

Au même.

à Livry, ce 28 Octobre 1685.

Je suis ici, mon Cousin, avec ma fille, son fils, sa belle-fille, et le bon Abbé, et le plus beau tems du monde. Il y faudroit encore notre ami Corbinelli pour réchauffer et pour réveiller la société ; mais on ne l'a pas toujours quand on veut. Il a d'autres amis; il a des affaires ; il aime sa liberté; et nous ne laissons pas de l'aimer avec tout cela. Je lui enverrai cette lettre-ci, pour mettre au bas la réponse qu'il vous fera. Il vous mandera, sans doute, l'heure et le moment de la mort de M. le Chancelier (*le Tellier* *). Il étoit hier à l'agonie. Sa

* « Si vous lisez l'*Oraison funèbre* de le Tellier, par Bossuet, ce Chancelier est un Juste et un grand Homme. Si » vous lisez les *Annales* de l'Abbé de Saint-Pierre, c'est un » lâche et dangereux Courtisan, un calomniateur adroit dont » le Comte de Grammont disoit, en le voyant sortir d'un entretien particulier avec le Roi : Je crois voir une fouine qui » vient d'égorger des poulets, en se léchant le museau plein de » leur sang. »

(Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

On ne peut douter qu'il ne fût très-vindicatif. Gourville, qu'il traitoit fort bien, parle de son esprit de rancune.

On sait qu'en signant l'Édit de révocation de celui de Nantes, il s'écria plein de joie : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Ce fut lui et son fils, Louvois, qui, trop bien secondés par Bâville, Intendant de Languedoc, excitèrent le plus Louis XIV à user de moyens violens pour la conversion des Huguenots. Il ne faut pas oublier, pour

fermeté sert d'exemple à tous ceux qui veulent mourir chrétiennement. C'est tout ce qui se peut souhaiter que de faire ces heureux mélanges. Vous savez, sans doute, que M. de Lamoignon a perdu son beau-frère. Je vous ai toujours ouï dire que les grandes successions étouffoient les sentimens de la nature : si cela est, tout doit rire dans cette maison. Cependant, j'y ai vu des larmes qui m'ont paru sincères; c'est qu'avec ce qu'il étoit frère, il étoit encore ami. Je suis ravie de connoître le mari et la femme; c'est grande raison qu'on les aime quand on les connoît. Je voudrois que vous eussiez pu augmenter la bonne compagnie de Bâville, elle eût été parfaite. J'aime toujours le Père Rapin; c'est un bon et honnête homme. Il étoit soutenu du Père Bourdaloue, dont l'esprit est charmant, et d'une facilité fort aimable. Il s'en va, par ordre du Roi, prêcher à Montpellier, et dans ces Provinces où tant de gens se sont convertis sans savoir

l'histoire de l'homme et des Cours, qu'en cela, ils n'agissoient par aucun motif de religion. La jalousie contre Colbert, qui protégeoit les Protestans, à cause de leur industrie, fut leur mobile, dans l'origine de cette fatale persécution. Lorsque ensuite Louvois se hâta d'envoyer des troupes pour forcer les abjurations, ce fut pour attirer à lui toute cette affaire, que les moyens modérés eussent mise dans les mains d'un autre Ministre.

On voit par les éloges que donnent ici Bussy et sa Cousine à l'Édit et à son exécution, quelle étoit l'illusion publique que la Cour savoit entretenir. Il ne faut pas pourtant prendre à la lettre, dans cet endroit, non plus que dans bien d'autres, ces grandes louanges, qui n'étoient souvent qu'une sorte de précaution oratoire et de passe-port pour les lettres qu'on savoit bien être ouvertes.

pourquoi. Le Père Bourdaloue le leur apprendra, et en fera de bons Catholiques. Les Dragons ont été de très bons missionnaires, jusques ici : les Prédicateurs qu'on envoie présentement rendront l'ouvrage parfait *. Vous aurez vu, sans doute, l'édit par lequel le Roi révoque celui de Nantes. Rien n'est si beau que tout ce qu'il contient, et jamais aucun Roi n'a fait et ne fera rien de plus mémorable.

Madame DE GRIGNAN."

Je vous passe pour beau, Monsieur, et je vous ai traité comme tel en faisant réponse à la lettre que vous me fîtes la grâce de m'écrire en m'envoyant votre Généalogie. Quand j'aurois eu du penchant à vous mépriser, elle m'en auroit bien empêchée ; mais, en vérité, Monsieur, j'en suis fort éloignée : j'aime votre esprit, et j'estime votre mérite comme je dois. Quant à votre personne, j'y prends un si grand intérêt, que je veux absolument savoir de quel régime vous avez usé pour faire deux mentons de ce que j'ai vu de peaux inutiles. M. de Grignan s'est jeté dans cette superfluité, et je serois bien aise qu'il redevînt aussi beau que vous l'êtes, en suivant vos conseils.

* *Voyez* la note de la Lettre précédente. De la manière dont cette phrase est tournée, on voit bien que la *mission bottée* n'étoit pas selon son cœur. Quand nous n'en aurions pas pour garant son âme sensible et son excellent esprit, il suffisoit qu'elle fût, comme elle l'étoit, bonne Janséniste, pour détester les conversions forcées.

Madame DE SÉVIGNÉ.

J'ai quitté ma plume à ma fille avec plaisir. Elle vous a dit elle-même combien il s'en faut qu'elle ne vous oublie et puisse jamais vous oublier. Adieu, mon cher Cousin, vous êtes dans un état de paix, si vous attendez la mort, comme vous dites, sans la désirer ni la craindre *. Quelle sagesse ! et quelle folie aussi de s'en tourmenter, si ce n'est par rapport au christianisme, et aux dispositions qui sont nécessaires pour cette dernière action !

* On peut se rappeler que c'est la pensée d'un quatrain célèbre de Maynard.

LETTRE 744.

Le Comte DE BUSSY à Madame DE SÉVIGNÉ.

à Chaseu, ce 14 Novembre 1685.

MON Dieu, Madame, que je voudrois avoir été à Livry aussi bien qu'à Bâville quand vous y avez été ! Si je suis supportable à Paris, je suis fort bon à la campagne, et tous tant que vous êtes, vous êtes comme moi. On est trop dissipé à la ville. Quand je suis chez vous à Paris, j'ai beau vous aimer ; ou je suis en esprit encore avec les gens que je viens de quitter, ou avec ceux que je veux aller voir le reste de la journée. D'ailleurs, comme je ne me hâte jamais d'avoir de l'esprit, une visite est bien souvent trop courte pour que j'aie eu une occasion d'en montrer, au lieu qu'à la campagne j'ai

le loisir de la trouver et de le faire voir. Notre ami Corbinelli est comme moi, il est bon à l'user, parce qu'il a de grandes ressources. Il m'a mandé la mort de M. le Chancelier. Je la trouve aussi heureuse que sa vie. Mais enfin, quelque honneur qu'elle lui fasse, je ne suis pas fâché qu'il en jouisse, et je l'aime mieux où il est que parmi nous. Je sus d'abord la mort de M. V...*, et j'en fis compliment à notre ami. Je savois bien ce qu'il pensoit là-dessus, et je lui aurois parlé à cœur ouvert si je lui avois parlé tête à tête; mais je lui écrivis que je prenois à cette perte toute la part qu'il y pouvoit prendre. Il me manda en galant homme, que quoique le Seigneur, en lui ôtant son beau-frère, ne lui eût pas ôté toute consolation, il avoit pourtant été plus touché de cette perte qu'il ne croyoit, par le genre de cette mort subite, par le spectacle, et par la douleur extrême de toute sa famille.

Voilà parler comme il faut d'un tel événement, et non pas comme Madame de..... qui me mandoit que quoique M. de Lamoignon gagnât des millions à cette mort, il en seroit inconsolable. Je ne m'en dédis pas, Madame, les grandes successions étouffent les sentimens de la nature, à moins que le mort n'ait été notre intime ami. J'admire la conduite du Roi pour ruiner les Huguenots : les guerres qu'on leur a faites autrefois, et les saints Barthelemis ont multiplié et donné vigueur à cette Secte. Sa Majesté l'a sapée petit à petit, et l'Edit qu'il vient

* Beau-frère de M. de Lamoignon.

de donner, soutenu des Dragons et des Bourdaloues, a été le coup de grâce.

A Madame DE GRIGNAN.

Je ne saurois disconvenir, Madame, que vous ne m'ayez traité de beau, et que vous ne m'ayez fait plus d'honneur que je ne mérite, dans la réponse que vous m'avez faite ; mais cela n'empêche pas que vous ne m'ayez un peu méprisé quand vous ne m'avez rien fait dire dans la lettre que m'écrivit Madame votre mère à son retour de Bretagne. Il est vrai que je ne suis pas le seul beau, ni le seul de bonne Maison que vous n'ayez pas bien traité. Pour l'intérêt que vous prenez à ma personne en voulant savoir de quel régime j'ai usé pour me faire deux mentons des peaux de votre connoissance, et afin, dites-vous, que M. de Grignan remplisse les siennes avec ce remède, je vous dirai que j'y ai trouvé des facilités qu'il ne rencontreroit pas comme moi. Il n'est pas aussi aisé aux maris des belles Dames d'être gras, qu'à leurs amis; il faudroit à M. de Grignan un remède qu'il trouveroit assurément pire que le mal. Vous seriez trop heureuse et lui aussi, Madame, si vous aimant autant qu'il vous aime, il pouvoit avoir toujours deux mentons auprès de vous.

Mais on ne rencontre guère
Tant de biens tout à la fois.

LETTRE 745.

Mme. de Sévigné au Président de Moulceau.

à Paris, le 24 Novembre 1685.

Je n'ai reçu aucune de vos lettres depuis plus de quinze mois; je ne sais si notre enragé de jaloux * les auroit surprises; ce n'est pourtant pas son style, il auroit plus d'inclination à vous assassiner avec cette petite épée dont vous faisiez une fois un si plaisant usage au jardin de Rambouillet. Nous ne saurions oublier, ni vos folies, ni vos sagesses, et j'ai passé un an en Bretagne avec mon fils, où très-souvent nous parlions de vous avec tous les sentimens que votre sorte de mérite doit imprimer dans des têtes, sans vanité, qui ne sont pas indignes de le connoître. Vingt fois nous avons fait dessein de vous écrire des bagatelles; nous voulions vous assurer que la *rareté de la satisfaction* n'empêchoit point que vous ne fussiez toujours dans notre souvenir; et vingt fois ce démon qui détourne des bonnes pensées, nous a ôté celle-là. Enfin, Monsieur, après avoir versé, avoir été noyée, avoir fait d'une écorchure à la jambe, un mal dont je ne suis guérie que depuis six semaines, j'ai quitté mon fils et sa femme, qui est fort jolie, et j'arrive à Bâville chez M. de Lamoignon le 10 ou 12 Septembre; j'y trouve ma fille et tous les Grignans qui m'y reçurent avec beaucoup de joie et d'amitiés.

* Badinage qui désigne Corbinelli.

Pour achever mon bonheur, ma fille m'est encore demeurée cet hiver. J'ai retrouvé notre cher Corbinelli comme je l'avois laissé, un peu plus philosophe, et mourant tous les jours à quelque chose : son détachement me fait envie; en changeant d'objet, on en feroit un saint; il est cependant si bon, et si charitable pour le prochain, que je crois que la grâce de Dieu se cache sous le nom de Cartésien. Il convertit plus d'hérétiques par son bon sens, et par ne les pas irriter par des disputes inutiles, que les autres par la vieille controverse. En un mot, tout est missionnaire présentement, chacun croit avoir une mission, et sur-tout les Magistrats et les Gouverneurs de Province, soutenus de quelques dragons : c'est la plus grande et la plus belle chose qui ait été imaginée et exécutée. Vous avez été surpris comme nous des autres nouvelles. Quelle mort que celle de M. le Prince de Conti ! après avoir essuyé tous les périls infinis de la guerre de Hongrie, il vient mourir ici d'un mal qu'il n'a quasi pas ! Il est le fils d'un saint et d'une sainte, il est sage naturellement, et par une suite de pensées emmanchées à gauche, il joue le fou et le débauché, et meurt sans confession, et sans avoir eu un seul moment, non-seulement pour Dieu, mais pour lui, car il n'a pas eu la moindre connoissance. Sa belle veuve l'a fort pleuré : elle a cent mille écus de rente, et a reçu tant de marques de l'amitié du Roi, et de son inclination naturelle pour elle, qu'avec de tels secours, personne ne doute

qu'elle ne se console. Le Prince de la Roche-sur-Yon, qui n'a pas les mêmes raisons, est encore très-affligé. Vous savez et vous approuvez sans doute toutes les places remplies. Mais ne semble-t-il pas, à voir comme je bats la campagne, que j'aie dessein d'oublier de vous parler du mariage de Madame votre fille ? les apparences sont bien trompeuses ; car c'est l'endroit principal et favori dont j'ai été touchée par rapport à la sensible part que je sais que vous y prenez, Monsieur. En vérité, j'ai une véritable joie de son établissement, que je trouve fort honnête et fort agréable. Je connois le nom de notre amant, il est des premiers de la robe. Feu Madame de Frêne, célèbre par son bon esprit, disoit de ces sortes de familles, que c'étoit du velours rouge cramoisi, c'est-à-dire, une belle et solide et honorable étoffe. J'ai encore une joie particulière, c'est de savoir qu'ils sont contens, et que Madame votre fille est parfaitement satisfaite : Dieu leur conserve ce goût, et à vous, Monsieur, celui de m'aimer toujours un peu, malgré toutes les distances et les absences ; vous savez celui que j'ai pour votre mérite. Je n'ose m'étendre davantage, car voilà notre cher et furieux jaloux.

Monsieur DE CORBINELLI.

Je croyois avoir étouffé ce vilain commerce, et que la crainte de mes extravagances vous eût ôté l'envie de faire des nouvelles protestations. Je m'étois heureusement imaginé que vous n'aviez ni

écrit, ni reçu des lettres l'un de l'autre depuis dix mois, et je jouissois tranquillement de l'idée charmante d'un oubli parfaitement établi. J'étois ravi de n'avoir plus à méditer un assassinat, ni tous les secrets de la magie noire pour vous séparer, et par malheur je me vois plus que jamais dans la nécessité d'user d'enchantement. Je vous donnerai avis de tous ceux que j'aurai pratiqués inutilement, afin que votre persévérauce me réduise à consentir à la fatale nécessité de votre union. Voilà donc Madame votre fille toute prête à vous faire grand-père, je n'envisage que cette qualité pour me consoler de l'amitié dont je viens de vous parler : cela seroit vraiment beau qu'un grand-père aimât une grand'-mère ! Revenons à Madame votre fille : faites-lui bien mes complimens, et à Madame sa mère, dans l'espérance qu'elle multipliera cette race, qui, à ma jalousie près, est digne de s'étendre depuis l'orient jusqu'à l'occident. Quelle fasse vitement un petit garçon, qui, du côté de la mère, sera vif, bon et aimable, et du côté du père, représente le mérite d'une infinité de Girards qu'on honore ici encore plus que là. Voulez-vous un compliment pour la mort de M. le Prince de Conti ? je vous le fais : en voulez-vous un autre sur ma mission aux huguenots ? je vous le fais : car c'est de vos inspirations que je tiens le goût de servir mon Eglise. Tout ce qu'il y a de gens de qualité ici me prennent pour leur guide ; la canaille ne s'accommode

pas si bien des talens. Adieu, mon ami, je m'en vais à ma vigne.

LETTRE 746.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 19 Décembre 1685.

NOUS parlons souvent notre ami Corbinelli et moi, de vous, mon cher Cousin, mais toujours tristement; parce que tout ce que nous désirons pour vous ne va pas à notre fantaisie. Je sais que mon Cousin votre fils est à Paris; il vous aura mandé le choix très-exquis que le Roi a fait de M. le Duc de Beauvilliers, pour remplir la place du Maréchal de Villeroi *. C'est un mérite et une

* Il s'agit de la place de Président du Conseil des Finances qu'avoit eue ce Maréchal, lequel avoit été Gouverneur de Louis XIV.

« Il y a eu dans le Conseil de Louis XIV des hommes d'une » vertu supérieure à celle des Catons. Tel fut le Duc de Beau- » villiers, qui fit résoudre la paix de Ryswick, uniquement » parce que les peuples étoient malheureux. ». Ainsi s'exprime Voltaire, qui pouvoit ajouter, que le même homme, en qualité de Ministre d'État, s'opposa fortement à l'acceptation de la succession d'Espagne, quoiqu'il eût sans doute, aussi bien que le Chancelier Boucherat, pressenti la disposition du Roi et même de son fils le grand Dauphin, à accepter le testament, et l'inutilité de sa généreuse opposition. Enfin, on vit encore ce même Beauvilliers, à la tête d'une brigue vraiment sainte, qui se forma dans le même tems, pour amener le Roi à des sentimens et à des mesures plus modérées envers les Réformés.

On sait que M. de Beauvilliers étoit le Gouverneur du Duc

vertu qui ne sont pas contestés. Il a bien de l'esprit, et la capacité n'attend pas le nombre des années : au contraire, quand on est dans la fleur de son âge, on a toutes les pensées et toutes les conceptions plus vives et plus nettes : en un mot, tous les gens désintéressés sont contens de ce choix. Vous devez l'être plus qu'un autre, puisque c'est le fils de votre fidèle ami qui est à la tête du Conseil, et qui sera bien avant dans les affaires. Le jeune d'Antin * est Menin depuis deux jours. Plût à Dieu que notre garçon le fût aussi ! Il faut, en tout, regarder la Providence; sans cela, on supporteroit avec peine celles que Dieu nous envoie. La vie est courte, mon cher Cousin, c'est la consolation des misérables et la douleur des gens heureux, et tout viendra au même but. Excusez ces réflexions à une personne qui a vu mourir en un moment Mademoiselle de la Trousse, retirée aux Feuillantines. Une Religieuse entra le matin dans sa chambre, et la trouva appuyée contre sa chaise, comme si elle eût été endormie; aussi l'est-elle pour jamais. Elle se portoit fort bien le soir.

de Bourgogne et l'ami de Fénélon. Nous osons croire que ce grand personnage méritoit mieux les honneurs de l'éloge académique que Montausier; la vertu de celui-ci agit bien moins, quoiqu'elle se montrât davantage; et peut être la franchise de ses paroles, pour être réellement utile, tenoit trop du tempérament et de la passion.

Au surplus, une belle page de la Bruyère peut bien compenser un éloge académique. *Voyez* le portrait de M. de Beauvilliers, chap. 13 *de la Mode.*

* Fils de Madame de Montespan.

Elle a été enterrée en habit de religieuse, avec des cérémonies et une réputation de sainteté qui m'a servi de leçon et de réflexion depuis trois jours.

LETTRE 747.

De Monsieur DE CORBINELLI *au Président* DE MOULCEAU.

Du 20 Février 1686.

JE n'ai jamais oublié, Monsieur, votre mérite distingué; ce mérite qui m'a fait dire avec autorité, que vous étiez le plus illustre de tous les *scélérats* *, et le plus *scélérat* des hommes les plus illustres du siècle. Le vulgaire ne comprendra rien à ce jargon; mais c'est assez pour vous faire ressouvenir que je ne vous ai pas oublié, ou, pour mieux dire, que votre mérite n'a pu l'être d'un homme qui l'a connu à fond. De vous dire pourquoi je ne vous ai pas écrit de tems en tems, ce seroit vous fatiguer inutilement; mais si quelque chose peut réparer le tort que je me suis fait par-là, c'est de vous assurer que j'ai tâché de ne pas me rendre indigne de vos bonnes grâces par mes études, et entre autres d'avoir coupé Cicéron tout entier en fragmens à peu près grands comme les maximes de M. de la Rochefoucauld, et d'avoir passé à côté des maximes en françois de mon style concis, sans affecter de traduire le latin.

* On voit bien que c'est un badinage et une contre-vérité usitée entre ces amis vertueux.

J'ai fait, comme vous savez, la même chose de tous les Historiens latins *; il me semble que tout cela peut me servir à vous faire ma cour, et vous faire voir que si je vais jamais à Montpellier, je ne serai pas moins digne de l'honneur de votre estime que je ne l'étois. Je voudrois bien vous entretenir des sujets qui remplissent les conversations à présent; mais que sais-je si vous aimez assez le monde pour le revoir dans des lettres? Tout ce que je vous puis dire, est que vous ne le reconnoîtriez pas, et que la France de ce côté-ci est plus différente de ce qu'elle étoit de votre tems, qu'elle ne l'est de la nation Espagnole ou Allemande.

Je vous prie de dire à M. de Courson que j'ai bien de l'impatience de le revoir logé en notre quartier, et d'assurer le *scélérat* que je me fais un grand honneur de l'honorer et d'être dans son souvenir, et enfin qu'il est autant dans le mien, que si je lui avois écrit tous les ordinaires, ou que j'eusse reçu de ses lettres. A propos, n'oubliez pas de lui dire que je passe ma vie à admirer celles de Cicéron, tant les familières que celles à Atticus. Je me promets d'attirer dans le même goût Mme. de Sévigné, et de lui faire porter quelque envie (j'entends à Cicéron) de la conformité que ce grand Orateur peut avoir avec elle sur le genre épistolaire.

* Cet Ouvrage n'a point été publié.

LETTRE 748.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 14 Mai 1686.

IL est vrai que j'eusse été ravie de me faire tirer trois palettes de sang du bras de ma Nièce. Elle me l'offrit de fort bonne grâce; et je suis assurée que pourvu qu'une Marie Rabutin eût été saignée, j'en eusse reçu un notable soulagement. Mais la folie des médecins les fit opiniâtrer à vouloir que celle qui avoit un rhumatisme sur le bras gauche fût saignée du bras droit; de sorte que l'ayant interrogée sur sa santé, et sa réponse et la mienne ayant découvert la personne convaincue d'une fluxion assez violente, il fallut que je payasse en personne le tribut de mon infirmité, et d'avoir été la marraine de cette jolie créature. Ainsi, mon Cousin, je ne pus recevoir aucun soulagement de sa bonne volonté. Pour moi qui m'étois sentie autrefois affoiblie, sans savoir pourquoi, d'une saignée qu'on vous avoit fait le matin, je suis encore persuadée que si on vouloit s'entendre dans les familles, le plus aisé à saigner sauveroit la vie aux autres, et à moi, par exemple, la crainte d'être estropiée. Mais laissons le sang de Rabutin en repos, puisque je suis en parfaite santé. Je ne puis vous dire combien j'estime et combien j'admire votre bon et heureux tempérament. Quelle sottise

de

de ne point suivre le tems, et de ne pas jouir avec reconnoissance des consolations que Dieu nous envoie après les afflictions qu'il veut quelquefois nous faire sentir! La sagesse est grande, ce me semble, de souffrir la tempête avec résignation, et de jouir du calme quand il lui plaît de nous le redonner: c'est suivre l'ordre de la Providence. La vie est trop courte pour s'arrêter si long-tems sur le même sentiment; il faut prendre le tems comme il vient, et je sens que je suis de cet heureux tempérament: *E me ne pregio*, comme disent les Italiens. Jouissons, mon cher Cousin, de ce beau sang qui circule si doucement et si agréablement dans nos veines. Tous vos plaisirs, vos amusemens, vos tromperies, vos lettres et vos vers, m'ont donné une véritable joie, et sur-tout ce que vous écrivez pour défendre Benserade et La Fontaine, contre ce vilain *Factum* *.

* Accusé d'avoir profité pour son *Dictionnaire*, du travail de l'Académie qui préparoit alors le sien, Furetière en fut exclu en 1685, et publia le *Factum* virulent dont il s'agit, où il attaqua La Fontaine qui avoit donné sa voix pour cette exclusion. Voici un fragment de la lettre qu'écrivit à Furetière le Comte de Bussy qui étoit son confrère à l'Académie. On verra que les beaux-esprits apprécioient La Fontaine, mais que notre Sévigné sentoit son génie mieux encore que les beaux-esprits.

» .... Vous avez trop confondu ceux que vous appelez vos » *parties*; deux entre autres, M. de Benserade et M. de La Fon» taine.

» Le premier est un homme de naissance dont les chanson» nettes, les madrigaux et les vers de Ballet d'un tour fin et » délicat, et seulement entendu par les honnêtes gens, ont di» verti le plus honnête homme et le plus grand Roi du monde... » Pour les proverbes et les équivoques que vous lui reprochez,

Je l'avois déjà fait en basse note à tous ceux qui vouloient louer cette noire satyre. Je trouve que l'Auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du monde, ni de la Cour, et que son goût est d'une pédanterie qu'on ne peut pas même espérer de corriger. Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord : on ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des *Ballets* de Benserade, et des *Fables* de La Fontaine ; cette porte leur est fermée, et la mienne aussi ; ils sont indignes de jamais comprendre ces sortes de beautés, et sont condamnés au malheur de les improuver et d'être improuvés aussi des gens d'esprit. Nous avons trouvé beaucoup de ces pédans. Mon premier mouvement est toujours de me mettre en colère, et puis de tâcher de les instruire ; mais j'ai trouvé la chose

» il n'en a jamais dit que pour s'en moquer. Enfin c'est un génie
» singulier, qui a plus employé d'esprit dans les badineries qu'il
» a faites, qu'il n'y en a dans les poëmes les plus achevés.

» Pour M. de La Fontaine, c'est le plus agréable faiseur de
» contes qu'il y ait eu en France. Il est vrai qu'il en a quelques-
» uns où il y a des endroits trop gaillards ; et quelque bon en-
» veloppeur qu'il soit, j'avoue que ces endroits-là sont trop
» marqués : mais quand il voudra les rendre moins intelligi-
» bles, tout y sera achevé. La plupart de ses prologues qui sont
» de son crû, sont des chefs-d'œuvre de l'art ; et pour cela,
» aussi bien que pour ses Fables et pour ses Contes, les siècles
» suivans le regarderont comme un original, qui, à la naïveté
» de Marot, a joint mille fois plus de politesse. »

Furetière, dans un autre tems, avoit rendu plus de justice à La Fontaine. Car c'est lui-même qui l'ayant rencontré avec Chapelain, dit : *Voilà un Auteur pauvre et un pauvre Auteur.*

absolument impossible. C'est un bâtiment qu'il faudroit reprendre par le pied; il y auroit trop d'affaires à le réparer : et enfin, nous trouvions qu'il n'y avoit qu'à prier Dieu pour eux; car nulle puissance humaine n'est capable de les éclairer. C'est le sentiment que j'aurai toujours pour un homme qui condamne le beau feu et les vers de Benserade, dont le Roi et toute la Cour a fait ses délices, et qui ne connoît pas les charmes des *Fables* de La Fontaine. Je ne m'en dedis point, il n'y a qu'à prier Dieu pour un tel homme, et qu'à souhaiter de n'avoir point de commerce avec lui. Je vous embrasse, vous et votre aimable fille. Croyez, l'un et l'autre, que je ne cesserai de vous aimer que quand nous ne serons plus du même sang. Ma fille veut que je vous dise bien des amitiés pour elle. Elle est toujours la belle Madelonne.

Monsieur DE CORBINELLI. "

J'oubliai de vous mander, Monsieur, que Madame de Grignan avoit lu ce que vous ecriviez à Madame de Coligny, c'est-à-dire, admiré; car ce ne sont pas deux choses pour ceux qui lisent ce que vous écrivez. Je dis la même chose de votre lettre à Furetière, et je pense que ce seroit gâter vos louanges que de les entreprendre en détail. C'est la faute que l'on fait sur celles du Roi : on n'en voit plus que de triviales, c'est-à-dire, au moins qui sont usées; ce sont les mêmes superlatifs répétés depuis qu'il règne, et redits dans les

mêmes termes; c'est toujours le plus grand Monarque du monde, et un héros passant tous les héros passés, présens et futurs. Tout cela est vrai, mais ne sauroit-on varier les expressions; Horace et Virgile n'ont-ils point loué Auguste sans redire les mêmes choses, les mêmes pensées et les mêmes termes? Il me semble qu'on ne sait point louer dignement, ni exposer la vérité avec les propres couleurs. C'est un chapitre que nous traiterons à Chaseu, si je puis venir à bout de mes desseins. Je voudrois qu'on défendît aux faiseurs de panégyriques, de jamais employer le mot de *héros*, de *grand*, de *mérite*, de *sagesse*, de *valeur*; qu'on louât par les choses, et point par les épithètes.

LETTRE 749.

Au même.

à Paris, ce 29 Juin 1686.

Il est vrai, mon cher Cousin, que ce printems j'avois quelque dessein d'aller l'automne prochain à Vichi pour un rhumatisme que j'avois; mais comme je ne l'ai plus, je ne me presserai point de faire ce voyage, qui est toujours un embarras, à qui n'a plus un équipage, comme j'en avois autrefois. Ce me seroit une grande joie que de vous avoir tous deux. Bon Dieu! quelle compagnie, et de quels maux ne guéririez-vous point? L'offre et la proposition me donnent une véritable reconnoissance de l'arrangement que vous avez fait.

C'eût été la mesure comble si la belle Comtesse avoit voulu être de la partie, et sur-tout l'ami Corbinelli. Mais une chose si agréable ne peut jamais réussir; il ne nous appartient pas en ce monde de disposer si joliment de nous et de notre tems. Nous avons eu des chaleurs insupportables depuis un mois, et pour moi je n'ai point d'autre raison à vous dire de n'avoir point répondu à votre dernière lettre. J'étois comme tout le monde, dans une perpétuelle crise, et la plume me tomboit des mains dès que je voulois former une pensée et une lettre. J'avois pourtant à vous remercier de cette jolie lettre que vous aviez écrite à Madame de Toulonjon. Je l'ai lue et relue; car on ne se lasse point de tout ce qui vient de vous. Il y a un certain caractère de finesse et de facilité qui fait toujours crier : *Es de Lope, es de Lope.* Vous serez toujours aimable, mon Cousin, c'est dire en même tems que vous serez toujours aimé. Conservez votre joie et votre santé tout le plus long-tems que vous pourrez; elles sont ordinairement ensemble : je vous le souhaite toujours. Quand je dis à vous, j'entends aussi à ma Nièce de Coligny : je ne puis jamais vous séparer. Vous êtes à Chaseu, allez vous promener à mon intention sur les bords de cette jolie rivière : je serois ravie que quelque hasard me fît trouver avec vous. J'embrasse le père, la fille et le petit-fils. Que la qualité de grand-père ne vous choque point : à force de vieillir, il en faut venir là.

Monsieur DE CORBINELLI."

Ce n'est point la chaleur, Monsieur, qui m'a empêché de vous écrire, moi, mais un traité inviolable de n'avoir de commerce avec vous que conjointement avec Madame de Sévigné. Ce traité m'est avantageux, parce que mes lettres passent à la faveur des siennes.

Vous mande-t-on des nouvelles de ce pays-ci, Monsieur? Vous dit-on que l'amour y reprend ses droits, et qu'il s'est mis sous la protection de la jeune Cour? Vous dit-on que le beau sexe se tue pour avoir les bonnes grâces de MONSEIGNEUR *? Que tout est promenades, rendez-vous, billets doux, sérénades, et tout ce qui faisoit les délices de notre bon vieux tems? Le siècle est fort plaisant; il est régulier et irrégulier, dévot et impie, adonné aux hommes et aux femmes, enfin de toute sorte de genres de vie.

* Pendant trois ans, le Dauphin resta fidèle à sa femme. Ils se brouillèrent ensuite. Il eut beaucoup de maîtresses de toute classe. Une femme-de-chambre de la Dauphine fut chassée, grosse de son fait. A peine put-il trouver vingt mille francs pour la dédommager. Il eut de la comédienne Raisin, une fille qu'il ne voulut jamais reconnoître. Il fut très-amoureux de la Comtesse du Roure. Enfin, on sait son attachement si durable pour Mademoiselle Choin, femme fort laide, mais qui le charmoit par une ample gorge et par beaucoup d'esprit. On croit qu'il l'épousa. Le Dauphin étoit lui-même fort gras; le Roi disoit qu'il avoit *la bonne mine d'un Prince Allemand*. Les Mémoires originaux du tems, le représentent comme excessivement paresseux et insouciant, au surplus portant la soumission pour son père, jusqu'à courtiser tous les gens en faveur;

LETTRE 750.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Président* DE MOULCEAU.

à Livry, 20 Octobre 1686.

Je suis ici dans ce petit lieu que vous connoissez, Monsieur. Ce fut la plus forte des raisons qui m'obligea de vous y mener, car je voulois absolument, que quand je vous écrirois à Livry, votre imagination sût où me prendre. Vous me voyez donc présentement : il y a cinq semaines que je suis avec ma fille, souvent avec mon fils, avec mon bon Abbé, avec Mademoiselle de Grignan, avec le petit Grignan, et quelques jours le Chevalier. Si vous saviez, Monsieur, comme tout cela est bon en ménage, vous comprendriez aisément le peu d'impatience que j'ai de retourner à Paris; cependant il faudra faire comme les autres à la Saint-Martin. Notre *ami* nous manque, il a été fort incommodé, il craint notre serein, la presse est un peu sur les logemens; toutes ces raisons le font demeurer à Paris. Mais vous ne pourriez pas le reconnoître; sachez, Monsieur, qu'il a pris une perruque comme un autre homme. Ce n'est plus cette petite tête frisottée seule semblable à elle; jamais vous n'avez vu un tel changement; j'en ai tremblé pour notre amitié : ce n'étoit plus ces cheveux à qui je suis attachée depuis plus de trente

ans : mes secrets, mes confiances, mes anciennes habitudes, tout étoit chancelant, il étoit plus jeune de vingt ans; je ne savois plus où retrouver mon ancien *ami;* enfin, je me suis un peu apprivoisée avec cette tête à la mode, et je retrouve dessous celle de notre bon Corbinelli. Si vous aviez été ici, nous aurions bien joué toute cette pièce ensemble, je suis assurée que vous auriez été aussi surpris que moi. C'étoit bien autre chose que cette garde-robe et ces points magnifiques que M. de Vardes lui avoit donnés. A propos, il le fait chef de son conseil, il profite de ses études sur le Droit, et le met à la tête de ses affaires; il gagne beaucoup à cette disposition, et en vérité, on se trouvera toujours fort bien de notre *ami,* à quelque sauce qu'on le mette. Celui qui est toujours chassé de vos Etats me fait une extrême pitié. Il y a de certains dégoûts qui sont insupportables; ses malheurs prennent le train de ne finir jamais, et il n'a plus la consolation d'avoir des camarades, il est seul dans le monde qui n'ait point trouvé de moment heureux. Vous verrez M. de Noailles dans un état bien contraire; c'est une belle place que celle qu'il va tenir : on dit qu'il a ordre de ne donner la main qu'aux Lieutenans de Roi et aux Evêques; rien pour les Barons ni pour les grands Seigneurs. Mandez-moi comment se passera cette scène, et en particulier ce qui regardera vos intérêts, ou les agrémens que vous pourra donner l'estime et l'amitié d'un aussi honnête homme. Madame de Calvisson a trouvé à

propos de ne point aller voir Madame la Duchesse de Noailles, elle a été seule de cet avis. Je ne sais comment elle l'entend; mais jamais un trait d'orgueil n'a été si mal placé, ni si mal reçu de tout le monde. Ne me citez pas, si l'envie vous prend d'en parler comme les autres; vous me direz aussi comment se comporte notre Carcassonne (*l'Evêque*). Adieu, Monsieur, adieu, le plus aimable ami du monde; je ne puis vous dire avec combien d'empressement tous ceux qui sont ici me prient de vous faire des amitiés : ne les entendez-vous point d'où vous êtes? Vous seriez assez content présentement de la santé de ma fille; son plus grand défaut étoit cette délicatesse qui nous faisoit trembler. Mon Dieu! que tout est fragile en cette vie! et que nous entendons mal nos intérêts de nous y attacher si fortement! J'ai envoyé votre lettre à notre *ami* : nous ne savions ce que vous étiez devenu; mais, Dieu merci, vous étiez occupé fort honorablement; je m'en réjouis.

LETTRE 751.

Au même.

à Livry, ce 25 Octobre 1686.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre : elle s'est présentée à moi comme si vous vouliez me faire quelque honte de mon silence, et me faire croire que j'ai été malade, pour rentrer en discours avec moi. Elle m'a fait souvenir d'une jolie comédie, où

quelqu'un qui veut avoir un éclaircissement avec celle qui entre, lui fait croire qu'elle l'appelle, et rentre ainsi en conversation. Si vous avez eu le même dessein, je vous en rends mille grâces, Monsieur, et je ne puis jamais comprendre comme, vous estimant comme je fais, me souvenant de vous avec tant d'agrément, en parlant si volontiers, ayant tant de goût pour votre esprit et pour votre mérite, *pour ne rien dire de plus, crainte des jaloux*, je puisse, avec toutes ces choses, si propres à faire un commerce, vous laisser sept ou huit mois sans vous dire un mot : cela est épouvantable; mais qu'importe? demeurons dans ce libertinage, puisqu'il est compatible avec tous les sentimens que je viens de vous dire. J'ai vu M. de la Trousse, nous parlâmes de vous, un moment après nous être embrassés; je le trouvai, par ce qu'il m'a dit, fort digne de l'estime que vous paroissez avoir pour lui. Le coup est double pour le moins, je le trouvai tout instruit, et touché autant qu'on le peut être de tout ce que vous valez; il doit passer ici pour aller à la Trousse, je lui montrerai votre lettre, et je ne crois pas qu'elle l'oblige à changer d'avis. Vous avez présentement M. de Noailles : vous êtes si bien à cette Cour, que je veux me réjouir avec vous du plaisir que vous aurez de voir un homme à qui vous avez inspiré une si forte estime. Je comprends le dérangement que vous fait celui de vos Etats; mais vous ne pouvez vous dispenser d'aller à Nîmes. Il

faut que je vous parle de celui de Mademoiselle de Grignan. Je suppose que vous savez qu'elle est entrée aux grandes Carmelites, il y a huit mois, et y a pris l'habit en cérémonie avec un zèle trop violent pour durer. Dans les trois premiers mois, elle s'est trouvée si accablée de la rigueur de la règle, et sa poitrine si offensée de la mauvaise nourriture, qu'elle étoit contrainte de manger gras par obéissance. Cette incapacité de faire cette vie, même dans le noviciat, l'a obligée de sortir; mais avec une dévotion, une humiliation de sa délicatesse, et une si grande haine pour le monde, que les saintes Religieuses ont conservé pour elle une tendre et véritable amitié; et elle, qui n'a changé que d'habit, et point du tout de sentiment, n'a point la mauvaise honte de celles qui veulent changer de vie, et elle est présentement avec nous ici, tout comme à l'ordinaire, et nous donnant la même édification : elle demeure à Paris aux Feuillantines, où elle est pensionnaire comme beaucoup d'autres; elle y retournera à la Saint-Martin quand nous irons à Paris; et ce qui l'attache à cette maison, c'est le voisinage des Carmelites, où elle va quasi tous les jours, et y entre quand il y a quelque Princesse : elle prend tout ce qui lui convient de ce saint couvent, c'est-à-dire, la spiritualité et la conversation, et laisse la rigueur de la règle, dont elle n'étoit point capable. C'est ainsi que Dieu l'a conduite et l'a repoussée doucement de ce haut degré de perfection où elle aspiroit, pour la soutenir

dans un autre un peu au-dessous, qui ne peut être que très-bon, puisqu'il lui donne la grâce de l'aimer uniquement, qui est tout ce qu'il y a dans le monde à souhaiter. Mais cette même Providence lui a inspiré la plus belle, la plus juste, et la plus estimable pensée qu'il est possible d'imaginer pour sa famille. Elle n'a point voulu que son retour à la vie ôtât à M. son père ce qu'elle vouloit lui donner par cette mort civile: elle lui a fait à sa sortie une donation entre-vifs, très-bien conditionnée, de quarante mille écus qu'il lui devoit; savoir, vingt mille écus en fonds, et vingt mille écus d'arrérages, et de quelques sommes prêtées. Ce présent a été estimé de tous ceux, non-seulement qui aiment M. de Grignan, mais de ceux qui savoient que tout son bien étant devenu meuble à vingt-cinq ans, si elle n'eût disposé de rien par testament, alloit quasi tout entier à son père, et que de plus, M. de Grignan devra encore quatre-vingt mille écus à Mlle. d'Alerac, en comptant le fonds du douaire de quarante mille écus. C'est assez honnêtement pour ne pas plaindre la sœur, et pour être bien aise que cette maison soit soulagée de ce double paiement. Je vous avoue que j'ai été fort touchée de cette douceur faite si à propos, et j'admire que son bon naturel lui ait fait faire sans art, la seule chose qui étoit capable de lui redonner du prix dans sa famille, où elle est présentement agréée et considérée comme la bienfaitrice. L'esprit seul auroit dû faire cet effet dans

une autre personne; mais il vaut mieux que le cœur tout seul y ait eu part. Ma fille a si joliment contribué à cette petite manœuvre, qu'elle en a eu une double joie. Le Chevalier y a fait aussi des merveilles : car vous jugez bien qu'il a fallu aider, et donner une forme à toutes ces bonnes volontés. Enfin, tout est à souhait, Mademoiselle d'Alerac même a fort bien compris la justice de ce sentiment. Je prie Dieu qu'il l'en récompense par un bon établissement dont la Providence nous cache tellement encore toutes les apparences, que nous n'y voyons rien du tout. N'est-ce point vous accabler, Monsieur? voilà un long récit, vous aurez une indigestion de Grignan. Pour vous divertir, parlons un moment de ce pauvre Sévigné : ce seroit avec douleur si je n'avois à vous apprendre qu'après cinq mois d'une souffrance terrible par des remèdes qui le purgeoient jusqu'au fond de ses os, enfin le pauvre enfant s'est trouvé dans une très-parfaite santé : il a passé le mois d'Août tout entier avec moi dans cette solitude que vous connoissez; nous étions seuls avec le bon Abbé, nous avions des conversations infinies, et cette longue société nous a fait un renouvellement de connoissance, qui a renouvelé notre amitié. Il s'en est retourné chez lui avec un fonds de philosophie chrétienne chamarrée d'un brin d'anachorète, et sur le tout une tendresse infinie pour sa femme, dont il est aimé de la même façon, et qui fait en tout l'homme du monde le plus heureux, parce qu'il passe sa vie à sa fantaisie.

Nous avons vingt fois parlé de vous avec amitié et avec un goût extrême, et dit vingt fois, écrivons-lui, je le veux, je vous en prie; et sur le point de nous donner ce plaisir, un démon vient qui nous jette une distraction, et qui nous ôte cette bonne pensée. Que peut-on faire à ces sortes de malheurs, mon pauvre Monsieur? peut-être connoissez-vous le chagrin d'avoir de bonnes intentions sans les exécuter. Je crains que notre cher jaloux ne compte dans sa tête d'aller passer l'hiver avec vous : vous en serez bien aise, vous en rirez, et j'en pleurerai : car c'est une si intime confiance, et une si véritable amitié, que celle que j'ai pour lui, qu'on ne peut perdre la présence d'un tel *ami*, sans s'en apercevoir à tout moment; mais M. de Vardes, qu'il est charmé de suivre, nous le ramenera, comme il nous l'enlève. J'aime que cet attachement continue, vous y ferez fort bien, et je compte beaucoup pour notre *ami* le plaisir de vous revoir, et de se renouveler dans votre cœur. M. de Vardes ne m'a point assez conté ce que vous ne me dites point; rien n'est sûr que de l'écrire soi-même, comme vous voyez. Je ne vous écris pas souvent; mais vous m'avouerez que quand je m'y mets, ce n'est pas pour peu.

LETTRE 752.

Au même.

à Paris, ce 26 Novembre 1686.

Je ne croyois pas, Monsieur, qu'il y eût d'autres affaires quand on achète une charge, que de chercher de l'argent ; mais je vois qu'il y a encore la manière de le donner et de le recevoir. Vous serez bientôt hors de ces embarras, avec l'envie que vous avez de contribuer toujours à tout ce qui peut vous donner du repos. Mon Dieu ! que ce goût est raisonnable etdigne de vous, et que le choix que fait votre compagnie, quand il faut parler et montrer ce qu'elle a de bon, est juste aussi ! Si l'on juge d'elle par ce qu'elle fait paroître, on la mettra au-dessus de nos Parlemens. Il me semble que je vois M. et Madame de Verneuil vous dire des douceurs, et recevoir agréablement les vôtres. Quand cette Princesse vous parlera de moi, répondez bien qu'on ne peut être à elle plus entièrement que j'y suis. Vous avez une sœur de Madame de la Troche qui est aimable ; l'aînée vous tiendra compte de tout ce que vous ferez pour elle. J'ai fait des complimens pour vous au Chevalier de Grignan, il les a reçus admirablement bien ; il fit valoir au Prince * le

* C'est le Prince de Conti. On a vu par la Lettre 698, que M. de Moulceau avoit été Commissaire dans le Procès qu'avoit M. de Griguan avec ce Prince, et qu'il lui étoit encore attaché sous d'autres rapports.

silence et la discrétion de votre départ, rien ne manque aux sentimens et au zèle de celui qui prend vos intérêts : mais quand on est emmanché à gauche, on ne peut répondre de rien. Ce que vous me mandâtes l'autre jour d'un certain discours qu'il a fait à un certain homme, me fait vous exhorter encore à conserver en vous la noble tranquillité que je vous ai toujours vue sur le succès de cette affaire. Nous ne revînmes qu'hier de Livry ; la beauté du tems, et la santé de ma fille qui s'y est quasi rétablie, nous y faisoit demeurer par reconnoissance. Dans les deux mois que nous y avons été, je n'ai pu y faire demeurer notre *ami* plus de douze jours. Il y a ici mille petites affaires à quoi il est accoutumé : je ne sais point ses desseins sur son départ, je me doute quasi que la bonne compagnie qui est chez M. de Vardes, pourra l'empêcher d'y aller sitôt. Je vous assure que je profiterai avec plaisir de cette disposition, mais je n'y contribue que de mes souhaits. Je vous prie de nous mander comme M. de Vardes se trouvera de cette troupe de Bohêmes, je ne saurois m'ôter cette vision. Nous aurions cent choses à vous dire sur le gendre* ; en un mot, il nous sembloit l'autre jour que si Homère l'avoit connu, il en auroit bien fait son Achille pour la colère. Nous avons ici un nouveau Prince et une nouvelle Princesse........

* M. de Rohan, qui avoit épousé la fille du Comte de Vardes.

LETTRE

LETTRE 753.

Au même.

à Paris, vendredi 15 Décembre 1686.

Je vous ai écrit, Monsieur, une grande lettre, il y a plus d'un mois, toute pleine d'amitié, de secrets et de confiance. Je ne sais ce qu'elle est devenue, elle se sera égarée, en vous allant chercher peut-être aux Etats : tant y a que vous ne m'avez point fait de réponse; mais cela ne m'empèchera pas de vous apprendre une triste et une agréable nouvelle; la mort de M. le Prince, arrivée à Fontainebleau avant-hier mercredi 11 du courant, à sept heures et un quart du soir, et le retour de M. le Prince de Conti à la Cour par la bonté de M. le Prince, qui demanda cette grâce au Roi un peu avant que de tourner à l'agonie, et le Roi lui accorda dans le moment, et M. le Prince eut cette consolation en mourant; mais jamais une joie n'a été noyée de tant de larmes. M. le Prince de Conti est inconsolable de la perte qu'il a faite; elle ne pourroit être plus grande, sur-tout depuis qu'il a passé tout le tems de sa disgrâce à Chantilly, faisant un usage admirable de tout l'esprit et de toute la capacité de M. le Prince, puisant à la source de tout ce qu'il y avoit de bon à apprendre sous un si grand maître, dont il étoit chèrement aimé. M. le Prince avoit couru avec une diligence qui lui a coûté la vie, de Chantilly à Fontainebleau, quand

Madame de Bourbon y tomba malade de la petite-vérole, afin d'empêcher M. le Duc de la garder, et d'être auprès d'elle, parce qu'il n'a point eu la petite-vérole; car sans cela, Madame la Duchesse qui l'a toujours gardée, suffisoit bien pour être en repós de la conduite de sa santé. Il fut fort malade, et enfin il a péri par une grande oppression qui lui fit dire, comme il croyoit venir à Paris, qu'il alloit faire un plus grand voyage. Il envoya querir le Père Deschamps, son confesseur, et après vingt-quatre heures d'extinction, après avoir reçu tous ses sacremens, il est mort regretté et pleuré amèrement de sa famille et de ses amis; le Roi en a témoigné beaucoup de tristesse; et enfin on sent la douleur de voir sortir du monde un si grand homme, un si grand héros, dont des siècles entiers ne sauront point remplir la place. Il arriva une chose extraordinaire il y a trois semaines, un peu avant que M. le Prince partît pour Fontainebleau. Un Gentilhomme à lui, nommé Vernillon, revenant à trois heures de la chasse, approchant du château, vit à une fenêtre du cabinet des armes, un fantôme, c'est-à-dire, un homme enseveli : il descendit de son cheval et s'approcha, il le vit toujours; son valet qui étoit avec lui, lui dit : *Monsieur, je vois ce que vous voyez.* Vernillon ne voulant pas lui dire pour le laisser parler naturellement, ils entrèrent dans le château, et prièrent le concierge de donner la clef du cabinet des armes; il y va et trouva toutes les fenêtres fermées, et un silence

qui n'avoit pas été troublé, il y avoit plus de six mois. On conta cela à M. le Prince, il en fut un peu frappé, puis s'en moqua. Tout le monde sut cette histoire et trembloit pour M. le Prince, et voilà ce qui est arrivé. On dit que ce Vernillon est un homme d'esprit, et aussi peu capable de vision que le pourroit être notre *ami* Corbinelli, outre que ce valet eut la même apparition. Comme ce conte est vrai, je vous le mande, afin que vous y fassiez vos réflexions comme nous. Depuis que cette lettre est commencée, j'ai vu Briole qui m'a fait pleurer les chaudes larmes par un récit naturel et sincère de cette mort : cela est au-dessus de tout ce qu'on peut dire. La lettre qu'il a écrite au Roi est la plus belle chose du monde, et le Roi s'interrompit trois ou quatre fois par l'abondance des larmes; c'étoit un adieu et une assurance d'une parfaite fidélité, demandant un pardon noble des égaremens passés, ayant été forcé par le malheur des tems; un remercîment du retour du Prince de Conti, et beaucoup de bien de ce Prince; ensuite une recommandation à sa famille d'être unis : il les embrassa tous, et les fit embrasser devant lui, et promettre de s'aimer comme frères; une récompense à tous ses gens, demandant pardon des mauvais exemples; et un christianisme partout et dans la réception des sacremens, qui donne une consolation et une admiration éternelle. Je fais mes complimens à M. de Vardes sur cette perte. Adieu, mon cher Monsieur.

LETTRE 754.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 5 Janvier 1687.

BON jour et bon an, mon cher Cousin, et bon jour et bon an, ma chère Nièce. Que cette année vous soit plus heureuse que celles qui sont passées; que la paix, le repos et la santé vous tiennent lieu de toutes les fortunes que vous n'avez pas, et que vous méritez; enfin, que vos jours désormais soient filés de soie: mais sur-tout plus d'enchantemens; car, afin que vous le sachiez, le charme étoit double: il étoit jeté sur moi comme sur vous, et nous en sentions la force par le souvenir continuel que nous avions de vous deux, M. de Corbinelli et moi, et par l'impossibilité où nous étions de le rompre. Nous faisions quelquefois des efforts, comme des gens qui dorment et qui veulent nager ou courir; mais nous les faisions inutilement comme eux. Nous ne mangions point à la vérité de saumons qui nous donnassent occasion de vous souhaiter: mais dès que nous avions un peu d'esprit, ou que l'air de Livry, le chocolat, ou le thé avoient réveillé notre vivacité, nous étions au désespoir de ne vous avoir pas, et nous faisions scrupule de rire sans vous. Qui ne croiroit qu'au moins nous vous l'aurions mandé le lendemain? Mais non, l'enchantement étoit trop fort, il falloit une nouvelle

année; et la voilà qui tire le rideau, qui nous rend la liberté, et qui me fait commencer dès les premiers jours un commerce où nous gagnons beaucoup. Je suis toujours ravie de revoir de la joie dans votre esprit; que vous cherchiez à vous amuser, et à mettre en œuvre tout ce que vous avez emporté de ce pays-ci. Vos vers sont jolis et aisés, et font souvenir agréablement de vous. La lettre que vous écrivez à la petite Dame de Paris, nous a réjouis. Elle se défend fort joliment. Je ne puis croire que vous n'ayez point aidé à ce qu'elle vous mande en vers de ses vapeurs, et de la raison qui fit peut-être manquer M. de Monjeu aux droits de l'hospitalité : rien n'est plus joli. Il me semble que je vous dois remercier des soins que vous prenez d'embellir Chaseu. Cette situation charmante mérite bien la peine que vous y prenez. Je comprends aisément que vous aimez tout votre voisinage. Cela fait une bonne société. Je rencontrai l'autre jour M. d'Autun, qui me dit merveilles de vous tous. Je crois que Toulonjon est bien aise d'être si riche, et d'ajuster Alonne. M. d'Autun me dit hier, que ma tante avoit payé les pertes de son fils, avant que de mourir. J'en suis surprise et bien aise; car je craignois toujours l'avarice; et j'étois fâchée que cette vilaine bête se trouvât dans mon sang. Pour nous, mon Cousin, nous en sommes, Dieu merci, bien exempts. Cette Provençale est bien nette aussi de ce côté-là. Ce qu'elle a de Rabutin, joint à Sévigné et à Grignan, la met fort à couvert d'en être

parce que vous êtes grand-père, et que Madame votre fille a pris la liberté de vous en faire une autre. Voilà un grand malheur ! Et à qui vous en plaignez-vous, Monsieur? à qui pensez-vous parler? et que feriez-vous donc, si vous en aviez une qui eût pris l'habit à la Visitation d'Aix à seize ans? Vraiment vous feriez une belle vie, et moi je soutiens cet affront comme si ce n'étoit rien; je regarde ce mal, qui n'est point encore tombé sur moi, avec un courage héroïque; je me prépare à toutes les conséquences avec paix et tranquillité; et voyant qu'il faut se résoudre, et que je ne suis pas la plus forte, je m'occupe de l'obligation que j'ai à Dieu de me conduire si doucement à la mort. Je le remercie de l'envie qu'il me donne de m'y préparer tous les jours, et même de ne pas souhaiter de tirer jusqu'à la lie. L'excès de la vieillesse est affreux et humiliant : nous en voyons tous les jours un exemple qui nous afflige, le bon Corbinelli et moi, le pauvre Abbé de Coulanges, dont la pesanteur et les incommodités nous font souhaiter de n'aller pas jusque-là. Voilà comme nous philosophons chrétiennement, et voilà comme nous vous prions de faire quand votre petite-fille aura seize ans. Mais il y a bien du tems encore, et vous en savez plus que nous : c'est ce qui m'a fait presser de vous dire tout ceci, afin de profiter de cette même vieillesse pour vous faire un sermon, jugeant bien que si je perdois cette occasion, je ne la retrouverois jamais. Votre Prince de Conti profite

fort sagement de tout ce que M. le Prince lui attire de bonté et d'agrément de S. M. Je suis quelquefois affligée que vous ne régniez point dans la maison de ce soleil levant. M. de la Trousse est heureux d'être aimé de *tutti quanti*, comme vous me le représentez; mais sur-tout d'être estimé d'un *scélérat* comme vous; faites-lui mes amitiés, et à M. de Vardes que j'aime et honore toujours parfaitement. Je fais mes complimens à Madame votre femme. Je suis ravie de lui plaire, et que l'admiration que j'eus toute naturelle pour la pureté de sa langue qu'elle avoit conservée en ce pays, ne m'ait point brouillée avec elle. Je remercie aussi Madame votre fille, et me réjouis avec elle de vous avoir donné la qualité que je possède depuis si long-tems : et pour vous, Monsieur, croyez que si je n'avois pas un jaloux qui me contraint, je vous en dirois assez pour le faire enrager. M. de Grignan vient d'arriver : toute cette *case* vous est acquise, et notre pauvre bon Abbé.

Monsieur DE CORBINELLI.

Il me semble, Monsieur, que la qualité de grand-père est belle, à la considérer d'un certain côté; il naît une troupe d'enfans qui nous honorent, et qui souvent nous aiment mieux que nos propres enfans : de l'autre côté, ces grands-pères sont en peine d'un plus grand nombre d'inconvéniens et de contre-tems qui arrivent, ou dans leur conduite, ou dans leur fortune. Mais le plus sûr est d'aimer

les ordres du Ciel, et de s'y soumettre; c'est le seul moyen de les trouver plus doux. Je suis bien fâché de n'être pas à ces conversations des Récollets, et à ces conférences de M. de Greffeille avec vous et les bons esprits. Vous m'auriez perfectionné sur les matières de Droit. J'aurois encore pris un grand plaisir d'apprendre à vos Missionnaires l'art de ramener ces Réformés, et de réparer les torts que la nation monacale nous a faits. Mais quoi! Dieu ne l'a pas voulu. La mort de M. le Prince a édifié tout le monde, et vous autres comme nous: j'aurois voulu qu'il eût donné quelque signe de vie au public pour Madame sa femme. Adieu, mon ami, je vous embrasse de tout mon cœur, vous et votre chère famille, femme, fille, et petits-enfans, particulièrement vous, comme mon rival, sans rancune.

LETTRE 756.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Président* DE MOULCEAU.

Le 27 Janvier 1687.

Si cette lettre vous fait quelque plaisir, comme vous voulez me flatter quelquefois que vous aimez un peu mes lettres, vous n'avez qu'à remercier M. le Chevalier de Grignan de celle-ci: c'est lui qui me prie de vous écrire, Monsieur, pour vous parler et vous questionner sur les eaux de Balaruc.

Ne sont-elles pas vos voisines? pour quels maux y va-t-on? est-ce pour la goutte? ont-elles fait du bien à ceux qui en ont pris? en quel tems les prend-on? en boit-on? s'y baigne-t-on? ne fait-on que plonger la partie malade? Enfin, Monsieur, si vous pouvez soutenir avec courage l'ennui de ces quinze ou seize questions, et que vous vouliez bien y répondre, vous ferez une grande charité à un des hommes du monde qui vous estime le plus, et qui est le plus incommodé de la goutte. Je pourrois finir ici ma lettre, n'étant à autre fin; mais je veux vous demander par occasion comme vous vous portez d'être grand-père. Je crois que vous avez reçu une gronderie que je vous faisois sur l'horreur que vous me témoigniez de cette dignité: je vous donnois mon exemple, et vous disois: *Pœte, non dolet.* En effet, ce n'est point ce que l'on pense: la Providence nous conduit avec tant de bonté dans tous ces tems différens de notre vie, que nous ne les sentons quasi pas; cette perte va doucement, elle est imperceptible: c'est l'aiguille du cadran que nous ne voyons pas aller. Si à vingt ans on nous donnoit le degré de supériorité dans notre famille, et qu'on nous fît voir dans un miroir le visage que nous avons, ou que nous aurons à soixante ans, en le comparant avec celui de vingt ans, nous tomberions à la renverse, et nous aurions peur de cette figure: mais c'est jour à jour que nous avançons; nous sommes aujourd'hui comme hier, et

demain comme aujourd'hui; ainsi nous avançons sans le sentir, et c'est un miracle de cette Providence que j'adore. Voilà une tirade où ma plume m'a conduite, sans y penser. Vous avez été, sans doute, de la belle et bonne compagnie qui étoit chez le Cardinal de Bonzi. Adieu, Monsieur, je ne change point d'avis sur l'estime et l'amitié que je vous ai promise.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE 757.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 14 Février 1687.

JOUISSONS donc du plaisir de n'être plus embarrassés dans les enchantemens. Il ne me faut pas louer d'être entrée d'abord dans cette pensée; car il est certain que de mon côté j'en sentois les effets. Mais, mon cher Cousin, que prétendez-vous de moi aujourd'hui ? Vous n'aurez que des morts. J'en ai l'imagination si remplie, que je ne saurois parler d'autre chose.

Je vous dirai donc la mort du Maréchal de Créqui en quatre jours; combien il a trouvé sa destinée courte, et combien il étoit en colère contre cette mort barbare, qui, sans considérer ses projets et ses affaires, venoit ainsi déranger ses escabelles. On ne l'a jamais reçue avec tant de chagrin que lui :

cependant il a fallu se soumettre à ses lois *. Il a reçu ses Sacremens. Neuf jours après, son frère aîné, le Duc de Créqui, l'a suivi. Ce fut hier matin après une longue maladie; et trois heures après, le Duc de Gêvres a eu son Gouvernement de Paris. Il est en année, il a dit le premier cette nouvelle au Roi, et il a obtenu le premier ce beau présent. Je viens de lire de mes yeux l'Almanach de Milan. *Le même jour 13 de ce mois dans un tel signe, un grand Gouvernement sera rempli, un frère ne pleurera pas la mort de l'autre.* Vous m'avouerez que cette justesse est plaisante. Voilà cette maison de Créqui bien abattue, et de grandes dignités sorties en peu de jours de cette famille. Le Duc d'Estrées est mort à Rome; et le jour qu'on en reçut la nouvelle à Paris, la Duchesse d'Estrées sa belle-mère votre cousine, mourut aussi du reste de son apoplexie. Vous voyez bien, mes pauvres enfans, que rien n'est si triste que cette lettre : si j'en écrivois souvent de pareilles, il vaudroit mieux être encore enchantés. Votre belle et bonne humeur, et cette gaîté si nécessaire et si salutaire n'y pourroient pas

* Senecé, poëte distingué, dont il nous reste trop peu de vers, lui fit cette épitaphe :

Par le Dieu des combats à la mort immolé,
Dans le milieu de sa carrière,
Créqui dont on a tant parlé
Créqui n'est qu'un peu de poussière.
S'il eût encor vécu, que de faits éclatans
Auroient enrichi nos histoires !
Mais au lieu de compter ses ans,
La Parque a compté ses victoires.

résister. Parlons d'un autre tems. J'ai trouvé sous ma main par hasard *Moreri :* j'ai cherché nos Rabutins; je les ai trouvés fort bons et fort anciens. Ce Mayeul vivoit en grand Seigneur en 1147, il y a plus de cinq cents ans. Cette source est belle.

LETTRE 758.

Au même.

à Paris, ce 10 Mars 1687.

VOICI encore de la mort et de la tristesse, mon cher Cousin. Mais le moyen de ne vous pas parler de la plus belle, de la plus magnifique, et de la plus triomphante pompe funèbre qui ait jamais été faite depuis qu'il y a des mortels, c'est celle de feu M. le Prince, et de tout ce qu'il a été. Ses pères sont représentés par des médailles jusqu'à Saint Louis; toutes ses victoires par des *basses-tailles* *, couvertes comme sous des tentes dont les coins sont ouverts, et portés par des squelettes, dont les attitudes sont admirables. Le mausolée jusque près de la voûte, est couvert d'un dais en manière de pavillon encore plus haut, dont les quatre coins retombent en guise de tentes. Toute la place du chœur est ornée de ces basses-tailles, et de devises au-dessous, qui parlent de tous les tems de sa vie. Celui de sa liaison avec les Espagnols, est exprimé par une nuit obscure, où trois mots latins disent : *Ce qui s'est fait*

* Ce terme de sculpture signifie ce que nous appelons *bas-relief.*

loin du soleil, doit être caché *. Tout est semé de fleurs-de-lys d'une couleur sombre, et au-dessous une petite lampe qui fait dix mille petites étoiles. J'en oublie la moitié : mais vous aurez le livre qui vous instruira de tout en détail. Si je n'avois point eu peur qu'on ne vous l'eût envoyé, je l'aurois joint à cette lettre : mais ce *duplicata* ne vous auroit pas fait plaisir.

Tout le monde a été voir cette pompeuse décoration. Elle coûte cent mille francs à M. le Prince d'aujourd'hui ; mais cette dépense lui fait bien de l'honneur. C'est M. de Meaux qui a fait l'oraison funèbre : nous la verrons imprimée. Voilà, mon cher Cousin, fort grossièrement le sujet de la pièce. Nous revoilà donc encore dans la tristesse. Mais pour vous soutenir un peu, je m'en vais passer à une autre extrémité, c'est-à-dire, de la mort à un mariage, et de l'excès de la cérémonie à l'excès de la familiarité, l'un et l'autre étant aussi originaux qu'il est possible. C'est du fils du Duc de Grammont, âgé de quinze ans, et de la fille de M. de Noailles, dont je veux parler. On les marie ce soir à Versailles. Voici comment : personne n'est prié, personne n'est averti, chacun soupera ou fera collation chez soi. A minuit, on assemblera les deux mariés pour les mener à la paroisse, sans que les

* Ceci rappelle l'idée ingénieuse du tableau de Michel Corneille, que tout le monde a vu dans la galerie de Chantilly, et où la Muse de l'Histoire est représentée déchirant de la *Vie du Prince*, les pages où sont écrites ses victoires contre sa patrie.

pères et mères s'y trouvent, qu'en cas qu'ils soient alors à Versailles. On les mariera; on ne trouvera point un grand étalage de toilette; on ne les couchera point : on laissera le soin à la gouvernante et au gouverneur de les mettre dans un même lit. Le lendemain on supposera que tout a bien été. On n'ira point les tourmenter; point de bons mots, point de méchantes plaisanteries. Ils se leveront : le garçon ira à la messe et au dîner du Roi, la petite personne s'habillera comme à l'ordinaire: elle ira faire des visites avec sa bonne maman : elle ne sera point dans son lit, comme une mariée de village, exposée à toutes les ennuyeuses visites; et cette noce (chose qui ordinairement est bien marquée) sera confondue le plus joliment et le plus naturellement du monde avec toutes les autres actions de la vie, et sera glissée si insensiblement dans le train ordinaire, que personne ne s'avisera qu'il soit arrivé quelque fête dans ces deux familles. Voilà de quoi je veux remplir cette lettre, mon Cousin; et je prétends que cette peinture dans son espèce, est aussi extraordinaire que l'autre.

Je viens de voir un Prélat qui étoit à l'oraison funèbre. Il nous a dit que M. de Meaux s'étoit surpassé lui-même, et que jamais on n'a fait valoir ni mis en œuvre si noblement une si belle matière. J'ai vu deux ou trois fois ici M. d'Autun. Il me paroît fort de vos amis : je le trouve très-agréable, et son esprit d'une douceur et d'une facilité qui me fait comprendre l'attachement qu'on a pour lui quand

on

on est dans son commerce. Il a eu des amis d'une si grande conséquence, et qui l'ont si long-tems et si chèrement aimé, que c'est un titre pour l'estimer, quand on ne le reconnoîtroit pas par lui-même. Ma fille vous fait bien des amitiés. Elle est occupée d'un procès qui la rend assez semblable à la Comtesse de Pimbêche. Je me réjouis avec vous que vous ayez à cultiver le corps et l'esprit du petit de Langhac. C'est un beau nom à médicamenter, comme dit Molière; et c'est un amusement que nous avons ici tous les jours avec le petit de Grignan.

LETTRE 759.

Mme. DE SÉVIGNÉ au Président DE MOULCEAU.

à Paris, le 3 Avril 1687.

Il y a dix jours, Monsieur, que ma belle et triomphante santé est attaquée; un peu de colique composée de bile, de néphrétique, de misères humaines; enfin des attaques, quoique légères, qui font penser que l'on est mortelle : c'est ce qui m'a occupée assez sérieusement pour me faire une violente distraction, et m'empêcher de vous répondre. C'est tout ce que je puis dire pour vous donner une grande opinion de cette incommodité : car la pensée de vous répondre étoit assez forte, pour ne pouvoir être surmontée que par quelque chose de considérable. Par bonheur, M. de Vardes m'a rendu notre *ami* dans ce même tems, de sorte que sa philosophie

déjà toute préparée pour les douleurs de M. de Vardes, n'a pas fait le moindre effort pour me persuader que les miennes n'étoient pas dignes d'occuper mon âme; et en effet en peu de jours, je me trouve en état de prêcher les autres, et je reprends doucement le fil de mon carême interrompu seulement par quelques bouillons. Je n'ai point douté, Monsieur, que votre présence et votre conversation ne vous rendissent de bien meilleurs offices auprès de M. de la Trousse, que tout ce que je pourrois écrire. Pour le Père Bourdaloue, ce seroit mauvais signe pour Montpellier s'il n'y étoit pas admiré, après l'avoir été à la Cour et à Paris d'une manière si sincère et si vraie. Je comprends que ces endroits cousus par le sujet des nouveaux frères à la beauté ordinaire de ses sermons, font une augmentation considérable. C'est par ces sortes d'endroits tout pleins de zèle et d'éloquence qu'il enlève et qu'il transporte : il m'a souvent ôté la respiration par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours, et je ne respirois que quand il lui plaisoit de les finir, pour en recommencer un autre de la même beauté. Enfin, Monsieur, je suis assurée que vous savez ce que je veux dire, et que vous êtes aussi charmé de l'esprit, de la bonté, de l'agrément, et de la facilité du Père Bourdaloue dans la vie civile et commune, que charmé et enchanté de ses sermons. Je crois que vous saurez bien vous démêler de l'embarras de cette grande fête qui pourroit

causer tant de sacriléges, si, par une adresse et une habileté chrétienne et politique, vous ne preniez d'autres chemins que ceux de la violence. M. l'Abbé de Quincy, nommé à l'Evêché de Poitiers, n'a pas cru sa poitrine assez bonne pour s'acquitter de ses devoirs de la manière qu'il le voudroit, et a remis cet Evêché au Roi. Cette action est belle et rare, elle a éte fort louée. S. M. a mis à sa place M. de Tréguier, de notre Basse-Bretagne, député ici de la Province, très-saint Prélat, autrefois le Père Feuillant de l'Oratoire, qui très-canoniquement s'est consacré, aux dépens de sa poitrine fort large, à toutes les fatigues pastorales.

M. de Harlay et M. de Besons, ont rempli les deux places vides du Conseil, et M. de la Reynie et M. de Bignon sont devenus ordinaires. Ceux qui pourroient en avoir du chagrin, seront consolés alors qu'on y pensera le moins par la mort de quelque vieux Doyen. Vous savez qu'il y a un carrousel, où trente Dames et trente Seigneurs auront le plaisir de divertir la Cour à leurs dépens. Le pauvre Polignac, prêt à épouser Mademoiselle de Rambures, a trouvé, sur la proposition d'être Menin, que S. M. n'avoit pas encore pardonné à Madame sa mère, et le mariage a été rompu d'une manière désagréable. Mademoiselle de Rambures en a paru affligée; il faut espérer qu'il sera plus heureux à la troisième. M. Dangeau jouit à longs traits du plaisir d'avoir épousé la plus belle, la plus jolie, la plus jeune, la plus délicate, et la plus nymphe de la Cour. O

trop heureux d'avoir une si belle femme ! Il en faut croire Molière. L'endroit le plus sensible étoit de jouir du nom de *Bavière*, d'être *cousin de Madame la Dauphine*, de porter *tous les deuils de l'Europe par parenté*; enfin, rien ne manquoit à la suprême beauté de cette circonstance. Mais comme on ne peut pas être entièrement heureux en ce monde, Dieu a permis que Madame la Dauphine, ayant su que cette jolie personne avoit signé partout *Sophie de Bavière*, s'est transportée d'une telle colère, que le Roi fut trois fois chez elle pour l'apaiser, craignant pour sa grossesse. Enfin, tout a été effacé, rayé, biffé, M. de Strasbourg ayant demandé pardon, et avoué que sa nièce est d'une branche égarée et séparée depuis long-tems, et rabaissée par de mauvaises alliances, qui n'a jamais été appelée que *Lemestein*.

C'est à ce prix qu'on a fini cette brillante et ridicule scène, et en promettant qu'elle ne seroit point *Bavière*, ou qu'autrement ils ne seroient pas Cousins : or, vous m'avouerez qu'à un homme gonflé de cette vision, c'est une chose plaisante que dès le *premier pas retourner en arrière*. Vous pouvez penser comme les Courtisans charitables sont touchés de cette aventure ; pour moi j'avoue que tous ces maux qui viennent par la vanité, me font un malin plaisir. Ne me citez point, et croyez que je suis toujours une des personnes du monde qui vous estime et vous connoît le plus (c'est la même chose). Dites-nous quelquefois de vos nouvelles ; et si vous

voulez assurer le Père Bourdaloue de mes sincères respects, et M. de la Trousse de ma fidèle amitié, vous ferez plaisir à votre très-humble servante. Je voulois que notre Corbinelli mît là un mot, mais il m'est glissé des mains, je ne sais où le reprendre.

LETTRE 760.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 5 Avril 1687.

MA nièce de Montataire m'est venu voir aujourd'hui; et me parlant de vous, elle m'a fait une frayeur étrange, mon cher Cousin, de l'état où elle m'a dit qu'avoit été ma pauvre Nièce de Coligny. Il n'y a qu'un degré au-delà de ce qu'elle a été; et ce degré est si terrible, que je n'ose seulement y penser, et par rapport à elle, et par rapport à vous, mon Cousin, dont la vie feroit pitié sans cette douce et agréable société. Dites-moi donc vitement comment elle se porte, et comment vous vous portez. Je ne m'étonne pas que vous ne me fissiez point de réponse : Hélas ! mes pauvres enfans, vous aviez bien d'autres choses à faire. Vous avez présentement votre aimable Evêque. Je vous plains si vous n'êtes pas en état de profiter du séjour qu'il doit faire à Autun. Il m'avoit priée de lui écrire; mais je vous déclare que je n'en ferai rien : je suis étourdie et accablée de la beauté de son esprit. Je vis par hasard au moment qu'il partoit,

deux pièces toutes divines qu'il a faites, et à mesure que je les lisois, et que j'en étois charmée, je prenois ma résolution de n'écrire jamais à un tel homme. Qu'il revienne donc, s'il veut savoir ce que je pense. La douceur et la facilité de son esprit s'accommodent à ma foiblesse; l'éclat en est caché par sa modestie et par sa bonté. Voilà l'état où je suis pour votre Prélat, et pour vous dans une véritable peine de celles que vous et ma Nièce avez souffertes.

Le Roi s'en va le 20 à Luxembourg voir cette belle conquête. Il y va en onze jours, il y séjournera trois jours, et en mettra onze à revenir. Cela pourra aller jusqu'au 20 de Mai. M. le Dauphin, Madame la Duchesse, Madame la Princesse de Conti et plusieurs autres Dames feront le voyage. Madame la Dauphine ne partira point de Versailles. Le Roi mène peu de troupes, et la moitié de sa garde.

LETTRE 761.

Au même.

à Paris, ce 25 Avril 1687.

Je commence ma lettre aujourd'hui, et je ne l'acheverai qu'après avoir entendu demain l'oraison funèbre de M. le Prince, par le Père Bourdaloue. J'ai vu M. d'Autun, qui a reçu votre lettre, et le fragment de celle que je vous écrivois. Je ne sais si cela étoit assez bon pour lui envoyer ici: ce qui

est bon à Autun, pourroit n'avoir pas les mêmes grâces à Paris. Toute mon espérance est qu'en passant par vos mains, vous l'aurez raccommodé, car ce que j'écris en a besoin. Quoi qu'il en soit, mon Cousin, cela fut lu à l'hôtel de Guise; j'arrivai en même tems, on me voulut louer, mais je refusai modestement les louanges, et je grondai contre vous et contre M. d'Autun. Voilà l'histoire du fragment. Vos réflexions sont tristes et justes sur la déroute de la maison de Créqui. Canaples reste seul des trois frères après toutes ses tribulations et tous ses maux, que vous marquez si bien. Mais il y a un petit Blanchefort resté du naufrage, revenu glorieux de Hongrie, beau, bien fait, sage, honnête, poli, et affligé sans être abattu des malheurs de sa maison, qui trouve tous les chemins bien préparés à le recevoir agréablement dans le monde *. Il fera peut-être une aussi grande fortune que ses pères, se voyant présentement à la hauteur de tous les autres. Rien, à mon avis, n'est meilleur pour être honnête homme, que d'avoir à recommencer une fortune toute entière.

Je suis persuadée comme vous que la destinée de la pauvre Duchesse d'Estrées auroit été changée si elle avoit été attachée à la vôtre. La dignité lui a porté malheur, et l'a livrée à l'apoplexie, qui a commencé à l'attaquer par la perte de son aimable

* Ce jeune Blanchefort mourut en 1696. On trouvera à sa date une lettre de Madame de Sévigné sur cette perte, lettre qui n'avoit point encore paru.

esprit; ce qui est, à mon sens, un plus grand malheur que la mort.

Je suis charmée et transportée de l'Oraison funèbre de M. le Prince, faite par le Père Bourdaloue. Il s'est surpassé lui-même, c'est beaucoup dire. Son texte étoit : *Que le Roi l'avoit pleuré, et dit à son peuple : Nous avons perdu un Prince qui étoit le soutien d'Israël.*

Il étoit question de son cœur qui est enterré aux Jésuites. Il en a donc parlé, et avec une grâce et une éloquence qui entraîne, ou qui enlève, comme vous voudrez. Il fait voir que son cœur étoit solide, droit et chrétien. *Solide*, parce que dans le haut de la plus glorieuse vie qui fût jamais, il avoit été au-dessus des louanges; et là il a passé en abrégé toutes ses victoires, et nous a fait voir comme un prodige, qu'un héros en cet état fût entièrement au-dessus de la vanité et de l'amour de soi-même. Cela a été traité divinement.

Un cœur droit. Et sur cela, il s'est jeté sans balancer tout au travers de ses égaremens, et de la guerre qu'il a faite contre le Roi. Cet endroit qui fait trembler, que tout le monde évite, qui fait qu'on tire les rideaux, qu'on passe des éponges, il s'y est jeté lui à corps perdu, et a fait voir par cinq ou six réflexions, dont l'une étoit le refus de la souveraineté de Cambray, et de l'offre qu'il avoit faite de renoncer à tous ses intérêts, plutôt que d'empêcher la paix, et quelques autres encore, que son cœur dans ces déréglemens étoit droit, et qu'il

étoit emporté par le malheur de sa destinée, et par des raisons qui l'avoient comme entraîné à une guerre et à une séparation qu'il détestoit intérieurement, et qu'il avoit réparées de tout son pouvoir après son retour, soit par ses services, comme à Tollus, Senef, etc., soit par les tendresses infinies, et par les désirs continuels de plaire au Roi, et de réparer le passé. On ne sauroit vous dire avec combien d'esprit tout cet endroit a été conduit, et quel éclat il a donné à son héros, par cette peine intérieure qu'il nous a si bien peinte, et si vraisemblablement.

Un cœur chrétien. Parce que M. le Prince a dit dans ses derniers tems, que malgré l'honneur de sa vie à l'égard de Dieu, il n'avoit jamais senti la foi éteinte dans son cœur; qu'il en avoit toujours conservé les principes; et cela supposé, parce que le Prince disoit vrai, il rapporte à Dieu ses vertus mêmes morales, et ses perfections héroïques qu'il avoit consommées par la sainteté de sa mort. Il a parlé de son retour à Dieu depuis deux ans, qu'il a fait voir noble, grand et sincère; et il nous a peint sa mort avec des couleurs ineffaçables dans mon esprit et dans celui de l'auditoire, qui paroissoit pendu et suspendu à tout ce qu'il disoit, d'une telle sorte qu'on ne respiroit pas. De vous dire de quels traits tout cela étoit orné, il est impossible, et je gâte même cette pièce par la grossièreté dont je la croque. C'est comme si un barbouilleur vouloit toucher à un tableau de Raphaël. Enfin,

mes chers enfans, voilà ce qui vous doit toujours donner une assez grande curiosité pour voir cette pièce imprimée. Celle de M. de Meaux l'est déjà. Elle est fort belle et de main de maître. Le parallèle de M. le Prince et de M. de Turenne est un peu violent *: mais il s'en excuse en niant que ce soit un parallèle, et en disant que c'est un grand spectacle qu'il présente de deux grands hommes que Dieu a donnés au Roi, et tire de là une occasion fort naturelle de louer Sa Majesté, qui sait se passer de ces deux grands Capitaines, tant est fort son génie, tant ses destinées sont glorieuses. Je gâte encore cet endroit; mais il est beau. Adieu, mon Cousin; je suis lasse, et vous aussi. Je t'embrasse, ma Nièce, et ton petit de Langhac.

* Il paroît que la Cour avoit trouvé mauvais que Bossuet eût mis à côté et comme au niveau d'un Prince du sang, un Gentilhomme, même un *Bouillon*. — C'est cela qu'on appeloit un parallèle *violent*. Encore avoit il été retouché pour l'impression, s'il faut croire une autre lettre écrite à Bussy (tome VI) nous trouvons aujourd'hui tout cela un peu étrange, mais tel étoit l'esprit du tems. Telle étoit la servitude raffinée des Courtisans de Louis XIV.

LETTRE 762.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Président* DE MOULCEAU.

à Paris, lundi 29 Avril 1687.

Vous aimez donc mes lettres, j'en suis ravie, Monsieur; en voici une qui en vaut cent. Il y a un mois que ma triomphante santé est un peu attaquée : un peu de colique, un peu de rhumatisme, un peu de chagrin; par conséquent, tout cela me pourroit dispenser de vous écrire; mais j'aimerois mieux mourir, qu'un autre que moi vous eût mandé que M. le Prince de Conti est enfin revenu à la Cour; il est ce soir à Versailles, et le Roi, comme un véritable père, l'a fait revenir auprès de lui, après l'avoir exilé quelque tems pour lui donner le loisir de faire des réflexions. Il les a faites sans doute, et la Cour sera bien parée et bien brillante de son retour. Sa Majesté fait des Chevaliers à la Pentecôte, mais ce n'est qu'une promotion de famille : M. de Chartres, M. le Duc de Bourbon, M. le Prince de Conti, M. du Maine, sans plus : tous les autres prétendans prendront patience, s'il leur plaît : ce n'est pas sans chagrin qu'ils verront leurs espérances reculées. M. le Duc de la Vieuville est Gouverneur de M. le Duc de Chartres. Madame de Polignac, qui n'est point Mademoiselle d'Alerac, vint voir hier Madame de Grignan. Elle

étoit brillante, vive, toute entêtée de la grandeur de la maison de Polignac, en aimant le nom et les personnes, se chargeant de la fortune des deux frères, et ayant soutenu fort généreusement et avec courage la première improbation du Roi; et elle a pris son tems; elle a mis de bons ouvriers en campagne; et enfin, au lieu de les abandonner, comme les femmes du commun, elle s'est fait un point d'honneur de les remettre bien à la Cour. Je vous réponds qu'elle rétablira et ressuscitera cette maison : voilà ce que la Providence leur gardoit, et c'est ce qui nous empêchoit de pouvoir lire distinctement ce qu'elle avoit écrit pour Mademoiselle d'Alerac. Adieu, Monsieur, aimez-moi, vous le devez. J'aime votre esprit, votre mérite, votre sagesse, votre folie, votre vertu, votre humeur, votre bonté, enfin, tout ce qui est en vous, et vous souhaîte toute sorte de bonheur, et à cette jolie couvée qui est sous votre aile, et qui vous doit donner tant de plaisir et de consolation. Tout ce qui est ici vous salue, et notre *ami* ne sait rien de cette lettre précipitée. Je parlerai bien de vous avec Bourdaloue. Madame Dangeau, ci-devant Bavière, est toute sage, toute aimable, et rend son mari heureux : il n'auroit tenu qu'à elle de le rendre bien ridicule.

LETTRE 763.

Madame de SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Paris, ce dernier de Mai 1687.

Il faudroit n'avoir jamais été à la campagne, pour ignorer la signification du mot *glaner* *. C'est une petite consolation que la Providence donne aux pauvres dont nous sommes l'exemple, quand nous allons ramasser de petites parties égarées. Je ne sais comment vous vous trouvez de vos terres. Pour moi, mon Cousin, je trouve qu'il n'y a que vivre dans les nôtres qui pût nous tirer d'affaire. Mais quand on est engagé ailleurs, il est comme impossible de transporter nos revenus.

Nous attendons le Roi dans six jours. Il a vu ces merveilleuses fortifications de Luxembourg, et ses nouveaux sujets l'ont vu en très-parfaite santé. M. de Lavardin n'est pas prêt de partir. Le Pape a remis sur pied une ancienne bulle par où il ôte les immunités et toutes les franchises aux Princes souverains, en vertu de quoi il fait faire le procès aux criminels qui se sont trouvés dans le palais de la Reine de Suède. Vous voyez bien qu'il faut que cette fusée soit démêlée avant le départ de l'Ambassadeur. J'embrasse ma chère Nièce, et je comprends le plaisir qu'elle peut trouver à changer,

* Bussy se sert de ce terme en parlant d'une tournée qu'il a faite chez quelques-uns de ses fermiers, pour en tirer de l'argent.

pourvu que ce soit pour peu de tems ; elle en trouvera votre conversation plus agréable. On s'accoutume quelquefois trop aux meilleures choses, et on en sent mieux le prix en s'en éloignant un peu; je dis un peu, car il lui seroit trop cruel de n'être pas avec vous quand elle y peut être. Demandez à notre ami Corbinelli si je dis vrai. Au reste, ce que vous m'avez envoyé de vous par votre dernière lettre me plaît fort. Mon Dieu ! mon Cousin, que vous avez d'esprit ! et quel dommage que vous n'ayez été heureux ! Car la prospérité qui fait toujours briller, nous auroit donné le plaisir de voir ce que vous eussiez fait avec elle. Il est vrai aussi que vous n'auriez pas eu le loisir de vous amuser comme vous faites. Vous auriez fait de plus grandes choses qui auroient élevé votre maison; mais vous n'auriez pas eu lieu de réjouir vos amis. C'est là qu'on peut dire qu'à quelque chose malheur est bon. Pour moi, je vous admire.

Ma fille vous fait bien des amitiés. Il me semble vous avoir déjà mandé qu'après avoir été la belle Magdelonne, elle étoit enfin devenue la Comtesse de Pimbêche. Voilà ce que font toujours les procès.

LETTRE 764 ".

Du Comte DE BUSSY *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Chaseu, ce 4 Juin 1687.

A MON retour de Forléans, de Bussy et de Dijon, j'ai trouvé ici votre lettre, Madame, qui m'a fait bien aise. Je tire plus de mes terres à proportion que vous ne tirez de Bourbilly, parce que je suis sur les lieux, et que vous en êtes éloignée. Comme vous dites, Madame, on vit de ses revenus quand on les consomme soi-même; et transportés, ils ne reviennent presque à rien. Pour ce que vous me mandez, que quand on est engagé à la Cour, il est comme impossible d'y transporter ses revenus, je vous dirai que j'en demeure d'accord. Mais voulez-vous que je vous donne un remède à cela? Faites-vous exiler, Madame, la chose n'est pas si difficile qu'on pense; et vous userez vos denrées à Bourbilly. Ce que vous avez fait pour vos enfans, Madame, est de fort bon sens et fort humain, et même selon Dieu. En les établissant vous vous êtes insensiblement dépouillée des biens de la terre, que vous aurez moins de peine à quitter quand il le faudra.

Comme le Pape est un grand homme de bien, il est fort entier dans ses résolutions; et quand il est bien persuadé qu'il a raison, rien ne le sauroit faire changer. Il est vrai qu'il est fâcheux de trouver en

son chemin de ces saints opiniâtres : mais sa vie est si sainte, que les Rois chrétiens se décrieroient s'ils se brouilloient avec lui. Il faut dire la vérité aussi; les franchises sont odieuses quand elles vont à rendre les crimes impunis. Il est de la gloire d'un grand Pape de réformer cet abus, et même de celle d'un grand Roi de ne s'en pas trop plaindre *.

Je crois comme vous, Madame, que votre Nièce m'a retrouvé meilleur après son absence. Il y a long-tems que j'ai dit sur l'amour, et c'est la même chose sur l'amitié :

La longue absence en amour ne vaut rien.
Mais si tu veux que ton feu s'éternise,
Il faut se voir et quitter par reprise :
  Un peu d'absence fait grand bien.

* Louis XIV étoit loin de penser comme Bussy. Lavardin partit, et, comme on sait, entra dans Rome, avec une escorte ou une suite de mille hommes armés, avec lesquels il se remit en possession du quartier et de tous les anciens priviléges des Ambassadeurs. Il fut excommunié : mais le Pape fut forcé de céder. La violence et la hauteur avec laquelle cette affaire fut traitée, ne contribuèrent pas peu (suivant la remarque de Hénault) à fortifier la ligue d'Augsbourg, qui dès l'année précédente s'étoit formée, et qui fut conclue au commencement de celle-ci, pendant le carnaval de Venise.

LETTRE 765.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 17 Juin 1687.

JE ne m'amuserai point, mon Cousin, à répondre à vos réponses, quoique ce soit la suite d'une conversation. Je veux commencer par vous dire avec douleur, que vous avez perdu votre bon et fidèle ami M. le Duc de Saint-Aignan. Sept ou huit jours de fièvre l'ont emporté, et l'on peut dire qu'il est mort bien jeune, quoiqu'il eût, à ce qu'on dit, quatre-vingts ans. Il n'a senti, ni dans l'esprit, ni dans l'humeur, ni dans le corps, les tristes incommodités de la vieillesse. Il a toujours servi le Roi à genoux avec cette disposition * que les gens de quatre-vingts ans n'ont jamais. Il a eu des enfans depuis deux ans. Enfin, tout a été prodige en lui. Dieu veuille le récompenser de ce qu'il a fait pour l'honneur et pour la gloire du monde. J'ai senti vivement cette mort, par rapport à vous. Il vous a aimé fidèlement. Vous étiez son frère d'armes, et la Chevalerie vous unissoit. Il vous a rendu des services que nul autre Courtisan n'auroit osé, ni voulu vous rendre. Il a fait profession d'une amitié qui n'a point eu d'exemple depuis long-tems. Il avoit un air et une manière qui paroit la Cour.

* *Disposition* signifie en cet endroit l'avantage d'être *dispos* : acception qui n'est plus usitée.

Quand la mode viendroit de faire des parallèles dans les Oraisons funèbres *, je n'en souffrirai jamais dans la sienne; car il étoit assurément unique en son espèce, et un grand original sans copie.

Nous avons lu avec douleur ce que vous avez écrit au Roi. En voulant le toucher, vous nous avez pénétrés. Ce n'étoit pas à moi que vous visiez. Plût à Dieu que cette lettre eût fait sur le cœur de Sa Majesté l'effet qu'elle a fait dans le nôtre! Ce que vous lui représentez en est bien digne. Il y a des endroits touchans et des tours pour le porter à vous secourir, qui ne sont que trop singuliers, trop pressans, et trop véritables : c'est ce qui nous tue. Cette lettre a été reçue, et ce n'est pas la faute de votre pauvre ami, ni la vôtre, si elle ne vous attire pas des grâces. Il est vrai que vos malheurs, quoique très-grands, sont au-dessous de votre courage.

Adieu, mon cher Cousin, je finis en vous embrassant et cette chère Coligny. Si nous sommes assez heureux pour vous revoir ici, nous en aurons une véritable joie, et nous vous ferons demeurer d'accord, que si quelquefois *un peu d'absence fait grand bien*, une trop longue fait grand mal. La belle Comtesse est contente et ravie que vous l'aimiez sous toutes sortes de noms. Elle vous supplie, père et fille, de continuer, elle le mérite par la manière dont elle est pour vous.

* On voit que ceci est un trait indirect contre Bossuet. *V.* ci-dessus la lettre du 25 Avril et la note.

LETTRE 766.

Du Comte DE BUSSY *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Chaseu, ce 20 Juin 1687.

VOUS avez eu raison, Madame, d'interrompre nos conversations pour me parler de mon cher ami. Pour moi j'en parle à tout le monde; mais je vous veux dire sur son sujet des choses que je ne dis point aux autres. Il y a plus de quarante ans que nous étions frères d'armes, comme vous dites, et cette amitié dura quinze ou seize ans sans avoir de commerce ensemble. Il y a trente ans que nous nous rassemblâmes à la Cour, lui premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, et moi Mestre-de-Camp-Général de la Cavalerie. Ce fut dès ce tems-là que mon ami me trouvant persécuté de mauvais offices auprès du Roi, commença à déclarer à Sa Majesté, qu'il étoit mon ancien ami, et qu'il lui répondoit, non-seulement de ma fidélité à son service, mais de mon respect infini pour sa personne. Pendant les treize mois que je fus en prison, il ne se passa point de semaine qu'il ne dit quelque chose au Roi sur mon sujet, et souvent avec une hardiesse pardonnable seulement à l'amitié qu'il avoit pour moi. Voilà l'ami que j'ai perdu, Madame: jugez s'il y a un homme plus à plaindre que moi, ni un homme plus à estimer que lui. Car enfin, avec tout le mérite qu'il avoit à mon égard, il avoit

de l'esprit, un courage extraordinaire, et un cœur comme l'ont les grands Rois.

LETTRE 767.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 28 Juillet 1687.

On ne peut faire un plus beau et un plus juste panégyrique, mon Cousin, que celui que vous faites de votre preux et de votre généreux ami le feu Duc de St.-Aignan. Vous nous faites voir en même tems un cœur plein de tendresse et de reconnoissance qui mérite aussi qu'on fasse votre éloge. Je sentis d'abord cette perte pour l'amour de vous; et quelque sensible que vous y soyez maintenant, vous la sentirez encore davantage si vous venez en ce pays-ci, ne trouvant plus cet admirable ami entre le Roi et vous. Je garderai soigneusement la lettre qui contient l'éloge, *sans parallèle*, de votre généreux ami. Elle fait connoître la perfection de vos deux cœurs, et elle me sert comme d'une promesse qui me fait tenir dans votre amitié une partie de celle que vous aviez pour M. de Saint-Aignan. Cette succession d'un côté est fort triste, mais de l'autre fort agréable. La Gazette vous aura fait savoir l'élévation de M. de Beauvilliers et de tous les autres. Pour moi je me fusse bien passée de vous le dire : c'est un redoublement de malheur d'en voir tant d'autres heureux. N'est-il pas vrai, ma chère Nièce? les

Italiens disent sagement : *Non ti invidio, No, ma piango al mio.*

Je ne sais si j'en demeure là, moi; car il me semble que non-seulement je me plains, mais encore que j'envie les autres. La morale sévère de notre ami Corbinelli me va gronder : je m'enfuis.

LETTRE 768.

Du Comte DE BUSSY *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Cressia, ce 6 Août 1687.

JE ne doutois pas, Madame, que vous n'eussiez fait réponse à ma dernière lettre de Chaseu ; je viens de la recevoir : cependant je vous écrivis d'ici, il y a deux jours. Je suis bien aise que vous soyez contente de mon cœur sur le sujet de mon pauvre ami, et je vous confirme la donation de la place qu'il y avoit. Il est vrai, Madame, que je ne trouverai jamais un Saint-Aignan entre le Roi et moi. Je n'ai point vu la Gazette; ainsi je ne sais ce qu'on a fait pour M. de Beauvilliers et pour les autres. Au commencement de ma disgrâce, je sentois vivement ces élévations. Je n'étois pas encore bien tué; mais le tems et ma résignation m'ont donné le coup de grâce; et les Maréchaux de France que l'on fait présentement me font aussi peu de peine que ceux que fit Henri IV, ou que ceux que fera M. le Duc de Bourgogne.

LETTRE 769.

Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Paris, ce 2 Septembre 1687.

JE viens de recevoir vos lettres de Cressia, mon cher Cousin, qui m'ont donné quelque consolation, car je suis accablée de tristesse; j'ai vu mourir depuis dix jours mon cher oncle : vous savez ce qu'il étoit pour sa chère Nièce. Il n'y a point de bien qu'il ne m'ait fait, soit en me donnant son bien tout-à-fait, soit en conservant et en rétablissant celui de mes enfans. Il m'a tirée de l'abîme où j'étois à la mort de M. de Sévigné : il a gagné des procès; il a remis toutes mes terres en bon état; il a payé nos dettes; il a fait la Terre où demeure mon fils, la plus jolie et la plus agréable du monde; il a marié mes enfans : en un mot, c'est à ses soins continuels que je dois la paix et le repos de ma vie. Vous comprenez bien que de si sensibles obligations, et une si longue habitude, font souffrir une cruelle peine, quand il est question de se séparer pour jamais. La perte qu'on fait des vieilles gens n'empêche pas qu'elle ne soit sensible, quand on a de grandes raisons de les aimer, et qu'on les a toujours vus. Mon cher oncle avoit quatre-vingts ans; il étoit accablé de la pesanteur de cet âge; il étoit infirme et triste de son état. La vie n'étoit plus qu'un fardeau pour lui. Qu'eût-on donc voulu lui souhaiter?

Une continuation de souffrances ! Ce sont ces réflexions qui m'ont aidé à me faire prendre patience. Sa maladie a été d'un homme de trente ans ; une fièvre continue, une fluxion sur la poitrine. En sept jours, il a fini sa longue et honorable vie, avec des sentimens de piété, de pénitence et d'amour de Dieu, qui nous font espérer sa miséricorde pour lui. Voilà, mon Cousin, ce qui m'a occupée et affligée depuis quinze jours. Je suis pénétrée de douleur et de reconnoissance.

Nos cœurs ne sont point ingrats, car je me souviens de tout ce que la reconnoissance et l'amitié vous fit penser et écrire sur le mérite et sur les qualités de M. de Saint-Aignan. Nous sommes bien loin d'oublier ceux à qui nous sommes obligés. J'ai trouvé votre rondeau fort joli : tout ce que vous touchez est toujours d'un agrément qui ne se peut comparer à nul autre, quand même votre cœur n'est pas de la partie ; car je comprends que la galanterie est demeurée dans votre esprit, sans que les charmes de l'aimable Toulonjon fassent une grande impression sur votre cœur. Je ne doute pas des beaux titres que vous avez trouvés dans les archives de la maison de Coligny. Il y a bien des réflexions à faire sur les restes de ces grands personnages, dont les biens sont passés en d'autres mains.

LETTRE 770.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

A Nevers, samedi 20 Septembre 1687,
à six heures du soir.

J'ai reçu ce matin votre lettre à la Charité; vous avez mal jugé de nos gîtes : nous ne savons ce que c'est que Pont-Agasson, nous vînmes à Milly. Vous devez encore faire des excuses au tems que vous avez accusé de trahison : jamais, je dis jamais, il n'en fut un plus parfait, plus solide et plus sincère, car les brouillards du matin ne nous ont pas même laissées dans l'incertitude pour les chemins; c'est une chose extraordinaire que leur beauté : on n'arrête pas un seul moment, ce sont des mails et des promenades partout, toutes les montagnes aplanies, la rue d'Enfer, un chemin de Paradis; mais non, car on dit que le chemin en est étroit et laborieux, et celui-ci est large, agréable et délicieux. Les Intendans ont fait des merveilles, et nous n'avons cessé de leur donner des louanges. Si jamais j'allois à Lyon, Dieu me préserve d'une autre route. Nous voici à Nevers; nous pensions aller demain à Moulins; mais une Madame Ferret, que nous connoissons, vient d'envoyer à Mme. de Chaulnes celui qui nous logera, pour accourcir notre voyage de deux jours : puisqu'au lieu d'aller à Moulins et puis à Bourbon, nous allons demain droit à Bourbon, nous n'avons que dix lieues à faire, et voyez

quelle avance; cela me plaît tellement, qu'outre l'attachement que j'ai de bonne foi pour Madame de Chaulnes, qui n'auroit pas fait ce voyage sans moi, et la commodité infinie pour le petit bateau d'être attaché au grand, la certitude de ne pas perdre un moment, et de vous voir revenir au-devant de nous, me fait préférer, pour cette fois, les eaux de Bourbon à celles de Vichi : je vous remercie mille fois de vos soins et de vos bons avis; l'eau de Bourbon ressemble tout-à-fait, quoi que l'on dise, à celle de Vichi : je suis toute portée pour la douche; il y a vingt-deux lieues d'ici à Vichi, je coucherai demain à Bourbon : tout contribue à me faire prendre ce parti; si vous étiez ici, vous me diriez : Allez à Bourbon, la Providence le veut. J'y vais donc avec plaisir, et même avec confiance : si j'avois consulté M. Fagon, il m'y auroit envoyée, et m'y voilà : rien n'est égal aux soins de Madame la Duchesse de Chaulnes pour moi; elle ne me dit rien; mais je vois la joie qu'elle a que nous soyons ensemble. Je ne suis pas surprise que Savigny (1) vous ait paru beau, c'est une situation admirable. S'il y a de vos lettres à Moulins, elles viendront à Bourbon. Je suis impatiente de savoir des nouvelles de la santé du Roi, de celle de M. de Grignan, de ses affaires, des vôtres : rien ne peut me détourner de ces pensées. Je souhaite que vous ayez mandé à mon fils la route de M. de Chaulnes, afin

(1) Terre à quatre lieues de Paris, qui appartenoit alors à M. le Marquis de Vins.

qu'il aille au-devant de lui à Fougères. Mandez, je vous prie, de mes nouvelles à M. et à Madame de Coulanges; je ne puis douter de l'intérêt qu'ils y prennent. Adieu, ma très-aimable, je suis toute pleine et toute occupée de votre amitié et de l'attention que vous avez à ma santé.

LETTRE 771.

A la même.

A Bourbon, lundi 22 Septembre 1687.

Nous arrivâmes hier au soir ici de Nevers, d'où je vous avois écrit. Il est vrai, mon enfant, que nous vînmes en un jour, comme on nous l'avoit promis; mais quel jour! quelles dix lieues! nous marchâmes dès la pointe du jour jusqu'à la nuit fermée, sans avoir que deux heures justes pour dîner; une pluie continuelle, des chemins endiablés, souvent à pied, de peur de verser dans des ornières effroyables; et tout cela ensuite de cinq journées délicieuses, éclairées du soleil, dans un pays et des chemins faits exprès; je crois être dans un autre climat, un pays bas et couvert comme la Bretagne, enfin une sombre forêt où le soleil ne luit que rarement. Nous y fûmes reçues par cette Madame Ferret de Bretagne : nous sommes logées où étoient Madame de Montespan, Madame d'Usez, Madame de Louvois. Nous avons bien dormi, nous avons vu les petits brouillards, nous

avons été à la messe aux Capucins, nous avons reçu les complimens de Madame de Fourci, de Madame de Nangis, de Mademoiselle d'Armentières : nous avons un médecin qui me plaît; c'est Amiot, qui connoît et estime Alliot, et qui est adorateur de notre bon homme Jacob; il a été six mois avec lui à l'hôtel de Sully, pendant que M. de Sully se mouroit. Madame de Verneuil m'avoit fort priée de le prendre, je l'avois oublié; parlez-en, si vous voulez, à Madame de Sully et à M. de Coulanges; c'est son intime, il traitoit Madame de Louvois : c'est un homme raisonnablement ennemi de la saignée, et qui approuve nos Capucins; il m'assure que tous mes petits maux viennent de la rate, et que les eaux de Bourbon y sont spécifiques : il aime fort Vichi; mais il est persuadé que celles-ci me feront pour le moins autant de bien : quant à la douche, il me la fera donner si délicatement, qu'il ne veut point du tout me la donner. Il pense, comme Alliot, que ce remède est trop violent, et plutôt capable d'alarmer les nerfs que de les guérir; il dit qu'en purgeant les humeurs, c'est de quoi suffire à tout, avec les sueurs que les eaux et les bains chauds me donneront. Cet homme parle de bon sens, il me conduira avec une attention extrême, et vous rendra compte de tout. Comme il va s'établir à Paris, vous jugez bien qu'il n'a pas envie d'y porter des reproches de ce pays-ci. Le mal de Madame de Chaulnes n'est pas à négliger; ces eaux y sont bonnes ; nous sommes logées

commodément, et l'une près de l'autre : mais on peut dire en gros de ce lieu, *qu'il n'eut jamais du Ciel un regard amoureux*. La Providence m'y a conduite par la main, en tournant les volontés, et faisant des liaisons comme elle a fait. Je vous consulte toujours intérieurement, et il me semble que vous me dites : Oui, c'est ainsi qu'il faut faire, vous ne sauriez vous conduire autrement.

Ah, mon Dieu, que je suis lasse de parler de moi ! mais vous le voulez ; Dieu merci, je m'en vais parler de vous ; je reçois votre lettre du jeudi 18. Je vois, ma très-aimable, que vous allez à Versailles : je vois le sujet qui arrête M. de Grignan, et dans quelle conjoncture. Vous croyez bien que je ne suis pas assez ridiculement occupée de moi, pour négliger un instant de songer à vous et à tout ce qui a rapport à vous : c'est une pensée habituelle ; en sorte que vous auriez peine à me trouver sans ce fond, qui est dans mon cœur ; mais comme il y a beaucoup à penser, je pense beaucoup aussi, et par malheur bien inutilement. Je voudrois bien savoir comme se porte M. de Grignan, et comme vous êtes vous-même : je suis effrayée de ces fièvres que je crains que vous ne preniez à Versailles ; on mande ici que tout en est plein. Dieu vous conserve, mon enfant ; j'embrasse le Marquis ; un souvenir à M. et à Madame de Coulanges : s'ils ont envie de savoir de mes nouvelles, ils n'ignorent pas où il faut en demander. Je sais que Madame de Coulanges va s'établir à Brevanes : quel plaisir

d'être à la campagne! j'en aurai grand besoin au sortir d'ici.

Madame de Chaulnes a des soins de moi dont vous seriez surprise : elle vous fait mille amitiés, et vous nomme à tout moment; la belle Comtesse se trouve naturellement dans ce qu'elle me dit; enfin, ce nom est toujours avec nous. Je vous remercie, ma très-chère, de votre sel végétal, je m'en servirai; vous êtes trop bonne et trop appliquée à votre pauvre maman; elles ne sont point accoutumées, les mamans, à ces aimables douceurs : je doute que jamais on ait aimé sa fille de la manière dont je vous aime : quoi qu'il en soit, vous me rendez trop heureuse, et je dois bien souffrir tous les malheurs qui sont attachés à ces sortes de tendresses si sensibles.

LETTRE 772.

A la même.

à Bourbon, jeudi 25 Septembre 1687.

J'ai reçu votre lettre du lundi 22; elle m'a donné un grand soulagement, ma très-chère, en m'apprenant les bonnes et sages résolutions que vous avez prises pour cet hiver. Je comprends aisément que vous n'y manquerez pas d'affaires, vous y aurez un bon solliciteur, et un hôte bien agréable; je crains bien qu'il ne m'efface : c'est justement le contraire de ce que vous aviez l'hiver passé; il seroit difficile d'en soutenir souvent le poids; si

vous pouviez le faire, ce seroit un grand plaisir. Mais je ne sais comme on peut inhumainement peser sur les gens qu'on doit aimer; je voudrois bien qu'il dépendît de moi de donner un meilleur exemple; si jamais je le puis, je vous assure que je n'y manquerai pas. Je vois bien les honnêtetés de Sa Majesté, mais je voudrois avoir appris autre chose : Dieu est le maître : vous m'avez fermé la bouche sur la plainte, en me faisant souvenir de qui on se plaint. Le quinquina a fait, à l'égard du Roi, ses miracles ordinaires. Madame la Maréchale de Rochefort mande à Madame de Nangis la maladie de M. le Duc de Bourgogne, dont elle paroît extrêmement inquiète.

Vous voulez savoir de mes nouvelles, elles sont tout-à-fait bonnes. Il y a deux jours que je prends des eaux, elles sont douces, et gracieuses, et fondantes; elles ne pèsent point : j'en fus étonnée et gonflée le premier jour; mais aujourd'hui je suis gaillarde; on les rend de tous les côtés, point d'assoupissement, point de vapeurs : si je continue à m'en trouver si bien, je ne me servirai point de celles de Vichi, que l'on fait venir ici en un jour; jamais union ne fut si parfaite entre deux rivales. On les fait réchauffer dans le puits le plus bouillant de ceux qui sont ici, on les fait boire comme les autres; celles-ci reçoivent celles-là dans leur sein; c'est cela qui s'appelle précisément le même degré de chaleur; car les bouteilles y sont, comme dans leur propre maison. J'étois dégoûtée du réchauffe-

ment de Paris avec de méchans fagots froids; mais la chaleur d'ici me plaît infiniment, et l'on y fait la vie des eaux, qui est toute uniforme et toute appliquée à la santé. Nous sommes les plus saines, Madame de Chaulnes et moi; Madame de Nangis fait mourir de pitié de ses coliques d'estomac dont elle tombe en convulsions; Mademoiselle d'Armentières dans une langueur qui paroît à son dernier période; Madame de Fourci, revenant de Vichi, et disant qu'elle vient achever de se guérir à Bourbon; et cette guérison, c'est qu'elle dort, ou veut dormir trois heures après son dîner, et que, pendant ce tems, ses jambes sont de laine; elle ne se soutient que vers les quatre heures, et c'est tous les jours à recommencer, et elle est si contente, qu'elle en fait pitié. Le frère de votre Berthelot est dans un état déplorable, un reste affreux d'apoplexie : ce qu'il y a de plus fâcheux ici, c'est de ne voir que de ces sortes de malades; les bains en remettent quelques-uns, et laissent les autres. Je me trouve si bien, par comparaison, que je ne devrois point quitter un lieu où je suis la plus heureuse. Madame la Duchesse de Chaulnes est sur la même ligne; rien n'est pareil aux soins qu'elle a de moi; elle songe plus à ma santé qu'à la sienne; et parce qu'elle m'a détournée de Vichi, c'est elle qui fait venir ici les eaux de Vichi, pour en prendre, si on le juge à propos : celles de Bourbon l'emportent de mille lieues, si on en croit les médecins d'ici; cependant nous verrons. Il est constant que

ceux qui en ont pris, s'en sont trouvés comme à Vichi. Madame Bel..... est ici : demandez aux Colberts ce que c'est que cette femme; ses aventures et ses malheurs sont pitoyables; c'est elle qui s'est trouvée parfaitement bien de Vichi à Bourbon. Ne soyez point en peine de moi, ma chère Comtesse; Amiot se fait un grand honneur de nous gouverner, et seroit bien fâché d'en recevoir des reproches cet hiver. J'embrasse M. de Grignan de tout mon cœur; tous ses intérêts sont les miens, je tiens à vous et à lui par mille chaînes. Je plains le Chevalier de son état triste et accablant. Mon Marquis, je vous aime. Je reviens à vous, ma très-aimable, vous vous doutez bien à peu près de quelle manière je suis occupée de ce qui vous touche.

LETTRE 773.

A la même.

à Bourbon, samedi 27 Septembre 1687.

IL y a des heures où l'on peut écrire, celle-ci en est une. J'ai reçu votre lettre avec cette joie et cette émotion que vous connoissez; car il est certain que vous m'aimez : il y a ici une fille qui veut se mêler d'aimer sa maman; mais quoi qu'elle fasse et dise fort joliment, elle est cent pas derrière vous; c'est Madame de Nangis *. On voit ici des gens estropiés et à demi-morts, qui cherchent du secours

* Fille de la Maréchale de Rochefort.

dans

dans la chaleur bouillante de ce puits; les uns sont contens, les autres non; une infinité de restes ou de menaces d'apoplexie : c'est ce qui tue. J'ai envoyé prendre des eaux à Vichi, comme fit M. Fagon pour sa femme, et bien d'autres tous les jours : elles sont réchauffées d'une manière qui me plaît : elles ont le même goût, et quasi la même force qu'à Vichi; elles font leur effet, et je l'ai senti ce matin avec plaisir. J'en prendrai huit jours, comme le veut Alliot (1), et ne serai point douchée, selon l'avis d'Amiot (2), qui vous en dit les raisons. Quand vous aurez lu tout son grimoire, vous n'en saurez pas davantage; envoyez-le, si vous voulez, à Alliot : cependant j'irai mon train, je retomberai samedi dans les eaux de Bourbon, je prendrai des bains délicieux; et un peu avant que l'heure finisse, Amiot prétend y mettre un peu d'eau chaude, qui fera sans violence la sueur que nous voulons. Je crois qu'il est difficile de contester sur son pallier un homme qui a tous les jours des expériences : répondez seulement un mot de confiance et d'honnêteté pour lui, et ne vous mettez en peine de rien du tout; vous me reverrez dans peu de jours en parfaite santé. Je prie Dieu de vous conserver, et M. de Grignan, qu'il donne une dose de patience plus forte qu'à l'ordinaire à ce pauvre Chevalier. Il est bien nécessaire que vous en trouviez aussi

(1) Le Médecin que Madame de Sévigné avoit consulté à Paris.

(2) Le Médecin qui la conduisoit à Bourbon.

pour soutenir tout ce qui vous arrive : si on osoit penser à Bourbon, on seroit accablé de cette pensée; mais on est précisément comme un automate : notre charrette mal graissée reçoit et fait des visites; nous allons par les rues; mais nous nous gardons bien d'avoir une âme, cela nous importuneroit trop pendant nos remèdes; nous retrouverons nos âmes à Paris. Vous entendez si bien tous les commerces de mes amies, que je n'ai qu'à vous prier de continuer, et d'aimer aussi le bon Corbinelli que vous savez que j'aime : je lui souhaite ce bonheur, comme ce que j'imagine de meilleur pour lui. Voilà Madame de Chaulnes qui entre, qui me gronde, sans savoir bonnement pourquoi, et qui embrasse la belle Comtesse. Tout Bourbon écrit présentement, demain matin tout Bourbon fait autre chose, c'est un couvent. Vous me parlez du serein, où pourrions-nous le prendre? Il faudroit qu'il y eût de l'air : point de sauces, point de ragoûts; j'espère bien cet hiver jeter un peu le froc aux orties dans notre jolie auberge.

LETTRE 774.

A la même.

à Bourbon, mardi 7 Octobre 1687.

Vous vous avisez de me gronder, au lieu d'entrer dans le plaisir de savoir que je me porte mieux que je n'ai jamais fait, et que j'ai été trop heureuse de m'épargner la peine d'aller à Vichi, puisque j'en ai fait venir les eaux qui m'ont purgée autant que je puis l'être; car il s'en faut bien que je n'aie le même besoin que j'avois il y a dix ans de cette lessive, il y a tout à dire. M. Mansard est ici; il ne respire que de se restaurer des extrêmes évacuations de Vichi; tous ceux qui en sont revenus tiennent le même langage. Il est vrai que pendant huit jours que j'ai pris ici les eaux de Vichi, elles m'ont très-bien fait, mais j'ai pris ensuite celles de Bourbon pour m'adoucir et me consoler. C'est une opinion toute commune, que celles-ci, quand on n'a point beaucoup d'humeurs, sont douces, et fondantes, et consolantes, et qu'elles se distribuent dans toutes les parties avec une onction admirable. Quant au pays, je ne comparerai jamais le plus beau et le plus charmant du monde avec le plus vilain et le plus étouffé. J'ai donc pris huit jours de Vichi et huit jours de Bourbon; j'ai pris dans l'intervalle de la poudre de M. de Lorme, qui m'a fait des merveilles; je n'ai point eu la moindre vapeur; j'ai un très-beau visage: j'ai pris en arrivant

une médecine ordinaire, j'en prendrai encore une en partant : les eaux me purgent tous les jours sans violence, et les bains que je prends sont doux et tempérés. Si la douche m'étoit nécessaire, Amiot ne me l'épargneroit pas. Vous grondez encore de ce que j'écris; hélas ! ce m'est un plaisir, et j'aurois mille fois plus de peine à m'en passer : tout ce qui est ici, écrit autant que moi. J'écris quatre lignes à Madame de la Fayette; appelez-vous cela écrire?

Nous avons ici un tems parfait. Je suis transportée de joie que la santé de M. le Chevalier lui permette d'aller achever nos tristes adieux à Livry : voilà tout ce que je souhaitois, ou de vous y trouver établie, ou en état de pouvoir y aller. Nous arriverons à Paris le 19, selon notre arrangement; j'y veux embrasser Mme. de la Fayette et Mme. de Lavardin, et puis aller avec ma chère fille, à Livry, respirer, me promener en long, faire un peu d'exercice : c'est là ce qui me fera valoir et profiter tous mes remèdes; toute autre vie me feroit beaucoup de mal. Si vous revenez à Paris, ma très-chère, pour me recevoir, vous pouvez penser que j'en serai ravie; mais évitez la fatigue de venir loin au-devant de nous; il s'agit seulement de se retrouver pour passer ensemble tout le tems qu'il plaira à Dieu. Je n'ose appuyer sur les arrangemens qui me plaisent, de peur que la Providence ne soit pas de même avis. Il semble cependant qu'il y a des choses qui tout naturellement doivent aller leur chemin. J'espère que mon ami Corbinelli viendra nous voir à Livry;

nous jouirons de ces derniers momens, jusqu'à ce qu'on nous en chasse par les épaules (1). Croyez-vous que je sois fatiguée de vous avoir écrit ? Au contraire, j'en suis soulagée, j'en suis charmée. Je vous demande bien des amitiés pour M. le Chevalier; plût à Dieu qu'il se portât aussi bien que moi! Madame de Chaulnes prend ses mesures dès ici pour s'en aller à Chaulnes trois jours après son arrivée; c'est un besoin qu'inspire la vie qu'on fait ici, chacun veut s'en reposer à la campagne. Madame de Nangis est allée à un château de son mari, à neuf lieues d'ici.

Vous parlez des bains de Vichi; ce n'est rien, il n'y en a point : ceux-ci sont admirables, et pour les néphrétiques, et pour mille autres maux. Je suis parfaitement contente de mon voyage, il m'a fait connoître le fond de mon sac : on trouve ici que mes craintes ont surpassé de beaucoup les petits maux que j'ai eus. Si vous m'aimez, et que les soins qu'on a de moi vous fassent plaisir, que ne devez-vous point à cette bonne Duchesse de Chaulnes!

(1) L'Abbaye de Livry étoit vacante depuis le 23 Août 1687, par la mort de l'Abbé de Coulanges, oncle de Madame de Sévigné.

LETTRE 775.

A la même.

à Bourbon, jeudi 9 Octobre 1687.

Vous étiez de bien mauvaise humeur contre moi, ma fille, quand vous m'avez écrit; je sais de quel fonds cela vient, et vous pouvez penser si je l'aime: mais l'injustice de votre improbation me donne du chagrin à mon tour. Vous ne cessez point, ni Madame de la Fayette, de me blâmer de n'avoir pas quitté Madame de Chaulnes à Nevers: premièrement, il n'a pas tenu à elle: mais je ne fis jamais mieux de ne point le vouloir; les eaux de Vichi ne sont plus pour moi aussi nécessaires qu'elles m'ont été: j'en ai fait tout l'usage que je pouvois désirer, en les faisant venir, et en les tempérant par celles-ci: elles m'ont purgée autant qu'il le falloit, et celles de Bourbon, douces et fondantes, ont achevé un véritable état de perfection. J'ai pris du *crocus*, parce que je sais que quand il ne trouve guère d'humeur, il ne fait point de mal à son hôte; c'est le bon pain, comme disoit de Lorme; il ne m'a point fait vomir, et m'a purgée doucement; c'est à cause que je ne suis point accablée d'humeurs qu'on ne m'a point donné d'émétique. Je suis dans les bains balsamiques et charmans; je bois le matin, je n'ai aucune sorte d'incommodité; j'ai fait tous ces remèdes avec une règle et une mesure dont j'eusse été incapable, sans Madame de

Chaulnes. Elle ne songe point à rien précipiter : nous partons lundi, après trois semaines et un jour de séjour, seize jours de boisson, neuf bains, trois médecines, deux jours de repos; rien ne peut être mieux compassé que tout cela : elle a une attention pour moi, pareille à la vôtre; elle ne mérite que des remercîmens, et vous la regardez comme ayant troublé et dérangé tous mes remèdes : au nom de Dieu, ma fille, changez de sentimens, si vous êtes juste et si vous m'aimez; et faites qu'à Essonne, si vous voulez y venir, ce ne soit que joie de nous voir en parfaite santé, et que reconnoissance en particulier pour cette bonne Duchesse. Nous n'allons même qu'en deux jours d'ici à Nevers, pour ne pas nous fatiguer; mercredi nous partons de Nevers, et le cinquième jour, qui sera le dimanche 19, nous dînerons à Essonne, et coucherons à Paris. La fatigue et l'embarras me font peine pour vous; mais sans cela, vous pouvez juger si nous vous donnerons de bon cœur à dîner à Essonne. Amiot vous écrit : outre qu'il est fort bon médecin, il y a ici un petit apothicaire qui est la capacité, la sagesse et l'expérience même; ils disent tous deux, point de douche; ils croiroient faire un attentat d'attaquer et de mettre en alarme une santé comme la mienne; ils croiroient aviser les nerfs d'un désordre à quoi ils ne pensent pas; en un mot, ils sont d'une prudence et d'une conduite qui attire la confiance, par être les premiers à improuver leurs remèdes quand ils ne conviennent pas. Vous dites que j'écris

à tout le monde ; je n'écris qu'à vous, ma chère bonne ; car je n'appellerai point écrire, deux billets à Madame de la Fayette, et quatre lignes en réponse à Madame de Coulanges. Il faut à cette heure parler du beau tems ; il est enchanté ; c'est encore vous qui l'avez fait de vos propres mains ; il fait un chaud qui fait croire que nous sommes au cœur de l'été ; ces beaux jours vous feront aimer notre pauvre Livry ; j'espère que vous y êtes ; cette pensée me fait plaisir. Si vous vouliez m'y attendre, et m'envoyer seulement votre carrosse, j'irois dans un moment vous y trouver. Si vous vouliez venir me prendre à Paris, voilà encore un autre parti ; vous pourriez aussi ne venir qu'entre Paris et Essonne ; enfin, songez que tout ce qui vous fatigue le moins me consoleroit de ne pas vous embrasser sitôt : mais, si absolument vous voulez pousser jusqu'à Essonne, épargnez-vous au moins de faire quatorze lieues en un jour ; allez coucher le samedi à Savigny, et le dimanche, sans vous presser, venez dîner avec nous à Essonne. Madame de Chaulnes me prie de vous faire mille complimens ; ce sont de véritables amitiés, puisqu'elle ne songe qu'à vous rendre un bon compte de ma pauvre personne. Nous avons eu mille relations de Bretagne, qui nous ont diverties : mais notre vrai plaisir, c'est de penser que nous partons lundi, après avoir observé toutes les longues et les brèves du cérémonial de Bourbon.

LETTRE 776.

A la même.

à Milly, samedi au soir 18 Octobre 1687.

Je reçois votre lettre, je trouve partout des marques de votre souvenir et de votre amitié. Je vous ai écrit de la Maison-rouge, à six lieues d'ici; vous aurez vu que je ne vous oubliois pas non plus, et que nous vous conseillons de ne point vous presser et d'achever toutes vos affaires. Vous auriez eu peine d'engager Madame de Chaulnes à passer par Fontainebleau; outre que c'est le plus long de deux lieues, c'est qu'elle y a tant de famille, qu'elle n'auroit pu s'y cacher. Pour moi, j'y aurois vu tout ce que je souhaite (1). Je me porte si bien, et les esprits sont tellement réconciliés avec la nature, que je ne vois pas pourquoi vous ne m'aimeriez point. Notre voyage n'a été qu'une vraie promenade, nous n'avons eu aucune sorte d'incommodité: mais vous ne me parlez point de Livry, cruelle! me refuserez-vous ce repos si nécessaire? Je vous attendrai lundi, puisque vous le voulez : je vous ferois de bien plus grands sacrifices; sans cela, je me serois contentée de voir mes deux amies, et je serois partie sur le champ pour Livry; mais je n'y penserai pas, et je vous attendrai avec l'impatience de vous embrasser : si vous étiez aussi

(1) Madame de Grignan étoit alors à Fontainebleau, où étoit la Cour.

diligente que nous, je n'attendrois pas long-tems. J'espère que vous me renverrez demain *la Brie* à Essonne. Adieu, ma très-chère : je suis ravie que vous finissiez toutes vos affaires; vous pourrez même y ajouter des plaisirs, et faire votre cour pendant que vous y êtes. Madame de Chaulnes vous embrasse et triomphe du bon état où elle vous rendra votre maman. Embrassez pour moi Madame de Vins, et qu'elle ne vous enchante point, quoique ce fût une chose bien raisonnable d'y réussir.

N. B. *La mère et la fille ne se quittent plus ensuite jusqu'aux premiers jours d'Octobre de l'année 1688.*

LETTRE 777.

Monsieur DE CORBINELLI *au Président* DE MOULCEAU.

24 Octobre 1687.

VOTRE lettre, mon cher *scélérat*, m'a fait un très-grand plaisir; je l'ai lue et relue avec attention; j'y ai trouvé cette éloquence épistolaire qui charme ceux qui s'y connoissent. Or, je prétends être un des plus intelligens sur ce point. Si ma pratique répondoit à ma théorie, je défierois, vous, et Cicéron, Pascal et Voiture, et tant d'autres. Il est certain que mon silence n'est point un oubli, je suis ordinairement plongé dans le premier, et toujours hors du second. Je parle de vous quand et tant de fois que je puis; la phrase n'est pas juste,

(il falloit dire... * comme vous l'eussiez dit). Je dis que vous avez plus d'esprit et d'agrément que tout le Languedoc ensemble, même au tems des Etats. Je disois la même chose il y a deux jours à votre Premier-Président Nicolaï, qui m'a prié de vous prier de lui faire faire une douzaine de bouteilles d'eau de thym, persuadé que vous prendrez volontiers ce soin pour l'amour de lui. La Faveur fera bien ce bel ouvrage, et l'argent ne tient à rien, ou tout au plus à la peine de m'envoyer le mémoire.

Vous me demandez à quelle étude je m'occupe : à quoi je réponds, qu'après avoir lu quelque histoire et bien des livres de politique moderne, j'ai trouvé à m'occuper sur les propositions de Molinos ; et comme on m'a assuré qu'elles sont conformes aux sentimens de Sainte Thérèse et d'autres mystiques, j'ai lu le *Château de l'âme* et ses autres ouvrages, et en effet j'ai rencontré presque toute la doctrine de ce condamné. Je lirai dans peu le *Chrétien intérieur*, par un solitaire, fait, imprimé par Bernières, Trésorier de France à Caen. De vous dire à quoi la théologie mystique me peut être utile, je n'en sais rien ; mais enfin je défie tous les directeurs d'en savoir autant que moi seul, et de connoître les replis du cœur, par rapport à la sainteté chrétienne, aussi bien que moi ; j'aimerois cependant mieux étudier les fiefs avec vous, quoique vous autres Commissaires ne rendiez vos ordonnances que

* Cette suspension n'est point indiquée dans les éditions précédentes ; mais elle paroît nécessaire.

sur des principes bien douteux, et que vous présumiez toujours pour le fisc : *il n'y a point de terre sans Seigneur.* En voilà un auquel on oppose qu'il n'y a aucune servitude sans titre ; c'est au demandeur à prouver tout cela : est-il vrai ou faux ? comme il vous plaira, Commissaire Fieffet.

Oui, M. de Vardes m'a conté ce qu'il avoit fait pour vous, ou pour mieux dire pour lui-même, étant certain qu'un homme qui agit pour vous, a le plus clair du profit. La Cour nous l'entraîne, il y fait un très-bon personnage : c'est un Courtisan libre que le maître traite bien, à qui il parle toujours, et tout cela sans désir et sans prétention. Adieu, je fais ce que je puis pour empêcher Madame de Sévigné de vous écrire ; mais hélas ! mes efforts sont superflus. Je vous prie de me mander si vous croyez qu'il faille prononcer la lettre finale d'un mot, avant ceux qui commencent par une consonne, comme devant ceux qui commencent par une voyelle, comme en vers, quand on dit, il faut *aimer*, mais *aimer* autrement : on se divise fort ici sur cette question *. Adieu, mon cher *scélérat*, je ne vous

* Cette question de Prosodie n'est pas sans difficulté, même aujourd'hui.

Dans la conversation, comme on craint sur-tout l'air de l'affectation, on ne fait point sentir l'*r* du mot *aimer* placé devant un mot qui commence par une consonne : en ce cas, nul doute qu'il ne faille le prononcer comme *aimé*.

Mais s'il s'agit d'un discours soutenu ou susceptible d'être déclamé, soit à la tribune, soit au théâtre, je crois qu'il faut articuler l'*r* devant la consonne, ainsi que devant la voyelle. L'Auteur d'un article de grammaire qui se trouve dans la

oublierai qu'après ma mort : encore ne sais-je. Mes complimens à votre famille.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Ce n'est point lui qui m'a empêchée de vous écrire, rengaînez votre petite épée de Rambouillet. Voici, Monsieur, une longue suite de bonnes ou méchantes raisons. Premièrement, il me souvient fort bien que je vous ai écrit la dernière, et que vous m'avez négligée et fait languir pour la réponse; ensuite je suis entrée dans la tristesse de voir languir long-tems, et ensuite de voir mourir, il y a deux mois, mon cher oncle l'Abbé de Coulanges, que j'aimois par tant de raisons, qui étoit mon père et mon bienfaiteur, à qui je devois tout le repos et tout le plaisir de ma vie, par le bon ordre qu'il avoit donné à mes affaires. Je l'ai pleuré amèrement, je le pleurerai toute ma vie, et non-seulement l'Abbé, mais l'Abbaye, cette jolie Abbaye où je

Décade philosophique de cette année, N°. 19, est d'un avis contraire. La prononciation sentie de l'*r*, dans ces cas, lui paroît une affectation des Acteurs. Il est possible que quelques-uns fassent sonner trop rudement cette lettre. Mais cet abus ne prouveroit rien contre ce principe, qui est important. Il tend à la clarté de la phrase, parce qu'il distingue les infinitifs des participes, avantage essentiel lorsqu'on parle dans un local étendu et à une assemblée nombreuse. Il intéresse aussi l'harmonie, en introduisant une finale sonore de plus dans une langue qui n'a que trop de syllabes sourdes. Beaucoup de gens peuvent assurer, comme moi, que le Kain savoit faire valoir ces finales sans cacophonie ni pédanterie. Je crois que cette tradition du théâtre est bonne; mais il faut que le goût en règle la pratique.

vous ai mené, qui vous fit faire un joli couplet sur les chemins, et où mon fils, par un enthousiasme qui nous réjouit, assis sur un trône de gazon, dans un petit bois, nous dit toute une scène de *Mithridate,* avec les tons et les gestes, et surprit tellement notre modestie chrétienne, que vous crûtes être à la comédie, alors que vous y pensiez le moins.

Un peu après la mort de ce cher oncle, je me résolus d'aller à Bourbon, où je ne voulois point aller, crainte de le quitter. J'ai fait ce voyage avec Madame la Duchesse de Chaulnes, je m'y suis guéri l'imagination, et la crainte que j'avois de certaines vapeurs que je croyois importantes, et qu'on m'a dit qui ne le sont point : vrai ou faux, je suis contente, et n'ai point de regret à mon voyage. Il y a six jours que j'en suis revenue; ma fille m'a dit que vous m'aviez écrit pour me réveiller; eh bien, mon cher Monsieur, me voilà réveillée. Vous dites aussi, car tout cela n'est que par ouï-dire, Madame de Grignan n'ayant pas manqué de perdre la lettre; vous dites donc que vous avez une sentence qui dit qu'il est plus aisé de se séparer du monde, que de s'accoutumer à l'oubli de ses amis; n'est-ce pas? Sur cela, Monsieur, j'ai un beau champ pour vous rassurer, en vous disant de bonne foi que vous êtes l'homme du monde que j'oublie le moins. Quand on vous connoît, qu'on a goûté la sorte d'agrément de votre esprit, et la bonté de votre cœur, il n'est pas aisé de vous effacer; vous faites une impression qui dure. Je parle de vous quand j'en trouve l'oc-

casion; votre rival est toujours prêt : j'en parle encore à d'autres, à tems, à contre-tems : en un mot, Monsieur, ôtez de vos chagrins celui de croire qu'il soit aisé de vous oublier, dites à votre sentence qu'elle n'est plus capable de vous humilier par sa réflexion, et que je suis toujours pour vous tout ce que j'ai été et serai toute ma vie.

LETTRE 778.

Le Comte DE BUSSY *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Chaseu, ce 5 Novembre 1687.

JE suis fort en peine de vous, ma chère Cousine, depuis que notre ami m'eut mandé que vous étiez allée à Bourbon. Je vous aurois plutôt témoigné mon inquiétude, si je n'avois été dans le dessein d'aller à Fontainebleau, et de là à Paris, seulement pour vous voir. Cependant un grand rhume a rompu mon voyage; car encore que j'en sois presque guéri, nous ne sommes pas dans une saison propre à voyager après un rhume considérable. C'est ce qui m'oblige de vous supplier de m'apprendre de vos nouvelles. Si votre mal étoit encore un rhumatisme sur cette main droite qui fut attaquée il y a huit ou dix ans, priez notre ami de m'informer de l'état où vous êtes. Je vous ai aimée toute ma vie, ma chère Cousine, et nos petites brouilleries même n'ont pas été une marque que vous me fussiez indifférente : mais je ne vous ai jamais tant estimée

ni tant aimée que je fais aujourd'hui. Ce qui me le fait croire, c'est que je crains de vous perdre plus que je n'ai jamais fait. Que ferois-je au monde sans vous, ma pauvre chère Cousine? En qui aurois-je une entière confiance d'être aimé? Avec qui pourrois-je rire? Avec qui pourrois-je avoir de l'esprit? A qui parlerois-je à cœur ouvert de toutes choses. Car la belle Magdelonne, qui est de mes amies, n'est pourtant pas vous, et ne vous remplaceroit pas sur mon sujet. Son mari et sa famille remplissent tout son cœur et tout son esprit. Il ne me resteroit donc que votre Nièce et notre ami; et bien loin de me consoler de vous, ils m'en feroient ressouvenir et vous regretter davantage. Ayez soin de vous, ma Cousine, et joignez à l'intérêt que vous y avez, la considération du repos de Madame de Grignan, et de nous autres vos meilleurs amis. J'ai eu de la philosophie pour me passer des honneurs et des établissemens que je croyois m'être dûs : mais je n'en aurois point pour me passer de vous; il me faudroit du christianisme tout pur.

LETTRE

LETTRE 779.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 13 Novembre 1687.

JE reçois présentement une lettre de vous, mon cher Cousin, la plus aimable et la plus tendre qui fut jamais. Je n'ai jamais vu expliquer l'amitié si naturellement, et d'une manière si propre à persuader. Enfin, vous m'avez persuadée, et je crois que ma vie est nécessaire à la conservation de la vôtre. Je m'en vais donc vous en rendre compte, pour vous rassurer et vous faire connoître l'état où je suis.

Je reprends dès les derniers jours de la vie de mon cher oncle l'Abbé, à qui, comme vous savez, j'avois des obligations infinies. Je lui devois la douceur et le repos de ma vie; c'est lui à qui vous devez la joie que j'apportois dans votre société; sans lui, nous n'aurions jamais ri ensemble; vous lui devez toute ma gaîté, ma belle humeur, ma vivacité, le don que j'avois de vous bien entendre, l'intelligence qui me faisoit comprendre ce que vous aviez dit, et deviner ce que vous alliez dire; en un mot, le bon Abbé, en me retirant des abîmes où M. de Sévigné m'avoit laissée, m'a rendue telle que j'étois, telle que vous m'avez vue, et digne de votre estime et de votre amitié. Je tire le rideau sur vos torts, ils sont grands, mais il les faut oublier, et vous dire

que j'ai vivement senti la perte de cette agréable source de tout le repos de ma vie. Il est mort en sept jours, d'une fièvre continue, comme un jeune homme, avec des sentimens très-chrétiens, dont j'étois extrêmement touchée; car Dieu m'a donné un fond de religion qui m'a fait regarder assez solidement cette dernière action de la vie. La sienne a duré quatre-vingts ans; il a vécu avec honneur, il est mort chrétiennement : Dieu nous fasse la même grâce. Ce fut à la fin d'Août que je le pleurai amèrement. Je ne l'eusse jamais quitté s'il eût vécu autant que moi. Mais voyant au quinzième ou seizième de Septembre que je n'étois que trop libre, je me résolus d'aller à Vichi, pour guérir tout au moins mon imagination sur des manières de convulsions à la main gauche, et des visions de vapeurs qui me faisoient craindre l'apoplexie. Ce voyage proposé donna envie à Madame la Duchesse de Chaulnes de le faire aussi. Je me joignis à elle; et comme j'avois quelque envie de revenir à Bourbon, je ne la quittai point. Elle ne vouloit que Bourbon; j'y fis venir des eaux de Vichi, qui, réchauffées dans le puits de Bourbon, sont admirables. J'en ai pris, et puis de celles de Bourbon : ce mélange est fort bon. Ces deux rivales se sont raccommodées ensemble, ce n'est plus qu'un cœur et qu'une âme : Vichi se repose dans le sein de Bourbon, et se chauffe au coin de son feu, c'est-à-dire, dans les bouillonnemens de ses fontaines. Je m'en suis fort bien trouvée, et quand j'ai proposé la douche, ou

m'a trouvé une si bonne santé qu'on me l'a refusée; et l'on s'est moqué de mes craintes; on les a traitées de visions, et l'on m'a renvoyée comme une personne en parfaite santé. On m'en a tellement assurée que je l'ai cru, et je me regarde aujourd'hui sur ce pied-là. Ma fille en est ravie, qui m'aime comme vous savez.

Voilà, mon cher Cousin, où j'en suis. Votre santé dépendant de la mienne, en voilà une grande provision pour vous. Songez à votre rhume, et comme cela, faites-moi bien porter. Il faut que nous allions ensemble, et que nous ne nous quittions point. Il y a trois semaines que je suis revenue de Bourbon; notre jolie petite Abbaye n'étoit point encore donnée; nous y avons été douze jours: enfin, on vient de la donner à l'ancien Evêque de Nîmes, très-saint Prélat. J'en sortis, il y a trois jours, toute affligée de dire adieu pour jamais à cette aimable solitude que j'ai tant aimée; après avoir pleuré l'Abbé, je pleure l'Abbaye. Je sais que vous m'avez écrit pendant mon voyage de Bourbon; je ne me suis point amusée aujourd'hui à vous répondre: je me suis laissée aller à la tentation de parler de moi à bride abattue, sans retenue et sans mesure. Je vous en demande pardon, et je vous assure qu'une autre fois je ne me donnerai pas une pareille liberté; car je sais, et c'est Salomon qui le dit: *Que celui-là est haïssable qui parle toujours de lui.* Notre ami Corbinelli dit que, pour juger combien nous importunons en parlant de nous, il faut songer

combien les autres nous importunent quand ils parlent d'eux. Cette règle est assez générale : mais je crois m'en pouvoir excepter aujourd'hui, car je serois fort aise que votre plume fût aussi inconsidérée que la mienne, et je sens que je serois ravie que vous me parlassiez long-tems de vous. Voilà ce qui m'a engagée dans ce terrible récit : et dans cette confiance, je ne vous ferai point d'excuses, et je vous embrasse, mon cher Cousin et ma chère Coligny. Je rends mille grâces à Madame de Bussy de son compliment : on me tueroit plutôt que de me faire écrire davantage.

LETTRE 780.

De Monsieur DE CORBINELLI *au Président* DE MOULCEAU.

Lundi 24 Novembre 1687.

Je vous eusse fait réponse, mon ami, il y a trois ordinaires, sans que je voulois communiquer à M. le Premier-Président des Comptes votre lettre; il étoit à la campagne, et ensuite à Versailles : enfin, je lui ai dit vos intentions de lui faire présent de douze bouteilles de thym, de quoi il n'a pas été consentant d'abord; mais comme je lui ai représenté qu'il pourroit vous revaloir ce présent par un autre, lorsque je vous y aurois fait consentir, il m'a donné les mains, et recevra la caisse, son valet-de-chambre s'étant chargé de la lettre d'adresse

pour cela. Je doute que la caisse soit arrivée ; quoi qu'il en soit, je serai votre second facteur sur cette affaire quand elle sera consommée, et en attendant vous prendrez possession de son amitié, comme lui de la vôtre. En outre, je lui ai dit que vous étiez des amis de Monsieur son père, et l'un des meilleurs de M. de Vardes, ce qui vous fait encore un nouveau titre auprès de lui. Il me mena à la réception d'un Maître des Comptes, mon allié, et j'entendis attaquer et défendre la loi *Desiderium meum rationibus tuis non congruet, etc.* Il s'agit du dépôt, et votre Premier-Président argumente à merveille. Je vous dis tout cela en passant, pour vous faire souvenir que j'aime toujours passionnément la Jurisprudence; mais elle ne m'a point empêché de lire tous les ouvrages de Ste. Thérèse, dans lesquels je crois avoir trouvé toutes les propositions de Molinos. J'ai fait un recueil des Maximes chrétiennes ou mystiques de la Sainte, j'en ai conféré avec des Cartésiens fort savans, qui tous croient que les équivoques qui tournent plus au paradoxe, font brûler leurs auteurs, selon que leurs juges sont plus ou moins ignorans : or l'on tient pour assuré que ceux qui composent le tribunal de l'Inquisition, le sont au suprême degré. Le Cardinal Petrucci les attend sous l'orme, et ils n'osent l'attaquer, parce qu'il a de l'esprit et du savoir, joints à une grande dignité. Je lirai deux ou trois mystiques après que j'aurai achevé le *Chrétien intérieur* fait par un solitaire, et recueilli par le Sieur de Bernier, Trésorier

de France. Tout cela, mon ami, ne m'avance en rien dans la dévotion, et seroit plus capable de me reculer; les distinctions d'oraisons vocales, mentales, de contemplation, d'union et de quiétude, ne servent qu'à embrouiller l'esprit, et ne signifient enfin que plus ou moins d'attention à la prière, et plus ou moins de charité, ce que je savois à merveille. Mais ce n'est point la science qui inspire la dévotion, c'est uniquement la grâce de Dieu. Adieu, mon ami; ma jalousie va toujours en augmentant: je vous embrasse cordialement.

Madame de SÉVIGNÉ.

Je n'ai jamais vu de tels rivaux, je crois qu'il faut dire d'eux comme des deux Paladins : *O gran bontà de Cavalieri antichi.* Je vous demande pardon de ce dernier mot; mais votre union attire cette application.

J'ai reçu, Monsieur, votre dernière lettre, elle me plaît comme tout ce qui vient de votre plume. J'ai parlé de vous avec M. de la Trousse; le goût qu'il a pour votre personne le rehausse bien à mon égard : nous ne serions pas cousins, s'il n'avoit pas senti tout l'agrément et la solidité de votre mérite; il m'en paroît touché : il me semble que j'en ferois encore mieux mon profit que lui, si la Providence m'avoit mise à portée d'en faire un bon usage; mais hélas ! nous sommes séparés par de grands espaces. Si ceux qui font élever ces palais avoient toujours été ainsi, ils n'auroient pas avalé tant de couleuvres

en ce pays, qui ont été si malsaines, qu'il a fallu ensuite avaler beaucoup de quinquina. * Un autre de la même espèce a eu le même coup de poignard; c'est bien employé : voilà de plaisantes lumières à mettre sur le boisseau; il faudroit les mettre dessous, et qu'on ignorât toutes leurs actions : *ma taci*, je vous prie, car je ne veux point de tels ennemis. Enfin, quand je verrai M. de Vardes en lieu de remercier, je sais de quoi je me réjouirai avec lui, de l'honneur qu'il s'est fait, et du plaisir qu'il a eu de pouvoir, dans une si heureuse occasion, rendre justice à un ami comme vous : le nôtre me paroît tout confit en dévotion spéculative. J'espère toujours qu'en se jouant ainsi avec elle, il s'y attrapera, et se trouvera tout empêtré dans ses méditations comme un oiseau dans de la glu. Il est certain toujours que le monde, ni tout ce qui s'y passe, ne lui paroît pas digne de l'occuper, et qu'il passe sa vie dans les saintes réflexions, et dans l'exercice de la charité du prochain. Il me semble que Dieu veut faire de lui quelque chose d'extraordinaire. J'ai toujours dans la tête de dire à Dieu, comme Polieucte disoit de Pauline en parlant de son âme :

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître, et ne vous pas aimer.

Pour vous, Monsieur, vous avez des grâces de toutes les manières, et sur-tout, ce me semble,

* Il s'agit de M. de Vardes.

un don de persévérance qui est le tout, et qui rend votre vie uniforme, comme la véritable amitié qu'on a pour vous.

LETTRE 781.

De Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Paris, ce 2 Décembre 1687.

JE suis ravie de ne m'être pas trompée, quand j'ai cru que ma grande lettre ne vous ennuieroit pas. Ce grand intérêt que vous avez pris à ma santé, et ce sang dont je me trouvai un jour toute affoiblie, parce que vous vous en étiez fait tirer quatre palettes sans m'en avertir, me répondoient que même par rapport à vous, tous mes détails ne vous déplairoient pas. J'ai trouvé aussi fort bon tout ce que vous me mandez. J'ai regretté le bon Père Rapin. Je conviens de toutes ses bonnes qualités. Sa bonté et sa douceur, avec une si grande capacité, qui rend quasi les autres gens glorieux, étoit ce qui m'attachoit principalement à lui. Il trouve présentement la récompense de toutes ses vertus. Le Père Bouhours cependant, qui étoit son intime ami, et que j'accusois toujours d'avoir bu le sang du Père Rapin, qui étoit plus pâle que la mort, a repris courage, et nous a donné un livre fort amusant, et qu'on lit avec plaisir : c'est *la Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit* *.

* Outre cet ouvrage, qui fut alors très-utile, la fin de l'année

Je voudrois dire *juger*; car c'est précisément ce qu'il fait. Il ramasse pour cet examen tout ce que nous avons vu et admiré en vers et en prose, tantôt louant, tantôt blâmant. Presque toujours on est de son avis; quelquefois on critique sa critique. Vous jugez bien que ce livre est fort amusant. Je croyois qu'il vous citeroit : mais il me paroît qu'il n'y a qu'un endroit où il vous donne pour exemple. Je ne doute pas que ce Père ne vous ait envoyé cet ouvrage. Notre ami se réjouit fort de ces sortes d'ouvrages. Tout ce qui fait connoître les injustes approbations, et qui traite de la justesse de l'esprit, est justement fait pour lui. Je vous souhaite une santé parfaite. Nous ne sommes plus jeunes, mon pauvre Cousin, c'est grand dommage. Il me semble que nous étions plus vifs que les autres, et qu'il n'y a guère de gens qui valussent plus que nous. J'y joins aussi notre Corbinelli; car encore que son esprit soit aussi bon et aussi vif qu'en ce tems-là, il sait pourtant bien en sa conscience qu'il n'en peut pas jouir aussi agréablement qu'il a fait. Êtes-vous à Autun? Votre Evêque y est-il? s'il y est, dites-lui que j'ai tellement cru qu'il seroit ici après la Saint-Martin, que je n'ai point répondu à une

1687 vit paroître trois autres livres de trois Auteurs nouveaux. C'étoient les *Eglogues de Fontenelle*, les *Poésies de Madame Deshoulières*, et sur-tout les *Caractères de la Bruyère*. On sait quel en fut le succès : la malignité le hâta ; le tems l'a sanctionné. Peu d'écrivains ont été aussi bien appréciés que la Bruyère l'est dans l'excellente notice de M. Suard.

très-aimable lettre qu'il m'écrivit, à la mort de mon pauvre Abbé. Disposez-le à me pardonner, en l'assurant que je l'attends ici avec impatience. Vous ne sauriez douter que je n'en aie encore davantage de vous y revoir en joie et en santé, car c'est là le *tu autem*, et de causer avec vous de mille choses qui ne s'écrivent point. J'embrasse avec vous l'aimable Coligny, pourvu que vous receviez les amitiés sincères de la belle Comtesse.

Monsieur DE CORBINELLI ".

Le Père Bouhours auroit peut-être aussi bien fait de rapporter des fragmens de vos lettres, et de celles de Madame de Sévigné que de celles de Balsac et de Voiture, pour donner des exemples de la justesse, de la délicatesse, ou de la noble simplicité des pensées. L'un de ces jours nous nous assemblerons chez M. de Lamoignon, pour lui apprendre nos sentimens, et ceux du public sur son Livre; mais le jugement de ce qu'on appelle le monde en gros, est ordinairement bien fade et bien grossier en ce siècle, où l'on ne sait ce que c'est que bonnes ou belles choses, et où l'on n'a le loisir que de calculer et de courir après ses affaires. La misère étouffe l'esprit; il est trop occupé de besoins, pour s'appliquer aux jolies choses.

Le même Père m'a prêté un livre qu'on a fait à Rome contre les *Quiétistes*, dont l'original est en italien, et celui-ci en est la traduction, belle, facile, noble, et agréable, faite par le Père B.......

Il combat la doctrine d'un nommé Molinos, auteur de la secte de ces *Quiétistes* *.

Mais pour revenir au livre de *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, je vous dirai que les sentimens du public ne me préviendront ni ne m'entraîneront pas, car je sais que c'est d'ordinaire l'envie ou l'ignorance qui le fait juger. Mes complimens, je vous supplie, à Madame de Coligny. Je trouvai l'autre jour Madame de Montataire avec qui je ris beaucoup. Madame de Sévigné dit que nos âges sont incompatibles avec la joie : je crois qu'elle se trompe : il y a joie et joie. Les nôtres d'à-présent sont plus solides que celles de nos jeunesses; et je suis persuadé avec Epicure que le discernement est nécessaire à la possession du plaisir. Je soutiens même qu'il est essentiel à la



* C'est dans cette même année 1687 que le Prêtre Espagnol Molinos, condamné à Rome par l'Inquisition, y avoit abjuré publiquement ses hérésies. Cette abjuration n'étoit que pour le public. Elle ne changea ni son sort ni ses opinions. On le remit dans son cachot, et en y rentrant, il appela de sa sentence au jugement dernier. Son système, ou plutôt ses rêveries, étoient de la même sorte que celles des anciens Gnostiques. Le *Quiétisme* qui peu d'années après fournit à la haine jalouse de Bossuet les moyens d'opprimer Fénélon, passa pour une émanation du Molinosisme. Il est toujours bon de rappeler que Sainte Thérèse avoit été placée dans le ciel pour un mysticisme tout semblable à celui qui fit mettre la Guyon à Vincennes ; et que dans ce même tems les Docteurs de Salamanque prétendoient faire béatifier Marie d'Agréda, que les Docteurs de Paris anathématisoient ; et les uns et les autres, à cause des mêmes visions. Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde pour certaines folies, comme pour certaines vérités.

volupté. Ce chapitre est curieux, délicat et utile; mais, après tout, il n'y a de vraie joie que celle d'aimer Dieu : sur quoi je vous dirai en passant, que presque pas un de ceux qui en ont le plus écrit, ne savent ce que c'est que cet amour.

LETTRE 782.

Au même.

à Paris, ce 15 Juin 1688.

Nous ne savions ce que vous étiez devenu, mon cher Cousin. Nous disions, Corbinelli et moi : Si c'étoit un autre, nous aurions peur qu'il ne se fût allé pendre; mais nous ne pouvions croire une chose si funeste d'un tempérament comme le vôtre. En effet, vous revoilà encore, et en la meilleure santé du monde. Ah ! que c'est un grand bien, mon Cousin ! et que vous le nommez précisément par son nom, quand vous dites que c'est celui sans lequel tous les autres sont insensibles ! Conservez-le donc autant que vous pourrez : c'est celui sur lequel la fortune n'a rien à voir, et qui fait supporter tous les maux qu'elle sait faire. J'avoue que la grâce de Dieu est encore un fort bon secours; vous voilà bien soutenu : ceux qui paroissent plus heureux, bien souvent ne le sont pas tant. Enfin, c'est une chose étrange que la fragilité de nos machines, et la part que prend notre pauvre âme à leurs bonnes ou mauvaises dispositions. Celle de cette Comtesse de Provence est fort agitée du commencement des

sollicitations. Tous les Grignans sont arrivés de toutes parts pour la seconder. Elle est toujours sensible à votre souvenir et à votre estime : elle vous fait mille amitiés, et à ma Nièce de Coligny.

Je veux vous dire deux mots, ma chère Nièce. Je vois bien que vous enlevez mon Cousin pour l'emmener dans vos anciens châteaux de Coligny. J'y voudrois toujours lire l'histoire de l'Amiral et de ces grands personnages, pour admirer leur mérite et leur modestie, en comparaison des magnificences de ce siècle-ci. Je comprends aisément, mon Cousin, l'amitié que vous avez pour votre Chaseu. Il y a des beautés naturelles que vous vendriez bien cher, si on pouvoit les livrer.



M. le Duc de Valentinois a épousé Mademoiselle d'Armagnac. Ma fille revient charmée de la beauté du spectacle : c'étoit Mademoiselle d'Armagnac, belle, aimable, et toute brillante de pierreries, dont la queue, à la manière des Princesses, étoit portée par sa sœur, encore plus belle et plus jeune qu'elle. Toute la beauté de la Cour étoit réduite dans cette maison; car M. et Madame d'Armagnac étoient admirables aussi en leurs espèces.

Adieu, mes chers parens. Si vous revoyez M. et Madame de Toulonjon *, vous pourrez les assurer en conscience que j'aime fort leur souvenir, et que je suis leur très-humble servante.

* Madame de Toulonjon étoit sœur de Bussy.

Monsieur DE CORBINELLI ".

J'ai pris beaucoup de part, Monsieur, à votre parfaite résignation aux décrets de la Providence; et votre lettre m'a servi à bien comprendre l'utilité de cette conduite. Votre exemple, joint à mes idées, me fortifiera de plus en plus à vous imiter. Il y a des rencontres où il est bien difficile de ne pas dire ce vers tant de fois répété :

La constance est d'un difficile usage.

Mais on s'accoutume à tout. Plus je vis, et plus je trouve vrai ce paradoxe : *Que tous les hommes sont également heureux et malheureux.* Il m'est d'une grande utilité, depuis que je l'ai entendu comme il doit l'être. Pour cet effet, je pose un gueux de soixante ans à l'hôpital, avec des maux de tête violens qui le prennent réglément tous les deux jours : qu'il soit outre cela paralytique d'un côté, et sujet à une colique néphrétique. Je pose d'un autre côté un Roi de trente ans, beau, bien fait, victorieux, et sain de corps et d'esprit; et je dis que le gueux est aussi heureux que le Roi, ou qu'il n'est pas plus malheureux. Si cela est véritable, comme je le crois, personne ne se doit plaindre de son état. Faites la comparaison des biens et des maux de ces deux personnages, de leurs plaisirs et de leurs peines, et je suis assuré que vous serez de mon avis.

J'ai traduit depuis peu deux Oraisons grecques sur deux versions latines, l'une d'Isocrate, et

l'autre de Demosthène, pour juger de leur éloquence par comparaison à celles des Modernes : mais je trouve qu'il y a partout des perfections et des défauts, selon le goût des siècles.

LETTRE 783.

Au même.

à Paris, ce 13 Août 1688.

J'AI toujours eu confiance en votre heureux tempérament, mon cher Cousin; et quoique je connusse des gens qui se seroient fort bien pendus dans l'état où vous êtes parti d'ici *, le passé me répondoit un peu de l'avenir. Il me semble,

> Qu'un mont pendant en précipices,
> Qui pour les coups du désespoir
> Sont aux malheureux si propices,

n'étoit point du tout le chemin que vous prendriez. Et en vérité, vous avez raison, la vie est courte, et vous êtes déjà bien avancé : ce n'est pas la peine de s'impatienter. Cette consolation est triste, et ce remède pire que le mal; cependant il doit faire son effet, aussi bien que la pensée qui n'est guère plus réjouissante, du peu de place que nous tenons dans ce grand univers, et combien il importe peu à la fin du monde qu'il y ait eu un Comte de Bussy heureux ou malheureux. Je sais que c'est pour le petit moment que nous sommes en cette vie que nous voudrions être heureux : mais il faut se per-

* On a vu dans la Lettre précédente qu'un procès perdu avoit mis Bussy dans cet état.

suader qu'il n'y a rien de plus impossible, et que si vous n'eussiez eu les sortes de chagrins que vous avez, vous en auriez eu d'autres selon l'ordre de la Providence. Elle veut, par exemple, que notre cousin d'Allemagne soit romanesquement transplanté, et en apparence fort heureux *. Nous ne voyons point le dessous des cartes; mais enfin, c'est cette Providence qui l'a conduit par des chemins si extraordinaires, et si loin de nous faire deviner la fin du roman, qu'on ne peut en tirer aucune conséquence, ni s'en faire aucun reproche. Il faut donc revenir d'où nous sommes partis, et se résoudre sans murmure à tout ce qu'il plaît à Dieu de faire de nous.



Je ne sais comment je me suis embarrassée dans ces moralités : j'en veux sortir en vous disant que c'est le Marquis de Villars qui est revenu d'Allemagne **, qui nous a dit des merveilles de notre Cousin. Je vous dois dire aussi que ma fille a gagné son procès tout d'une voix, avec tous les dépens. Cela est remarquable. Voilà un grand fardeau hors de dessus les épaules de toute cette famille : c'étoit un dragon qui les persécutoit depuis six ans; mais à celui-là qui est détruit il en succède un autre. C'est la pensée de se séparer : n'est-ce pas là ce que je disois de la manière de la Providence ? Il faudra donc nous dire adieu, ma fille et moi, l'une pour

* *Voyez* dans la *Notice*, tome I, l'article de Bussy.

** C'est le Maréchal de Villars, le vainqueur de Denain, dont il nous reste des Mémoires intéressans.

Provence,

Provence, l'autre pour Bretagne. C'est ainsi vraisemblablement que la Providence va disposer de nous. Elle a fait mourir aussi la nièce de notre Corbinelli d'une étrange manière. Elle avoit emprunté avec son oncle le carrosse d'un de ses amis : un portier qui n'avoit jamais mené, prit témérairement de jeunes chevaux ; il monte sur le siége ; il va choquant, rompant, brisant, courant partout. Un cheval s'abat, le timon va enfiler un carrosse, d'où trois hommes sortent l'épée à la main : le peuple s'assemble ; un de ces hommes veut tuer Corbinelli : Hélas ! Messieurs, leur dit-il, vous n'en seriez pas mieux, le cocher n'est point à moi, nous sommes au désespoir contre lui. Cet homme devient son protecteur, le tire de la populace ; mais il ne tire pas sa pauvre nièce d'une frayeur si excessive, qu'elle revient chez elle le cœur serré au point que la fièvre lui prend le soir, et quatre jours après elle meurt. Elle a été généralement regrettée de ceux qui la connoissoient. La philosophie de notre ami ne l'a pas empêché d'en pleurer ; mais j'espère qu'enfin elle le consolera. C'est à elle que je le recommande ; car je n'ai pas la vanité de croire que je puisse en cette rencontre quelque chose sur son esprit. Cependant, mon cher Cousin, je lui laisse la plume, après vous avoir embrassé de tout mon cœur et mon aimable Nièce, à qui je prétends écrire comme à vous dans cette longue et ennuyeuse lettre. Je dis ennuyeuse, parce que comme elle ne m'a point divertie en l'écrivant, je crois qu'elle ne

vous divertira point en la lisant. Je voudrois bien embrasser le joli petit Langhac. Ma fille vous fait à tous deux mille sincères amitiés : elle s'est toujours flattée d'être reconnoissante de l'estime et de l'amitié que vous avez pour elle. Je comprends bien que si vous étiez jeune, elle auroit la première place dans votre cœur. Il faut que je revienne encore à vous, pour vous dire la joie que j'ai de l'estime que je vous vois pour le second tome d'*Abbadie* *. Vous savez de quelle manière je vous en ai parlé, c'est le plus divin de tous les livres. Cette estime est générale; et le premier qui m'en a parlé avec transport, c'est notre cher ami. Ce livre est digne de vous et de ma chère nièce. Je ne crois pas qu'on ait jamais parlé de la Religion comme cet homme-là.

* Abbadie, Prêtre Calviniste, publioit alors son *Traité de la Vérité de la Religion chrétienne*, estimé même des Catholiques. Il est assez connu qu'il voulut ensuite démontrer par l'Apocalypse, ce qu'il avoit établi par le raisonnement. On a blâmé Voltaire d'avoir dit que par ce dernier ouvrage, il faisoit tort à l'autre, *comme si* (dit le critique) *Newton avoit nui à son système en commentant l'Apocalypse*. Mais ce commentaire de Newton ne fut point fait pour prouver l'attraction ; et malgré le critique, la remarque de Voltaire subsiste.

LETTRE 784.

Au même.

à Paris, ce 26 Août 1688.

Vous verrez, mon cher Cousin, par une grande lettre que je vous ai écrite, et que j'ai donnée à ma nièce de Montataire pour vous faire tenir, que je n'ai point manqué de vous apprendre la victoire toute entière que ma fille a remportée sur ses Parties, tout d'une voix, et avec dépens. Si je ne vous l'ai pas mandé aussitôt qu'à M. d'Autun, c'est que ne vous ayant écrit qu'un jour après lui, on nous fit une vilaine chicane qui troubla un peu notre joie, par la crainte de n'avoir pas notre arrêt signé avant la levée du Parlement; mais ayant donné remède à ce mal, je vous écrivis une grande lettre que vous avez dû recevoir présentement. Ainsi vous ne serez point jaloux du Prélat, et vous croirez qu'il n'est point arrivé de changement dans mon cœur qui puisse m'obliger de le préférer à vous. C'est avoir envie de vivre chrétiennement avec la fortune, que de lui pardonner la conduite qu'elle a eue avec vous, en faveur des bontés qu'elle a pour vos amis. Il y a toujours lieu de se consoler, quand on observe tout ce qu'elle fait; car fort souvent aussi elle rend tant de gens malheureux, qu'on peut dire comme à l'Opéra :

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Les personnes bien disposées à prendre patience et à se consoler, en trouvent partout des raisons, et c'est, en vérité, grande sagesse ; le contraire me paroît d'une folie et d'une inutilité pitoyable. Je suis toujours charmée que vous aimiez *Abbadie*. Notre ami a été le premier à lui rendre un témoignage d'estime, et à se rendre à la force de ses raisonnemens. Après lui je vous souhaitois rendu, et voilà qui est fait. Ce goût a été assez universel; mais c'est toujours une grande avance et une grande obligation que nous avons à cet homme-là, de nous avoir ôté nos misérables doutes, et d'avoir si fortement répondu à mille objections qui paroissoient fortes; mais après lui, tout est aplani. On est honteux de n'avoir pas pensé ce qu'il a dit : on est tout persuadé et tout instruit de la vérité et la sainteté d'une Religion qu'on n'avoit jamais considérée que superficiellement. Je trouve que vous et ma Nièce dites fort bien sur le sujet de cet homme admirable; quoique différemment, nous avons dit les mêmes choses.

Vous avez su que le jeune Villars, fils d'Orondate, revenu d'Allemagne, où il a fort bien fait, soit pour sa réputation dans la guerre d'Allemagne, soit pour les négociations dont il s'est fort bien acquitté, a eu l'agrément pour la charge de Commissaire-Général de votre défunte cavalerie. Il en donne cinquante mille écus au Marquis de Montrevel. Il vend son régiment trente mille écus à Blanchefort. Ainsi voilà un homme placé dans une

charge dont il s'acquittera fort bien à la veille d'une guerre qui fait présentement la nouvelle publique. On lève des troupes, et on les envoie en Allemagne. Nous voulons commencer sans attendre qu'on nous attaque. Nous sommes chagrins de l'élection de Liége, et de n'avoir point emporté celle de Cologne. Le Pape, qui en est présentement le maître, n'est pas bien disposé pour nous. Ainsi nous voulons être en état de répondre à tout, et peut-être même d'attaquer les premiers. Le tems nous en apprendra davantage. Mon cher Cousin et ma chère Nièce, je vous recommande toujours à l'un et à l'autre la douceur de votre société. C'est un bien sur lequel la fortune n'a point de prise.

Monsieur DE CORBINELLI.

Pour l'*Abbadie*, je suis ravi, Monsieur, que votre goût se rencontre avec le nôtre; c'est bon signe pour nous, il a ses envieux et ses censeurs : mais qui est-ce qui n'en a point ou qui n'en a point eu ?

LETTRE 785.

Madame de GRIGNAN au Comte de BUSSY.

à Paris, ce 26 Août 1688.

VOUS me demandez qui sont les gens contre qui je plaidois, Monsieur ? Je suis si lasse d'entendre nommer mes ennemis que je ne puis me résoudre à vous dire leurs noms ; je veux même l'oublier, et mon procès aussi. Il est vrai que je me suis acquis bien de l'estime parmi les Procureurs, mais je ne puis atteindre jusqu'à Madame de Montataire : elle demande et obtient, et je ne fais que me défendre. Cette différence dans le succès en met dans notre bonheur. Vraiment, Monsieur, vous vous êtes bien mépris quand vous me croyez le vol pour les cœurs, et non pas pour le procès, c'est Dieu merci tout le contraire. Ne me faites donc plus l'injustice de ne pas compter au nombre de mes perfections celle d'entendre la procédure à merveilles. Mais, Monsieur, dans le tems que j'espère jouir du repos que ma capacité m'a acquis, un bruit de guerre m'épouvante. J'ai un fils qui s'avise d'avoir dix-sept ans; on dit que c'est le bel âge, non pas pour plaider, mais pour aller à la guerre; et c'est ce qui m'oblige de souhaiter qu'il fût plus vieux pour soutenir les fatigues, ou plus jeune pour n'y être pas exposé. Mais c'est un mal à quoi il n'y a point de remède. Au milieu du trouble comme du repos, je suis très-

sensible à toutes les marques de votre estime et de votre amitié, je vous en demande la continuation, et je vous assure que je vous honore et je vous aime fort.

LETTRE 786.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Président* DE MOULCEAU.

Vendredi 3 Septembre 1688.

JE vous mandois, Monsieur, l'arrivée de M. de Vardes à la Cour après son exil. Je puis vous mander aujourd'hui son arrivée dans le Ciel; car tout Chrétien doit présumer le salut de son prochain, quand il est mort dans le sein de l'Eglise avec tous ses sacremens. Ce pauvre homme, après une maladie de langueur, comme vous avez su, s'abandonna enfin à M. Sanguin. D'abord ses remèdes ressuscitans l'avoient comme ressuscité; mais la nature n'aidant point à ces cordiaux admirables, il est retombé, et depuis quatre jours il se défend contre la mort, tantôt à l'agonie, tantôt prenant du quinquina, puis retombant en telle sorte, que sa fille l'a quitté il y a plus de deux jours dans une foiblesse; et M. de Rohan * fort inconsidérément mit son Suisse rouge à la place du vert, et puis honteux de cette impudence, il remit le vert à la place

* Louis de Rohan Chabot, Duç de Rohan, étoit le gendre de M. Vardes.

du rouge, et puis à trois heures après-midi il a pu remettre le rouge en toute sûreté : c'est à cette heure qu'il a passé avec beaucoup de peine, et parlant toujours. Il a écrit au Roi, lui a demandé encore pardon, et ses bontés pour ses enfans. Je ne sais s'il a demandé le Gouvernement ou le justaucorps bleu pour M. de Rohan. Notre *ami* étoit sur un testament qu'il a rompu, et il ne l'a point remis sur le dernier. M. l'Evêque de Mirepoix, qui le conduit au Ciel, lui a demandé d'où venoit cette diminution, il lui a dit que depuis quelque tems Corbinelli se moquoit de lui : cela n'a paru qu'à lui : voilà qui ressemble bien au malheur de ce pauvre homme. Sa résignation s'accommode fort bien de tout cela ; cependant il ne l'a pas quitté, il lui fit recevoir le saint viatique et l'extrême-onction, au retour d'une horrible foiblesse, et lui parla de Dieu divinement et simplement. Sa famille n'y étoit pas : M. de Vardes parut content et reconnoissant de ce service important ; il avoit mené deux jours auparavant Madame D..... et sa famille dans une maison garnie, où elle vouloit aller. Il l'a vue aujourd'hui : elle pleure, mais sagement ; il a laissé la croix de l'Ordre que le Grand-Maître lui avoit donnée, à ses héritiers, Messieurs de Roquelaure et de Foix ; un gros diamant à la Duchesse du Lude, parce qu'elle en a pour cinquante mille écus. Je ne sais point le reste ; pour moi je le regrette, parce qu'il n'y a plus d'homme à la Cour bâti sur ce modèle-là. Adieu, aimable ami.

LETTRE 787.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 22 Septembre 1688.

IL est vrai que j'aime la réputation de notre cousin d'Allemagne. Le Marquis de Villars nous en a dit des merveilles à son retour de Vienne, et de sa valeur, et de son mérite de tous les jours, et de sa femme, et du bon air de sa maison. Vous êtes cause, mon cher Cousin, que j'écris à cette Duchesse-Comtesse, en lui envoyant votre paquet. J'admire toujours les jeux et les arrangemens de la Providence. Elle veut que ce Rabutin d'Allemagne, notre cadet de toutes façons, par des chemins bizarres et obliques*, s'élève et soit heureux; et qu'un Comte de Bussy, l'aîné de sa maison, avec beaucoup de valeur, d'esprit, de services et de bien, même avec la plus brillante charge de la guerre, soit le plus malheureux homme de la Cour de France. Oh bien ! Providence, faites comme vous l'entendrez : vous êtes la maîtresse : vous disposez de tout comme il vous plaît, et vous êtes tellement au-dessus de nous, qu'il faut encore vous adorer, quoi que vous puissiez faire, et baiser la main qui nous frappe et qui nous punit; car devant elle nous méritons toujours d'être punis. Je suis bien triste, mon cher Cousin; notre chère Comtesse de Provence, que vous aimez tant, s'en va dans huit jours;

* *Voyez* l'article de BUSSY, tome I.

cette séparation m'arrache l'âme, et fait que je m'en vais en Bretagne : j'y ai beaucoup d'affaires, mais je sens qu'il y a un petit brin de dépit amoureux. Je ne veux plus de Paris sans elle : je suis en colère contre le monde entier. Je m'en vais me jeter dans un désert. Eh bien ! Monsieur et Madame, en savez-vous plus que nous sur l'amitié ? Nous donnerions des leçons aux autres ; mais, en vérité, il est bien douloureux d'exceller en ce genre : ceux qui sont si sensibles sont bien malheureux. Parlons d'autre chose. Vous savez la mort de votre ancien ami Vivonne ? Il est mort en un moment, dans un profond sommeil, la tête embarrassée. Le Roi va le 28 de ce mois à Fontainebleau. Il y a quelque autre dessein, mais il est encore caché. Il y a un air de ralentissement dans tout le mouvement de guerre qui a paru d'abord. La flotte seule du Prince d'Orange toute prête à mettre à la voile, est digne d'attention. On croit qu'elle menace l'Angleterre. Cependant on garde nos côtes : on a fait partir les Gouverneurs de Bretagne et de Normandie. Tout ceci est fort brouillé. Il y a bien des nuages amassés ; ce dénouement mérite qu'on ne le perde pas de vue.

Monsieur DE CORBINELLI.

Le Prince d'Orange ni ses Alliés ne songent point à faire des entreprises sur nous. Ils ne songent qu'à l'Angleterre, ou à empêcher celles que nous voudrions faire sur eux, en nous montrant qu'ils

ont de quoi se défendre, sans vouloir persuader qu'ils veulent attaquer. C'est ce que je souhaite dans les règles de la politique *. Adieu, Monsieur, je vous remercie de tout mon cœur des complimens que vous m'avez faits sur les deux morts qui m'ont affligé depuis deux mois. La mienne viendra quand il lui plaira. Je ne sais si elle m'affligera : mais je sais bien qu'elle ne me surprendra pas.

* On sait combien Louis XIV fut trompé sur les projets du Prince d'Orange. Ses deux Ambassadeurs, d'Avaux qui étoit à la Haie, et Barillon qui étoit à Londres, faisoient des rapports et donnoient des avis tout contraires. Le dernier le rassuroit, abusé lui-même par la fausse sécurité du Roi Jacques II. Ce fut lui qu'on crut. Les Anglois chassèrent l'allié de la France, couronnèrent son ennemi, et l'Europe fut en guerre pendant près de vingt-huit ans.

LETTRE 788.

Le Comte DE BUSSY *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Coligny, ce 28 Septembre 1688.

TOUS ceux qui retournent de Vienne disent de notre Cousin les mêmes choses que vous a dit M. de Villars, Madame. Lui et sa femme sont l'ornement de la Cour de l'Empereur. Ce que vous dites de la Providence sur cela est fort bien dit. Je n'y saurois rien ajouter, sinon que je reçois toutes mes disgrâces de la main de Dieu, comme des marques infaillibles de prédestination. La dernière fois que je vis le Père de la Chaise, il me dit, sur les plaintes que

je lui faisois des duretés de la fortune, que Dieu me témoignoit par là son amour. Je lui répondis que je le croyois; que je voyois bien qu'il me vouloit avoir, et qu'il m'auroit, mais que j'eusse bien voulu que c'eût été un autre que le Roi qui eût fait mon salut par cette voie.

Vous ne sauriez dire votre douleur sur la séparation de votre chère Comtesse à personne qui la sache mieux comprendre que moi.

LETTRE 789.

Monsieur DE CORBINELLI au Président DE MOULCEAU.

Mercredi, 22 Septembre 1688.

RIEN, Monsieur, n'est mieux pensé, ni n'a jamais été mieux écrit que le raisonnement de votre lettre. Le monde d'ici improuve que M. de Vardes ne m'ait rien laissé; je suis ravi que ce sentiment soit conforme à celui qu'on a eu en Languedoc sur ce point. Je réponds à cela que je n'étois nullement serviteur, et encore moins l'ami du dernier Vardes; j'entends de celui qui avoit succédé au premier: il y avoit un an que le premier m'avoit honoré dans son testament; mais le dernier l'avoit fait déchirer vingt-cinq jours avant sa mort. C'étoit deux personnes de caractères différens en bien des choses, et sur-tout sur ce qui me regardoit. Si le premier avoit pu survivre au dernier, il se seroit moqué de

son successeur sur ce chapitre, comme sur bien d'autres; il étoit comme tombé, non pas dans le délire, mais en extravagance. Son dessein étoit d'aller achever de vivre en Languedoc, et ce désir étoit devenu sa passion dominante, après laquelle marchoit l'amour pour.... et la haine pour son gendre: elle étoit plus que..... * Ces trois passions l'ont accompagné devant le tribunal de Dieu, où il n'a pu défendre la première que par la spiritualité de la seconde; pour la troisième, je ne sais dire autre chose que le mot de Juvénal, et je le dis de la part de Dieu: *Dic, Quintiliane, colorem.* Quelqu'un me dit quinze jours avant sa mort, qu'il avoit assuré qu'il ne me pardonneroit jamais de lui avoir donné un tel gendre. Je répondis que son gendre ne me pardonneroit jamais de lui avoir donné un tel beau-père. Je priai celui qui m'en parloit de le lui dire de ma part; et, entre nous, j'avois résolu de ne le plus voir, et de lui mander que, dès qu'il se plaignoit de moi, il jouiroit de mon absence, jusqu'à ce qu'il m'eût demandé pardon de ses plaintes. La mort a calmé cette tempête, et j'ai gagné par elle un repos auquel je ne m'attendois pas. On parle ici d'attaquer la donation qu'il a faite à Madame D...; mais il n'y a nulle apparence de réussir, parce que si, d'un côté, la coutume réduit les donations sur

* Il y a bien de l'apparence que ces points veulent dire l'ambition. Je trouve dans la *Clef de la Bruyère* que Vardes avoit machiné une grande cabale pour se faire nommer à la place de Gouverneur des Enfans de France qu obtint le Duc de Beauvilliers.

le pied des testamentaires, et les déclare nulles quand elles sont faites pendant la maladie dont meurt le donateur; la même coutume les approuve quand elles ne sont faites que des acquêts. Adieu, mon ami, l'honneur de vos bonnes graces, sans préjudice des rancunes qu'inspire la jalousie.

Madame DE SÉVIGNÉ.

On n'a plus guère à dire quand on vient après quelqu'un qui a si bien dit; j'ai pourtant à vous redresser sur ce qu'on vous avoit dit que Madame D..... avoit eu, outre la donation, de la vaisselle d'argent, et deux mille pistoles : cela n'est point vrai du tout : au contraire, il voulut lui donner quelque argent pour s'en retourner : elle s'enfuit si brusquement d'auprès de lui, que, comme il étoit assez mal, on crut qu'elle couroit au secours; et qu'il expiroit; mais, dans la vérité, elle fuyoit une sorte de présent qui lui faisoit horreur avec ces circonstances. Je vous ai déjà mandé que cette personne avoit été trouvée aimable dans ce pays-ci : son accent, ses manières, ses naïvetés même, ont été prises en bonne part, et cela confirme puissamment ce que vous dites si bien, que nos yeux ne sont point ceux qu'on devroit avoir, si nous regardions les choses comme des Chrétiens; mais la mode en est tellement passée, que les plus honnêtes femmes n'en ont pas même conservé les discours. Adieu, mon cher Président : plaignez-moi, ma fille s'en va en Provence, j'en suis accablée de douleur : il est

si naturel de s'attacher et de s'accoutumer à la société d'une personne aimable, et qu'on aime chèrement, et dont on est aimé, qu'en vérité c'est un martyre que cette séparation. Encore si nous pouvions espérer de nous revoir encore un jour à Grignan, ce seroit une espèce de consolation : mais hélas! cet avenir est loin, et l'adieu est tout proche. Nous reverrons donc bientôt ici M. de la Trousse. J'ai dit à M. de Carcassonne la joie que vous avez du bon succès de sa harangue au Roi : il est vrai qu'elle fut belle et bonne comme lui. Vous savez que M. du Maine a la charge des Galères qu'avoit M. de Vivonne : on donne quatre cents mille francs à Madame de Vivonne. Vous savez toutes les nouvelles mieux que nous : c'est pourquoi je finis.

LETTRE 790.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, vendredi 8 Octobre 1688.

VOILA une pluie qui nous désole. Ma chère enfant, vous allez passer justement cette vilaine descente, ou montagne de Rochepot : que de chagrins on a, quand on aime avec attention! nous ne saurions vous aimer héroïquement, quoiqu'il y ait là-bas de l'héroïque (1) : on ne peut vous connoître, et s'attacher à vous, sans une extrême tendresse.

(1) C'est-à-dire, dans l'appartement du Chevalier de Grignan.

Ce pauvre héros a toujours la goutte; cela fait une véritable peine. Il y a des gens de bon esprit, comme Saint-Romain (1), l'Abbé Bigorre, Croisilles (2), qui tâchent de l'amuser par les nouvelles publiques. Notre petit Marquis n'aura point été à l'ouverture de la tranchée; car M. de Vauban n'a pas voulu attendre MONSEIGNEUR, à cause des pluies : nous sommes toujours persuadés que dans peu de jours vous aurez l'esprit en repos. Le Prince d'Orange s'est déclaré protecteur de la Religion d'Angleterre, et demande le petit Prince (3) pour l'y élever : voilà une grande affaire; plusieurs Mylords se sont rendus auprès de lui. Vous savez que la Trousse a pris Avignon *. Madame de Coulanges, qui crève d'argent, a prêté mille francs à Mademoiselle de Méri, que nous attendons incessamment ici; M. de la Trousse (*son frère*) voudra bien les lui rendre. Je vous remercie, ma très-chère, de trouver bon que l'Abbé Bigorre vienne aussi; sans ce soulagement, j'aurois été embarrassée, et me voilà fort bien. Nous causons bonnement de nos

(1) Il avoit été Ambassadeur en Suisse.

(2) Frère du Maréchal de Catinat, et homme de grand mérite. Il avoit été Capitaine aux Gardes Françoises, et avoit quitté le service pour sa mauvaise santé.

(3) Jacques, Prince de Galles, né le 20 Juin 1688, connu depuis sous le nom du *Prétendant*.

* L'occupation du Comtat Venaissin fut une suite de la querelle entre la France et le Pape, à l'occasion de la suppression des franchises des Ambassadeurs. (*Voyez* la Lettre du 4 Juin 1687.)

affaires

affaires là-bas; j'y trouve toute la consolation qu'on peut attendre d'un esprit bien fait et d'un cœur admirable; plus on connoît le Chevalier, plus on l'estime, et plus on l'aime. Je n'ai pas besoin de lui demander si vous m'aimez: j'en suis persuadée par mille raisons; mais sans le questionner, il me rend mille témoignages charmans : nous mangeons ensemble, et mangeons fort bien. La philosophie de Corbinelli viendra ce soir : il est écrit sur tous les appartemens : *Fais ce que tu voudras; vive la sainte liberté* *.

J'ai vu Madame de Fontenilles, qui a perdu sa mère : c'étoient des torrens de larmes; elle est abîmée dans sa douleur : vous jugez bien que je la suivois de loin. Sa pauvre mère est morte dans l'horreur de la surprise, criant : Quoi! il faut donc crever ici; et frémissant de la proposition des Sacremens, elle les a reçus, mais plongée dans un horrible et profond silence : son fils et Alliot arrivèrent deux heures après qu'elle fut morte. Adieu, mon aimable enfant, nous ne saurions nous consoler de vous, chacun disant :

Rien ne peut réparer les biens que j'ai perdus.

Nous sommes entourés de vos portraits. La Princesse est fort belle : mais nous voulons l'autre, qui est présentement dans le coton des boues de la Rochepot.

* Inscription qu'on lisoit sur la porte de l'Abbaye de Thélème. (*Rabelais*, liv. I.)

LETTRE 791.

A la même.

à Paris, lundi 11 Octobre 1688.

J'AI reçu vos deux lettres de Joigny et d'Auxerre : le chemin de Joigny est insupportable aux yeux. Je vous vois partout, ma chère Comtesse, dans un déchirement de cœur si terrible, que j'en sens vivement le contre-coup. Vous auriez été assurément moins à plaindre ici ; vous auriez eu plutôt les nouvelles et les lettres de M. de Saint-Pouanges, qui promet à M. le Chevalier d'avoir un soin extrême de votre fils : vous sauriez qu'un certain petit fort, qui pouvoit donner de la peine, a été pris avant l'arrivée de M. le Dauphin (1). Vous apprendriez que ce Prince devant aller à la tranchée, M. de Vauban a augmenté toutes les précautions et toutes les sûretés qu'il a accoutumé de prendre pour la conservation des assiégeans. Vous sauriez que c'est le régiment de Picardie, et point du tout celui de Champagne, qui a ouvert la tranchée, où personne n'a été blessé ; et vous verriez enfin que toutes les femmes qui sont ici, ayant dans cette barque leurs maris, leurs fils, leurs frères, leurs cousins, ou tout ce qu'il vous plaira, ne laissent pas de vivre, de manger, de dormir, d'aller, de

(1) MONSEIGNEUR devoit faire le siége de Philisbourg, ayant le Maréchal de Duras pour commander sous ses ordres, et M. de Vauban pour la direction du siége.

venir, de parler, de raisonner, et d'espérer de revoir bientôt l'objet de leur inquiétude. Je me désespère de ce qu'au lieu de faire comme les autres, vous vous êtes séparée toute seule, tête à tête avec un dragon qui vous mange le cœur, sans nulle distraction, frémissant de tout, ne pouvant soutenir vos propres pensées, et croyant enfin que tout ce qui est possible arrivera : voilà le plus cruel et le plus insupportable état où l'on puisse être. Ma chère enfant, si c'est chose possible, ayez pitié de vous et de nous; vous êtes plus exposée que votre enfant; suivez sur cela les conseils de M. de Grignan, de M. de Carcassonne et de M. le Chevalier qui vous écrit. Je n'ai point voulu vous parler de l'endroit de la lettre que votre fils vous écrivoit; il n'étoit pas possible de le lire sans sentir un trait qui perçoit le cœur : mais il faut que cela passe, et ne pas toujours se creuser là-dessus. Ne soyez point en peine de ce que j'ai écrit à M. de la Garde; tout ira comme vous le souhaitez : il en augmentera seulement l'estime qu'il a pour vous, en voyant à quel prix vous mettez le plaisir de bien vivre avec votre famille; ôtez cet endroit de votre esprit. Mademoiselle de Méri est dans votre chambre : ce n'est pas sans émotion qu'on y entre, et qu'on trouve tout fermé : *Une migraine, une plainte.* Helas ! cette chère Comtesse, comme elle remplissoit tout, comme elle brilloit partout. La philosophie de Corbinelli est dans cette chambre que vous savez; nous le voyons moins qu'à la place (*Royale*). Les nou-

velles publiques occupent tout le monde ; le bon Abbé Bigorre y triomphe : il sera ici dans quatre jours. Je vous ai mandé que je mangeois avec M. le Chevalier, et que la liberté régnoit partout : mais l'usage que nous en faisons, c'est de vouloir être souvent ensemble. Nous pensons si fort les mêmes choses, nos peines, nos intérêts sont si pareils, que ce seroit une violence de ne pas se voir.

Le frère de Madame de Coulanges est mort : on dit que c'est le Cordelier qui l'a tué ; et moi je dis que c'est la mort. Je vis hier mes veuves, qui vous aiment et vous estiment tellement, que vous pouvez les compter pour être vos véritables amies : Madame de la Fayette est tout de même. Son fils lui a mandé qu'il avoit été long-tems avec le vôtre, et qu'il avoit été contraint à Metz de le quitter : voilà tout.

Vous êtes toujours trop tendrement regrettée et souhaitée dans cette petite chambre : le café y marche tous les matins ; et c'est si bien ma destinée d'être servie la dernière, que je ne puis pas obtenir de l'être avant le Chevalier. Mais vous n'entrez point, ma très-belle, cela nous fait mourir. *La voyez-vous? non, hélas! ni moi non plus* (1). On joue trop au naturel ce triste petit conte. Adieu, ma trop aimable, je ne puis être heureuse sans vous.

(1) C'est le refrain de plusieurs couplets de chansons de M. de Coulanges. *Voyez* ses Lettres à Mesdames de Sévigné et de Grignan, du 10 et 22 Juin 1675.

LETTRE 792.

A la même.

à Paris, mercredi 13 Octobre 1688.

NOUS attendons de vos nouvelles, nous vous suivons pas à pas; vous devez nous avoir écrit de Châlons, et vous serez demain à Lyon : si vous ne le savez, je vous l'apprends. Je me repose, en vous écrivant; mes lettres de Bretagne sont si fatigantes, que je n'y veux plus penser; je me tourne du côté de ma chère fille, et j'y trouve ma joie et ma tranquillité. Nous avons tout sujet de croire que Philisbourg ne nous tiendra pas encore longtems dans l'inquiétude où nous sommes. Vous verrez par les lettres que le Chevalier vous envoie, comme notre Marquis est arrivé en bonne santé, point fatigué; vous verrez les soins qu'on aura de lui, et vous apprendrez que MONSEIGNEUR a fait le tour de la place; on n'a point tiré : les tranchées sont si bien faites et si sûres, qu'il y a toute sorte d'apparence que tout ira selon nos désirs. Mon Dieu, que vous dites vrai! voici un étrange mois d'Octobre : je n'en ai jamais passé un tel; notre Marquis ne couroit de risque dans les autres que de manquer un levreau, ou un perdreau, toujours par quelque accident; mais nous ne vivons pas dans celui-ci; j'ai mes peines, j'ai les vôtres bien vivement. Je connois votre esprit et votre imagination

impitoyable; ma fille, il n'est pas possible de résister à une si longue souffrance.

On espère que le Prince d'Orange a pris de fausses mesures, et que le Roi d'Angleterre le recevra et le battra fort bien : il a parlé à ses Mylords, donné liberté aux moins affectionnés, et renouvelé l'attachement des plus fidèles; a déclaré une parfaite liberté de conscience, et fait commander sa cavalerie à M. le Comte de Roye : comme c'est un bon Calviniste, cela contente ses sujets; enfin, ma très-chère, que vous dirai-je? Vous ne m'écoutez pas, j'en suis assurée; vous ne pensez qu'à votre enfant, vous avez raison; et nous espérons de vous donner dans peu de jours une parfaite joie, en vous apprenant la prise de Philisbourg, et la parfaite santé du Marquis; cependant, ma très-chère, conservez la vôtre, si c'est chose possible; ne vous amaigrissez point, ne vous creusez point les yeux et l'esprit : ayez du courage, je vous en conjure mille fois.

LETTRE 793.

A la même.

à Paris, vendredi 15 Octobre 1688.

Il y a huit jours que nous n'avons reçu de vos nouvelles : vous ne sauriez croire combien ce tems est long à passer. Je viens de chez Madame de la Fayette, qui a reçu une lettre de son fils du 11 de ce mois : il mande que notre enfant se porte bien.

M. le Chevalier vous dit tout ce qu'il sait; il est au désespoir de ne pouvoir encore aller à Fontainebleau, vous en auriez plutôt les nouvelles : mais il faut souffrir ce qu'il plaît à Dieu. Madame de Lavardin étoit affligée de Jarzé, qui, en passant de la tranchée dans le quartier de MONSEIGNEUR, a eu le poignet emporté d'un coup de canon : on lui a coupé le bras à l'instant au-dessous du coude : voilà qui est assez triste pour un homme de son âge. Cependant rien n'est pareil aux précautions de Vauban (1) pour conserver tout le monde. M. le Dauphin va le premier à la tranchée. M. le Duc et M. le Prince de Conti font aussi fort bien et trop bien; mais on défend, sur peine de prison, aux volontaires de les suivre, et de quitter les régimens où ils sont attachés (2). Ma fille, tout ira bien; au nom de Dieu, conservez-vous, et donnez-vous la même patience que l'on prend ici : l'excès de l'inquiétude est inutile et dangereux. Nous fûmes hier nous promener à Vincennes, M. le Chevalier et moi; vous pouvez deviner aisément le cours de nos pensées et de nos discours : je vous écris dans sa chambre, il veut envoyer son paquet. Adieu donc, ma chère Comtesse : je ne m'accoutume point à

(1) Sébastien le Prestre de Vauban, depuis Maréchal de France.

(2) Le Marquis de Grignan, qui faisoit sa première campagne en qualité de volontaire, fut attaché pendant le siége au régiment de Champagne, dont M. le Comte de Grignan son père avoit été Colonel.

votre absence, et je vous aime toujours à ce degré où je ne crois point que personne puisse atteindre.

LETTRE 794.

A la même.

à Paris, lundi 18 Octobre 1688.

Nous avons reçu vos lettres de Châlons, ma chère fille, le lendemain des plaintes que nous avions faites d'avoir été huit jours entiers sans en recevoir : ce tems est long, et le cœur souffre dans cette ignorance ; c'est ce qui fait que nous sentons nos peines dans l'éloignement des nouvelles de Philisbourg. Jusqu'ici votre enfant se porte fort bien ; il y fait des merveilles ; il voit et entend les coups de canon autour de lui sans émotion : il a monté la tranchée, il rend compte du siége à son oncle comme un vieux Officier ; il est aimé de tout le monde : il a souvent l'honneur de manger avec MONSEIGNEUR, qui lui parle et lui fait donner le bougeoir. M. de Beauvilliers en fait son enfant, et Saint-Pouanges..... Enfin, vous verrez tout cela en détail, dans les lettres que M. le Chevalier vous envoie ; je ne vous dis tout ceci que pour donner du prix à ce que je mande, en vous entretenant de la chose principale, et qui doit vous tenir le plus au cœur : après cela, je reviens à votre voyage. Ah, la vilaine route ! Mon pauvre Comte, vous devez en être bien honteux. Je savois bien que cette montagne de la Rochepot étoit un précipice

caché derrière une petite haie de rien, et le chemin tout plein de cailloux; mais enfin, ce chemin qui est maudit, le voilà passé : nous reviendrons par l'autre, si Dieu le veut bien, comme je l'espère. Il nous paroît que vous vous embarquez aujourd'hui sur le Rhône, après avoir fait votre détour à Thésé (1). Le tems est bien horrible ici : le Chevalier est toujours très-incommodé de la foiblesse de ses jambes : il n'a plus de douleurs, et c'est ce qui fait sa tristesse; il a grand besoin de la force de son esprit pour soutenir un état si contraire à ce qu'il appelle son devoir; il ne peut aller à Fontainebleau, où il a mille affaires : je suis touchée de le voir comme il est; cependant il n'y paroît pas, son esprit agit et donne ses ordres partout. J'admire que votre santé puisse se conserver au milieu de vos inquiétudes, il y a du miracle; tâchez de le continuer, ne vous échauffez point à l'excès par de cruelles nuits, par ne point manger : mais est-on maîtresse de son imagination? Je suis affligée que vous soyez amaigrie, je crains sur cela l'air de Grignan; j'aime tout en vous, jusqu'à votre beauté, qui n'est que le moindre de mes attachemens : vous avez un cœur qu'on ne sauroit trop aimer, trop adorer; cependant ayez pitié de votre portrait, ne le rendez point celui d'une autre : ne nous trompez point, soyez toujours comme nous le voyons; rafraîchissez-vous à la Garde : pour moi, je m'en vais vous dire hardiment ce que je pense;

(1) Terre de la Maison de Châteauneuf de Rochebonne.

c'est que si l'état du château de Grignan, dont j'ai entendu parler, est tel que vous y soyez incommodée, et que les coups de pic sur le rocher y fassent l'air mortel de Maintenon (1), voici le parti que je prendrois, sans me fâcher, sans gronder personne, sans me plaindre; je prierois M. de la Garde de vouloir bien que je demeurasse chez lui avec Pauline, vos femmes et deux laquais, jusqu'à ce que la place fût nette et habitable : c'est ainsi que j'en userois tout bonnement sans bruit; cela empêcheroit d'ailleurs mille visites importunes, qui comprendroient qu'un château où l'on bâtit n'est guère propre à les recevoir. Vous voulez que je vous parle de ma santé et de ma vie : j'ai été un peu échauffée; de mauvaises nuits, beaucoup de douleurs et de larmes, ne sont pas saines, et c'est ce qui m'effraie pour vous : cela s'est passé entièrement avec des bouillons de veau, n'y pensez plus. Ma vie, vous la savez : souvent, souvent, dans cette petite chambre de là-bas, où je suis comme destinée; je tâche pourtant de ne point abuser ni incommoder : il me semble qu'on est bien aise de m'y voir. Nous parlons sans cesse de vous, de votre fils, de vos affaires. Je vais chez Mesdames de la Fayette et de Lavardin; tout cela me parle encore de vous, et vous aime, et vous estime; un autre jour chez Madame de Mouchi; hier chez la Marquise d'Huxelles. Il n'y a personne à Paris, on revient le soir, on se couche; on se lève; ainsi la

(1) On sait que les terres remuées au camp de Maintenon firent beaucoup de maladies.

vie se passe vite, parce que le tems se passe de même. Mademoiselle de Méri se trouve bien de nous, et nous d'elle. Nous avons l'Abbé Bigorre; c'est le plus commode et le plus aimable de tous les hôtes. Corbinelli est en Normandie avec le Lieutenant-Civil, jusqu'à la Saint-Martin. Vous ai-je dit que nous allâmes nous promener l'autre jour au bois de Vincennes, le Chevalier et moi? Nous causâmes fort : je me promenai long-tems; mais tout cela tristement; je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi.

Du même jour.

Ma lettre est cachetée, et je reçois la vôtre *du bateau au-delà de Mâcon*; tout ce que vous dites de votre amitié est un charme pour moi : si je ne sentois bien de quelle manière je vous aime, je serois honteuse, et quasi persuadée que vous en savez plus que moi sur ce chapitre. Vous pouvez vous assurer que je ne quitterai Paris ni pendant le siége de Philisbourg, ni pendant que le Chevalier sera ici; je me trouve fort naturellement attachée à ces deux choses. Ne craignez point au reste, que je sois assez sotte pour me laisser mourir de faim : on mange son avoine tristement, mais enfin on la mange. Pour votre idée, elle brille encore et règne partout; jamais une personne n'a si bien rempli les lieux où elle est, et jamais on n'a si bien profité du bonheur de loger avec vous que j'en ai profité, ce me semble; nos matinées n'étoient-elles pas trop

aimables? Nous avions été deux heures ensemble, avant que les autres femmes soient éveillées; je n'ai rien à me reprocher là-dessus, ni d'avoir perdu le tems et l'occasion d'être avec vous; j'en étois avare, et jamais je ne suis sortie qu'avec l'envie de revenir, ni jamais revenue sans avoir d'avance une joie sensible de vous retrouver et de passer la soirée avec vous. Je demande pardon à Dieu de tant de foiblesses; c'est pour lui qu'il faudroit être ainsi. Vos moralités sont très-bonnes et très-vraies.

Madame de Vins a été en peine de son mari; elle en a reçu une lettre; il est en sûreté présentement, *il est au siége de Philisbourg :* il avoit passé par des bois très-périlleux, et l'on n'avoit point de ses nouvelles. Si l'air et le bruit de Grignan vous incommodent, allez à la Garde; je ne changerai point d'avis. Mille amitiés à tous vos Grignans; je suis assurée que M. de la Garde sera du nombre. Comment trouvez-vous Pauline? Qu'elle est heureuse de vous voir, et d'être obligée de vous aimer!

Je comprends mieux que personne du monde les sortes d'attachemens qu'on a pour des choses insensibles, et par conséquent ingrates; mes folies pour Livry en sont de belles marques; vous avez pris ce mal-là de moi.

LETTRE 795.

A la même.

à Paris, mercredi 20 Octobre 1688.

NOUS avons reçu vos lettres de Thésé; vous nous en faites une aimable peinture; on ne croiroit pas trouver tant de politesse et d'ajustement sur le haut d'une montagne : la maîtresse du château (1), toujours noble, jolie, et digne d'être aimée; vous avez bien fait de répondre pour Corbinelli, on ne sort point de ses chaînes. Je soupçonne qu'avec tous ces beaux dehors, la pauvre femme n'est pas heureuse; je la plains, et je hais ce qui en est cause. Mais parlons de vous, ma chère belle : vous avez passé ce diantre de Rhône si fier, si orgueilleux, si turbulent; il faut le marier à la Durance quand elle est en furie : ah, le bon ménage ! Nous sommes impatiens d'avoir de vos nouvelles de la Garde; votre jeunesse et votre santé résistent-elles toujours à vos dragons, à vos pensées, à vos cruelles nuits? C'est cela qui m'inquiète; car je sais que rien n'est plus mortel; et tout cela pour vous être éloignée des nouvelles, pour avoir donné trop d'espace à votre imagination. Si vous étiez ici, vous auriez tous les jours des nouvelles comme nous, vous verriez que ce petit compère est tout accoutumé;

(1) Thérèse Adhémar de Monteil, Comtesse de Rochebonne, sœur de M. de Grignan.

le voilà reçu dans la profession qu'il doit faire; il écrit gaîment avec un esprit libre; il a monté deux fois à la tranchée, il a porté des fascines; il se porte très-bien. Le Chevalier en est ravi, et lui a mandé: « Vous n'êtes plus un petit garçon, vous n'êtes plus » mon neveu, vous êtes mon camarade ». Cela le paie de tout ce qu'il fait : voilà le plus fort passé; on ne croit pas que ce régiment (*de Champagne*) monte une troisième fois à la tranchée. Quelle joie vous aurez, ma chère Comtesse, quand nous vous manderons, *Philisbourg est pris, votre fils se porte bien!* Alors, s'il plaît à Dieu, vous respirerez, et nous aussi, car il ne faut pas croire qu'on puisse soutenir en repos l'état où vous êtes. Ce petit Marquis m'adresse ses lettres et m'écrit joliment, en me faisant des excuses de *la liberté*. Enfin, tout va parfaitement bien : nous attendons de vos nouvelles avec tous les sentimens que donne la très-parfaite amitié. J'embrasse M. de Grignan et les Prélats qui sont auprès de vous, et M. de la Garde que voilà, et Pauline que voici : eh, mon Dieu, vous êtes donc tous dans ce château! comment vous y trouvez-vous? comment va la truelle? On entend d'ici Mansard (1) qui appelle le Coadjuteur.

Nous tenons ici le Prince d'Orange démâté; son eau douce s'est gâtée dans ses vaisseaux, des vaisseaux qu'il envoyoit pour débaucher une partie de la flotte Angloise, auroient été bien battus, s'ils se fussent approchés; le vent en a égaré et séparé

(1) Premier Architecte du Roi.

cinq ou six en revenant *. Le Roi (*Jacques II*) a tout réuni à lui, en lâchant un peu la bride pour la liberté de conscience; Dieu le protège jusqu'ici. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je ne sais que vous dire de mon amitié, les paroles me manquent, je les trouve trop petites.

* On voit par ces bruits de Paris à quel point la Cour se flattoit et s'abusoit sur toute cette affaire.

LETTRE 796.

A la même.

à Paris, vendredi 22 Octobre 1688.

Je commence par votre cher enfant; il n'y a rien de si aisé à comprendre que tous vos sentimens; et pensez-vous que nous ne les ayons pas? Mais nous avons un bonheur qu'il n'a pas tenu à nous que vous n'eussiez aussi; c'est que nous avons des nouvelles à tout moment, et vous languissez huit jours pendant que nous respirons. Nous savons aussi que M. le Dauphin va souvent à la tranchée; on mande qu'il fut l'autre jour tout couvert de terre d'un coup de canon. Vous jugeriez comme nous que ces tranchées sont faites comme pour le fils du Roi; on porte des fascines, mais c'est la nuit. Le régiment de Champagne ne se trouvera point à toutes les occasions. Voilà une lettre de M. du Plessis; vous voyez que le Marquis a bien des Gouverneurs autour de lui. Nous le trouverons tout autre, s'il plaît à Dieu: je me rassure avec le

Chevalier, qui est persuadé que ce siége finira bientôt, et que Vauban étant le maître, et n'étant point pressé, il conservera les hommes encore plus qu'il n'a accoutumé de faire; vous savez comme il est admirable dans le soin continuel qu'il en prend. MONSEIGNEUR est adoré, il est libéral, il donne à tous les blessés; il a envoyé trois cents louis au Marquis de Nesle (1); il donne à ceux qui n'ont point d'équipage; il donne aux soldats; mande au Roi du bien de tous les Officiers, et le prie de les récompenser; il donne beaucoup, dit-il, parce qu'il trouve la misère grande. Le Roi fait lire ses lettres publiquement. M. le Chevalier triomphe, et dit : *Hé bien! ne vous l'avois-je pas bien dit? je n'en suis pas surpris.* Enfin, ma fille, cette première campagne avec MONSEIGNEUR est d'une date bien considérable et d'une grande importance. Ah! je suis assurée que, malgré toutes vos peines, vous ne voudriez pas que votre enfant fût auprès de vous. La circonstance d'avoir autour de lui tous les Officiers du régiment de son oncle, doit vous être d'une grande consolation : je parlerois d'ici à demain.

Disons deux mots de votre amitié : vous m'aimez trop, j'en suis honteuse, non pas que je ne me sente quelque petit mérite d'un certain côté à votre égard; mais c'est que pendant le siége de Philisbourg, il ne faut songer qu'à notre enfant; laissez-

(1) Louis de Mailly, Marquis de Nesle, mort à Spire de la blessure qu'il avoit reçue au siége de Philisbourg.

moi

moi donc là ; vous êtes trop vive, vous êtes trop bonne et trop aimable, j'en suis comblée ; et s'il y avoit un degré au-delà de ce que je sens, je ne pourrois pas vous le refuser ; mais, ma chère enfant, *quanto ti posso dar, tutto ti daro*. Ecrivez à votre frère, il a fort bien fait, j'ai sa procuration : on l'admireroit, si vous ne gâtiez point le métier ; mais vos sentimens sont d'une perfection qui efface tout ; il n'y a point un autre cœur comme le vôtre ; ne vous réglez donc pas sur vous, et écrivez-lui joliment après la prise de Philisbourg, sans aucune apparence de n'être pas contente de lui, car je le suis, et je dois l'être. Nous sommes toujours dans une grande amitié, le Chevalier et moi ; ne soyez point jalouse, nous nous aimons en vous, et pour vous, et par vous. Je ne sais ce que vous voulez dire de votre humeur, vous n'en avez plus qui ne nous fasse plaisir, et nous ne pouvons finir sur le solide et vrai mérite que Dieu vous a donné ; c'est un grand chapitre pour nos conversations. Il croit toujours aller à Fontainebleau ; mais il n'est pas encore trop bien assuré sur ses jambes ; il a pris une médecine dont il est content : je prends des bouillons de veau qui commencent à m'ennuyer : je suis dans une très-parfaite santé ; Dieu conserve la vôtre, ma chère bonne ; quoi que vous en disiez, je ne vous croirai que quand vous serez hors de toute inquiétude. Je pense que vous avez trouvé ce pauvre Cardinal de Bouillon bien triste *, malgré

(1) Il étoit en exil. (V. la note de la Lettre du 8 Août 1685)

sa belle solitude; il doit avoir été fort aise de vous voir; je lui rends mille grâces de son souvenir: je ferai demain toutes mes veuves contentes du vôtre. Nous allons dire adieu à Madame de Mouci, qui va faire son voyage ordinaire; elle me pria l'autre jour de vous embrasser pour elle. Madame de Lavardin sera ravie de la complaisance de Madame de Rochebonne: cette affaire lui tenoit au cœur; rien n'est plus raisonnable que de lui laisser le soin de ses petits neveux qu'elle aime. M. de la Garde m'a écrit comme un homme qui vous honore, et qui est dans tous nos sentimens; vous devez faire un grand usage de son bon esprit et de son amitié. Nous vivons fort bien avec Mademoiselle de Méri; fort bien aussi avec l'Abbé Bigorre, que nous ne voyons pas assez. Corbinelli est avec le Lieutenant-Civil en Normandie.

Hier un cerf tua le cheval d'un écuyer du Roi, dont j'ai oublié le nom, et le blessa considérablement. Le petit-fils de Saint-Hérem, qui couroit comme un démon à cheval avec le Comte de Toulouse, tomba, et fut trois heures sans connoissance: il est mieux.

LETTRE 797.

A la même.

à Paris, lundi 25 Octobre 1688.

L'IMPATIENCE que nous avons de recevoir vos lettres, l'attention qui nous les fait envoyer chercher jusques dans le sein de la poste, notre joie d'apprendre que vous vous portez bien, malgré toutes vos peines, tout cela est digne des soins que vous avez de nous donner de vos nouvelles; vous pouvez juger par le besoin que nous en avons, combien nous vous sommes obligés de votre exactitude; je dis toujours *nous*, car les sentimens du Chevalier et les miens sont si pareils, que je ne saurois les séparer. Mais parlons de Philisbourg: voilà une lettre de votre enfant, du 18; il se portoit fort bien; vous verrez par tout ce que vous dit M. du Plessis, qu'il ne fera pas de honte à ses parens: mais admirez les arrangemens de la Providence; la pluie l'a empêché d'être le lendemain, avec le régiment de Champagne, de l'action la plus brillante et la plus dangereuse qu'il y ait encore eue, c'est la prise d'un ouvrage à cornes, qui fut enlevé le 19, où le Marquis d'Harcourt, Maréchal-de-camp, le Comte de Guiche, le cadet du Prince de Tingri, le Comte d'Estrées, Courtin et quelques autres se sont distingués; le fils de M. Courtin est mortellement blessé, le Marquis d'Huxelles légèrement: le pauvre Bordage a payé pour tous, deux

jours devant. Le Roi a donné son régiment à M. du Maine, et en a promis un autre au fils du Bordage, avec mille écus de pension. Les Princes et les jeunes gens sont au désespoir de n'avoir point été de cette fête, mais ce n'étoit pas leur jour. Il fallut tenir MONSEIGNEUR (1) à quatre; il vouloit être à la tranchée; Vauban le prit par le corps et le repoussa avec M. de Beauvilliers. Ce Prince est adoré; il dit du bien de ceux qui le méritent, il demande pour eux des régimens, des récompenses; il jette l'argent aux blessés et à ceux qui en ont besoin. On ne croit pas que la place dure long-tems après ce logement. Le Gouverneur malade, celui qui commandoit à sa place étant pris et mort, on espère que personne ne voudra soutenir une si mauvaise gageure. Le Chevalier me fait rire, il est ravi que le Marquis n'ait point été à cette occasion, et il est au désespoir qu'il ne se soit point distingué; en un mot, il voudroit qu'il fût tout à l'heure comme lui, et que sa réputation fût déjà toute parfaite comme la sienne; il faut avoir un peu de patience. Espérons, ma chère fille, que tout se passera désormais selon nos désirs, pour revoir notre enfant en bonne santé.

(1) MONSEIGNEUR fut nommé par les soldats, *Louis-le-Hardi*, pendant le siége de Philisbourg. *Voyez* la *Ballade* de La Fontaine, tome I de ses *Œuvres mêlées*.

* Elle est très-médiocre; mais on y trouve ce vers où l'on voit, comme dit Madame de Sévigné, *la main de l'ouvrier*.

« J'aime les sobriquets qu'un corps-de-garde impose. »

Vous avez été très-bien reçue à la Garde ; et enfin, à force de marcher et de vous éloigner, vous êtes à Grignan. Vous nous direz comment vous vous y trouvez, èt comment cette pauvre substance qui pense, et qui pense si vivement, aura pu conserver sa machine si belle et si délicate, dans un bon état, pendant qu'elle étoit si agitée : vous en faites une différence que votre père (*Descartes*) n'a point faite. Mais, ma fille, on meurt ici plus qu'à Philisbourg : le pauvre la Chaise (1) qui vous aimoit tant, qui avoit tant d'esprit, qui en avoit tant mis dans *la Vie de Saint Louis*, est mort à la campagne d'une petite fièvre; M. du Bois en est très-affligé. Madame de Longueval, ou le *Chanoine* (2), est morte ou mort d'un étranglement à la gorge : elle haïssoit bien parfaitement notre Montataire (3) ; je suis toujours fâchée qu'on emporte de tels paquets en l'autre monde ; voyez comme la mort va, prenant partout ceux qu'il plaît à Dieu d'enlever de celui-ci.

Madame de Lavardin me fit hier cent amitiés pour vous, ainsi que Madame d'Huxelles, et Madame de Mouci, et Mademoiselle de la Rochefou-

(1) Jean Filleau de la Chaise, Auteur d'une Vie de Saint-Louis fort estimée, et frère de M. de Saint-Martin, Auteur de la traduction de Don Quichotte.

(2) On connoissoit dans le monde Madame de Longueval, Chanoinesse de Remiremont, sous le nom du *Chanoine* : elle étoit sœur de la Maréchale d'Estrées.

(3) Marie de Rabutin, Marquise de Montataire, avoit eu de grands procès avec Madame de Longueval.

cauld, que nous avons reçue dans le corps des veuves : j'y mets aussi Madame de la Fayette ; mais comme elle n'étoit pas hier chez Madame de Mouci, je la sépare : rien ne peut se comparer à l'estime parfaite de toutes ces personnes pour vous. Adieu, aimable et chère enfant ; je parle souvent de vous avec plaisir, parce que c'est quasi toujours votre éloge. Nous sommes suspendus dans l'attention de Philisbourg et de vos nouvelles : voilà les deux points de nos discours.

LETTRE 798.

A la même.

à Paris, mardi 26 Octobre 1688.

OH ! quelle lettre, mon enfant, elle mérite bien que je sois revenue tout exprès pour la recevoir. Vous voilà donc à Grignan en bonne santé ; et quoique ce soit à cent mille lieues de moi, il faut que je m'en réjouisse ; telle est notre destinée, peut-être que Dieu permettra que je vous retrouve bientôt ; laissez-moi vivre dans cette espérance. Vous me faites un joli portrait de Pauline, je la reconnois, elle n'est point changée, comme disoit M. de Grignan ; voilà une fort aimable petite personne, qu'il est fort aisé d'aimer. Elle vous adore ; et au milieu de la joie de vous voir, sa soumission à vos volontés, si vous décidez qu'elle vous quitte, me fait une pitié et une peine extrême : j'admire le

pouvoir qu'elle a sur elle. Pour moi, je jouirois de cette jolie petite société, qui doit vous faire un amusement et une occupation; je la ferois travailler, lire de bonnes choses, et point trop simples; je raisonnerois avec elle, je verrois de quoi elle est capable, et lui parlerois avec amitié, avec confiance; jamais vous ne serez embarrassée de cette enfant, au contraire, elle pourra vous être utile: enfin, j'en jouirois, et ne me ferois point le martyre de m'ôter cette consolation.

J'aime fort que le Chevalier vous dise du bien de moi; mon amour-propre est flatté de ne pas lui déplaire; s'il aime ma société, je ne cesse de me louer de la sienne : c'est un goût bien juste et bien naturel que de souhaiter son estime. Je ne sais comment vous pouvez dire que votre humeur est un nuage qui cache l'amitié que vous avez pour moi; si cela étoit dans les tems passés, vous avez bien levé ce voile depuis plusieurs années, et vous ne me cachez rien de la plus tendre et de la plus parfaite amitié qui fut jamais. Dieu vous en récompensera par celle de vos enfans qui vous aimeront, non pas de la même manière, ils n'en seront peut-être pas capables, mais au moins de tout leur pouvoir, et il faut s'en contenter. Vous me représentez le bâtiment de M. de Carcassonne comme un vrai corps sans âme, manquant d'esprit, et sur-tout du nerf de la guerre. Je pense que le Coadjuteur n'en manque pas moins; eh, mon Dieu ! que veulent-ils faire? mais je ne veux pas en dire

davantage ; il seroit à propos seulement que cela finît, et qu'on vous ôtât le bruit et l'embarras dont vous êtes incommodée.

Le pauvre Jarzé est mort de sa blessure, à ce qu'on dit. Le siége de Philisbourg sera bientôt fini, et vous serez ravie que votre fils y ait été; c'est comme ce voyage de Candie *. La Marquise d'Huxelles est assez insensible à la joie d'une légère blessure que son fils (1) a reçue; ils ne sont ni parens, ni amis; nous ne sommes pas assez heureuses ou assez malheureuses pour être de même. Cette Marquise (2) a des soins de M. de la Garde, dont

* On se rappelle que M. de Sévigné, dans l'année 1669, étoit allé, presque malgré sa mère, servir au siége de Candie.

(1) Nicolas du Blé, Marquis d'Huxelles, depuis Maréchal de France en 1703.

* M. d'Huxelles fut un des caractères originaux de ce tems. Avec une conduite exemplaire, livré aux plaisirs les moins délicats, vivant par goût loin de la Cour, et en apparence très-peu soigneux de plaire, il sut faire, dans un tems de bigoterie et d'adulation, une fortune assez grande, que pourtant il ne dut pas à son mérite ; car c'étoit un Général de peu de réputation. En 1688, on lui donna le cordon-bleu. Lorsqu'il le reçut, au lieu d'écrire au Roi, « il ne remercia que M. de Louvois, et » recommanda au courrier de lui dire en même-tems que si » l'Ordre l'empêchoit d'aller au cabaret et tels autres lieux; il le » lui renverroit ». C'est ce que raconte Madame de la Fayette, qui d'ailleurs dit du bien de lui, au lieu que Saint-Simon le dénigre beaucoup. C'est à M. d'Huxelles qu'on attribue ce mot dit à quelqu'un qui demandoit pourquoi il ne s'étoit pas marié. « C'est que je n'ai jamais trouvé un homme tel que j'aie désiré » d'être son père. »

(2) On a déjà observé que Madame d'Huxelles étoit dans un commerce réglé de nouvelles avec M. de la Garde.

vous vous sentirez ; elle a les lettres qu'on a écrites à l'Ambassadeur de Venise, et qui sont admirables. Il a fait un tems horrible ces jours passés ; mais comme il dérangeoit un peu les desseins du Prince d'Orange, tout le monde en étoit ravi. Je ne crois pas que le Chevalier fasse le voyage de Fontainebleau. Pour moi, si je fais un tour à Brévanes, afin de marcher un peu, ce ne sera qu'après le siége de Philisbourg, qui est plus long qu'on n'avoit pensé, et qui m'occupe fort. Nous fûmes encore nous promener l'autre jour à Vincennes ; cette solitude est aimable, car il n'y a qui que ce soit au monde. Jetez mes amitiés, mes complimens, mes embrassades, comme vous le jugerez à propos ; je ne sais qui est avec vous, mais n'oubliez pas ma chère Pauline, préparez-la à m'aimer ; je vous conjure tout à l'heure de la baiser pour l'amour de moi, je veux qu'elle m'ait cette obligation. Je ne saurois du tout m'accoutumer à ne plus trouver là-bas ma très-aimable Comtesse.

LETTRE 799.

A la même.

à Paris, vendredi 29 Octobre 1688.

NOUS attendons ce soir de vos nouvelles, et nous trouvons que nous sommes, vous et nous, tous les jours de la semaine occupés à nous écrire ; nous nous reposons seulement le jour du Seigneur : toutes

nos conversations sont de vous, et vous ne pouvez jamais être mieux louée que par ceux qui vous ont vue d'aussi près que nous dans toutes les choses importantes que vous avez faites pour votre famille; sur-tout le procès nous enchante; mais votre modestie arrête ma plume; pour nous dédommager, il faut dire, comme Voiture à M. le Prince: « Si vous saviez avec combien peu de respect et » de crainte de vous déplaire nous vous admirons » ici à bride abattue, vous verriez que nous ne » vous aimons pas en aveugles » : en sorte que vous ne perdez rien avec nous de toutes les bonnes qualités que Dieu vous a données. Nous vous prions de les inspirer à votre fille, vous ne sauriez rien faire de plus utile pour elle : parlez-lui de ce qui lui convient, comme je vous ai souvent ouï parler à votre fils. Il est certain qu'elle en profitera à vue d'œil : on juge par ses réponses qu'elle a beaucoup d'esprit et de vivacité, joignez à cela beaucoup d'envie de vous plaire, et vous ferez une merveille de cette petite cire molle; vous la tournerez comme vous voudrez, et cela vous fera un grand amusement et une occupation digne de vous, et selon Dieu, et selon le monde.

Il nous semble que si M. de Grignan doit faire quelque séjour à Avignon, vous ne feriez pas mal d'y aller avec lui, pour éviter les visites de votre arrivée, et pour ne point faire une double dépense : mais vous savez comme les conseils de loin sont téméraires : ainsi, ma très-chère, tout ce que vous

ferez sera assurément le mieux. M. le Chevalier a un peu mal à la main droite, il ne vous écrira pas long-tems, je m'offre d'être son secrétaire.

Voilà des lettres de votre enfant, du 22 Octobre; vous devez beaucoup espérer du soin qu'on a de vous le conserver. Vous voyez comme la fanfaronnade de ces deux volontaires a été punie : il vaut mieux être sage. Ecrivez à M. Courtin; son fils est mort, et par les nôtres, qui lui ont donné les coups mortels, le croyant, la nuit, un des ennemis. Adieu, ma très-chère et trop aimable : j'étois hier chez Madame de la Fayette; Madame la Princesse y vint : on avoit conté auparavant qu'un Courtisan avoit dit au Roi : « Sire, vous prenez des loups comme » MONSEIGNEUR, et il prend des villes comme » Votre Majesté ». Quand nous n'aurons plus Philisbourg sur les épaules, nous vous dirons des bagatelles; mais jamais je ne pourrai vous dire à quel point vous m'êtes chère. J'embrasse tous mes chers Grignans. Je trouve Pauline bien avancée d'avoir lu les *Métamorphoses*; on ne revient point de là à *la Guide des pécheurs* : donnez, donnez-lui hardiment *les Essais de morale*.

LETTRE 800.

A la même.

à Paris, le jour de la Toussaint 1688.

Il y a long-tems que je n'ai passé cette fête à Paris, j'y suis toute étonnée. Nous aurons ce soir une agréable musique de cloches : Corbinelli en seroit ravi; moi, je les souffrirai, parce que je ne suis pas dans ma gaîté ordinaire. Nous sommes si empêchés à prendre Philisbourg, que je ne voudrois pas m'éloigner un moment des nouvelles; c'est ce qui fait, ma chère enfant, que je vous plains à l'excès d'être si long-tems à la merci de votre imagination, qui est la plus cruelle et la plus dévorante compagnie que vous puissiez avoir. M. de Vauban a mandé au Roi de songer à un Gouverneur pour cette belle conquête. On vouloit croire que la place (1) seroit à nous aujourd'hui, et pour surprendre, et pour faire honneur au jour de la naissance de M. le Dauphin (2). Voilà des lettres de votre enfant, il revient de descendre la tranchée : MONSEIGNEUR y est tous les jours : le Marquis est gaillard, il écrit joliment à *Martillac*, j'ai envie qu'elle soit auprès de vous. Je plains infiniment le Chevalier, la goutte le chicane, tantôt à une main, tantôt à l'autre, et souvent des douleurs et d'assez

(1) Philisbourg s'étoit rendu dès le 29 Octobre; la garnison en sortit le premier Novembre.

(2) Né le premier Novembre 1661.

méchantes nuits : je voudrois bien pouvoir adoucir ses maux ; mais il est accoutumé à vos soins, qui sont si consolans et si précieux, qu'on ne fait, en vérité, qu'une pauvre représentation. Nous mangeons ensemble dans cette petite chambre : je suis destinée pour cette pauvre cellule : le café est tout-à-fait disgracié ; le Chevalier croit qu'il l'échauffe, et qu'il met son sang en mouvement ; et moi en même tems, bête de compagnie, comme vous me connoissez, je n'en prends plus, le riz prend la place : je me garde le café pour cet hiver. Vous ne parlez point de votre santé ; ah ! que je crains vos nuits, et la surprise de l'air de Grignan ! que cette bise qui vous a tant fait avaler de poudre a été désobligeante et incivile ! ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit vous recevoir ! Je vous avoue que je tremble pour votre santé ; la mienne est tout-à-fait remise, je dors mieux, ma langue n'est plus une méchante langue, elle est toute rendue à son naturel. Il y a des tems, et des jours, et des nuits difficiles à passer ; et puis sans pouvoir jamais être consolée, ni récompensée de ce qu'on a perdu, on se retrouve enfin dans son premier état, par la bonté du tempérament : c'est ce que je sens présentement, comme si j'étois une jeune personne. J'ai en perspective de vous aller voir, et cette pensée me fait subsister. Je comprends que vous êtes tout en l'air par le dérangement de votre Assemblée ; vous serez donc, comme je le souhaitois, hors de l'air de Grignan ; je vous proposois sans chagrin d'aller à la Garde pour éviter

cette respiration de pierre de taille en l'air, qui fait mourir tout le monde à Maintenon. Je suis persuadée que vous êtes aimée dans votre famille! hé, bon Dieu, comment pourroient-ils ne pas vous aimer? Quand ils feront réflexion à ce que vous êtes pour leur maison; à la manière dont vous vous y êtes transmise, et livrée, et abîmée, et à tout ce que vous y avez fait de considérable; je prends à témoin M. de la Garde; joignez à cela qu'ils sont fort honnêtes gens, et que si l'on a quelquefois des humeurs et des chagrins, il faut que le moment d'après, ils avouent que, par votre conduite et vos actions, vous avez acquis un droit sur tout ce nom. Je vois que le bâtiment du Coadjuteur ira bien, il a du courage; mais celui du Carcassonne vous tourmentera tout l'été, c'est une chose cruelle. Voici un abord un peu violent, c'est un bon jour et des complimens sur Avignon; il faut que cela se passe. C'est un bonheur au moins de ne point voir de visages nouveaux.

L'Abbé Bigorre est vraiment le meilleur ami et le plus aimable hôte qu'on puisse souhaiter; le Chevalier s'en accommode fort bien. Mademoiselle de Méri trouve ici de la société; mais sa chambre (1) nous fait mourir. Que faites-vous de Pauline? pourquoi ne la meneriez-vous pas avec vous? Je l'ai dépeinte à Madame de la Fayette, elle ne croit pas que vous puissiez ne point vous y attacher : elle

(1) Mademoiselle de Méri étoit venue occuper la chambre de Madame de Grignan.

vous conseille d'observer la pente de son esprit, et de la conduire selon vos lumières : elle approuve extrêmement que vous causiez souvent avec elle ; qu'elle travaille, qu'elle lise, qu'elle vous écoute, et qu'elle exerce son esprit et sa mémoire.

Madame de Lavardin est bien aise que ce pauvre Jarzé soit hors de danger ; sa mère et sa femme sont ici, à demi-consolées de ce qu'il ne vivra plus que dans son château avec elles, et avec ses amis en Province et à Paris. Je ne crois pas qu'on fasse aucun siége après Philisbourg : en vérité, c'est assez, comme vous dites, avant dix-sept ans (1). Sanzei est à la guerre tout comme les autres. Adieu, ma très aimable, ah ! ne croyez pas que nous puissions cesser de vous regretter, ni jamais nous accoutumer à ne vous voir plus briller dans cette maison.

(1) Le Marquis de Grignan étoit né en Novembre 1671.

LETTRE 801.

A la même.

à Paris, jour de la Toussaint 1688, à neuf heures du soir.

PHILISBOURG est pris, votre fils se porte bien. Je n'ai qu'à tourner cette phrase de tous côtés ; car je ne veux point changer de discours. Vous apprendrez donc par ce billet que *votre enfant se porte bien, et que Philisbourg est pris.* Un courrier vient d'arriver chez M. de Villacerf, qui dit que celui de

MONSEIGNEUR est arrivé à Fontainebleau pendant que le Père Gaillard prêchoit; on l'a interrompu, et on a remercié Dieu dans le moment d'un si heureux succès et d'une si belle conquête. On ne sait point de détail, sinon qu'il n'y a point d'assaut, et que M. du Plessis disoit vrai, quand il assuroit que le Gouverneur faisoit faire des charriots pour porter son équipage. Respirez donc, ma chère enfant, remerciez Dieu premièrement : il n'est point question d'un autre siége, jouissez du plaisir que votre fils ait vu celui de Philisbourg; c'est une date admirable, c'est la première campagne de M. le Dauphin : ne seriez-vous pas au désespoir qu'il fût seul de son âge qui n'eût point été à cette occasion, et que tous les autres fissent les entendus ? Ah ! ne parlons point de cela, tout est à souhait. C'est vous, mon cher Comte, qu'il en faut remercier : je me réjouis de la joie que vous devez avoir ; j'en fais mon compliment à notre Coadjuteur : voilà une grande peine dont vous êtes tous soulagés. Dormez donc, ma très-belle ; mais dormez sur notre parole : si vous êtes avide de désespoirs, comme nous le disions autrefois, cherchez-en d'autres, car Dieu vous a conservé votre cher enfant : nous en sommes transportés, et je vous embrasse dans cette joie avec une tendresse dont je crois que vous ne doutez pas.

LETTRE

LETTRE 802.

A la même.

à Paris, mercredi 3 Novembre 1688.

Votre cœur doit être bien à son aise; vous ne recevrez plus de lettres qui ne vous assurent de la santé de votre cher enfant. Laissez-vous aller un peu à la douceur de n'être plus dans les transes et les justes frayeurs d'un péril qui est passé : songez au plaisir qu'aura votre fils de bien faire sa cour, et d'avoir été à la première occasion où Monseigneur a commencé le personnage de Conquérant : vous voyez mieux que moi tous les agrémens de cette date. Il faut espérer que M. le Chevalier sera en état d'aller à la Cour; c'est un de vos malheurs que le dérangement de sa santé. Cette souris de douleur qui lui court à une main, puis à l'autre, est aujourd'hui sur le genou, et l'a empêché d'aller dîner chez Dangeau, comme il le croyoit hier; cela est pitoyable : mais comme il n'y a rien de violent, s'il peut enfin aller à Versailles, c'est de lui, ma très-chère, que vous recevrez de bons et de véritables services, soutenu de la présence du Marquis, qui est un petit homme considérable, et qui a fait son devoir aussi bien que pas un dans cette campagne. Il est froid, il est hardi, il est appliqué; il s'amusa l'autre jour à pointer deux pièces de canon, comme s'il eût tiré au blanc à Livry.

A propos de Livry, pour vous faire voir qu'on est blessé partout, M. de Méli tira il y a quelques jours, comme il a accoutumé, dans notre forêt; son fusil lui creva dans la main, et la lui maltraita de manière qu'il a fallu lui couper le bras fort près du coude, tout comme à Jarzé : il est ici près chez Madame Sanguin; j'ai cru qu'en faveur de Livry il falloit vous conter cette histoire. Celle du Père Gaillard est plus agréable : il prêchoit le jour de la Toussaint; M. de Louvois vint apprendre que Philisbourg étoit pris; le Roi fit signe, le Père Gaillard se tut; et après avoir dit tout haut la nouvelle, le Roi se jeta à genoux pour remercier Dieu; et puis le Prédicateur reprit son discours avec tant de prospérité, que mêlant sur la fin Philisbourg, MONSEIGNEUR, le bonheur du Roi, et les grâces de Dieu sur sa personne et sur tous ses desseins, il fit de tout cela une si bonne sauce que tout le monde pleuroit : le Roi et la Cour l'ont loué et admiré; il a reçu mille complimens; enfin, l'humilité d'un Jésuite a dû être pleinement contente. Je goûte fort la réponse de M. de Vendôme pour M. d'Aix (1); puisque ce Gouverneur le veut bien, celui qui tient sa place doit le vouloir aussi. Madame de la Fayette me disoit encore avant-hier qu'elle fut charmée de la manière noble et indifférente dont Monsieur de Grignan traita ce chapitre chez elle :

(1) Daniel de Cosnac, Archevêque d'Aix.

* Il avoit été Évêque de Valence. (*Voyez* la note de la Lettre du 6 Octobre 1673, et la note ci-après, page 299.)

vous voyez qu'il prenoit le bon parti, et que même il donna l'affaire à démêler à M. d'Aix lui-même; cette manière fort adroite fait qu'il ne doit pas présentement avoir l'ombre d'un chagrin. Vous me direz un peu des nouvelles de votre Assemblée.

Vos Suzes me verront ici; ils aiment comme vous Madame de Lavardin. Le Comte de Grammont veut à toute force M. de Gordes; M. de Langres (1) fait sur cela un fort bon personnage; il leur a livré son neveu : « Tenez, Monsieur, le voilà; faites-le » assez sage pour comprendre qu'il sera trop heu» reux d'épouser Mademoiselle votre fille; je ne » demande pas mieux, j'aime mon nom et ma » maison, travaillez ». Sur cela, le Comte et sa femme vont causer avec ce garçon qui est à Chaillot dans une petite maison de M. de Vivonne; ils causent avec lui; mais ce garçon a souverainement deux choses, une grande *défiance*, et une grande *incertitude;* de sorte qu'il se jette à l'écart à tout moment : ils continuent pourtant leur entreprise; mais ils n'en viendront à bout que le jour qu'ils auront trouvé l'invention de lier le vent et de fixer le mercure. Il n'est pas si difficile d'arrêter la pauvre Madame de S...Ah! que je la plains à l'âge qu'elle a, avec dix enfans, d'être encore tourmentée des passions! c'est sa destinée. Adieu, ma très-chère bonne; voilà bien de la conversation, car c'est ainsi qu'on peut appeler nos lettres; car si celle-ci vous

(1) Louis M..... de Simiane de Gordes, Évêque de Langres.

ennuie, j'en suis fâchée, car je l'ai écrite de bon cœur, et *currente calamo.*

LETTRE 803.

A la même.

à Paris, mercredi 5 Novembre 1688.

Je pris hier une petite médecine à la mode de mes Capucins; c'étoit pour purger ma santé : elle ne fit aussi que balayer grossièrement, c'est leur fantaisie : je m'en porte en perfection. J'ai été un peu fâchée de ne pas vous voir prendre possession de cette chambre dès le matin, me questionner, m'épiloguer, m'examiner, me gouverner et me secourir à la moindre apparence de vapeur. Ah ! ma chère enfant, que tout cela est doux et aimable ! que j'ai soupiré tristement de ne plus recevoir ces marques si naturelles de votre amitié ! et ce café que vous prenez; et cette toilette qui arrive, et votre compagnie du matin, qui vous cherche et qui vous suit, et contre laquelle mon rideau me sert de cloison. En vérité, ma fille, on perd infiniment quand on vous perd : jamais personne n'a jeté des charmes dans l'amitié comme vous faites; je vous le dis toujours, vous gâtez le métier, tout est plat, tout est insipide, quand on en a goûté. M. de la Garde m'en avoit parlé autrefois de cette manière, et j'avois cru, dans quelques occasions, que vous me cachiez cruellement tous ces trésors : mais vous me les avez

découverts; je connois votre cœur tout parfait, tout plein de tendresse et d'amitié pour moi ; c'est un bonheur dont vous voulez me consoler dans la fin de ma vie, et qui n'est traversé que par votre absence ; mais, ma belle, ce fonds ne se dissipe point, et l'absence finira.

M. le Chevalier m'étoit venu voir : il s'en retourna avec cette douleur qui trotte justement sur le pied ; c'est un grand chagrin pour lui, et un grand malheur pour vous : à quoi ne vous seroit-il point bon à Versailles, et pour votre fils, et pour vos affaires? Il ne faut point s'arrêter sur cet endroit, Dieu le veut ; sans cette pensée, que feroit-on ? Mademoiselle de Méri voulut venir me garder ; il lui prit une vapeur si terrible, qu'elle fut contrainte de s'enfuir. Voilà comme notre pauvre hôtel est quelquefois un hôpital. L'Abbé Bigorre est, en vérité, la consolation de tous les appartemens : j'ai voulu vous dire tout ceci, en attendant vos lettres.

A cinq heures du soir.

Il fait un tems épouvantable. Vos lettres ne sont pas venues. Je suis dans la chambre du Chevalier, je le garde, moi indigne ; il est au lit ; il vous écrira pourtant, car son mal est au genou : il croit à tout moment en être quitte. Nous causions tantôt de votre fils, nous l'attendrons ici. Il ne lui paroît pas que le Marquis doive aller en Provence, ce seroit une dépense assez inutile : il vaut mieux qu'il profite cet hiver de sa belle campagne. Nous

trouvions aussi que M. du Plessis, avec mille bonnes qualités, va être un peu pesant sur vos coffres, et inutile au Marquis; car il n'est guère question de Gouverneur à la Cour, et encore moins à l'armée. C'est demain, ma chère enfant, que votre cœur sera épanoui, que vous apprendrez que *Philisbourg est pris, et que votre fils se porte bien.* On ne doute point ici que Manheim ne se soit rendu sans se faire prier. Dormez donc en repos, et commencez, le plutôt que vous pourrez, à mettre en usage toutes vos bonnes intentions.

On dit que le Prince d'Orange est embarqué, et qu'on a entendu tirer plusieurs coups de canon : mais il y a si long-tems qu'on dit la même chose, que je ne vous le donne pas encore pour assuré. Adieu, ma très-chère et très-aimable : plus on voit les sentimens de certaines gens, plus on est charmé des vôtres : je ne parle pas de Bretagne; j'en suis contente : mais je vous conterai quelque jour une bagatelle d'ingratitude, que j'ai contée au Chevalier, et à laquelle je ne serai plus sensible, puisque je l'ai dite. Madame de Castries sort d'ici, elle vous fait cent mille complimens sur l'heureux succès de Philisbourg.

LETTRE 804.

A la même.

à Paris, lundi 8 Novembre 1688.

C'EST aujourd'hui que vous partez, ma très-chère Comtesse, nous vous suivons pas à pas. Voilà un fort beau tems, la Durance ne doit pas être si terrible qu'elle l'est quelquefois. Il est vrai que c'est comme par dépit que vous vous éloignez toujours de nous; à la fin, vous vous trouverez sur le bord de là mer. Dieu veut qu'il y ait dans la vie des tems difficiles à passer; il faut tâcher de réparer, par la soumission à ses volontés, la sensibilité trop grande que l'on a pour ce qui n'est point lui. On ne sauroit être plus coupable que je le suis à cet égard.

M. le Chevalier est bien mieux : ce qui est cruel, c'est que le tems qui lui est bon, est justement celui qui peut détrôner le Roi d'Angleterre, et ces jours passés il crioit et souffroit beaucoup, quand le vent et la tempête dissipoient la flotte du Prince d'Orange : il se trouve malheureux de ne pouvoir accorder l'intérêt de sa santé avec le bien de l'Europe; car la joie est universelle de la déroute de ce Prince, dont la femme (1) est une Tullie : ah,

(1) Marie Stuart, fille de Jacques II, Roi d'Angleterre, et femme de Guillaume-Henri de Nassau, Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III. Tullie, fille de Servius Tullius, Roi des Romains, et femme de Tar-

qu'elle passeroit bravement sur le corps de son père ! Elle a donné procuration à son mari, pour prendre possession du Royaume d'Angleterre, dont elle dit qu'elle est héritière; et si son mari est tué, car son imagination n'est point délicate, c'est M. de Schomberg (1) qu'elle charge d'en prendre possession pour elle. Que dites-vous de ce héros qui gâte si cruellement la fin d'une si belle vie ? Il a vu couler à fond devant lui l'Amiral qu'il devoit monter; et comme le Prince et lui alloient les derniers, suivant la flotte qui étoit à la voile par un tems admirable, quand ils virent tout d'un coup la tempête effroyable, ils retournèrent au port, le

quin, fit passer son chariot sur le corps tout sanglant de son père qui venoit d'être assassiné.

* Ces vers de Pavillon sur la Princesse d'Orange m'ont paru jolis :

Cette Princesse est fort aimable ;
Elle est, si vous voulez, en tout incomparable :
Elle a de la bonté, de l'esprit, du savoir,
Et toutes les vertus ensemble ;
Mais je ne voudrois pas avoir
Une fille qui lui ressemble.

(1) Frédéric-Armand, Comte de Schomberg, Maréchal de France, eut permission de se retirer du service du Roi en 1685. Ce fut à cause de la Religion Protestante dont il faisoit profession : il fut Ministre d'État, et Généralissime des armées de l'Électeur de Brandebourg, et passa en Angleterre, en 1688, avec le Prince d'Orange.

* Le Maréchal de Schomberg avoit d'anciennes liaisons avec les Princes d'Orange. Il avoit d'ailleurs eu beaucoup à se plaindre de la Cour, et même de Turenne, pendant la guerre de la Hollande. *Voyez* une Notice curieuse sur ce Général, dans les *Fragmens historiques de Racine.*

Prince avec son asthme, et fort incommodé, et M. de Schomberg avec bien du chagrin. Il n'est rentré avec eux que vingt-six vaisseaux; tout le reste est dissipé vers la Norwège, vers Boulogne : M. d'Aumont a envoyé un courrier au Roi, lui dire qu'on avoit vu des vaisseaux à la merci des vents, et quelques marques de débris et de naufrage. Il y a eu une flûte périe devant les yeux du Prince d'Orange, sur laquelle étoient neuf cents hommes. Enfin, la main de Dieu s'est visiblement appesantie sur cette flotte : il pourra en revenir beaucoup, mais de long tems ils ne seront en état de faire du mal, et il est certain que la déroute a été grande, et dans le moment qu'on l'espéroit le moins; cela a toujours l'air d'un miracle et d'un coup de la Providence. Je ne devrois point vous parler de cette grande nouvelle, les gazettes en sont pleines : mais comme nous le sommes aussi, et qu'on ne parle d'autre chose, cela se trouve naturellement au bout de la plume. Voulez-vous encore un petit mot des blessures qui arrivent ailleurs qu'au siége de Philisbourg? c'est du Chevalier de Longueville : la ville étoit prise, MONSEIGNEUR venoit voir passer la garnison, ce petit Chevalier monta sur le revers de la tranchée, pour regarder je ne sais quoi : un soldat, croyant tirer une bécassine, tire ce petit garçon, qui en meurt le lendemain : voilà une mort aussi bizarre que sa naissance (1). Je vous ai

(1) Charles-Louis d'Orléans, fils naturel de Charles-Paris d'Orléans, Duc de Longueville, tué au passage du Rhin en 1672.

mandé que Méli, Capitaine de Livry, ayant voulu tirer un fusil chargé depuis long-tems, le fusil lui creva dans la main, et qu'on a été obligé de lui couper le bras, comme à Jarzé : il en est mort enfin ici près chez Madame Sanguin. Voilà une nouvelle pour le Marquis, malgré le peu d'intérêt qu'il prend aujourd'hui à notre pauvre Livry : j'avoue que tous les souvenirs que vous en conservez, flattent l'attachement que j'ai eu pour cèt aimable séjour, et le regret que j'ai de ne plus l'avoir. M. de la Bazinière est mort de la gangrène à la jambe, mais comme un Mars ; il a bientôt suivi sa fille (1), dont il se plaignoit encore depuis qu'elle fut morte.

Je souhaite fort d'apprendre comment vous vous trouvez de vous être encore éloignée de moi. Vous ne devez pas regretter Grignan dans l'état où vous l'avez laissé : j'ai foi à l'envie qu'a le Coadjuteur d'achever son bâtiment ; mais j'en ai encore plus à la longueur infinie de celui de M. de Carcassonne : vous souffrez tout cela avec une patience admirable ; on parleroit un an sur ce chapitre. J'ai écrit à M. de la Garde pour le bien remercier de la tendre et solide amitié qu'il a pour vous ; je ne crains pas qu'il change : on ne sort point de vos mains, ni de celles de Pauline, pour laquelle il me paroît avoir une véritable inclination. Ne soyez point en peine de ma santé, elle est très-bonne ; ne me plaignez que de n'avoir point ma chère fille, qui me fait une si

(1) Femme de Jean-Jacques de Mesmes, Président à mortier au Parlement de Paris.

aimable et si charmante occupation, et sans laquelle ma vie est toute creuse. Faites un compliment pour moi à M. d'Aix, afin de voir comme il se souviendra de moi. Je crois que M. de Vendôme ayant réglé l'affaire, vous ne devez plus rien disputer; il faut vivre en paix, et jouir de sa bonne et vive conversation *: toute autre conduite est pour le divertissement des Provençaux, et ne vous est bonne, ni à la Cour, ni dans la Province. Madame de la Fayette trouve que M. de Grignan faisoit fort bien de traiter cette affaire avec la noble indifférence, qui lui parut chez elle; cela fait qu'il n'a rien perdu. Elle le conjure, et M. d'Aix, et vous, ma belle, de vivre en ce pays-là, en gens de la Cour, qui se sont vus, et qui se reverront à Versailles. Bien des amitiés à ce cher Comte et à notre Coadjuteur; et si vous voulez embrasser Pauline pour moi, vous lui ferez un grand plaisir; car je suis assurée qu'elle vous adore; c'est la manière de vous aimer.

* Voici le portrait que fait l'Abbé de Choisi de cet Évêque : « C'est un homme d'une vivacité surprenante, d'une éloquence » qui ne laisse pas la liberté de douter de ses paroles, bien » qu'à la quantité qu'il en dit, il ne soit pas possible qu'elles » soient toutes vraies. Il est d'une conversation charmante, » d'une inquiétude qui fait plaisir à ceux qui ne font que l'ob- » server et qui n'ont point affaire à lui : ...... Un jour qu'il » vint à Grenoble voir Madame de la Baume, elle lui dit en » parlant d'elle-même, que quand une femme approche de sa » cinquantaine, elle ne doit songer qu'à la santé. Dites, Ma- » dame, reprit M. de Valence, quand elle s'en éloigne.... »

LETTRE 805.

A la même.

à Paris, mercredi 10 Novembre 1688.

Les souvenirs que vous avez de notre petite Abbaye (*de Livry*) me vont droit au cœur : il me semble que la tendresse que vous avez pour ce lieu, est une branche de l'amitié que vous avez pour moi. Il est vrai que le Chevalier nous fit un grand affront pour la dernière fois : malgré tout ce qu'il avoit signé sur ce joli séjour, il n'y avoit entr'eux qu'une apparence d'honnêteté; car dans le fond, il ne l'aimoit point; et le serein de son côté ne le ménageoit guère : ainsi nous avions toujours ce sujet de le quereller; mais, hélas! ma très-chère, cela n'est que trop fini pour nous!

Je crois que la santé du Chevalier lui permettra d'aller à Versailles; ce sera un grand bonheur pour vous, et pour votre enfant, qui doit bientôt y revenir. Dormez donc, ma fille, et ne vous inquiétez plus : tout est à souhait, et pour la sûreté, et pour la réputation naissante du Marquis. Le Chevalier vous aura fait part de tout le bien que M. de Montégut (1) lui en mande. Voilà ce que vous désiriez : il est, avant dix-sept ans, un vieux Mousquetaire, un volontaire qui a vu un fort beau siége, et un Capitaine de Chevaux-Légers : mais je trouve plai-

(1) Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de M. le Chevalier de Grignan.

sant que c'est vous qui avez fait cette compagnie; sans vous, elle eût été épouvantable : vous êtes donc bonne à toutes sortes de choses, vous ne vous renfermez pas dans la parfaite capacité d'un procès.

Le pauvre Saint-Aubin est dans un desséchement qui le menace d'une fin prochaine : je fus hier chez lui, une partie du jour, avec Mademoiselle de Grignan; et je m'en vais, après-dîner, à Brévanes, faire la Saint-Martin; il fait le plus beau tems du monde : Madame de Coulanges m'y souhaite, il y a six semaines; mais j'avois Philisbourg à prendre; j'y serai présentement quelques jours; j'y recevrai vos lettres, et vous écrirai : je marcherai un peu, c'est en faisant de l'exercice que je reposerai mon corps et mon esprit de tout ce que j'ai souffert, et pour vous, et pour votre enfant. Je me porte parfaitement bien; et je me suis purgée, et le lendemain je donnai encore une dernière façon pour vous plaire; je voudrois être assurée que vous fussiez aussi bien que moi, et que l'air de Provence ne vous dévorât point : mandez-moi sincèrement votre état, et si, avec tant d'inquiétudes et de mauvaises nuits, vous n'êtes pas fort emmaigrie. Madame de la Fayette vous prie d'aimer Pauline; elle voit fort bien, dit-elle, que cet enfant est jolie, et veut, comme Madame de Lavardin, que vous ne refusiez point un bon parti; elles vous embrassent toutes deux. Le Marquis de Jarzé se porte bien, je le condamne à quitter la guerre,

et à vivre doucement chez lui : qu'est-ce qu'un homme avec un bras gauche, qui tient la bride du cheval, sans rien de l'autre côté pour se défendre? Je ne réponds point à tout ce que vous dites sur l'écriture : pensez-vous que je prenne moins de plaisir que vous à notre conversation? je me repose des autres lettres, quand je vous écris. Je conjure M. de Grignan d'être toujours dans les bons sentimens où il est; et M. le Coadjuteur d'achever son bâtiment : il me disoit ici que rien n'étoit d'un meilleur air pour la maison, que de bâtir pendant le procès : je n'en convenois pas; mais ce qui seroit sans difficulté d'un mauvais air, c'est la honte qu'il y auroit à ne pas achever ce qui est commencé.

LETTRE 806.

A la même.

à Brévanes *, jeudi au soir 11 Novembre 1688.

J'ARRIVAI hier au soir ici, ma chère belle; voilà le vrai tems de commencer la campagne; mais il vaut mieux profiter de ce petit moment, où j'ai le plaisir de faire de l'exercice, après un an de résidence, que point du tout. Je ne me repens pas d'être demeurée si long-tems à Paris, j'avois Philisbourg à prendre, et à tirer notre enfant de ce siége,

* Belle maison de campagne à quatre lieues de Paris qui appartenoit alors au Duc de Chaulnes.

c'étoient assez d'affaires. Comme je n'ai plus aujourd'hui qu'à remercier Dieu, et de sa santé, et de votre repos, je viens faire mes actions de grâces dans ce joli pays, j'y passerai quelques jours. Je crois que je portois malheur au Chevalier, à force de lui souhaiter une bonne santé; car dès que j'ai eu le dos tourné, il a été en état d'aller dîner chez l'Abbé Têtu; j'en ai une véritable joie: je sais combien il souhaite d'aller à Versailles, et en voilà le chemin. Madame de Coulanges est encore plus aimable ici qu'à Paris; c'est une vraie femme de campagne: je ne sais où elle a pris ce goût, il paroît naturel en elle: *Fais ce que tu voudras*, est la devise d'ici; et il arrive qu'on veut se promener beaucoup; car il fait fort beau: on lit, on est seule, on prie Dieu, on se retrouve, on fait bonne chère; je n'y suis que depuis vingt-quatre heures, mais on juge sur un échantillon.

J'attends demain une de vos lettres; ce n'est pas encore celle que je désire par-dessus les autres, qui est la réponse à la prise de Philisbourg; je souhaite de voir votre cœur dilaté, et dans une paix dont il a été éloigné depuis deux mois. Vous êtes aujourd'hui à Lambesc, ma chère Comtesse; que tout cet extrême éloignement renouvelle la séparation! Si vous aviez été tantôt romanesquement derrière une palissade, votre modestie auroit été bien embarrassée de tout ce que Madame de Coulanges et moi nous disions de vous; car je n'en saurois faire les honneurs. Adieu, ma très-chère et très-aimable:

c'est une chose bien douloureuse que d'être si loin de sa chère fille. Je m'en vais acheter *les Règles de la vie chrétienne*, par M. le Tourneux (1) : ce livre fait grand bruit ; j'y trouverai peut-être la grâce d'être plus soumise que je ne suis aux ordres de la Providence.

Madame DE COULANGES.

Madame de Sévigné est une marâtre, Madame : elle n'a point été jusqu'à Philisbourg avec Monsieur votre fils ; elle s'est contentée de coucher à la poste pour se trouver à l'arrivée des courriers. Je suis ravie de la véritable distinction qu'a eue ce joli *maillot* (2) que j'ai vu à Grignan : il s'en porte à merveille, et j'en ai une joie qui n'est pas tout-à-fait sur votre compte ; car j'aime et estime les bonnes et solides qualités. M. de Montgivaut m'a mandé qu'il vous avoit trouvée belle comme le jour ; j'ai peur que vous ne soyez pas si sensible à ce que je vous dis là, qu'à la gloire de Monsieur votre fils ; cela est quelquefois bien joli d'être mère, mais ce n'est qu'à la fin des siéges. N'oubliez point que je vous honore beaucoup, Madame, je vous en supplie.

(1) Ouvrage posthume de M. le Tourneux, qui parut en 1688, et qui a été depuis réimprimé plusieurs fois.

(2) Madame de Coulanges, qui n'avoit vu le Marquis de Grignan qu'enfant, l'appelle encore le *maillot*.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Voilà une jolie femme qui ne peut se taire de ce *maillot*, ni de sa mère : mais c'est une mode que de vous louer. Adieu, ma très-chère.

Madame DE COULANGES *à Monsieur le Comte* DE GRIGNAN.

Ne prendriez-vous point aussi, Monsieur, quelqu'intérêt à M. le Marquis de Grignan ? En cas que cela soit ainsi, permettez-moi de vous dire la joie que j'ai de son bonheur et de sa gloire : il n'y auroit pas moyen de se réjouir de l'un sans l'autre.

LETTRE 807.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 13 Novembre 1688.

J'AI été si occupée, mon cher Cousin, à prendre Philisbourg, qu'en vérité je n'ai pas eu un moment pour vous écrire. Je m'étois fait une suspension de toutes choses, à tel point que j'étois comme ces gens dont l'application les empêche de reprendre leur haleine. Voilà donc qui est fait, Dieu merci ; je soupire comme M. de la Souche, je respire à mon aise. Et savez-vous pourquoi j'étois si attentive? c'est que ce petit marmot de Grignan y étoit. Songez ce que c'est qu'un enfant de dix-sept ans qui sort de dessous l'aile de sa mère, qui est encore

dans les craintes qu'il ne soit enrhumé. Il faut que tout d'un coup elle le quitte pour l'envoyer à Philisbourg, et qu'avec une cruauté inouïe pour elle-même, elle parte avec son mari pour aller en Provence, et qu'elle s'éloigne ainsi des nouvelles dont on ne sauroit être trop proche; et qu'enfin quinze jours durant, elle tourne le dos, et ne fasse pas un pas qui ne l'éloigne de son fils, et de tout ce qui peut lui en dire des nouvelles. Je m'effraie moi-même en vous écrivant ceci, et je suis assurée qu'aimant cette Comtesse comme vous l'aimez (car vous savez bien que vous l'aimez), vous serez touché de son état. Il est vrai que Dieu la console de ses peines, par le bonheur de savoir présentement son fils en bonne santé. Elle sera six jours plus long-tems en peine que nous; et voilà les peines de l'éloignement. Voilà donc cette bonne place prise. MONSEIGNEUR y a fait des merveilles de fermeté, de capacité, de libéralité, de générosité et d'humanité, jetant l'argent avec choix, disant du bien, rendant de bons offices, demandant des récompenses, et écrivant des lettres au Roi qui faisoient l'admiration de la Cour. Voilà une assez belle campagne : voilà tout le Palatinat, et quasi tout le Rhin à nous : voilà de bons quartiers d'hiver : voilà de quoi attendre en repos les résolutions de l'Empereur et du Prince d'Orange. On croit celui-ci embarqué : mais le vent est si bon catholique, que jusques ici il n'a pu se mettre à la voile. On dit que M. de Schomberg est avec lui. C'est un grand

malheur pour ce Maréchal et pour nous. Les affaires de Rome vont toujours mal.

LETTRE 808.

Le Comte DE BUSSY *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Chaseu, ce 14 Novembre 1688.

JE savois si bien votre occupation à Philisbourg, Madame, que je ne vous ai point écrit depuis l'ouverture de la tranchée. Je comprends bien vos craintes pour le marmot de Grignan, et votre douleur pour l'absence de sa mère. M. d'Autun m'a dit que vous lui aviez écrit depuis quelques jours, et qu'il n'avoit pas trouvé dans votre lettre cette gaîté qui les rend d'ordinaire si agréables. Je lui dis que vos alarmes pour le petit de Grignan, et votre chagrin pour le départ de la belle Comtesse, ne vous laissoient tout au plus que de la raison; mais une raison sans grâces et sans ornemens, et qui ressembloit à ces beautés malades en qui l'on connoissoit encore quelques beaux traits. Je suis entré dans tous les chagrins et dans toutes les inquiétudes qu'a eus la belle Provençale sur votre sujet, et sur celui de son fils; mais enfin la voilà délivrée d'une partie de ses maux : avec un peu de patience, elle sortira de l'autre.

LETTRE 809.

Madame de Sévigné à Madame de Grignan.

à Brévanes, lundi 15 Novembre 1688.

Je commence cette lettre à Brévanes, et je la finirai à Paris, où je vais dîner avec Madame de Coulanges. Elle va voir Madame de Bagnols; et moi, ma chère bonne, le pauvre Saint-Aubin, qui est dans un desséchement dont il ne reviendra pas. Nous retournerons ce soir encore pour trois ou quatre jours; et cela s'appelera, enterrer la synagogue avec le Premier-Président de la Cour des Aides (*Le Camus*), qui a une belle maison ici près, comme nous faisions autrefois à Livry. Je verrai M. le Chevalier de Grignan, j'apprendrai de lui toutes sortes de nouvelles; il me donnera de vos lettres, nous n'en eûmes point jeudi; et après avoir su comme il se porte, je reviendrai finir cette petite campagne. Je compte que vous êtes à Lambesc (1) depuis jeudi, jour de Saint-Martin : vendredi M. de Grignan aura fait sa harangue, je vous la demande; M. d'Aix (2) aura pris son fauteuil.

(1) A cause de l'Assemblée des États qui s'y tenoit.

(2) Les Archevêques d'Aix sont premiers Procureurs-nés du pays de Provence, et en cette qualité ils présidoient à l'Assemblée des États, à moins que l'Archevêque d'Aix ne soit en même tems Cardinal, comme l'étoit M. de Grimaldi avant M. de Cosnac. Il est aisé de sentir qu'alors c'étoit à cause du cérémonial; et que ce fut pour cela que M. de Marseille et M. le Coadjuteur présidèrent successivement à cette assemblée.

Je me trouve toujours avec vous, en quelque lieu que je sois; mais parce que je ne suis pas philosophe, comme Descartes, je ne laisse pas de sentir que tout se passe dans mon imagination, et que vous êtes absente. Ne seriez-vous point de cet avis, quoique disciple de ce grand homme?

A Paris, à cinq heures du soir.

Je ne suis point retournée à Brévanes avec Madame de Coulanges, ma chère Comtesse; j'ai trouvé mon pauvre Saint-Aubin trop près du grand voyage de l'éternité, et je finis tous les miens, pour vaquer à ce que je dois à quelqu'un que j'ai toujours aimé: il a été touché de me voir, tout autant qu'on peut l'être, au faubourg Saint-Jacques *; il m'a tenu long-tems la main, en me disant des choses saintes et tendres; j'étois toute en larmes. C'est une occasion à ne pas perdre, que de voir mourir un homme avec une paix et une tranquillité toute chrétienne, un détachement, une charité, un désir d'être dans le Ciel, pour n'être plus séparé de Dieu, un saint tremblement de ses jugemens; mais une confiance toute fondée sur les mérites infinis de Jésus-Christ, tout cela est divin. C'est avec de telles gens qu'il faut apprendre à mourir, tout au moins, quand on n'a pas été assez heureux pour y vivre.

Je suis revenue ici, j'ai fait mes excuses à Madame de Coulanges, qui ne pouvoit les avaler.

* C'étoit le quartier de la haute dévotion qui ne croit bien aimer Dieu qu'en se détachant de tout le reste.

M. le Chevalier partit hier pour Versailles : il m'a envoyé ce matin deux de vos lettres à Brévanes ; je suis assurée qu'il y en a une où vous me parlez de la joie que vous donne la prise de Philisbourg : mais, ma très-chère, ne soyez pas moins contente de la prise de Manheim, puisque notre enfant y a couru plus de risque qu'à Philisbourg, et que vous devez être parfaitement aise qu'il ait eu une légère contusion à la cuisse, après laquelle il m'écrit la lettre que voilà : vous y verrez qu'il est fort heureux d'en être quitte à si bon marché. MONSEIGNEUR a fait mention au Roi de cette contusion ; et Dangeau l'a mandé au Chevalier, pour s'en réjouir avec lui. Le Chevalier alla dans le moment à Versailles : je suis persuadée qu'il reviendra ce soir pour vous écrire, et vous mander comme il aura fait sa cour ; et, après tout, s'il ne revenoit pas ce soir, ne soyez point inquiète de votre enfant ; car vous voyez clairement qu'il se porte très-bien, et qu'il a été fort heureux : il faut encore mettre cette contusion au rang de tout ce qui lui arrive de bon et d'avantageux pour sa fortune avant dix-sept ans, car il ne les aura qu'après-demain. Ainsi, ma très-chère, remerciez Dieu sur ma parole, et vous aussi, mon cher Comte : vous en avez sujet l'un et l'autre. Madame de Montchevreuil qui a perdu son fils (1), et Madame de Nesle, qui perdra son mari, doivent bien vous porter envie. Voilà l'Abbé Bigorre qui dit que le Marquis de Nesle est

(1) Le Comte de Morné, tué à l'attaque de Manheim.

mort : il vous fait ses complimens, aussi bien que Corbinelli, sur la contusion de votre enfant : la circonstance d'être à la cuisse est bien considérable. Adieu, mon aimable bonne, me voilà toute replantée à Paris, après quatre jours de campagne, où le beau tems et l'exercice me faisoient beaucoup de bien, mais Dieu n'a pas voulu que j'aie eu plus long-tems ce léger plaisir.

LETTRE 810.

A la même.

à Paris, mercredi 17 Novembre 1688.

C'EST donc aujourd'hui que notre Marquis a dix-sept ans. Il faut ajouter à tout ce qui compose le commencement de sa vie, une fort bonne petite contusion, qui lui fait, je vous assure, bien de l'honneur, par la manière toute froide et toute reposée dont il l'a reçue. M. le Chevalier vous mandera comme M. de Saint-Maur le conta au Roi : il est accablé de complimens à Versailles, et moi ici. Madame de Lavardin me pria d'aller hier la trouver chez Madame de la Fayette : elles vouloient toutes deux s'en réjouir avec moi ; cette dernière me dit d'abord gaîment : « Hé bien, qu'est-ce » que Madame de Grignan trouvera à épiloguer » là-dessus ? Dites-lui qu'elle doit être ravie ; que » ce seroit une chose à acheter, si elle étoit à prix ; » et qu'en un mot, elle est trop heureuse ». Je promis de vous mander tout cela, et je vous le

mande avec plaisir. Recevez donc aussi toutes les amitiés sincères de Madame de Lavardin, et tous les complimens de Madame de Coulanges, de la Duchesse du Lude, des *Divines* (1), de la Duchesse de Villeroi, et du Père Moret (2), que je vis ensuite, parce que j'allai chez le pauvre Saint-Aubin. Ma chère enfant, les saints désirs de la mort le pressent tellement, qu'il en a précipité tous les sacremens : le Curé de Saint-Jacques ne voulut pas hier lui donner l'Extrême-Onction, et ce fut une douleur pour lui; car il ne souhaite que l'éternité, il ne respire plus que d'être uni à Dieu : sa paix, sa résignation, sa douceur, son détachement, sont au-delà de tout ce que l'on voit : aussi ne sont-ce pas des sentimens humains. Le secours qu'il trouve dans le Père Moret et dans son Curé, qui sont ses directeurs, ses amis, ses gardes et ses médecins, n'est pas une chose ordinaire, c'est un avant-goût de la félicité. Duchêne est son médecin : c'est un homme admirable; point de tourment, point de remède : *Monsieur, tâchez de vous humecter, et prenez patience.* Une chambre sans bruit, sans trouble, sans aucune mauvaise odeur; point de fièvre, qu'intérieure et imperceptible; une tête libre, un grand silence, à cause de la fluxion qui est sur la poitrine, de bons et solides discours, point de bagatelles : cela est divin, c'est ce qu'on n'a jamais vu. Ce pauvre malade se trouve indigne

(1) Madame de Frontenac et Mademoiselle d'Outrelaise.
(2) Celèbre Directeur de l'Oratoire.

de mourir à la même place (1) où est morte Madame de Longueville. Je contai tout cela à Tréville*, qui étoit chez Madame de la Fayette; il me répondit : *Voilà commè l'on meurt en ce quartier-là.* Duchêne ne croit point que cela finisse sitôt. Mon Dieu, ma fille, que vous seriez touchée de ce saint spectacle! Je ne dis pas d'affliction, je dis de consolation et d'envie. Saint-Aubin m'a marqué beaucoup d'amitié, et à vous, sur notre enfant : mais tout cela n'est qu'un moment, et l'on revient toujours à Jésus-Christ et à sa miséricorde, car il n'est question de nulle autre chose; encore ne faut-il pas vous accabler de ce triste récit. Je veux vous remercier, et bien sérieusement, d'avoir pris le plus long pour éviter ces petits ruisseaux qui étoient devenus rivières; faites toujours ainsi, et ne vous

(1) Dans une grande maison attenant les Carmelites du faubourg Saint-Jacques, qu'occupoit Madame de Longueville, et où tout le monde sait qu'elle fit une mort très-chrétienne le 15 Avril 1679, après une pénitence de vingt-sept ans. *Voyez* la Lettre du 12 Avril 1680.

* Henri-Joseph de Peyre, Comte de Tréville ou Troisville, après avoir eu des succès à la guerre et à la Cour, quitta le monde pour l'étude et pour la dévotion. Il parloit avec tant de force et de justesse qu'on a cru que le proverbe, *il parle comme un livre*, avoit été fait pour lui. Il avoit autant de franchise et de caractère que d'esprit et d'éloquence. Le mot que Madame de Sévigné a mis dans la bouche de la Rochefoucauld, *C'est un homme tout d'une pièce; il n'a pas de jointures.* — Ce mot fut dit par Bossuet de M. de Tréville, qui répondit, lorsqu'on le lui rapporta, *Si je n'ai pas de jointures, il n'a point d'os* : rappelant ainsi la singulière souplesse que Bossuet avoit montrée comme Prélat et comme Théologien.

fiez point à l'incertitude d'une entreprise où il n'y a plus de remède, dès qu'on a fait le premier pas dans l'eau. Songez à M. de la Vergne (1), et à moi, si vous voulez; mais enfin, promettez-moi de prendre toujours le plus long et le plus sûr : il n'y a nulle comparaison entre s'ennuyer et se noyer. N'étoit-ce pas Pauline qui étoit avec vous dans cette litière? hé bien! son petit nez vous déplaisoit-il? Vous me coupez bien court quelquefois sur des détails que j'aimerois à savoir : vous croyez que je vous en écrirai moins; point du tout, ma très-chère, je ne me règle point sur vous. Votre frère est à la noce de Mademoiselle de la Coste à Saint-Brieux : M. de Chaulnes y étoit; sans ce Gouverneur, le marié s'en seroit enfui. Il me semble que j'ai bien des excuses à vous faire du siége de Manheim : on m'assuroit si fort que ce ne seroit rien, que j'espérois de vous le faire passer insensiblement : mais c'en est fait, et si vous aviez souhaité, pouviez-vous désirer autre chose? tâchez donc de dormir tout de bon, je vous réponds du reste. La fable du Lièvre (2) me paroît juste pour votre état : *Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers, etc.* Vous pourriez y ajouter encore : *Corrigez-vous,*

(1) M. l'Abbé de la Vergne-Tressan, aussi distingué par ses vertus et par sa piété que par sa naissance et par les talens de son esprit, fut entraîné dans sa litière comme il passoit le Gardon, petite rivière profonde, et fut noyé par l'imprudence et par l'obstination de son muletier, en 1684.

(2) *Voyez* la Fable de La Fontaine, qui a pour titre le *Lièvre et les Grenouilles*.

dira quelque sage cervelle; hé, la peur se corrige-t-elle? Mais vous ne pourriez pas dire,

> Je crois même qu'en bonne foi
> Les hommes ont peur comme moi;

car je trouve que les hommes n'ont point de peur. C'est une heureuse vieillesse que celle de M. l'Archevêque : je suis bien honorée de son souvenir. J'attaquerai un de ces jours le Coadjuteur, je lui parlerai du bon ménage que nous faisions à Paris; je suis ravie qu'il vous aime, et plus pour lui que pour vous; car ce seroit mauvais signe pour son esprit et pour sa raison, que de vous être contraire. J'aime Pauline : vous me la représentez avec une jolie jeunesse et un bon naturel : je la vois courir partout, et apprendre à tout le monde la prise de Philisbourg; je la vois et je l'embrasse : aimez, aimez votre fille, c'est la plus raisonnable et la plus jolie chose du monde; mais aimez toujours aussi votre chère maman, qui est plus à vous qu'à elle-même.

M. de Bailli vient de sortir : il vous fait cent mille bredouillemens, mais de si bon cœur, que vous devez lui en être obligée. Mon cher Comte, encore faut-il vous dire un mot de ce petit garçon, c'est votre ouvrage que cette campagne, vous avez grand sujet d'être content : tout contribue à vous persuader que vous avez fort bien fait. Je sens votre joie et la mienne : ce n'est point pour vous flatter, mais tout le monde dit du bien de votre fils : on

vante son application, son sang-froid, sa hardiesse, et quasi sa témérité.

LETTRE 811.

A la même.

à Paris, vendredi 19 Novembre 1688.

Je veux suivre l'Histoire-Sainte et tragique du pauvre Saint-Aubin. On vint me dire mercredi dernier, d'abord après ma lettre écrite, qu'il avoit reçu l'Extrême-Onction; j'y courus avec M. de Coulanges; je le trouvai fort mal, mais si plein de bon esprit et de raison, et si peu de fièvre extérieure, que je ne pouvois comprendre qu'il allât mourir : il avoit même une facilité à cracher qui donnoit de l'espérance à ceux qui ne savent pas que c'est une marque de la corruption entière de la masse du sang, qui fait une génération perpétuelle, et qui fait enfin mourir. Je retrouvai cette douceur, cette amitié, cette reconnoissance en ce pauvre malade; et par-dessus tout, ce regard continuel à Dieu, et cette unique et adorable prière à Jésus-Christ, de lui demander miséricorde par son sang précieux, sans autre verbiage. Je trouvai les deux hommes admirables qui ne le quittoient plus : on dit le *Miserere*; ce fut une attention marquée par ses gestes et par ses yeux; il avoit répondu à l'Extrême-Onction, et en avoit demandé la paraphrase à M. de Saint-Jacques : enfin, à neuf heures du soir, il me chassa, et me dit en propres

paroles le dernier adieu. Le Père Moret y demeura, et j'ai su qu'à minuit le malade eut une horrible vapeur à la tête : la machine se démontoit; il vomit ensuite, comme si c'eût été encore un soulagement : il eut une grande sueur, comme une crise, ensuite un doux sommeil, qui ne fut interrompu que par le Père Moret, qui, le tenant embrassé, et le mourant répondant toujours avec connoissance et dans l'amour de Dieu, reçut enfin son dernier soupir, et passa le reste de la nuit à le pleurer saintement, et à prier Dieu pour lui : les cris de cette petite femme suffoqués et aplatis par le Père Moret, afin qu'il n'y eût rien que de chrétien dans cette sainte maison. J'y fus le lendemain, qui étoit hier, il n'étoit point du tout changé, il ne me fit nulle horreur, ni à tous ceux qui le virent : c'est un prédestiné : on respecte la grâce de Dieu, dont il a été comblé. On lut son testament; rien de plus sage, rien de mieux écrit : il fait excuse d'avoir mis son bien à fonds perdu, fondé sur le besoin de sa subsistance; il dit qu'il a succombé à la tentation de donner onze mille francs pour achever de vivre, et pour mourir dans la céleste société des Carmelites; il dit du bien de sa femme, dont il loue les soins et l'assiduité; il prie M. de Coulanges d'avoir soin d'elle; il veut qu'on vende ses meubles pour payer quelques petites dettes. Il me loue fort, et par mon cœur, et par notre ancienne amitié; il me prie aussi d'avoir soin de sa femme; il parle de lui et de sa sépulture avec une humilité

vraiment chrétienne, qui plaît et qui touche infiniment. Nous avons été ce matin à son service qui s'est fait à Saint-Jacques, sans aucune cérémonie. Il y avoit beaucoup de gens touchés de son mérite et de sa vertu : la Maréchale Foucault, Mme. Fouquet, M. et Madame d'Aguesseau, Madame de la Houssaie, Madame le Bossu, Mademoiselle de Grignan, Bréauté et plusieurs autres : de là nous avons été aux Carmelites, où il est enterré. Le Clergé l'a reçu du Clergé de Saint-Jacques : cette cérémonie est bien triste. Toutes ces saintes filles sont en haut avec des cierges, elles chantent le *Libera*; et puis on le jette dans cette fosse profonde, où le voilà pour jamais. Il n'est pas sur terre, il n'y a plus de tems pour lui, il jouit de l'éternité : de vous dire que tout cela se passe sans larmes, il n'est pas possible; mais ce sont des larmes douces, dont la source n'est point amère, ce sont des larmes de consolation et d'envie. Nous avons vu la Mère du Saint-Sacrement : après avoir été la nièce du bon Saint-Aubin, je suis devenue la mère de Madame de Grignan; cette dernière qualité nous a tellement porté bonheur, que Coulanges, qui nous écoutoit, disoit : *Ah, que voilà qui va bien ! que la balle est bien en l'air !* Cette personne est d'une conversation charmante : que n'a-t-elle point dit sur la parfaite estime qu'elle a pour vous, sur votre procès, sur votre capacité, sur votre cœur, sur l'amitié que vous avez pour moi, sur le soin qu'elle croit devoir prendre de ma santé en votre absence, sur

votre courage d'avoir quitté votre fils au milieu des périls où il alloit s'exposer, sur sa contusion, sur la bonne réputation naissante de cet enfant, sur les remercìmens qu'elles ont faits à Dieu de l'avoir conservé? Elle m'a mêlée encore dans tout cela; enfin, que vous dirai-je, ma chère enfant? Je ne finirois point; il n'y a que les habitans du Ciel qui soient au-dessus de ces saintes personnes.

Je trouvai hier au soir M. le Chevalier revenu de Versailles en bonne santé, j'en fus ravie : quand il est ici, j'en profite par la douceur de sa société : quand il est là, j'en suis ravie encore, parce qu'il y est parfaitement bon pour toute sa famille. Il m'a dit que la contusion du Marquis avoit fait une nouvelle de Versailles, et le plus agréablement du monde. Il a reçu les complimens de Madame de Maintenon, à qui MONSEIGNEUR mandoit la contusion : toute la Cour a pris part à ce bonheur : j'en ai eu ici tous mes billets remplis; et ce qui achève tout, c'est que M. le Dauphin est en chemin, et le Marquis aussi : si, après cela, ma fille, vous ne dormez, je ne sais, en vérité, ce qu'il vous faut. Le Chevalier ne me dit tout le soir que de bonnes nouvelles; mais il m'est défendu de vous en rien écrire, sinon que je prends part aux bontés de la Providence, qui vient précisément à votre secours dans le tems que vous étiez sur le point de vous pendre, et que j'y consentois quasi. Adieu, ma très-chère. Madame de Brancas vient de me quitter; elle vous fait toutes sortes de complimens.

Il y aura bientôt une grande nouvelle d'Angleterre, mais elle n'est pas venue.

LETTRE 812.

A la même.

à Paris, lundi 22 Novembre 1688.

Je ne vous dis rien de ma santé, elle est parfaite; nous avons fait des visites tout le jour, M. le Chevalier et moi, chez Madame Ollier, Madame Cornuel, Madame de Fontenac, Madame de Maisons, M. du Bois, qui a un petit bobo à la jambe; et je disois chez les *Divines*, que si j'approchois autant de la jeunesse que je m'en éloigne, j'attribuerois à cette agréable route la cessation de mille petites incommodités que j'avois autrefois, et dont je ne me sens plus du tout : tenez-vous-en là, mon enfant; et puisque vous m'aimez, ne soyez point ingrate envers Dieu qui vous conserve votre pauvre maman d'une manière qui semble n'être faite que pour moi. Je ne songe plus à cette médecine; elle m'a fait du bien, puisqu'elle ne m'a point fait de mal. Je mangerai du riz, par reconnoissance du plaisir qu'il me fait de conserver vos belles joues, et votre santé qui m'est si précieuse. Ah, qu'il faut qu'après tant de maux passés, vous soyez d'un admirable tempérament! peines d'esprit, peines de corps, inquiétudes cruelles, troubles dans le sang, transes, émotions, enfin tout y entre, sans compter les

fondrières

fondrières que vous rencontrez sans doute en votre chemin au-delà de ce que vous pensiez : vous résistez à tout cela, ma chère fille, je vous admire, et crois qu'il y a du prodige au courage que Dieu vous a donné. Cependant, vous avez un petit garçon qui n'est plus *ce maillot* de Madame de Coulanges (1), c'est un joli garçon, qui a de la valeur, qui est distingué entre ceux de son âge. M. de Beauvilliers en mande des merveilles au Chevalier; et sur ce qu'il dit, il n'y a rien à rabattre; ce petit homme n'est que trop plein de bonne volonté : nous sommes surpris comment ce silence et cette timidité ont fait place à d'autres qualités. . . . . .

Un si heureux commencement mérite qu'on le soutienne : mais je pense que ce n'est pas à vous que ce discours doit s'adresser, et qu'on ne peut rien ajouter à vos sentimens sur ce sujet. On ne parle ici que de la rupture entière de la table de M. de la Rochefoucauld; c'est un grand événement à Versailles. Il a dit au Roi qu'il en étoit ruiné, et qu'il ne vouloit point tomber dans des injustices; et non-seulement la table a disparu, mais une certaine chambre où les Courtisans s'assembloient, parce qu'il ne veut pas les faire souvenir, ni lui non plus, de cet aimable Corbillard qui s'en alloit tous les jours faire si bonne chère. Il a retranché quarante-deux de ses domestiques. Voilà une grande nouvelle et un bel exemple.

Vous avez vu que je n'ai pas été long-tems à

(1) *Voyez* la Lettre du 11 Novembre 1688.

Brévanes ; je vous ai dit la triste scène qui m'en a fait revenir. Le tems est affreux et pluvieux ; jamais il n'y eut une si vilaine automne. Vraiment nous ne craignons point les cousins, nous craignons de nous noyer. Votre soleil est bien différent de celui-ci. J'aime Pauline, je la trouve jolie, je crois qu'elle vous plaît fort ; il me paroît qu'elle vous adore. Ah, quelle aimable maman elle est obligée d'aimer ! je dis d'elle comme vous disiez de la Princesse de Conti, c'est une jolie chose que d'être obligée à ce devoir. Faites-lui apprendre l'italien ; vous avez à Aix M. le Prieur, qui sera ravi d'être son maître. Je vois que la harangue de M. le Comte a été fort bien tournée. Faites bien mes amitiés à vos Grignans, et un compliment, si vous voulez, à M. d'Aix. Que vous êtes heureuse de n'être point sur tout cela comme autrefois ! vous avez vu en ce pays le prix qu'il faut y donner. Si vous n'êtes pas mal avec M. d'Aix, sa conversation est vive et agréable ; et comme il est content, j'espère que vous serez en paix.

Voici une petite nouvelle qui ne vaut point la peine d'en parler, c'est que Franckendal s'est rendu le 18 de ce mois : il n'a fallu que lui montrer du canon, il n'y a eu personne de tué ni de blessé. MONSEIGNEUR est parti, et sera à Versailles d'aujourd'hui en huit jours, 29 du mois, et votre enfant aussi. Vous avez de ses lettres : oh ! soyez donc tout-à-fait contente pour cette fois, et remerciez Dieu de tant d'agrémens dans ce commence-

ment. Adieu, ma très-chère et très-aimable : je veux vous dire que je fis deviner l'autre jour à la Mère Prieure (*des Carmelites*) votre occupation présente après celle du procès; vous croyez bien qu'elle se rendit; c'est, lui dis-je, ma Mère, puisqu'il ne faut rien vous cacher, qu'elle fait une compagnie de chevaux-légers : je ne sais quel ton elle trouva à cette confiance, mais elle fit un éclat de rire si naturel et si spirituel, que toute notre tristesse en fut embarrassée : je n'oubliai point de conter votre parfaite estime pour tout le saint Couvent. Cette Mère sait bien mener la parole.

LETTRE 813.

A la même.

à Paris, mardi 23 Novembre 1688.

Le Chevalier partit hier pour Versailles; il veut être tout rangé pour recevoir M. le Dauphin, et peut-être aller au-devant de lui avec le Roi. Votre enfant est en marche aussi, avec la satisfaction d'avoir fait la plus heureuse campagne qu'on pût souhaiter, si on l'avoit imaginée à plaisir; car vous croyez bien que nous n'y aurions pas oublié la contusion, sur quoi nous sommes accablés de complimens, et vous aussi : tenez, voilà tous ceux de Mesdames de Lavardin, d'Huxelles, de la Fayette, de Mlle. de la Rochefoucauld; mais tout cela si bon qu'il ne faut pas les confondre. Madame de Lavardin jure et proteste que le Marquis a son mérite

personnel, et que jamais rien n'a été si heureux pour lui que cette campagne. Nous causons souvent, le Chevalier et moi, nous vous souhaitons bien de la santé et bien de la force pour soutenir tout ce que vous trouvez en votre chemin : ici on a bien des distractions ; là, on n'en a point ; on tourne toujours sur le même pivot : nous vous conjurons de penser à votre santé, préférablement à tout. Le café est disgracié ici, et par conséquent je n'en prends point : je trouvois pourtant qu'il me faisoit à Brévanes de certains biens ; mais je n'y songe plus. Nous voulons vous persuader qu'il vous échauffe, joint à l'air que vous respirez ; nous voudrions vous jeter un peu dans les bouillons de poulet. Je vous trouve accablée de lettres, tout le monde vous écrit, on vous attaque de tous côtés, et vous vous défendez contre dix. Jamais M. de...... (1) n'en fit tant que vous. Retranchez donc vos écritures, et commencez par moi ; je prendrai pour une marque de votre amitié cette commodité que vous vous donnerez. Commencez la lettre, et à la sixième ligne, donnez la plume à Pauline : voilà de quoi occuper sa vivacité. Vous ne savez que trop que rien n'échauffe tant la poitrine, que d'écrire sans

(1) On dit que M. de.... s'étant persuadé un jour qu'il avoit tué cinq hommes contre lesquels il s'étoit battu lui seul, demanda sa grâce au Roi ; et que se promenant peu de tems après avec M. de la Feuillade, il le pria de lui dire le nom de deux hommes qui passoient : Vous verrez, lui dit M. de la Feuillade, que ce sont deux de ceux que vous tuâtes il y a quelque tems.

fin et sans cesse comme vous faites. Je vous en donnerai l'exemple, quoique ce soit prendre sur mon cœur et sur mes plaisirs; mais je ne veux pas vous tuer par des conversations inutiles; ne parlez que de vous et de vos affaires dans vos lettres; car franchement, je prends trop d'intérêt à ce qui vous regarde, pour me résoudre à l'ignorer. Voilà tout ce que vous aurez d'aujourd'hui. Vous savez ma vie, les jours passent tristement, comme gaîment, et l'on trouve enfin le dernier : je vous aimerai, ma très-chère Comtesse, jusqu'à celui-là inclusivement.

LETTRE 814.

A la même.

à Paris, vendredi 26 Novembre 1688.

IL y a une heure que je cause avec Soleri; il ne tient pas à lui que je ne sois en repos sur votre santé; mais les chaleurs de votre sang ne paroissent point du tout quand vous êtes belle et brillante dans cette galerie, ni quand vous faites votre compagnie de cavalerie; car c'est vous qui l'avez faite : et quoiqu'il y ait, comme vous dites, quelque espèce de honte de se connoître si bien en hommes, je vous conseille pourtant d'être fort aise d'avoir rendu un service si important à votre fils : il faut le mettre au rang de tous les agrémens que la fortune a jetés sur lui depuis trois mois. Je n'ai jamais vu une si souhaitable entrée dans le monde ni dans

la guerre; son courage, sa fermeté, son sang-froid, sa sagesse, sa conduite ont été partout. Je vis hier au soir M. de Pompone, qui venoit d'arriver de Versailles. Il en étoit plein, et ravi du bonheur de cette première campagne; il me pria fort de vous en faire tous ses complimens, et ceux de Madame de Pompone. Mme. et Mesdemoiselles de Lillebonne, que je vis chez la Marquise d'Huxelles, ne finissoient point, et vous font aussi mille tendres complimens. Tout est encore bien vif pour vous en ce pays-ci; c'est dommage que la mode ne soit point encore venue d'être en deux endroits, vous seriez bien utile ici à votre famille. Le hasard a fait que Valcroissant est à Salins, d'où il rend compte à Monsieur de Louvois des chevaux de remonte qui y passent: il a certifié et attesté que ceux de M. le Marquis de Grignan étoient tous les plus beaux: vous jugez avec quel plaisir il a dit cette vérité. Soleri jure qu'il ne retournera point auprès de vous qu'il ne puisse vous dire qu'il a vu et manié votre fils. MONSEIGNEUR sera ici demain; le Marquis y sera mercredi: je vous avoue que je serai ravie d'embrasser ce petit compère, il me semble que c'est un autre homme: plût à Dieu que vous puissiez avoir le même plaisir.

Je vous recommande, ma chère enfant, un peu de repos, un peu de tranquillité, s'il est possible, un peu de résignation aux ordres de la Providence, un peu de philosophie; vous prenez tout sur votre courage, et la santé en souffre: cela est bien aisé à

dire; mais cependant on est insensiblement soutenue par tous ces appuis invisibles, sans lesquels on succomberoit. Je vous conjure sur-tout de ne point tant écrire : par exemple, le lundi et le vendredi, je n'écris qu'à vous; une lettre est peu de chose; mais vous ne sauriez jamais être de même : je ne me fatigue point, votre commerce est ma consolation, sans mêlange d'aucune peine; et le mien est pesant, non pas pour votre cœur, mais pour votre santé.

Soleri m'a conté les empressemens de recevoir M. de Grignan à Avignon *; cela ne me surprend point, après ce que j'ai vu : cette charge a ses beautés et ses grandeurs. On attend avec impatience les nouvelles d'Angleterre : le Prince (*d'Orange*) est abordé : l'armée du Roi est considérable, rien ne lui a fait faux-bond jusqu'ici; si cela continue,

* On a vu que le Pape Innocent XI se brouilla avec la France au sujet de la Régale. Après avoir attaqué sa puissance spirituelle par les fameuses décisions de l'assemblée du Clergé, Louis XIV voulut aussi le frapper dans son temporel ; et Avignon, dont on s'étoit emparé, tomba dans la dépendance du Gouvernement de M. de Grignan. C'est dans le fort de la querelle que Coulanges fit ce joli couplet :

Air : *De Joconde*.

Pourquoi, chagrine Sainteté,
 Troubler notre Monarque ?
Vous recevez de sa bonté
 Tous les jours quelque marque.
Vous avez tort de tourmenter
 Le vainqueur de la terre ;
Car si le coq vient à chanter,
 Il fera pleurer Pierre.

il avalera ce téméraire. Nous craignons le bonheur et la capacité de M. de Schomberg. Adieu, ma très-aimable, je finis par pure malice, et pour vous donner l'exemple, car je ne suis nullement fatiguée.

LETTRE 815.

A la même.

à Paris, lundi 29 Novembre 1688.

J'AI été fâchée, ma fille, de cette colique sans colique, tous les maux de douleur me font de la peine : à ces sortes de coliques, il faut quelquefois se rafraîchir : les remèdes chauds mettent le sang en furie, et c'est cela qui fait les douleurs. *Mais, Seigneur*, comme dans Corneille, *vous ne m'écoutez pas*; vous n'avez pas bonne opinion de ma capacité, vous croyez être fort habile; je n'ai donc rien à vous dire, sinon de vous recommander votre santé en général, si vous aimez la mienne.

Vous êtes en peine de mes larmes sur Saint-Aubin; hélas! ne croyez point qu'elles m'aient fait aucun mal, c'étoient des larmes de douceur et de consolation qui ne m'ont point serré le cœur, ni renversé le tempérament ; soyez donc en repos là-dessus, soyez-y aussi pour votre fils; vous avez fait, comme disoit en riant Mme. de la Fayette (1), vous avez trouvé à épiloguer sur cette contusion : mais après ce que vous mandoit le Chevalier, après

(1) *Voyez* la Lettre du 17 Novembre.

les lettres de du Plessis et de votre fils même, n'avez-vous pas dû penser comme tout le monde, que cette petite aventure étoit un vrai bonheur? Si c'étoit à la tête qu'il eût eu cette contusion, je vous pardonnerois d'avoir refusé cette joie, mais dans de bonnes chairs, où il n'a fallu que de l'eau de la Reine de Hongrie; en vérité, vous êtes indigne des grâces que Dieu a faites à votre enfant pendant toute cette campagne. Oh! soyez donc au moins en repos aujourd'hui: Madame de la Fayette vient de me mander que son fils est arrivé, qu'il lui a dit mille biens du vôtre, et qu'il seroit venu lui-même m'en donner des nouvelles, sans qu'il est allé à Versailles, où MONSEIGNEUR arriva hier au soir. Le bon petit Marquis sera ici mercredi ou jeudi.

J'ai vu Madame de Mornai; elle n'est point du tout affligée. Madame de Nesle (1) l'est dans l'excès, et c'est un martyre pour elle d'être exposée dans la chambre de la *Bécasse* (2), où tout le monde vient lui faire compliment; elle est immobile et pétrifiée. Madame de Maintenon la protège, et veut qu'elle soit aimée de cette famille; elle veut aussi qu'on reçoive toutes les visites, comme on faisoit autrefois. Je vous aurois bien conté des détails de ces deux visites: Madame de Coulanges étoit avec moi; elle me mena par complaisance

(1) Marie de Coligny, Marquise de Nesle.

(2) Jeanne de Monchi, Marquise de Mailly, belle-mère de Madame de Nesle.

chez Madame de la Cour-des-Bois : c'est un prodige de douleur et d'affliction, disant des choses qui font fendre le cœur, et si naturelles et si touchantes qu'elle nous fit pleurer.

Je vous crois revenue à Lambesc ; il est vrai que ces déplacemens sont mauvais à tout. J'ai bien envie que vous soyez à Aix un peu en repos, et puis à Grignan. Je suis persuadée que vous vivrez bien avec l'Archevêque (*d'Aix*), puisque vous faites comme des gens qui se sont vus ailleurs ; c'est à cela que je vous exhortois toujours. Adieu, ma très-chère ; voilà un tems effroyable ; il n'y a plus de moutons assez hardis pour oser demeurer dans notre prairie de Livry : je suis ravie que vous vous souveniez toujours de ce petit pays auquel je ne pense qu'en soupirant. Vous avez peut-être chaud, et vous êtes tourmentée des cousins ; ah, ma fille ! c'est signe que nous sommes bien loin l'une de l'autre.

LETTRE 816.

A la même.

à Paris, mardi au soir 30 Novembre 1688.

Je vous écris ce soir, ma fille, parce que je m'en vais demain, à neuf heures, au Service de notre pauvre Saint-Aubin : c'est un devoir que nos saintes Carmelites lui rendent par pure amitié : je les verrai ensuite, et vous serez célébrée comme vous l'êtes

souvent : de là j'irai dîner chez Madame de la Fayette.

Vous me représentez fort bien votre fille aînée; je la vois, je vous prie de l'embrasser pour moi, je suis ravie qu'elle soit contente. Pour votre fils, ah! vous n'avez qu'à l'aimer tant que vous voudrez, il le mérite : tout le monde en dit du bien, et le loue d'une manière qui vous feroit plaisir; nous l'attendons cette semaine. J'ai senti toute la force de la phrase dont il s'est servi pour cette estime qu'il faut bien qui vienne, ou qu'elle dise pourquoi; j'en eus les larmes aux yeux dans le moment; mais elle est déjà venue, et ne dira point pourquoi elle ne viendroit pas. La réputation de cet enfant est toute commencée, et ne fera plus qu'augmenter. Le Chevalier en est bien content, je vous en assure. Je fus d'abord émue de la contusion, en pensant ce qui pouvoit arriver; mais quand je vis que le Chevalier en étoit ravi, quand j'appris qu'il en avoit reçu les complimens de toute la Cour et de Madame de Maintenon, qui lui répondit avec un air et un ton admirables, sur ce qu'il disoit que ce n'étoit rien : *Monsieur, cela vaut mieux que rien*; quand je suis moi-même accablée de complimens de joie, je vous avoue que tout cela m'entraîne, et je m'en réjouis avec eux tous, et avec M. de Grignan, qui a si bien fixé et placé la première campagne de ce petit garçon. Vous ne pouviez me parler plus à propos de nos dîners et de nos soupers : je viens de souper chez le Lieutenant-Civil avec

Madame de Vauvineux, l'Abbé de la Fayette, l'Abbé Bigorre et Corbinelli. J'ai soupé deux fois chez Mme. de Coulanges toute seule. *Les Divines* sont éclopées : la Duchesse du Lude a été à Verneuil, elle est maintenant à Versailles. MONSEIGNEUR y arriva dimanche ; le Roi le reçut au Bois de Boulogne ; Madame la Dauphine, MONSIEUR, MADAME, Mme. de Bourbon, Mme. la Princesse de Conti, Mme. de Guise, dans le carrosse. MONSEIGNEUR descendit, le Roi voulut descendre aussi ; MONSEIGNEUR lui embrassa les genoux ; le Roi lui dit : Ce n'est pas ainsi que je veux vous embrasser, vous méritez que ce soit autrement ; et sur cela bras dessus et bras dessous avec tendresse de part et d'autre ; et puis MONSEIGNEUR embrassa toute la carrossée, et prit la huitième place. M. le Chevalier pourra vous en dire davantage. Je crois que vous savez présentement avec quelle facilité le Roi vous a accordé ce que vous demandiez pour Avignon : ainsi, ma très-chère, il faut remettre à une autre fois la partie que vous aviez faite de vous pendre.

J'ai gardé ma maison : j'ai eu d'abord M. de Pompone qui vous aime et vous admire, car vos louanges sont inséparables du souvenir qu'on a de vous. Ensuite Madame la Présidente Croiset, M. le Président Rossignol ; et nous voilà à recommencer vos louanges et votre procès. J'ai vu Saint-Hérem, qui vous fait mille complimens sur la contusion, et vous remercie des vôtres sur la culbute de son fils ; il se trouvera fort bien de la marmite renversée

de M. de la Rochefoucauld; cette abondance le faisoit mourir. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je m'en vais me coucher pour vous plaire, comme vous évitez d'être noyée pour me faire plaisir. Il n'y a rien dont je puisse vous être plus obligée que de la conservation de votre santé. Je vous mandois hier, ce me semble, que vos chaleurs et vos cousins me faisoient bien voir que nous n'avons point le même soleil : il geloit la semaine passée à pierre fendre; il a neigé sur cela, de sorte qu'hier on ne se soutenoit pas; il pleut présentement à verse, et nous ne savons pas s'il y a un soleil au monde.

LETTRE 817.

A la même.

à Paris, mercredi au soir premier Décembre 1688.

Je vous écrivis hier au soir, parce que je devois aller ce matin au Service du pauvre Saint-Aubin; et de là dîner chez Madame de la Fayette. J'ai vu son fils qui m'a dit beaucoup de bien du vôtre, et même de M. du Plessis, dont j'ai été fort aise; car je craignois qu'il n'eût pas bien pris l'air de ce pays-là : mais il m'a assurée qu'il y avoit fait des merveilles, laissant quelquefois le Marquis quand il étoit à table avec une bonne compagnie, et en gaîté. *Je vois bien*, disoit-il, *qu'un Gouverneur n'a que faire ici;* et tout cela d'un bon air. Vous allez

recevoir des lettres de votre fils : il est à Metz, et ne sera ici que dimanche : cela vous fait-il quelque peine ? Briole et Tréville sont venus chez Madame de la Fayette; ils m'ont priée de vous les nommer. Briole nous a dit une lettre que M. de Montausier écrivit à MONSEIGNEUR, après la prise de Philisbourg, qui me plaît tout-à-fait. « MONSEIGNEUR, » je ne vous fais point de compliment sur la prise » de Philisbourg; vous aviez une bonne armée, » des bombes, du canon, et Vauban. Je ne vous » en fais point aussi sur ce que vous êtes brave, » c'est une vertu héréditaire dans votre Maison : » mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes » libéral, généreux, humain, et faisant valoir les » services de ceux qui font bien : voilà sur quoi » je vous fais mon compliment ». Tout le monde aime ce style digne de M. de Montausier et d'un Gouverneur.

Nos Carmelites m'ont dit mille douceurs pour vous : la balle n'a pas mal été encore aujourd'hui; mais Madame de Coulanges tenoit son coin. De-là nous avons été voir cette petite femme, qui va être trop heureuse si elle a l'esprit de le sentir. Mon carrosse est venu me prendre à cinq heures chez Madame de la Fayette; on m'a dit que M. le Chevalier étoit revenu, et je suis courue ici : j'ai passé seulement chez M. de la Trousse qui est arrivé, et qui ne se porte point bien du tout : il est fort maigre. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je n'ai point changé pour vous depuis hier au soir.

LETTRE 818.

A la même.

à Paris, vendredi 3 Décembre 1688.

Vous apprendrez aujourd'hui que le Roi nomma hier soixante-quatorze Chevaliers du Saint-Esprit, dont je vous envoie la liste. Comme il a fait l'honneur à M. de Grignan de le mettre du nombre, et que vous allez recevoir cent mille complimens, gens de meilleur esprit que moi vous conseillent de ne rien dire ni écrire qui puisse blesser aucun de vos camarades. Ce qui sera très-bien, c'est d'écrire à M. de Louvois, et de lui dire que l'honneur qu'il vous fait de demander de vos nouvelles à votre courrier, vous met en droit de le remercier, et qu'aimant à croire, au sujet de la grâce que le Roi vient de faire à M. de Grignan, qu'il y a contribué, au moins, de son approbation, vous lui en faites encore un remercîment. Vous tournerez cela mieux que je ne pourrois faire : cette lettre sera sans préjudice de celle que doit écrire M. de Grignan. Voici les circonstances de ce qui s'est passé. Le Roi dit à M. le Grand (1) : Accommodez-vous pour le rang avec le Comte de Soissons (2) : vous remarquerez que le fils de M. le Grand est de la promotion, et

(1) Louis de Lorraine, Comte d'Armagnac, premier Écuyer de France.

(2) Louis-Thomas de Savoie, Comte de Soissons.

que c'est une chose contre les règles ordinaires. Vous saurez aussi que le Roi dit aux Ducs qu'il avoit lu leur écrit, et qu'il avoit trouvé que la Maison de Lorraine les avoit précédés en plusieurs occasions : ainsi voilà qui est décidé *. M. le Grand parla donc à M. le Comte de Soissons : ils proposèrent de tirer au sort, pourvu, dit le Comte, que si vous gagnez, je passe entre vous et votre fils (1) : M. le Grand ne l'a pas voulu ; ensorte que M. le Comte de Soissons n'est point Chevalier. Le Roi demanda à M. de la Trémouille quel âge il avoit ? il dit qu'il avoit trente-trois ans : le Roi lui a fait grâce de deux ans. On assure que cette grâce, qui offense un peu la Principauté, n'a pas été sentie comme elle le devoit. Cependant il est le premier des Ducs, suivant le rang de son Duché (2). Le Roi a parlé à M. de Soubise, et lui a dit qu'il lui offroit l'Ordre ; mais que n'étant point Duc, il iroit après les Ducs : M. de Soubise l'a remercié de cet honneur, et a demandé seulement qu'il fût fait mention sur les registres de l'Ordre, et de l'offre, et du refus, pour des raisons de famille ; cela est accordé. Le Roi dit tout haut : On sera surpris de M. d'Hocquin-

* On rapporte qu'à ce sujet le Duc de Luxembourg dit tout haut : « Il y a une chose que je ne conçois pas » — Et quoi ? dit le Roi, « Qu'un Bourbon puisse voir un Guise. »

(1) Henri de Lorraine, Comte de Brionne.

(2) Messieurs de la Tremouille ont le premier rang à la Cour, parce qu'ils sont les plus anciens Ducs ; et Messieurs d'Usez ont le premier rang au Parlement, parce qu'ils sont les plus anciens Pairs.

court

court (1), et lui le premier; car il ne m'en a jamais parlé : mais je ne dois point oublier que quand son père quitta mon service, son fils se jeta dans Péronne, et défendit la ville contre son père * : il y a bien de la bonté dans un tel souvenir. Après que les soixante-treize eurent été remplis, le Roi se souvint du Chevalier de Sourdis (2), qu'il avoit oublié; il redemanda la liste, il rassembla le Chapitre, et dit qu'il alloit faire une chose contre l'Ordre, parce qu'il y auroit cent et un Chevaliers; mais qu'il croyoit qu'on trouveroit, comme lui, qu'il n'y avoit pas

(1) Georges de Monchi, Marquis d'Hocquincourt, Lieutenant-Général des armées du Roi, fils de Charles de Monchi, Maréchal d'Hocquincourt.

* Ce fait est de l'année 1658. On se ressentoit encore des habitudes de la Fronde. Le Maréchal d'Hocquincourt, le même qui dans l'année 1649 avoit écrit à la belle Montbazon ce billet fameux, *Péronne est à la belle des belles*, séduit une seconde fois par la Duchesse de Châtillon, se préparoit à livrer cette même ville de Péronne aux Espagnols et au Grand-Condé. La Cour l'ayant prévenu à tems, il passa à l'ennemi; et son fils se trouva en effet chargé de défendre la place contre l'armée dans laquelle servoit son père. La Cour d'ailleurs ne perdoit en lui qu'un médiocre Général, qui, en 1651, s'étoit laissé, avec sept mille hommes, battre complètement à Blenau par le Grand-Condé, à la tête d'un détachement de moins de 1200 hommes. Il fut tué cette même année 1658, dans une escarmouche près de Dunckerque, la veille de la bataille des Dunes.

Le Maréchal d'Hocquincourt est aussi très-connu par sa singulière conversation avec le Jésuite Canaye. Tout le monde a lu dans Saint-Évremond ce morceau piquant, qui n'est pourtant point de cet Auteur, mais de Charleval, presque en entier.

(2) François d'Escoubleau, Comte de Sourdis, Lieutenant-Général des armées du Roi, Gouverneur de la ville d'Orléans, Orléanois et pays Chartrain.

moyen d'oublier M. de Sourdis, et qu'il méritoit bien ce passe-droit : voilà un oubli bien obligeant. Ils furent donc tous hier nommés à Versailles : la cérémonie se fera le premier jour de l'an ; le tems est court : plusieurs sont dispensés de venir, vous serez peut-être du nombre. Le Chevalier s'en va à Versailles pour remercier Sa Majesté.

Nous soupâmes hier chez M. de Lamoignon ; la Duchesse de Villeroi y vint comme voisine : elle vous fait ses complimens et reçoit les vôtres. M. de Beauvais (1) y vint : le Roi lui a dit qu'il étoit fâché de n'avoir pu lui donner l'Ordre ; mais qu'il l'assuroit que la première place vacante lui seroit donnée. Il y en a tant de prêtes à vaquer, que c'est comme une chose déjà faite.

M. et Madame Pelletier ont été les premiers à vous faire des complimens, Madame de Vauvineux, M. et Madame de Luynes, et toute la France. Je m'en vais sortir, pour ne voir ce soir que la liste (*des visites*). Il n'y a rien de pareil au débordement de complimens qui se fait partout. Mais s'il y a bien des gens contens, il y en a bien qui ne le sont pas. M. de Rohan, M. de Brissac, M. de Canaples, Messieurs d'Ambres, de Tallard, de Cauvisson, du Roure, de Peyre, M. de Mailli, vieux Seigneur allié des Puissances ; Messieurs de Livry, de Cavoie, le Grand-Prévôt (*M. de Sourches*), et

(1) Toussaint de Forbin, Évêque et Comte de Beauvais, depuis Cardinal, fut fait Commandeur des Ordres du Roi dans une promotion particulière du 29 Mai 1689.

d'autres que j'oublie; c'est le monde. Adieu, ma très-chère, je vous embrasse et vous fais aussi mes complimens, et à M. de Grignan, et à M. le Coadjuteur. J'écrirai à M. d'Arles lundi, quand j'aurai vu le Marquis. Je ne veux rien mêler dans cette lettre : seulement une réflexion, c'est que Dieu vous envoie des secours, et par là, et par Avignon, qui doivent bien vous faire perdre l'envie de vous pendre.

L'Abbé Tètu vous fait toutes sortes de complimens. Madame de Coulanges veut écrire à M. de Grignan : elle étoit hier trop jolie avec le Père Gaillard; elle ne vouloit que M. de Grignan; c'étoit *son Cordon bleu;* c'est comme lui qu'elle les veut : tout lui étoit indifférent, pourvu que le Roi, disoit-elle, vous eût rendu cette justice. Le Chevalier en rioit de bon cœur, entendant à travers cette approbation, l'improbation de quelques autres *.

* Madame de Maintenon avoit fait comprendre dans cette promotion son frère M. d'Aubigné, et ses amis MM. de Montchevreuil et de Villarceaux.

LETTRE 819.

A la même.

à Paris, lundi 6 Décembre 1688.

VOTRE dernière lettre a un air de gaîté et d'épanouissement de cœur, qui me fait bien connoître que Frankendal est pris, et qu'il est en sûreté, c'est-à-dire, le Marquis. Jouissez, ma chère enfant, de ce plaisir : votre fils couche ce soir à Claie; vous voyez bien qu'il passera par Livry, et soupera demain avec nous. Le Chevalier, qui, en vérité, est un homme admirable en toutes choses, est revenu de Versailles : il a remercié le Roi, tout cela s'est passé à merveilles. Vous prendrez votre cordon bleu le 2 de Janvier, au beau milieu de la Provence où vous commandez, et où il n'y a que vous et M. d'Arles votre oncle. Cette distinction et ce souvenir de Sa Majesté, lorsque vous y pensiez le moins, sont infiniment agréables : les complimens même qu'on vous en fait de tous côtés, ne sont point comme on en fait à d'autres; on a beau dire : *Ah! celui-ci*, *ah! celui-là*; pour moi, je dis là-dessus ce que je dis souvent sur beaucoup d'autres choses, *ce qui est bon, est bon;* vous ne perdrez rien; et quand on songe à ceux qui sont au désespoir, on se trouve fort heureux d'avoir été dans le souvenir d'un maître qui considère les services qu'on lui rend, et qu'on veut lui rendre, et

par soi, et par ses enfans. Je vous avoue que je sens fort cette joie, sans en faire semblant. Le Chevalier a envie de l'envoyer dire ce soir à Claie à notre Marquis, qui n'y sera pas insensible. Il veut aussi vous envoyer votre cordon bleu avec deux *Saint-Esprit*, parce que le tems presse : il croit que vous avez à Grignan la croix de votre grand-père (1); si cela n'étoit pas, vous seriez embarrassée. J'avoue que si le Chevalier ne m'avoit prévenue, je vous aurois fait cet agréable et léger présent; mais je lui cède en toutes choses. La grâce est toute entière par la permission de ne point venir. Je suis chargée de cent complimens; Madame de Lesdiguières fort joliment, Madame de Mouci, Madame de Lavardin, M. de Harlai, et je ne sais combien d'autres que je ne puis nommer; car ce sont des listes, comme quand vous gagnâtes votre procès. Ne croyez point, ma fille, que depuis trois mois vous ayez été en guignon : je commence par le gain de votre procès, par la conservation de votre fils, par sa bonne et jolie réputation, par sa contusion, par la beauté de sa compagnie, à laquelle vous avez contribué; et je finis par l'affaire d'Avignon, et par le cordon bleu : songez-y bien, il n'y a qu'à remercier Dieu. Il est vrai que vous avez eu des peines extrêmes : quitter votre enfant

(1) Louis Castellane Adhémar de Monteil, reçu Chevalier des Ordres du Roi en 1584, Lieutenant-Général au Gouvernement de Provence, étoit bisaïeul de M. de Grignan.

et les nouvelles, vous éloigner de lui dans le péril, c'est pour mourir, je l'ai trop compris; n'avoir pas le plaisir de sentir toutes ces joies avec ce pauvre petit morceau de famille que vous avez ici; nous partageons bien cette peine, et celle de ne pas voir ce petit compère que nous verrons demain, tout cela est sensible : mais enfin, ma chère enfant, telle est la volonté de Dieu, que les biens et les maux soient mêlés.

M. de Grignan a raison de triompher, de vous insulter sur cette première campagne de son fils : la pensée du contraire me fait suer. Quelle date! Philisbourg, MONSEIGNEUR. A seize ans une blessure, une réputation : M. de Beauvilliers, dont il étoit le fils : cette compagnie, le fruit de vos peines, qui est précisément la plus belle de l'armée. Mon cher Comte, vous avez raison, c'est ma fille qui avoit tort : ne perdez pas cette occasion de triompher, vous entendez bien pourquoi.

Parlons un peu de votre santé, ma très-chère, la mienne est parfaite : point de main extravagante, point de leurre, point de *hi*, point de *ha*, une machine toute réglée. Ménagez votre poitrine, ne vous outrez pas sur l'écriture; vos bouillons de poulet ont été placés, au lieu du café, afin de vous rafraîchir : conduisez-vous, gouvernez-vous, si vous aimez votre fils, votre maison, votre mari, votre maman, vos frères; enfin, vous êtes l'âme et le ressort de tout cela.

Cet endroit où repose Saint-Aubin est au-dessous du chœur, à main droite en entrant (1), afin que vous n'alliez pas prendre Brancas (2) pour lui. Vous êtes trop honnête de porter le deuil de Saint-Aubin : hélas! un pauvre solitaire si obscur, mais si saint, cela ne fait pas grand bruit dans le monde. M. de Tréville s'enthousiasma l'autre jour chez Madame de la Fayette, sur votre solide mérite, sur votre beauté; car nul autre visage ne lui fait oublier le vôtre : Madame de la Fayette le soutenoit, Madame de Lavardin touchoit les grosses cordes, et les autres y vinrent aussi : enfin, ce fut une conversation naturelle, dont l'amour-propre doit être flatté; ce sont gens qui ne jettent pas leurs louanges aux chiens. Adieu, ma très-belle : pour aujourd'hui en voilà assez, je suivrai la conversation après-demain. Ne vous repentez point d'être honnête, et adorée de tous ceux qui vous voient : quand le procès ne vous auroit valu que cela, c'est beaucoup. Mais il me semble que vous étiez déjà fort polie, quand j'étois à Aix; je vous trouve enfin trop aimable : c'est une chose si peu noble que d'être glorieuse, que vous n'avez garde de donner dans ce défaut. Un mot, sans plus; nous avons remarqué, comme vous, que ce petit Marquis que nous embrasserons demain, a toujours été occupé

(1) *Voyez* la Lettre du 19 Novembre.

(2) Charles, Marquis de Brancas, mort le 8 Janvier 1681, étoit enterré aussi aux Carmelites.

de sa compagnie, et jamais plein de lui-même : voilà ce qui s'appelle le point de la perfection.

LETTRE 820.

A la même.

à Paris, mercredi 8 Décembre 1688.

Ce petit fripon, après nous avoir mandé qu'il n'arriveroit qu'hier mardi, arriva comme un petit étourdi avant-hier, à sept heures du soir, que je n'étois pas revenue de la ville. Son oncle le reçut et fut ravi de le voir; et moi, quand je revins, je le trouvai tout gai, tout joli, qui m'embrassa cinq ou six fois de très-bonne grâce; il vouloit me baiser les mains, je voulois baiser ses joues, cela faisoit une contestation : je pris enfin possession de sa tête : je le baisai à ma fantaisie; je voulus voir sa contusion; mais comme elle est, ne vous déplaise, à la cuisse gauche, je ne trouvai pas à propos de lui faire mettre chausses bas. Nous causâmes le soir avec ce petit compère; il adore votre portrait, il voudroit bien voir sa chère maman : mais la qualité de guerrier est si sévère, qu'on n'oseroit rien proposer. Je voudrois que vous lui eussiez entendu conter négligemment sa contusion, et la vérité du peu de cas qu'il en fit, et du peu d'émotion qu'il en eut lorsque, dans la tranchée, tout en étoit en peine. Au reste, ma chère enfant, s'il avoit retenu

vos leçons, et qu'il se fût tenu droit, il étoit mort: mais, suivant sa bonne coutume, étant assis sur la banquette, il étoit penché sur le Comte de Guiche, avec qui il causoit. Vous n'eussiez jamais cru, ma fille, qu'il eût été si bon d'être un peu de travers. Nous causons avec lui sans cesse, nous sommes ravis de le voir, et nous soupirons que vous n'ayez point le même plaisir. M. et Madame de Coulanges vinrent le voir le lendemain matin: il leur a rendu leur visite; il a été chez M. de Lamoignon: il cause, il répond; enfin, c'est un autre garçon: je lui ai un peu conté comment il faut parler des Cordons bleus; comme il n'est question d'autre chose, il est bon* de savoir ce qu'on doit dire, pour ne pas aller donner à travers des décisions naturelles qui sont sur le bord de la langue: il a fort bien entendu tout cela. Je lui ai dit que M. de Lamoignon, accoutumé au caquet du petit Broglio (1), ne s'accommoderoit pas d'un silencieux; il a fort bien causé: il est, en vérité, fort joli. Nous mangeons ensemble, ne vous mettez point en peine; le Chevalier prend le Marquis, et moi M. du Plessis, et cela nous fait un jeu. Versailles nous séparera, et je garderai M. du Plessis. J'approuve fort le bon augure d'avoir été préservé par son épée. Au reste, ma très-chère, si vous aviez été ici, nous aurions fort bien pu aller à

(1) Le fils aîné de Victor-Maurice, Comte de Broglio, Maréchal de France, tué au siége de Charleroi en 1693.

* C'étoit le neveu de M. de Lamoignon.

Livry : j'en suis, en vérité, la maîtresse, comme autrefois. Je vous remercie d'y avoir pensé. Je pâme de rire de votre sotte bête de femme, qui ne peut pas *jouer*, que le Roi d'Angleterre n'ait gagné une bataille : elle devroit être armée jusque-là comme une amazone, au lieu de porter le violet et le blanc, comme j'en ai vu. Pauline n'est donc pas parfaite; tant mieux, vous vous divertirez à la repétrir : menez-la doucement : l'envie de vous plaire fera plus que toutes les gronderies. Toutes mes amies ne cessent de vous aimer, de vous estimer, de vous louer; cela redouble l'amitié que j'ai pour elles. J'ai mes poches pleines de complimens pour vous. L'Abbé de Guénégaud s'est mis ce matin à vous bégayer un compliment à un tel excès, que je lui ai dit : M. l'Abbé, finissez donc, si vous voulez qu'il soit achevé avant la cérémonie (1). Enfin, ma chère enfant, il n'est question que de vous et de vos Grignans. J'ai trouvé, comme vous, le mois de Novembre assez long, assez plein de grands événemens; mais je vous avoue que le mois d'Octobre m'a paru bien plus long et plus ennuyeux; je ne pouvois du tout m'accoutumer à ne point vous trouver à tout moment : ce tems a été bien douloureux; votre enfant a fait de la diversion dans le mois passé. Je ne vous dirai plus, il reviendra; vous ne le voulez pas : vous voulez qu'on vous dise, le voilà. Oh! tenez donc, le voilà lui-même en personne.

(1) C'est-à-dire, avant le premier de l'an 1689.

Le Marquis DE GRIGNAN.

Si ce n'est lui-même, c'est donc son frère, ou bien quelqu'un des siens. Me voilà donc arrivé, Madame, et songez que j'ai été voir de mon chef M. de Lamoignon, Madame de Coulanges et Madame de Bagnols. N'est-ce pas l'action d'un homme qui revient de trois siéges? J'ai causé avec M. de Lamoignon auprès de son feu; j'ai pris du café avec Madame de Bagnols; j'ai été coucher chez un Baigneur : autre action d'un grand homme. Vous ne sauriez croire la joie que j'ai d'avoir une si belle compagnie, je vous en ai l'obligation : j'irai la voir, quand elle passera à Châlons. Voilà donc déjà une bonne compagnie, un bon Lieutenant, un bon Maréchal-des-logis: pour le Capitaine, il est encore jeune, mais j'en réponds. Adieu, Madame, permettez-moi de vous baiser les deux mains bien respectueusement.

LETTRE 821.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 9 Décembre 1688.

Vous voilà donc revenu de votre Comté? Vous avez quitté les vieux châteaux de Coligny et de Cressia, pour revenir à vos belles maisons de Bussy et de Chaseu. Au reste, je vous remercie d'avoir si aisément compris l'occupation que j'avois pendant

le siége de Philisbourg ; il a fallu encore donner toute mon attention à Manheim et à Frankendal. J'ai même tremblé d'un éclat de bombe qui a aplati la garde de l'épée du petit Grignan sur sa hanche. Il falloit que ce coup fût bien mesuré ; car entre la contusion et être tué, il y avoit fort peu à dire. Ainsi, mon cher Cousin, c'étoit une affaire que de me tirer de tous ces embarras. Présentement je suis tout-à-fait en repos. Le petit de Grignan est revenu ; il a eu le plaisir, aussi bien que nous, de voir des marques du souvenir du Roi dans le nombre des Chevaliers que Sa Majesté va faire le premier jour de l'an. M. de Grignan en est, quoiqu'absent : mais comme il est à son devoir en Provence avec ma fille, il étoit justement où il falloit qu'il fût. Il a même la permission de ne point venir, qui est une grande peine, (avec la santé délicate qu'il a présentement) et une grande dépense épargnée. Enfin, il y a eu un rayon de bonheur sur nous depuis le gain de ce procès, dont je crois que vous êtes bien aise ; car vous aimez ma fille, et vous savez qu'elle vous aime aussi. Pour moi, mon cher Cousin, les occasions renouvellent mes douleurs sur votre sujet. Je n'ai pas tant de courage que vous ; j'aimerois à voir votre nom où il devroit être. Mais hélas ! je dis mal ; car c'étoit dès l'autre promotion que vous deviez être Cordon-bleu. En vérité, mon Cousin, il vaut mieux se jeter entre les bras du christianisme ou de la philosophie, que de s'arrêter plus long-tems sur ce désagréable endroit. Cependant

toutes les conversations sont si remplies de cette cérémonie prochaine, que nous en oublions quasi les affaires d'Angleterre, qui sont pourtant d'une conséquence extrême. N'admirez-vous point la destinée de M. de Schomberg, d'être attaché au Prince d'Orange, le plus grand ennemi de tous les Rois dont il a reçu de si grands bienfaits, et qu'il avoit servi avec tant de réputation?

LETTRE 822.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, vendredi 10 Décembre 1688.

Je ne réponds à rien aujourd'hui; car vos lettres ne viennent que fort tard, et c'est lundi que je réponds à deux. Le Marquis est un peu crû : mais ce n'est pas assez pour se récrier; sa taille ne sera point comme celle de son père, il n'y faut pas penser; du reste, il est fort joli, répondant bien à tout ce qu'on lui demande, et comme un homme de bon sens, et comme ayant regardé, et voulu s'instruire dans sa campagne : il y a dans tous ses discours une modestie et une vérité qui nous charment. M. du Plessis est fort digne de l'estime que vous avez pour lui. Nous mangeons tous ensemble fort joliment, nous réjouissant des entreprises injustes que nous faisons quelquefois les uns sur les autres : soyez en repos sur cela, n'y pensez plus, et laissez-moi la honte de trouver qu'un roitelet sur moi soit

un pesant fardeau : j'en suis affligée; mais il faut céder à la grande justice de payer ses dettes; et vous comprenez cela mieux que personne; vous êtes même assez bonne pour croire que je ne suis pas naturellement avare, et que je n'ai pas dessein de rien amasser. Quand vous êtes ici, ma chère bonne, vous parlez si bien à votre fils, que je n'ai qu'à vous admirer; mais en votre absence, je me mêle de lui apprendre les manéges des conversations ordinaires, qu'il est important de savoir; il y a des choses qu'il ne faut pas ignorer. Il seroit ridicule de paroître étonné de certaines nouvelles sur quoi l'on raisonne; je suis assez instruite de ces bagatelles. Je lui prêche fort aussi l'attention à ce que les autres disent, et la présence d'esprit pour l'entendre vite, et y répondre : cela est tout-à-fait capital dans le monde. Je lui parle des prodiges de présence d'esprit, que Dangeau nous contoit l'autre jour; il les admire, et je pèse sur l'agrément et sur l'utilité même de cette sorte de vivacité. Enfin, je ne suis point désapprouvée par M. le Chevalier : nous parlons ensemble de la lecture, et du malheur extrême d'être livré à l'ennui et à l'oisiveté; nous disons que c'est la paresse d'esprit, qui ôte le bon goût des bons livres, et même des romans : comme ce chapitre nous tient au cœur, il recommence souvent. Le petit d'Auvergne (1)

(1) François-Égon de la Tour, Prince d'Auvergne, qui passa en 1702 de l'armée du Roi, où il servoit en Allemagne, dans celle de l'Empereur.

est amoureux de la lecture; il n'avoit pas un moment de repos à l'armée qu'il n'eût un livre à la main; et Dieu sait si M. du Plessis et nous, faisons valoir cette passion si noble et si belle : nous voulons être persuadés que le Marquis en sera susceptible; nous n'oublions rien, du moins, pour lui inspirer un goût si convenable. M. le Chevalier est plus utile à ce petit garçon qu'on ne peut se l'imaginer; il lui dit toujours les meilleures choses du monde sur les grosses cordes de l'honneur et de la réputation, et prend un soin de ses affaires, dont vous ne sauriez trop le remercier : il entre dans tout, il se mêle de tout, et veut que le Marquis ménage lui-même son argent, qu'il écrive, qu'il suppute, qu'il ne dépense rien d'inutile; c'est ainsi qu'il tâche de lui donner son esprit de règle et d'économie, et de lui ôter un air de *grand Seigneur*, de *qu'importe*, *d'ignorance et d'indifférence*, qui conduit fort droit à toutes sortes d'injustices, et enfin à l'hôpital : voyez s'il y a une obligation pareille à celle d'élever votre fils dans ces principes. Pour moi, j'en suis charmée, et trouve bien plus de noblesse à cette éducation qu'aux autres. M. le Chevalier a un peu de goutte : il ira demain, s'il peut, à Versailles; il vous rendra compte de vos affaires. Vous savez présentement que vous êtes Chevalier de l'Ordre : c'est une fort belle et agréable chose au milieu de votre Province, et dans le service actuel; et cela siéra fort bien à la belle taille de M. de Grignan; au moins n'y aura-t-il personne

qui lui dispute en Provence, car il ne sera pas envié de Monsieur son oncle (1), cela ne sort point de la famille.

La Fayette vient de sortir d'ici, il a causé une heure d'un des amis de mon petit Marquis : il en a conté de si grands ridicules, que le Chevalier se croit obligé d'en parler à son père, qui est son ami; il a fort remercié la Fayette de cet avis, parce qu'en effet il n'y a rien de si important que d'être en bonne compagnie, et que souvent, sans être ridicule, on est ridiculisé par ceux avec qui on se trouve : soyez en repos là - dessus; le Chevalier y donnera bon ordre. Je serai bien fâchée, s'il ne peut pas dimanche présenter son neveu; cette goutte est un étrangerabat-joie. Au reste, ma fille, pensiez-vous que Pauline dût être parfaite? Elle n'est pas doucedanssa chambre : il y a bien des gens fort aimés, fort estimés, qui ont eu ce défaut; je crois qu'il vous sera aisé de l'en corriger; mais gardez-vous sur-tout de vous accoutumer à la gronder et à l'humilier. Toutes mes amies me chargent très-souvent de mille amitiés, de mille complimens pour vous. Madame de Lavardin vint hier ici me dire qu'elle vous estimoit trop pour vous faire *un compliment;* mais qu'elle vous embrassoit de tout son cœur, et ce grand Comte de Grignan; voilà ses paroles. Vous avez grande raison de l'aimer.

Voici un fait : Madame de Brinon, l'âme de Saint-

(1) M. l'Archevêque d'Arles étoit Commandeur des Ordres du Roi.

Cyr,

Cyr, l'amie intime de Madame de Maintenon, n'est plus à Saint-Cyr *, elle en sortit il y a quatre jours; Madame d'Hanovre qui l'aime, la ramena à l'hôtel de Guise, où elle est encore. Elle ne paroît point mal avec Madame de Maintenon; car elle envoie tous les jours savoir de ses nouvelles; cela augmente la curiosité de savoir quel est donc le sujet de sa disgrâce. Tout le monde en parle tout bas, sans que personne en sache davantage; si cela vient à s'éclaircir, je vous le manderai.

* Madame de Brinon, lors du premier établissement de Saint-Cyr, fût mise à la tête de cette maison. Elle avoit beaucoup de talent et de savoir, mais autant d'orgueil et d'ambition. Simple Supérieure, elle joua l'Abbesse. Elle étaloit un faste choquant; elle tenoit une Cour. Elle contrarioit Madame de Maintenon dont elle étoit la créature. Les airs qu'elle prit déplurent au Roi ainsi qu'à sa bienfaitrice. Une lettre de cachet lui fit quitter Saint-Cyr en vingt-quatre heures.

La Duchesse d'Hanover qui la recueillit, et qui étoit fille de la célèbre Princesse Palatine, se dégoûta bientôt de Madame de Brinon, qui se retira à l'Abbaye de Maubuisson, et y mourut, *regrettant le monde, Saint-Cyr et la vie.*

LETTRE 823.

A la même.

à Paris, lundi 13 Décembre 1688.

Je n'eusse jamais cru être bien aise de ne point voir M. de Grignan au premier jour de l'an; cependant il est certain que M. le Chevalier et moi nous sommes en repos de la permission que le Roi

lui donne de ne point venir. Vous ferez comme les autres qui sont absens, et vous prendrez votre cordon bleu quand on vous le dira ; mais je crois que vous serez obligés de venir achever ici la cérémonie de Chevalier dans le cours de l'année prochaine, prendre le collier, prêter le serment, et achever ainsi la perfection d'un Chevalier sans reproche. Nous en raisonnerons, mais cela se voit à vue de pays. Votre enfant fut hier à Versailles avec M. du Plessis : M. le Chevalier n'a pu le mener, c'est un malheur ; il est pourtant assez bien, mais c'est dans sa chaise ; je le gardois hier. Turi, Amelot, du Bellai, et d'autres hommes, ne me chassèrent point ; mais tout d'un coup voilà Madame la Duchesse d'Elbeuf (1) et Mme. le Coigneux sa cousine : je tremblois que le Chevalier ne fût fâché, il ne le fut point du tout ; elle mena la parole si bien, si vigoureusement, si capablement, qu'il en fut ravi pour une demi-heure.

Je reviens à ce petit Marquis : ne croyez pas que nous ayons été insensibles à la douleur de voir revenir cet enfant, sans vous retrouver au même endroit où il vous avoit quittée ; je ne vous ai point dit ce que je sentois, et ce que je savois bien que vous souffriez, je n'ai point appuyé là-dessus, et j'ai bien fait. Si vous aviez vu la violente contorsion de son épée, et la pesanteur du morceau de bombe qui l'a retournée sur sa hanche, vous diriez

(1) Françoise de Montault, fille de Philippe de Montault, Duc de Navailles, Pair et Maréchal de France.

bien qu'il est heureux, et que Dieu l'a conservé visiblement par un coup si mesuré ; vous adoreriez cette main toute-puissante qui l'a conduit si à propos pour vous et pour nous tous, car nous aimons parfaitement ce petit Capitaine. Soleri nous avoit conté comme vous étiez occupée de sa compagnie ; mais ce que vous en mandez est bien plus plaisant et plus agréable, nous l'avons lu et relu : cette diversion vous a fait du bien. Ne soyez point en peine de la santé de votre enfant ; ni saignée, ni médecine, rien du tout ; un bon appétit, un doux sommeil, un sang reposé, une grande vigueur dans les fatigues, voilà ce qu'un médecin pourroit lui ôter, si nous le mettions entre ses mains. Pour Sanzei, le voilà revenu ; il a été souvent à la tranchée ; il ne s'est pas tenu dans les règles de Mousquetaire ; il a mangé avec MONSEIGNEUR, et pourquoi non ? deux autres y avoient mangé : M. de Beauvilliers lui fit ce plaisir sur la fin, afin que cela ne tirât point à conséquence.

Madame de Bagnols nous a donné d'une douce langueur, souvent mêlée de larmes ; elle n'a point de rouge, elle est maigre ; elle conte souvent la cruelle et mortelle maladie de son ami qu'elle prétend qu'un médecin a tué. Madame de Coulanges est assez négligée, fort tranquille. L'Abbé Têtu a des vapeurs qui l'occupent et toutes ses amies ; ce sont des insomnies qui passent les bornes. Je vais à ma messe de communauté : les Dames de onze

heures ont pour pénitence la messe de Monsieur le Prieur, qui dure une heure; et je vais quelquefois à celle de la Duchesse du Lude, qui vous fait cent mille amitiés; répondez-y quelque chose que je puisse lui montrer. Madame de Saint-Germain, Madame de Villars, Mme. d'Elbeuf, enfin mille que j'oublie. Je refusai mercredi d'aller souper chez la Duchesse de Villeroi; je voulois dire adieu à Soleri; et jeudi chez la Duchesse du Lude, parce qu'il pleuvoit à verse : vendredi je fus manger des œufs frais avec elle chez Madame de Coulanges. Je vous manderai toutes mes actions : j'aime que vous aimiez ces pauvretés, cela nous rapproche de vous. Je vois souvent le Chevalier; cette chambre m'attire (1); pas tant la Méri, quoique nous soyons fort bien ensemble. Vous êtes plaisante avec ce Coadjuteur, il a une gaîté dont on s'accommode aisément; il paroît vous être attaché, ainsi que M. de Carcassonne : hé, mon Dieu ! ne doivent-ils pas vous aimer passionnément? Que n'êtes-vous pas pour eux, pour leur nom, pour leur famille? toute livrée, toute dévouée, toute ruinée, toute détachée de votre famille, hors de votre maman; et pourquoi? et parce que vous m'avez donné tous vos sentimens : je porte votre livrée, et vous m'aimez.

Mon Dieu, ma chère enfant! que vos femmes sont sottes, vivantes et mortes! vous me faites

(1) C'étoit la chambre de Madame de Grignan.

horreur de cette fontange (1) : quelle profanation ! cela sent le paganisme : ho ! cela me dégoûteroit bien de mourir en Provence ; il faudroit que du moins je fusse assurée qu'on n'iroit point chercher une coiffeuse en même tems qu'un plombier. Ah, vraiment ! *fi ; ne parlons point de cela* *.

Les affaires d'Angleterre ne sauroient aller plus mal, et votre Madame a bien l'air de ne *jouer* de long-temps (2). Je vous enverrai la feuille du bon Bigorre. Corbinelli est comblé de vos honnêtetés : mais ne vous tuez pas à répondre, vous seriez accablée : songez que je n'ai que vous ; voilà ma seule lettre, *paga lei, pago il mondo*. M[me]. de Chaulnes vous fait cent amitiés, et point de complimens, par des raisons trop obligeantes. M. de Chaulnes écrit plaisamment : il a pensé périr en allant de Brest à Belle-Isle, il se repose à Rennes présentement : je lui ai toujours mille obligations. J'ai vu MADEMOISELLE avec la Duchesse de Lesdiguières : la Princesse dit qu'elle vous écrira ; la Duchesse vous dit des sortes de choses fort bonnes, sur-tout à M. de Grignan.

(1) C'étoit l'usage en Provence d'enterrer les morts à visage découvert ; et les femmes qui avoient coutume de se coiffer avec des rubans, les conservoient encore dans leur bière.

* Ce passage mériteroit le nom de *pressentiment*. Tout ce qu'elle craignoit arriva. Elle mourut en Provence ; et on l'a trouvée dans son cercueil, avec ces mêmes atours dont l'idée lui répugnoit tant.

(2) *Voyez* la Lettre du 8 Décembre.

Je ne sais encore rien de Madame de Brinon, si ce n'est que le Roi lui donne deux mille francs de pension : on dit qu'elle ira à Saint-Antoine. Elle prêchoit fort bien comme vous savez : voilà le bon Gobelin (1) à sa place, qui, pour la remplir, et celle qu'il a déjà, sera obligé de prêcher toute la journée. Vraiment, cette sottise que vous nous mandez de votre Prédicateur, n'a jamais été imaginée, quoiqu'il y ait long-tems qu'on se mêle d'en dire : *Adam le bon papa, Eve la cruelle maman.* On ne peut vous donner le paroli de celle-là.

Vous ne devez pas être honteuse de retrancher vos tables, puisque le Roi même, à l'exemple de son Grand-Veneur (*M. de la Rochefoucauld*), a retranché celles de Marly; il n'y a plus que celles des Dames. Madame de Leuville la mère me dit l'autre jour qu'elle ne donnoit plus à souper : enfin, on a bien des exemples à suivre.

Le Roi d'Angleterre est revenu à Londres, abandonné de ses plus fidèles en apparence : il avoit un furieux saignement de nez : s'il avait été où il avoit dessein d'aller, on l'eût mis entre les mains du Prince d'Orange. Il a été pressé de promettre un Parlement libre pour le mois qui vient : on dit que c'est sa perte assurée. Son gendre, le Prince de Danemarck, et son autre fille (2) qui est encore

(1) Confesseur de Saint-Cyr.

(2) Anne Stuart, femme du Prince Georges de Danemarck, depuis Reine d'Angleterre après la mort de Guillaume III son beau-frère.

une *Tullie*, et que j'appelle la Demoiselle de Danemarck, sont allés trouver ce fléau de Prince d'Orange. On dit que le petit Prince (1) n'est point à Portsmouth, où on le croyoit assiégé : sa fuite fera un roman quelque jour. On ne doute pas que le Roi son père ne s'enfuie aussi. Voilà donc apparemment le Prince d'Orange maître et Protecteur, et bientôt pris, à moins d'un miracle. C'est là ce qui se dit à trois heures ; peut-être que ce soir l'Abbé Bigorre en saura davantage.

(1) Jacques-François-Édouard, Prince de Galles, né le 20 Juin de cette même année.

LETTRE 824.

A la même.

à Paris, mercredi 15 Décembre 1688.

Me voici plantée au coin de mon feu ; une petite table devant moi, labourant depuis deux heures mes lettres d'affaires de Bretagne ; une lettre à mon fils que je renvoie à M. de Chaulnes pour les nouvelles, car il est à Rennes ; et puis je vais me délasser et rafraîchir la tête à écrire à ma chère fille. Il est certain que je me repose en vous écrivant, et d'autant plus que voilà notre petit héros qui n'est point poétique, qui revient de Versailles, qui prendra la plume quand je voudrai pour vous conter ses faits et gestes de la Cour comme la renommée vous a conté ceux de Philisbourg et de Manheim.

J'approuve fort la réponse que vous voudriez que M. le Dauphin eût faite à la lettre de M. de Montausier; cela eût été parfait et digne du héros. On voit une médaille où l'on fait parler les ennemis : il y a un aiglon armé de la foudre, et pour légende ce vers d'Horace :

Cœlo tonantem credidimus Jovem.

Pour le deuil du pauvre St.-Aubin, je ne trouve rien à dire à ce que vous avez fait que de l'avoir pris dans un lieu si éloigné, et où ce pauvre garçon étoit si inconnu. Vous êtes trop bonne, et M. de Grignan trop honnête : ne manquez pas au moins de le quitter le premier jour de l'an : c'est là que Madame la Princesse de Conti a réglé le deuil de Mademoiselle de Sanzei : M. de la Trousse fera de même. Je vois bien que les communions sont un peu fréquentes en Provence : pour moi, je le dis à ma honte, j'ai laissé l'immaculée Conception de la mère, afin de me garder toute entière pour la Nativité du fils; il est vrai qu'on ne sauroit trop s'y préparer. Mais voilà le Marquis qui revient de là-haut; je commençois à chanter :

Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?

Le voilà donc avec ma plume que je lui remets.

Le Marquis DE GRIGNAN.

J'arrive de Versailles, Madame, où j'allai dimanche passé. Je fus d'abord chez M. le Maréchal de Lorges, pour le prier de me présenter au Roi :

il me le promit, et me donna rendez-vous à la porte de l'appartement de Madame de Maintenon, pour le saluer quand il sortiroit. Je le saluai donc; il s'arrêta, et me fit un signe de tête en souriant. Le lendemain je saluai MONSEIGNEUR, Madame la Dauphine, MONSIEUR, MADAME, et les Princes du sang chez eux : je fus partout bien reçu. J'allai dîner chez Madame d'Armagnac, qui me fit mille honnêtetés, et me chargea de vous faire ses complimens. De là je fus chez M. de Montausier, où je demeurai jusqu'à la comédie : on jouoit *Andromaque*, qui m'étoit toute nouvelle : jugez, Madame, du plaisir que j'y pris. J'allai le soir au souper et aux couchers; le lendemain, qui étoit hier, aux levers : je passai le reste de la matinée au bureau et chez M. Charpentier : je dînai chez M. de Montausier : après dîner, je fus voir Madame d'Armagnac, et de là à *Sertorius*; et puis la même chose que le jour d'auparavant. Ce matin j'ai été aux levers; après cela, M. de la Trousse m'a mené chez Monsieur de Louvois, qui m'a dit de songer à ma compagnie : je lui ai dit qu'elle étoit faite, et M. de la Trousse a ajouté qu'elle étoit parfaitement belle. Voilà, Madame, un compte exact de ce qui s'est passé à Versailles. Permettez-moi, en voyant votre portrait, de gémir de ne pouvoir me jeter aux pieds de l'original, lui baiser les deux mains, et aspirer à une de ses joues.

LETTRE 825.

A la même.

à Paris, vendredi 17 Décembre 1688.

Je commence cette lettre dès le matin, et je l'acheverai ce soir, au cas qu'il plaise à la poste d'arriver à une heure raisonnable; je ferai enfin comme le Chevalier. Nous avons une certaine envie de voir votre réponse au sujet du cordon bleu, dont la surprise a dû vous être agréable. Nous trouvons qu'il n'y a que vous dans cette occasion de distingués pour le commandement des Provinces; car le frère de la Dame-d'honneur, un Menin, un Ambassadeur, avoient des droits que vous n'avez pas. Les autres Commandans sont des guerriers (1), et tous les autres très-oubliés. Mais, ma chère belle, que nous sommes loin l'une de l'autre! il y a quinze jours que nous attendons cette réponse. M. de Lamoignon va passer ces fêtes à Bâville; il étoit hier chez le Chevalier, et m'emmena souper avec lui. M. Amelot, qui est revenu de Portugal, et s'en va en Suisse, sans avoir quasi le tems de respirer, y soupa aussi : Coulanges y étoit; votre santé fut bue à la ronde, en vous regrettant toujours : on est bien loin de vous oublier ici, il n'est pas même

(1) M. le Comte de Grignan, Lieutenant-Général au Gouvernement de Provence, et des armées du Roi, ne servoit depuis l'année 1670 que comme employé sur cette frontière, où il commandoit en l'absence de M. de Vendôme.

besoin de ma présence. La Duchesse du Lude est comme malade; elle vomit, elle garde sa chambre, et me parle toujours de vous. Madame de Coulanges et *les Divines* sont occupées à consoler les vapeurs de l'Abbé Têtu, qui sont trop fortes, et lui ôtent le sommeil : M. du Bois, dont la capacité sur la santé est infinie, traite aussi cet Abbé; il vous rend mille grâces des souvenirs obligeans que vous avez de lui. Je fus hier dans notre quartier rendre mille visites que je reçois pour votre Chevalerie, entr'autres, M. de Richebourg qui vous adore, et Madame de Maisons qui est toute Grignan. Le Marquis avoit été chez elle, et l'avoit fort bien entretenue; il est fort façonné, je suis affligée que vous ne le voyiez point.

M. le Chevalier est incommodé de sa haute réputation : on le prend pour témoin des vies et mœurs; ses amis s'en font honneur. Il se traîna hier chez Monsieur de Paris, et lui dit qu'il avoit fait un effort pour venir devant lui, tâcher de détromper le monde de la fausse réputation de M. de Beauvilliers; il leva la main, et dit sérieusement ce qu'il en pensoit. La main ne lui sécha point. Il en fera autant dimanche pour M. de Dangeau *. Il vous mandera ce soir tout ce que vous aurez à faire. J'en reviens toujours à dire, *ce qui est bon, est bon :* personne dans tout ceci ne perd, ni ne

* C'étoient des formalités nécessaires pour l'admission des Chevaliers de l'Ordre. On sent bien que la manière dont elle parle de M. de Beauvilliers est un pur badinage.

gagne : tout le monde se connoît., et il y en a quelques-uns qui sont embarrassés. On fait plusieurs vers et chansons : je ne veux rien écouter: mais voici ce que la Comtesse (*de Fiesque*) cria tout haut l'autre jour chez MADEMOISELLE :

Le Roi, dont la bonté le met à mille épreuves,
Pour soulager les Chevaliers nouveaux,
En a dispensé vingt de porter des manteaux,
Et trente de faire leurs preuves.

Et tout cela est fort bien. Mme. de Vaubecourt a gagné son procès avec triomphe comme vous. M. de Broglio a le commandement de Languedoc, qu'avoit la Trousse : nous croyons que ce dernier aura mieux ; la dépense qu'il faisoit dans cette Province met le bouton bien haut à son successeur. Ma chère enfant, je vous conte des bagatelles ; je laisse le solide à M. le Chevalier ; je me contente de m'intéresser aussi sensiblement que lui à ce qui vous touche, d'en discourir dans sa chambre au coin de son feu, de souhaiter que votre affaire d'Avignon soit bonne, et que votre voyage soit utile. Il y eut un tel bruit avant-hier, comme je finissois ma lettre, que je ne vous dis pas la moitié de ce que je voulois ; et c'est un bonheur que je vous aime constamment trois jours de suite, pour pouvoir reprendre le fil de mon discours sur le même ton.

Voilà M. le Duc de Coislin qui vient encore de prier le Chevalier d'être son témoin, et M. l'Evêque

d'Orléans aussi (1) : enfin, c'est une approbation qu'on veut avoir à toute force. Il ne sera pas difficile de trouver le mois qui vient deux Cordons-bleus qui se battent; il y en aura une belle quantité. En voilà assez, mon enfant, jusqu'à ce soir. Vous ne vous êtes point trompée à la poésie de *Sapho* (2); votre goût est juste et le sera toujours : le mien l'est fort aussi, quand je vous aime et je vous estime comme je fais.

Me voilà revenue de la ville. J'ai été remercier Madame de Meckelbourg de ses honnêtetés, et Madame d'Elbeuf de sa visite; c'est vous qui m'attirez ces devoirs. Je ne sais rien de nouveau : les affaires d'Angleterre ne changent point d'un jour à l'autre. Vos lettres ne sont pas encore venues. Comme vous avez vu que du mercredi au vendredi je ne change pas d'avis pour vous aimer, je n'en change pas aussi du matin au soir : ainsi, ma chère enfant, je suis toute entière à vous, et je vous conjure de m'aimer toujours comme vous faites.

Ah ! voilà justement votre lettre du 10 : je vous avoue que je l'attendois avec impatience, et que je voulois voir si votre joie et vos sentimens ressembloient aux nôtres; et je les trouve, Dieu merci, tout pareils. En vérité, vous devez être contente : tous les complimens qu'on vous fait sont même

(1) Pierre de Camboût de Coislin, Évêque d'Orléans, pour lors premier Aumônier du Roi, puis Cardinal, et Grand-Aumônier de France.

(2) Mademoiselle de Scudéry.

seulement pour la hardiesse et le sang-froid, mais pour la sagesse, il s'étoit distingué, s'étant retiré de certaines parties trop gaillardes, sans faire le Caton, ni sans se faire haïr; et que ces commencemens étoient admirables; qu'on s'en réjouissoit avec vous et avec moi : ces louanges en détail, et appuyées d'une personne qui n'est point flatteuse, m'ont paru dignes de vous être mandées.

Nous tînmes hier chapitre chez Madame de Lavardin, toutes les veuves, et Mademoiselle de la Rochefoucauld, reçue dans le corps, comme je vous ai dit; il sembloit que nous ne fussions assemblées que pour parler de vous et vous célébrer. Vous connoissez la solidité des tons de Madame de Lavardin : nous y demeurâmes encore d'accord sur la chose présente, que chacun conservoit sa place, les grands sans être rabaissés, et les autres sans être rehaussés, au contraire.

M. de Grignan fait fort bien de triompher sur les louanges que je lui donne touchant cette première campagne de son fils : il n'en sait pas encore tout le prix; jamais il n'a mieux pensé : mais pourquoi entend-il des tons ironiques sur les louanges que je lui donne? quoi! moi, je serois capable de ne pas trouver admirable tout ce qu'il pense et tout ce qu'il a jamais pensé! Je me plains à mon tour, et en attendant que cette querelle soit vidée, je l'embrasse de tout mon cœur. Voilà ce qui nous l'a gâté; car malgré tant d'orages et de naufrages, on l'aime toujours. . . .

Madame

Madame de Broglio croit qu'elle s'en va demeurer avec vous, parce qu'elle va en Languedoc. Nous ne savons point encore la destinée de la Trousse, nous n'en sommes point en peine : il sera le plus joli de tous les Chevaliers : je le verrai chez lui. Si M. de Grignan avoit été de la cérémonie, j'aurois souhaité de la voir pour être témoin de sa parfaite bonne mine.

Le Roi d'Angleterre est toujours trahi, même par ses propres Officiers : il n'a plus que M. de Lauzun qui ne le quitte point. Il y aura un Parlement : on espère à un tiers parti, qui ne voudra point du Prince d'Orange. Le petit Prince est en sûreté jusqu'ici à Portsmouth. Que dites-vous de cette nation Angloise ?

LETTRE 827.

A la même.

à Paris, mercredi 22 Décembre 1688.

Vous êtes si vive au milieu de nos cœurs, ma chère fille, et toutes nos actions, nos pensées roulent si fort sur vous, et, comme vous disiez, nous sommes tellement assemblés en votre nom, que nous ne pouvons souffrir de ne plus voir entrer cette chère Comtesse que nous aimons si passionnément : je parle en communauté, car votre enfant sent fort bien votre absence et le malheur de ne point vous voir. Je lui dis sans cesse de profiter du solide bonheur d'avoir un oncle comme le Chevalier : nous

causons avec lui fort utilement ; il y a bien de petites choses qu'il faut encore lui apprendre pour le ménage de la société et de la conversation. Quand il retombe quelquefois ou à être distrait, ou à faire des questions mal placées, je me souviens de la fable de *la Chatte* (1) qui devint femme : elle s'échappoit quelquefois quand elle voyoit passer une souris : aussi le Marquis, qui est un homme, laisse voir quelquefois un moment qu'il est enfant, car, de bonne foi, ne devroit-il pas entrer présentement à l'Académie ? Et voyez tout ce qu'il a fait, il est assurément fort joli et fort changé : je l'embrasse fort souvent, vous êtes mon prétexte ; car je le prends quelquefois en trahison, et je lui explique d'où cela vient. Madame de la Fayette, chez qui son oncle l'a mené, en est fort contente : je le menerai chez Madame de Lavardin, qui n'a pas voulu vous faire un compliment par excès d'estime et d'amitié ; celles qui vous en ont fait vous aiment aussi, tout est bon.

Vous aurez vos instructions, et votre cordon avec la croix, comme les autres ; vous serez tous traités également, soit qu'un Chevalier vous donne l'Ordre, soit qu'on vous permette de le porter avant la réception, vous n'avez qu'à vous donner un peu de patience. La lettre du Ministre n'est point du tout un congé : enfin, nous serions fâchés de voir M. de Grignan dans les circonstances présentes ;

(1) *Voyez* la Fable qui a pour titre : la *Chatte métamorphosée en femme*, par La Fontaine.

car tout est si brouillé du côté de l'Angleterre, que chacun demeure à son poste. Les contre-tems des lettres vous ont empêché de prendre d'abord une bonne résolution. Vos Prélats vont ont quittée : j'admire toujours également celui qui fait bâtir, et celui qui n'achève point son bâtiment; mais ce dernier est plus insupportable, ayant commencé, de ne pas vouloir achever, et de laisser tout ce désordre dans votre château; cela nous impatiente et donne la goutte : cette goutte n'est point considérable ni fort douloureuse; mais c'est une lanternerie et une foiblesse qui empêche d'aller à Versailles, comme si elle étoit plus considérable. Nous vous envoyons des vers de Madame Deshoulières, que vous trouverez bien faits.

Sanzei (1) va quelquefois à Versailles, il mange chez Madame de Coulanges; car au lieu de votre bonne table où vous nous avez si bien nourris, nous ne sommes plus que de petites miettes réunies : il aura une Lieutenance de Dragons : il a été à la tranchée comme les autres, il est content. Mais, sans vous flatter, les Fées ont soufflé sur toute la campagne du Marquis; il a plû à tout le monde, et par sa bonne contenance dans le péril, et par sa conduite gaie et sage : il n'y a qu'une opinion sur son sujet. Cette contusion étoit le dernier don de la dernière Fée, car elle a tout fini; c'est ce qui s'appelle la plume de l'oiseau, ou le pied du cerf.

(1) Il étoit fils d'une sœur de M. de Coulanges.

M. d'Avaux (1) doit être arrivé. L'Abbé de Guénégaud avoit pleuré Madame de Mesmes avant qu'il se fût mis à bégayer. Mme. de Saint-Géran (2) est accouchée d'une petite fille ; cela ne valoit pas la peine de s'y mettre.

(1) Jean-Antoine de Mesmes, Comte d'Avaux, nommé depuis Ambassadeur extraordinaire auprès de Jacques II, Roi d'Angleterre : il revenoit de son ambassade de Hollande.

(2) Françoise-Madeleine-Claude de Warignies, Comtesse de Saint-Géran, accoucha pour la première fois d'une fille, après vingt-un ans de mariage.

LETTRE 828.

A la même.

à Paris, vendredi 24 Décembre 1688.

LE Marquis a été seul à Versailles, il s'y est fort bien comporté ; il a dîné chez M. du Maine, chez M. de Montausier, soupé chez Madame d'Armagnac, fait sa cour à tous les levers et à tous les couchers. MONSEIGNEUR lui a fait donner le bougeoir : enfin, le voilà jeté dans le monde, et il y fait fort bien. Il est à la mode, et jamais il n'y eut de si heureux commencemens, ni une si bonne réputation ; car je ne finirois point, si je voulois vous nommer tous ceux qui en disent du bien. Je ne me console point que vous n'ayez pas le plaisir de le voir et de l'embrasser, comme je fais tous les jours.

Mais ne semble-t-il pas, à me voir causer tranquillement avec vous, que je n'aie rien à vous mander? Ecoutez, écoutez, voici une petite nouvelle qui ne vaut pas la peine d'en parler. La Reine d'Angleterre et le Prince de Galles, sa nourrice et une remueuse uniquement, seront ici au premier jour. Le Roi leur a envoyé ses carrosses sur le chemin de Calais, où cette Reine arriva mardi dernier, 21 de ce mois, conduite par M. de Lauzun. Voici le détail que M. Courtin, revenant de Versailles, nous conta hier chez Madame de la Fayette. Vous avez su comme M. de Lauzun se résolut, il y a cinq ou six semaines, d'aller en Angleterre : il ne pouvoit faire un meilleur usage de son loisir : il n'a point abandonné le Roi d'Angleterre, pendant que tout le monde le trahissoit et l'abandonnoit. Enfin, dimanche dernier, 19 de ce mois, le Roi, qui avoit pris sa résolution, se coucha avec la Reine, chassa tous ceux qui le servent encore; et une heure après, se releva, pour ordonner à un valet-de-chambre de faire entrer un homme qu'il trouveroit à la porte de l'anti-chambre; c'étoit M. de Lauzun. Le Roi lui dit : Je vous confie la Reine et mon fils; il faut tout hasarder et tâcher de les conduire en France. M. de Lunzun le remercia, comme vous pouvez penser; mais il voulut mener avec lui un Gentilhomme d'Avignon, nommé Saint-Victor, que l'on connoît, qui a beaucoup de courage et de mérite. Ce fut Saint-Victor qui prit dans son manteau le petit Prince, qu'on

disoit qui étoit à Portsmouth, et qui étoit caché dans le Palais. M. de Lauzun donna la main à la Reine : vous pouvez jeter un regard sur l'adieu qu'elle fit au Roi; et suivis de ces deux femmes que je vous ai nommées, ils allèrent dans la rue prendre un carrosse de louage. Ils se mirent ensuite dans un petit bateau le long de la rivière, où ils essuyèrent un si gros tems, qu'ils ne savoient où se mettre. Enfin, à l'embouchure de la Tamise, ils entrèrent dans un yacht, M. de Lauzun auprès du patron, en cas que ce fût un traître, pour le jeter dans la mer. Mais comme le patron ne croyoit mener que des gens du commun, ce qui lui arrive fort souvent, il ne songea qu'à passer tout simplement au milieu de cinquante bâtimens hollandois, qui ne regardoient seulement pas cette petite barque; et ainsi protégée du Ciel, et à couvert de sa mauvaise mine, elle aborda heureusement à Calais, où M. de Charost reçut la Reine avec tout le respect que vous pouvez penser. Le courrier arriva hier à midi au Roi, qui conta toutes ces particularités; et en même tems on donne ordre aux carrosses du Roi d'aller au-devant de cette Reine, pour l'amener à Vincennes, que l'on fait meubler. On dit que Sa Majesté ira au-devant d'elle. Voilà le premier tome du roman, dont vous aurez incessamment la suite. On vient de nous assurer que pour achever la beauté de l'aventure, M. de Lauzun, après avoir mis la Reine et le Prince en sûreté entre les mains de M. de Charost, a voulu retourner en

Angleterre avec Saint-Victor, pour courir la triste et cruelle fortune de ce Roi : j'admire l'étoile de M. de Lauzun, qui veut encore rendre son nom éclatant, quand il semble qu'il soit tout-à-fait enterré. Il avoit porté vingt mille pistoles au Roi d'Angleterre. En vérité, ma fille, voilà une jolie action, et d'une grande hardiesse; et ce qui l'achève, c'est d'être retourné dans un pays où, selon toutes les apparences, il doit périr *, soit avec le Roi, soit par la rage qu'ils auront du coup qu'il vient de leur faire. Je vous laisse rêver sur ce roman, et vous embrasse avec une sorte d'amitié qui n'est pas ordinaire.

* Cette partie de la nouvelle étoit fausse. Le service que Lauzun avoit rendu lui valut une lettre fort gracieuse du Roi avec la permission de revenir à la Cour, dont il s'empressa de profiter. « Dans les transports d'une joie extraordinaire il jeta ses » gants et son chapeau aux pieds du Roi, et tenta toutes les » choses qu'il avoit autrefois mises en usage pour lui plaire. Le » Roi fit semblant de s'en moquer. » (*Mémoires de Madame de » la Fayette.*)

LETTRE 829.

A la même.

à Paris, lundi 27 Décembre 1688.

SAVEZ-VOUS bien que votre petit Capitaine est sur le chemin de Châlons, pour aller voir cette belle compagnie que vous lui avez faite? Il partit le jour de Noël pour aller coucher à Claie, et faire,

en passant, la révérence à Livry; il reviendra dimanche. Le Chevalier a mesuré tous ses jours; M. du Plessis est avec lui, toujours comblé des marques de votre estime et de votre confiance : vous pouvez compter qu'il est entièrement à vous et à votre enfant, et qu'il y sera tant que vous voudrez. Il me paroît, avec son audace au chapeau et cette cravatte noire, comme ce Maréchal qui devint peintre par amour : c'est bien l'amour aussi pour votre maison qui l'a fait devenir guerrier; enfin, il a du courage, de la hardiesse, et de toutes sortes d'autres vertus, pour en faire tout ce qu'il vous plaira. Voilà son chapitre épuisé, celui du Marquis ne l'est pas : vous le croyez gros, il ne l'est pas; au contraire, sa taille est devenue plus fine par en bas; il est crû; mais en deux mois et demi, trouvez-vous que l'on croisse beaucoup? Il s'est passé tant de choses, ma chère enfant, depuis trois mois, qu'il nous semble qu'il y a trois ans. Enfin, le tems assurément ne va point comme quand nous étions ici ensemble. Soleri vous a représenté notre société, qui ne subsiste qu'en vous, et pour vous; car vous êtes notre véritable lien; et ce joli portrait.... mais il ne dit jamais un mot, cela nous ennuie; vous êtes bien plus belle que lui, sans vous flatter. J'ai fait voir ce matin à la Duchesse du Lude votre page d'écriture; elle en est bien contente : il lui falloit cela pour les amitiés qu'elle me fait tous les jours pour vous. Elle m'a menée après la messe chez l'Abbé Têtu avec

Alliot : cet Abbé ne dort point du tout; il est en vérité fort mal; cela passe les vapeurs ordinaires, et on ne peut le voir sans beaucoup de pitié : Madame de Coulanges et toutes ses amies en ont des soins infinis.

On ne parle que de la Reine d'Angleterre : elle a prié qu'on la laissât un peu respirer à Boulogne, jusqu'à ce qu'elle eût des nouvelles du Roi son mari, qui s'est sauvé d'Angleterre, sans qu'on sache encore où il est. Le Roi a envoyé à cette Reine trois carrosses à six chevaux, des litières, des pages, des valets-de-pied, des gardes, un Lieutenant et des Officiers. Nous vous dirons tout cela dans la feuille du bon Bigorre. M. de Lauzun doit être bien content de cette aventure; il a montré de l'esprit, du jugement, de la conduite, du courage, et a trouvé enfin le chemin de Versailles en passant par Londres : cela n'est fait que pour lui. La Princesse * est outrée de penser que le Roi en est content, et qu'on le verra revenir à la Cour.

M. le Chevalier cause avec moi des affaires au sujet desquelles vous lui écrivez : je crois que vous le voulez ainsi; car vous savez ce que c'est que la

* Mademoiselle de Montpensier, qui avoit fait de si grands sacrifices pour le tirer de sa prison et le ramener, eut beaucoup à se plaindre de lui. Il lui faisoit de fréquentes infidélités ; jalouse et emportée, elle le querelloit, le chassoit, le battoit même quelquefois. Il se mit à le lui rendre. Ces scènes amenèrent une rupture violente et décisive. Il paroît que la Princesse, en se plaignant de Lauzun au Roi, avoit demandé qu'il ne parût jamais à la Cour.

confiance dans l'amitié. M. de Coignet avoit l'autre jour dans la tête de marier votre fils avec la petite de Lamoignon, à qui M. Voisin donne cent mille écus, en attendant mieux : M. le Chevalier aime cette pensée. M. de Mirepoix épouse la fille de la Duchesse de la Ferté (1), avec cinquante petits mille écus mal payés : ce mariage s'est fait, on ne sait comment. Madame de Mirepoix donne son fils, qui est un grand parti, au plus médiocre de la Cour. Je veux voir ce que dit sur cela Madame du Pui-du-Fou (2).

La cérémonie (*des Chevaliers*) se fera sans cérémonie * à Versailles dans la chapelle. Elle commencera le vendredi à vêpres, et sera continuée le jour de l'an le matin, et le reste à vêpres. Le Roi a ôté l'obligation de communier dans la cérémonie; Sa Majesté n'aura pas son grand manteau, il n'aura que le collier; les manteaux se prêtent; de sorte qu'il est vrai que plusieurs en sont dispensés présentement. Le Roi est fort content de la manière dont M. de Monaco (3) a reçu l'Ordre; il l'a dit tout haut, et cela embarrasse ceux qui l'ont refusé.

(1) Anne-Charlotte-Marie de Saint-Nectaire.

(2) Madeleine de Bellièvre, Marquise du Pui-du-Fou, mère de Madeleine du Pui-du-Fou, Marquise de Mirepoix, et de Marie-Angélique du Pui-du-Fou, seconde femme de M. de Grignan.

* « Le Roi (dit Madame de la Fayette) a une aversion naturelle pour tout ce qui le contraint. »

(3) Il consentit de prendre rang comme Duc de Valentinois, et nom comme Prince de Monaço.

Il y a bien de l'apparence que le même courrier qui portera le cordon à Monaco, le portera à M. de Grignan. Il me semble qu'il est comme ces chiens, à qui l'on dit long-tems *tout beau*, et puis tout d'un coup *pille*. La comparaison est riche; je crains qu'elle ne me fasse une querelle avec cet esprit pointilleux; il dira que je le traite comme un chien. Adieu, très-chère et très-aimable; j'aurois encore cent choses à vous dire, mais c'est vous accabler.

LETTRE 830.

A la même.

à Paris, mercredi 29 Décembre 1688.

Voici donc ce mercredi si terrible, où vous me priez de négliger un peu ma chère fille; mais c'est de lui écrire et de causer un peu avec elle, qui me console de mes fatigues. Je me souviens assez de Provence et d'Aix, et je sais assez le sujet que vous avez de vous plaindre de l'élection (*des Consuls*) qui fut faite le jour de S. André, pour approuver extrêmement que vous l'ayez fait casser par le Parlement. J'ai vu le Père Gaillard (1), qui en est fort aise; il parlera à M. de Croissi, et fera renvoyer toute l'affaire à M. de Grignan. On ne sauroit se venger plus honnêtement, et d'une manière qui

(1) Célèbre Jésuite qui prenoit part à cette affaire par rapport à M. de Gaillard son frère, homme de mérite et de beaucoup d'esprit.

doive mieux guérir et corriger de la fantaisie de vous déplaire. J'en fais mon compliment à M. Gaillard; je suis vraiment flattée de la pensée d'avoir ma place dans une si bonne tête; je ne saurois oublier ses regards si pleins de feu et d'esprit. Ne causez-vous pas quelquefois avec lui?

Jè oomprends cet ouvrage de deux mois, que vous avez à faire cet hiver à Aix; il paroît grand et difficile, à le regarder tout d'une vue: mais quand vous serez en train d'aller et de travailler, étant tous les jours si accablée de devoirs et d'écritures, vous trouverez que, malgré l'ennui et la fatigue, les jours ne laissent pas de s'écouler fort vite. J'en ai passé de bien douloureux, sans que le tems se soit arrêté pour cela : ce qui est de vrai, c'est qu'au bout de trois mois, on croit qu'il y a trois ans qu'on est séparé. Si vous voulez m'en croire, vous demeurerez fort bien à Aix jusqu'à Pâques; le carême y est plus doux qu'à Grignan. La bise de Grignan qui vous fait avaler la poudre de tous les bâtimens de vos Prélats, *me* fait mal *à votre poitrine* (1), et me paroît un petit camp de Maintenon *. Vous

(1) La mère ne pouvoit exprimer plus laconiquement, ni avec plus d'énergie, le mal qu'elle souffroit quand elle craignoit pour la poitrine de sa fille.

* Louvois, qui avoit eu la Surintendance des bâtimens, imagina, pour plaire à son maître, qu'on pourroit faire venir la rivière d'Eure jusqu'à Versailles, dont les fontaines ne s'alimentoient que des eaux fétides d'un étang. Il falloit retourner cette rivière dans un espace de onze lieues. Il falloit sur-tout joindre deux montagnes vis-à-vis Maintenon. On employa trente mille

ferez de ces pensées tout ce que vous voudrez; pour moi, je ne souhaite au monde que de pouvoir travailler avec ma chère bonne, et achever ma vie en l'aimant et en recevant les tendres et *pieuses* marques de son amitié; car vous me paroissez *le pieux Enée* en femme.

J'ai vu Sanzei; je l'ai embrassé pour vous; il s'est mis à genoux; il m'a baisé les pieds; je vous mande ces folies, comme celles de Don Quichotte: il n'est plus Mousquetaire; il est Lieutenant de dragons: il a parlé au Roi, qui lui a dit, que s'il servoit avec application, on auroit soin de lui. Voilà où il lui seroit bien nécessaire d'être un peu *Monsieur du pied de la lettre.* Vous ne sauriez croire comme cette qualité, qui nous fait rire, est utile à votre enfant, et combien elle contribue à composer sa bonne réputation; c'est un air, c'est une mode d'en dire du bien. Madame de Verneuil, qui est revenue, commença hier par-là, et vous fit ensuite mille amitiés et mille complimens. Je crois que Mademoiselle de Coislin (1) sera enfin Madame d'Henrichemont.

Madame de Coulanges, que j'ai vue ce matin chez la Bagnols, m'a dit qu'elle avoit reçu votre

hommes de l'armée à ces travaux. Les maladies détruisirent en grande partie ce camp. Le projet fut depuis abandonné, et n'a jamais été repris.

(1) Madeleine-Armande du Cambout, mariée le 10 Avril suivant à Maximilien de Béthune, Duc de Sully, Prince d'Henrichemont.

réponse, et qu'elle me la montreroit ce soir chez l'Abbé Tètu. Vous voilà donc quitte de cette réponse; mais vous me faites grand'pitié de répondre ainsi seule à cent personnes qui vous ont écrit: cette mode est cruelle en France. Mais que vous dirai-je d'Angleterre, où les modes et les manières sont encore plus fâcheuses? M. de Lamoignon a mandé à M. le Chevalier que le Roi d'Angleterre étoit arrivé à Boulogne; un autre dit à Brest; un autre dit qu'il est arrêté en Angleterre; un autre, qu'il est péri dans les horribles tempêtes qu'il y a eu sur la mer: voilà de quoi choisir. Il est sept heures; M. le Chevalier ne fermera son paquet qu'au bel air de onze heures; s'il sait quelque chose de plus assuré, il vous le mandera. Ce qui est très-certain, c'est que la Reine ne veut point sortir de Boulogne, qu'elle n'ait des nouvelles de son mari; elle pleure, et prie Dieu sans cesse. Le Roi étoit hier fort en peine de Sa Majesté Britannique. Voilà une grande scène; nous sommes attentifs à la volonté des Dieux,

. . . . . Et nous voulons apprendre
Ce qu'ils ont ordonné du beau-père et du gendre *.

Je reprends ma lettre, je viens de la chambre de M. le Chevalier. Jamais il ne s'est vu un jour comme celui-ci: on dit quatre choses différentes du Roi d'Angleterre, et toutes quatre par de bons auteurs. Il est à Calais; il est à Boulogne; il est

* *La mort de Pompée*, tragédie de Corneille.

arrêté en Angleterre; il est péri dans son vaisseau; un cinquième dit à Brest; et tout cela tellement brouillé, qu'on ne sait qu'en dire. M. Courtin d'une façon, M. de Rheims d'une autre, M. de Lamoignon d'une autre. Les laquais vont et viennent à tout moment. Je dis donc adieu à ma chère fille, sans pouvoir lui rien dire de positif, sinon que je l'aime, comme le mérite son cœur, et comme le veut mon inclination, qui me fait courir dans ce chemin à bride abattue.

LETTRE 831.

A la même.

à Paris, vendredi 31 Décembre 1688.

PER *tornar dunque al nostro proposito*, je vous dirai, ma fille, que toutes les incertitudes d'avant-hier, qui paroissoient pourtant fixées, par l'assurance que M. de Lamoignon nous donnoit que le Roi d'Angleterre étoit à Calais, sont quasi devenues des certitudes qu'il est arrêté en Angleterre; et si ce n'étoit pas cette sorte de malheur, il seroit péri; car il devoit se sauver et s'embarquer quelques heures après la Reine. Ainsi, quoiqu'on n'ait pas de nouvelles certaines qu'il est arrêté, il n'y a personne aujourd'hui qui ne le croie. Voilà où tout le monde en est, et comme nous finissons cette année, et comme nous commençons l'autre, cette année 89, si prédite, si marquée, si annoncée pour de grands événemens: il n'en arrivera aucun

qui ne soit dans l'ordre de la Providence, aussi bien que toutes nos actions, tous nos voyages. Il faut se soumettre à tout, et envisager tout ce qui peut arriver; cela va bien loin.

Cependant, M. le Comte, c'est à vous que je m'adresse : hier les Chevaliers de Saint-Michel, et à l'heure que je vous parle après vêpres, une grande partie de ceux du Saint-Esprit, et demain le reste. M. le Chevalier vous mandera ce qu'on fait pour les absens. Il faut que vous fassiez votre profession de foi, votre information de vie et mœurs : on vous mandera tout cela; vous n'êtes pas seul, et en attendant, *tout beau, tout beau.* Hier M. de Chevreuse, à l'Ordre de Saint-Michel, passa devant M. de la Rochefoucauld; ce dernier lui dit : *Monsieur, vous passez devant moi, vous ne le devez pas.* M. de Chevreuse lui répondit : *Monsieur, je le dois, car je suis Duc de Luynes.* « Ah! Monsieur! par ce côté-là, vous avez raison. » La gazette vous apprendra, mon cher Comte, que M. de Luynes a donné ce Duché à son fils avec la permission du Roi; et M. de Chevreuse, qu'on appelle M. de Luynes, a donné le Duché de Chevreuse à son fils, qu'on appellera M. de Montfort. Votre fils a des camarades bien titrés. On dit qu'on envoie des troupes en Bretagne avec M. de Momont, Maréchal-de-camp, pour commander sous M. de Chaulnes; il y aura des camps dans toutes les Provinces. Vous n'avez qu'à voir la carte pour juger si nous avons besoin de nous tenir partout

sur

sur nos gardes : jetez un peu les yeux sur toute l'Europe. Madame de Barillon est fort en peine de son mari (1) ; mais on dit, sans le savoir, car il ne vient point de lettres, qu'il est en sûreté, quoiqu'on ait abattu la chapelle du Roi (*d'Angleterre*), et celle qui est dans la maison de l'Ambassadeur ; tout cela s'éclaircira : mais à qui est-ce que je parle ? est-ce encore à ce Comte ? Ma chère enfant, votre Madame, qui a juré de ne pas toucher de cartes que le Roi d'Angleterre n'ait gagné une bataille, ne jouera de long-tems, la pauvre femme. On tient le Prince d'Orange à Londres, j'en reviens toujours là, c'est comme on fait dans toutes les conversations ; car tout le monde se fait une conversation particulière de cette grande scène. La Reine est toujours à Boulogne dans un couvent, pleurant sans cesse de ne point voir son cher mari qu'elle aime passionnément.

Madame de Brinon est tout-à-fait oubliée. On parle d'une comédie d'*Esther*, qui sera représentée à Saint-Cyr. Le carnaval ne prend pas le train d'être gaillard. Mon fils m'écrit toujours bien tendrement pour vous et pour M. de Grignan. Nous attendons vos lettres ; mais peut-être n'y répondrons-nous que lundi. Nous avons de grandes conversations, M. le Chevalier et moi, sur votre sujet, il se porte assez bien, et quand votre enfant sera de retour de Châlons, il compte le mener à Versailles. Voilà le bon Corbinelli qui s'épuise en

(1) Ambassadeur de France en Angleterre.

raisonnemens sur les affaires présentes, et qui vous adore. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse mille fois, et vous souhaite une heureuse année 89.

LETTRE 832.

A la même.

à Paris, lundi 3 Janvier 1689.

VOTRE cher enfant est arrivé ce matin; nous avons été ravis de le voir et M. du Plessis: nous étions à table; ils ont dîné miraculeusement sur notre dîner qui étoit déjà un peu endommagé. Mais que n'avez-vous pu entendre tout ce que le Marquis nous a dit de la beauté de sa compagnie! Il s'informa d'abord si la compagnie étoit arrivée, et ensuite si elle étoit belle: Vraiment, Monsieur, lui dit-on, elle est toute des plus belles; *c'est une vieille compagnie* qui vaut bien mieux que *les nouvelles*. Vous pouvez penser ce que c'est qu'une telle louange à quelqu'un qu'on ne savoit pas qui en fût le Capitaine. Notre enfant fut transporté le lendemain de voir cette belle compagnie à cheval, ces hommes faits exprès, choisis par vous qui êtes la bonne connoisseuse, ces chevaux jetés dans le même moule. Ce fut pour lui une véritable joie, à laquelle M. de Châlons (1) et Mme. de Noailles (*sa mère*) prirent part: il a été reçu de ces saintes

(1) Louis-Antoine de Noailles, Évêque de Châlons-sur-Marne, puis Archevêque de Paris et Cardinal.

personnes comme le fils de M. de Grignan : mais quelle folie de vous parler de tout cela ! c'est l'affaire du Marquis.

Je voulois vous demander des nouvelles de Madame d'Oppède, et justement vous m'en dites : il me paroît que c'est une bonne compagnie que vous avez de plus, et peut-être l'unique. Pour M. d'Aix, je vous avoue que je ne croirois pas les Provençaux sur son sujet. Je me souviens fort bien qu'ils se font valoir et ne subsistent que sur les dits et redits, et les avis qu'ils donnent toujours pour animer et trouver de l'emploi. Il n'en faut pas tout-à-fait croire aussi M. d'Aix : cependant le moyen de penser qu'un homme *toute sa vie Courtisan*, et qui renie chrême et baptême, qui ne se soucie point des intrigues des Consuls, voulût se déshonorer devant Dieu et devant les hommes par de faux sermens ? Mais c'est à vous d'en juger sur les lieux.

La cérémonie de vos frères fut donc faite le jour de l'an à Versailles. Coulanges en est revenu; il vous rend mille grâces de votre jolie réponse : j'ai admiré toutes les pensées qui vous viennent, et comme cela est tourné et juste sur ce qu'on vous a écrit. Il m'a conté que l'on commença dès le vendredi, comme je vous l'ai dit : ces premiers étoient profès avec de beaux habits et leurs colliers : deux Maréchaux de France étoient demeurés pour le samedi. Le Maréchal de Bellefond, totalement ridicule, parce que par modestie et par mine

indifférente, il avoit négligé de mettre des rubans au bas de ses chausses de Page, ce qui faisoit une véritable nudité. Toute la troupe étoit magnifique, M. de la Trousse des mieux; il y eut un embarras daus sa perruque, qui lui fit passer ce qui étoit à côté assez long-tems par derrière; de sorte que sa joue étoit fort découverte; il tiroit toujours, et ce qui l'embarrassoit ne vouloit pas; cela fut un petit chagrin. Mais sur la même ligne, M. de Montchevreuil et M. de Villars s'accrochèrent l'un à l'autre d'une telle furie; les épées, les rubans, les dentelles, les clinquans, tout se trouva tellement mêlé, brouillé, embarrassé, toutes les petites parties crochues étoient si parfaitement entrelacées *, que nulle main d'homme ne put les séparer; plus on y touchoit, plus on brouilloit, comme les anneaux des armes de Roger **. Enfin, toute la cérémonie, toutes les révérences, tout le manège demeurant arrêté, il fallut les arracher de force, et le plus fort

* Allusion aux atomes crochus qui, suivant Épicure, forment les parties élémentaires de la matière et de l'universalité des êtres.

** L'Arioste représente le beau Roger, au moment où, ayant délivré Angélique, toute nue, et près, comme Andromède, d'être dévorée par un monstre marin, ce jeune guerrier s'empresse de se désarmer pour se payer de sa valeur sur tant de beautés. Dans sa précipitation, il faisoit plus de nœuds qu'il n'en délioit. Voici ce charmant tableau :

Frettoloso or da questo or da quel canto
Confusamente l'arme si levava :
Non gli parve altra volta mai star tanto,
Che s'un laccio sciogliea, due n'annodava.

ORLANDO FURIOSO, Canto X.

l'emporta. Mais ce qui déconcerta entièrement la gravité de la cérémonie, ce fut la négligence du bon M. d'Hocquincourt, qui étoit tellement habillé comme les Provençaux et les Bretons, que ses chausses de Page étant moins commodes que celles qu'il avoit d'ordinaire, sa chemise ne voulut jamais y demeurer, quelque prière qu'il lui en fît; car, sachant son état, il tâchoit incessamment d'y donner ordre, et ce fut toujours inutilement; de sorte que Madame la Dauphine ne put tenir plus longtems les éclats de rire; la majesté du Roi pensa en être ébranlée, et jamais il ne s'étoit vu, dans les registres de l'Ordre, l'exemple d'une telle aventure : cela fut fort plaisant. Il est certain, ma chère enfant, que si j'avois eu mon gendre dans cette cérémonie, j'y aurois été; il y avoit bien des places de reste, tout le monde ayant cru qu'on s'y étoufferoit, et c'étoit comme à ce carrousel. Le lendemain, toute la Cour brilloit de Cordons-bleus; toutes les belles tailles, et les jeunes gens par-dessus les justaucorps, les autres dessous. Vous aurez à choisir, tout au moins en qualité de belle taille. On m'a dit qu'on manderoit aux absens de prendre le cordon que le Roi leur envoie avec la croix : c'est à M. le Chevalier à vous le mander. Voilà le chapitre des Cordons-bleus épuisé.

Le Roi d'Angleterre a été pris, dit-on, en faisant le chasseur et voulant se sauver. Il est à Witehal (1).

(1) Palais des Rois d'Angleterre dans le faubourg de Westminster à Londres.

Il a son Capitaine des Gardes, ses Gardes, ses Mylords à son lever ; mais tout cela est fort bien gardé. Le Prince d'Orange à Saint-James (1), qui est de l'autre côté du jardin. On tiendra le Parlement : Dieu conduise cette barque ! La Reine d'Angleterre sera ici mercredi ; elle vient à Saint-Germain pour être plus près du Roi et de ses bontés.

L'Abbé Têtu est toujours très - digne de pitié ; fort souvent l'opium ne lui fait rien ; et quand il dort un peu, c'est d'accablement, parce qu'on a doublé la dose. Je fais vos complimens partout où vous le souhaitez ; les veuves vous sont acquises, et sur la terre et dans le troisième ciel. Je fus le jour de l'an chez Madame Croiset ; j'y trouvai Rubantel, qui me dit des biens solides de votre enfant, et de sa réputation naissante, et de sa bonne volonté, et de sa hardiesse à Philisbourg. On assure que M. de Lauzun a été trois quarts - d'heure avec le Roi : si cela continue, vous jugez bien qu'il voudra le ravoir.

(1) Autre palais des Rois d'Angleterre, voisin de Witehal.

LETTRE 833.

De Madame DE GRIGNAN *au Comte* DE BUSSY *.

à Aix, ce 4 Janvier 1689.

J'AUROIS été pour le moins aussi aise de voir votre nom, Monsieur, sur la liste de Chevaliers de l'Ordre, que vous l'avez été d'y voir celui de M. de Grignan, et je n'aurois pas été plus en peine de vos preuves que vous l'avez été des siennes. Je vous assure, Monsieur, que je sens avec bien du chagrin qu'étant si ancien Lieutenant-Général d'armée, vous ne soyez point du nombre de ceux qui ont été honorés de cette charge. Je dois sentir cette peine par reconnoissance de la joie que vous avez eue de notre bonheur. Mais je n'aurois pas besoin d'y être poussée par-là, il me suffit de l'intérêt que je prends à vous et à tout ce qui vous touche. Ce que vous me mandez de votre soumission dans vos adversités aux ordres de la Providence, et de l'usage que vous faites en ces rencontres de votre Philosophie et de votre Christianisme, me paroissent de si véritables biens et si dignes d'estime, que je ne sais pas si ce ne seroit point une matière plus raisonnable de vous faire des complimens, que de

* C'est la réponse à une lettre par laquelle il lui fait compliment de la grâce qu'a obtenue son mari. Elle n'est pas très-intéressante, mais on en a si peu de cette Dame, que nous nous serions reprochés de la supprimer.

toutes les grâces passagères que l'on peut recevoir dans le monde. Cependant comme ce n'est pas la coutume, je me contenterai de vous louer et de vous admirer, et je n'appuierai mes complimens que sur les grâces que le Roi a faites à Messieurs vos enfans. Je vous en aurois parlé plutôt si je l'avois su; mais je suis au bout du monde, et la situation de la Provence n'est que trop faite pour me justifier à tous ceux qui n'entendent point parler de moi dans les occasions où ils savent bien que je ne garderois pas le silence. Ne m'en croyez donc pas moins sensible à ce qui vous arrive, puisque personne ne peut vous honorer plus que je fais.

LETTRE 834.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, mercredi 5 Janvier 1689.

JE menai hier mon Marquis avec moi; nous commençâmes par chez M. de la Trousse, qui voulut bien avoir la complaisance de se r'habiller, et en novice et en profès, comme le jour de la cérémonie: ces deux sortes d'habits sont fort avantageux aux gens bien faits. Une pensée frivole, et sans regarder les conséquences, me fit regretter que la belle taille de M. de Grignan n'eût point brillé dans cette fête. Cet habit de Page est fort joli; je ne m'étonne point que Madame de Clèves aimât M. de Nemours avec ses belles jambes*. Pour le manteau, c'est une repré-

* Allusion au Roman de Madame de la Fayette.

sentation de la majesté royale : il en a coûté huit cents pistoles à la Trousse, car il a acheté le manteau. Après avoir vu cette belle mascarade, je menai votre fils chez toutes les Dames de ce quartier : Madame de Vaubecourt, Madame Ollier le reçurent fort bien : il ira bientôt de son chef.

La Vie de Saint-Louis m'a jetée dans la lecture de Mézerai ; j'ai voulu voir les derniers Rois de la seconde race ; et je veux joindre Philippe de Valois et le Roi Jean : c'est un endroit admirable de l'histoire, et dont l'Abbé de Choisi a fait un livre qui se laisse fort bien lire. Nous tâchons de cogner dans la tête de votre fils l'envie de connoître un peu ce qui s'est passé avant lui ; cela viendra ; mais en attendant, il y a bien des sujets de réflexion à considérer ce qui se passe présentement. Vous allez voir, par la nouvelle d'aujourd'hui, comme le Roi d'Angleterre s'est sauvé de Londres, apparemment par la bonne volonté du Prince d'Orange. Les politiques raisonnent, et demandent s'il est plus avantageux à ce Roi d'être en France : l'un dit oui, car il est en sûreté, et il ne courra pas le risque de rendre sa femme et son fils, ou d'avoir la tête coupée ; l'autre dit non, car il laisse le Prince d'Orange Protecteur, et adoré, dès qu'il y arrive naturellement et sans crime. Ce qui est vrai, c'est que la guerre nous sera bientôt déclarée, et que peut-être même nous la déclarerons les premiers. Si nous faisions la paix en Italie et en Allemagne, nous pourrions vaquer à cette guerre Angloise et

Hollandoise avec plus d'attention : il faut l'espérer, car ce seroit trop d'avoir des ennemis de tous côtés. Voyez un peu où me porte le libertinage de ma plume : mais vous jugez bien que les conversations sont pleines de ces grands événemens.

Je vous conjure, ma chère fille, quand vous écrirez à M. de Chaulnes, de lui dire que vous prenez part aux obligations que mon fils lui a ; que vous l'en remerciez; que votre éloignement extrême ne vous rend pas insensible pour votre frère : ce sujet de reconnoissance est un peu nouveau ; c'est de le dispenser de commander le premier régiment de milice qu'il fait lever en Bretagne. Mon fils ne peut envisager de rentrer dans le service par ce côté-là ; il en a horreur, et ne demande que d'être oublié dans son pays. M. le Chevalier approuve ce sentiment, et moi aussi, je vous l'avoue : n'êtes-vous pas de cet avis, ma chère enfant ? Je fais grand cas de vos sentimens qui sont toujours les bons, principalement sur le sujet de votre frère. N'entrez point dans ce détail; mais dites en gros que qui fait plaisir au frère, en fait à la sœur. M. de Momont est allé en Bretagne avec des troupes, mais si soumis à M. de Chaulnes, que c'est une merveille. Ces commencemens sont doux, il faut voir la suite.

Je trouvai hier Choiseul avec son cordon ; il est fort bien; ce seroit jouer de malheur de n'en pas rencontrer présentement cinq ou six tous les jours. Vous ai-je dit que le Roi a ôté la communion de la cérémonie ? il y a long-tems que je le souhaitois ;

je mets quasi la beauté de cette action avec celle d'empêcher des duels *. Voyez en effet ce que c'eût été de mêler cette sainte action avec les rires immodérés qu'excita la chemise de M. d'Hocquincourt (1). Plusieurs pourtant firent leurs dévotions; mais sans ostentation, et sans y être forcés. Nous allons vaquer présentement à la réception de leurs Majestés Angloises, qui seront à Saint-Germain. Madame la Dauphine aura un fauteuil devant cette Reine, quoiqu'elle ne soit pas Reine, parce qu'elle en tient la place. Ma fille, je vous souhaite à tout, je vous regrette partout, je vois tous vos engagemens, toutes vos raisons; mais je ne puis m'accoutumer à ne point vous trouver où vous seriez si nécessaire : je m'attendris souvent sur cette pensée. Voici une lettre toute en l'air, et qui ne signifie rien; ne vous amusez point à y répondre; conservez-vous, ayez soin de votre poitrine.

* En bonne Janséniste, Madame de Sévigné improuve partout la *fréquente communion*.

(1) *Voyez* la Lettre précédente.

LETTRE 835.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, le 6 Janvier 1689.

Je commence par vous souhaiter une heureuse année, mon cher Cousin : c'est comme si je vous souhaitois la continuation de votre philosophie chrétienne ; car c'est ce qui fait le véritable bonheur. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir un moment de repos en ce monde, si l'on ne regarde Dieu et sa volonté, où par nécessité il se faut soumettre. Avec cet appui, dont on ne sauroit se passer, on trouve de la force et du courage pour soutenir les plus grands malheurs. Je vous souhaite donc, mon Cousin, la continuation de cette grâce ; car c'en est une, ne vous y trompez pas ; ce n'est point dans nous que nous trouvons des ressources. Je ne veux donc plus repasser sur tout ce que vous deviez être et que vous n'êtes pas : mon amitié pour vous et pour moi n'en a que trop souffert, il n'y faut plus penser. Dieu l'a voulu ainsi, et je souscris à tout ce que vous me dites sur ce sujet. La Cour est toute pleine de Corbons-bleus ; on ne fait point de visites qu'on n'en trouve quatre ou cinq à chacune. Cet ornement ne sauroit venir plus à propos pour faire honneur au Roi et à la Reine d'Angleterre qui arrivent aujourd'hui à Saint-Germain. Ce n'est point à Vincennes, comme on disoit. Ce sera justement aujourd'hui la véritable fête

des Rois, bien agréable pour celui qui protège et qui sert de refuge, et bien triste pour celui qui a besoin d'un asile. Voilà de grands objets et de grands sujets de méditation et de conversation. Les politiques ont beaucoup à dire. On ne doute pas que le Prince d'Orange n'ait bien voulu laisser échapper le Roi, pour se trouver sans crime maître d'Angleterre; et le Roi de son côté a eu raison de quitter la partie plutôt que de hasarder sa vie avec un Parlement qui a fait mourir le feu Roi son père, quoiqu'il fût de leur Religion. Voilà de si grands événemens, qu'il n'est pas aisé d'en comprendre le dénouement, sur-tout quand on a jeté les yeux sur l'état et sur les dispositions de toute l'Europe. Cette même Providence qui règle tout, démêlera tout; nous sommes ici des spectateurs très-aveugles et très-ignorans. Adieu, je vous embrasse, ma chère Nièce, je la plains d'être obligée de se faire saigner pour son mal d'yeux. Tenez, mon cher Corbinelli, prenez la plume.

Monsieur DE CORBINELLI."

Je commence, Monsieur, comme Madame de Sévigné, à vous souhaiter une bonne année, c'est-à-dire, le repos de l'esprit et la santé du corps :

— *Mens sana in corpore sano.*

dit Juvénal, qui comprend tout le repos de la vie. J'ai été fâché de ne vous point voir dans la liste des Chevaliers de l'Ordre, comme d'une disposition dans le monde que Dieu auroit mise sans ma

participation et sans mon consentement, c'est-à-dire, que j'aurois changée si j'avois pu. Cette manière de philosophie sauve de ma colère imprudente toutes les causes secondes, et fait que je me résigne en un moment sur tout ce qui arrive à mes amis ou à moi. Je dis la même chose de la fuite du Roi d'Angleterre, avec toute sa famille. J'interroge le Seigneur, et je lui demande, s'il abandonne la Religion Catholique, en souffrant les prospérités du Prince d'Orange, le protecteur des prétendus Réformés, et puis je baisse les yeux. Adieu Monsieur, adieu Madame de Coligny, à qui je désire un fonds de philosophie chrétienne, capable de lui donner une parfaite indolence pour toutes les choses du monde : état capable de nous faire Rois, et plus Rois que ceux qui en portent la qualité.

LETTRE 836.

Madame DE *SÉVIGNÉ à Madame* DE *GRIGNAN.*

à Paris, vendredi 7 Janvier 1689.

JE reçus votre lettre un jour plus tard que je n'ai accoutumé; nous en attendons encore aujourd'hui; mais comme elles arrivent le soir, nous n'y répondrons peut-être que dimanche ou lundi Vous écrivez si bien, ma chère enfant, quand vous n'avez point de sujets, que je n'aime pas moins ces lettres-là, toutes libertines, que celles qui sont des réponses. Enfin, c'est cela qui soutient le cœur

pendant votre absence : je suis tellement comme vous pour trouver le tems infini depuis votre départ, que les trois mois me paroissent trois ans ; ce n'est pas que j'aie vu tant de différentes choses que vous, mais c'est par la quantité de pensées, d'occupations et d'inquiétudes qui ont pris la place des objets. Je vous ai donc regrettée, et je vous regrette encore tous les jours : le moyen, en effet, de me résoudre à ne plus voir ni rencontrer ma chère fille, après une si aimable et si longue habitude ? Ce douloureux jour de Charenton est encore tout vif et tout sensible. Vous m'aviez donné un rendez-vous chez le Chevalier, où je n'ai pas manqué, et vous n'y étiez pas ; votre portrait ne m'a point du tout consolée. Je suis présentement dans sa chambre ; il a eu des douleurs à la main droite cette nuit, il les a encore. Il soupa la veille des Rois assez gaîment chez M. de Lamoignon, et la nuit même, ce mal lui prit : cela est trop pitoyable. Il fait tous les jours des projets pour Versailles, et n'est presque jamais en état de les exécuter ; c'est votre malheur et le sien qui l'empêchent d'être en un lieu où il feroit une si bonne figure, et si utile pour sa famille et pour son neveu. Il a une patience et une résignation, que Corbinelli se vante de lui apprendre comme un maître. Nous ne le voyons guère, ce Corbinelli ; tous ses amis le prennent, et je le laisse aller par amitié pour lui, car nous sommes sobres : quelquefois les soirs, il vient faire collation avec nous ; il est de fort bonne

compagnie, et vous rend mille grâces d'avoir nommé son nom : le vôtre est bien dans son esprit au-dessus de tous les autres. Nous ne voyons pas assez l'Abbé Bigorre; il vous enverra ce soir une belle feuille volante : quand il est question de parler de l'arrivée du Roi et de la Reine d'Angleterre, et du Prince de Galles, et de dire les détails de la réception que le Roi a faite à ces Majestés, toute pleine de générosité, d'humanité et de tendresse, vous jugez bien que la feuille doit être remplie.

J'attends avec impatience que vous m'appreniez que vous avez votre cordon. M. le Grand, M. de Dangeau, M. de Châtillon, M. de la Rongère, ont porté les leurs à la Reine d'Angleterre, en lui allant faire compliment : elle trouvera notre Cour bien brillante de ce nouvel ornement. Je menai hier votre enfant chez Madame de Lavardin, qui le reçut comme son petit-fils; elle vous aime comme sa fille : de là nous fûmes chez Mme. de la Fayette; je trouvai M. de Villars (1) avec une mine toute pleine d'*Orondate*; je lui dis bien tout ce que vous m'aviez mandé pour eux. Je ne pense pas qu'on danse beaucoup cet hiver à Versailles.

Madame de Ricouart est veuve : elle est encore à la campagne, je la verrai à son retour; voulez-vous que je lui fasse un compliment? Il y a un air

(1) Pierre, Marquis de Villars, père du feu Maréchal Duc de ce nom, étoit connu dans le monde sous le nom d'*Orondate*, à cause de sa bonne mine et de sa grande réputation pour le courage. Il avoit été Ambassadeur en Savoie, en Espagne et en Danemarck.

de

de n'en point faire qui vaut son prix : par exemple, Madame de Lavardin m'a toujours dit qu'elle ne vous en faisoit point; j'en ai trouvé plusieurs dans cette fantaisie, qui n'ont pas envie de vous fâcher : ainsi croyez sur ma parole que tout est bon, et ceux qui ne vous accablent point, plus commodes que les autres; car vos réponses sont sans nombre, et tiennent leur place dans la fatigue de vos écritures. Vous voulez donc que j'écrive à Madame de Solre (1); eh, mon Dieu! à quoi m'engagez-vous? il faut prendre un style qui est le cothurne pour moi. Coulanges nous fit l'autre jour un fort plaisant conte; ce fut comme un enthousiasme. Il dit que le Comte de Solre entra chez M. de Chauvri (2), suivi de deux crocheteurs; qu'il fit mettre à terre deux coffres qu'ils avoient peine à porter : qu'il tira du premier qui fut ouvert une brassée de papiers, et lui dit, en les jetant sur la table : « Monsieur, » ce sont les titres de trente-sept Chevaliers de la » Toison d'or de ma maison »; que M. de Chauvri tout embarrassé lui dit : « Hé, Monsieur! il n'en » faut pas tant, vous me brouillez tous mes pa- » piers; je ne saurai plus retrouver les preuves de » Monsieur un tel et de Monsieur un tel, car ces » deux noms ne sont pas comme le vôtre »; que M. de Chauvri le pria d'en demeurer là; et que le Comte de Solre ne l'écoutant seulement pas, lui

(1) Anne-Marie-Françoise de Bournonville, Comtesse de Solre.

(2) Généalogiste des Ordres du Roi.

tira une grande liasse : « Monsieur, *lui dit-il*, voici » le contrat de mariage d'un de mes grands-pères » avec Sabine de Bavière. Hé, Monsieur ! hé, Mon- » sieur ! *dit M. de Chauvri*, en voilà plus qu'il n'en » faut ». Là-dessus M. de Solre prend un grand rouleau, et se faisant aider à le dérouler, l'étend tout du long de la chambre, et lui fait voir qu'il remonte et finit deux de ses branches par des têtes couronnées ; et toujours M. de Chauvri disant avec chagrin : « Hé, Monsieur ! je ne retrouverai jamais » tous mes papiers ». Coulanges nous joua cela si follement et si plaisamment, qu'autant que cette scène est plate sur le papier, autant elle étoit jolie à voir représenter. Dites-moi donc ce que vous voulez que j'écrive à cette femme toute pleine de Toisons d'or : il faudra que nous nous réjouissions avec l'Ordre du Saint-Esprit d'avoir un si grand sujet : je ne vous réponds pas que j'écrive. Voilà ce qui s'appelle causer et dire des riens. Je suis auprès du Chevalier, qui est tout assoupi dans sa grande chaise. Il me semble que je cause avec vous autant que je le puis ; mais ne vous amusez point à répondre à tout ceci. Si j'étois avec vous, j'aimerois bien que vous trouvassiez quelque douceur à me parler de vos affaires, à quoi je pense si souvent, à quoi je prends tant d'intérêt. En attendant, ne donnez point aux Provençaux le plaisir de vous brouiller avec les Archevêques et Intendans, vous les feriez trop aises ; connoissez la vérité par vous-même ; et quoi qu'ils vous disent, faites-leur en-

tendre que vous en parlerez à ces Messieurs, à eux-mêmes pour vous en éclaircir : ah, que la crainte d'être nommés les feroit bien taire! car ils ne veulent que des *pétoffes* *, sans se soucier de dire vrai, ni de vous servir. Si cet avis est bon, profitez-en : je crus voir à Lambesc que la joie des Provençaux étoit d'animer, de brouiller, et de se rendre nécessaires. Ah, fi ! quittez ce style de Province et de Provence.

* Ce mot qui se rencontre souvent dans ces Lettres n'est point dans le Dictionnaire de l'Académie. Il appartient au dialecte gascon, et signifie *baliverne*, *fadaise*.

LETTRE 837.

A la même.

à Paris, lundi 10 Janvier 1689.

Nous pensons souvent les mêmes choses, ma chère belle; je crois même vous avoir mandé des Rochers ce que vous m'écrivez dans votre dernière lettre sur le tems. Je consens maintenant qu'il avance; les jours n'ont plus rien pour moi de si cher, ni de si précieux; je les sentois ainsi quand vous étiez à l'hôtel de Carnavalet, je les goûtois, je ménageois les heures, j'en étois avare : mais dans l'absence ce n'est plus cela, on ne s'en soucie point, on les pousse même quelquefois, on espère, on avance dans un tems auquel on aspire; c'est cet ouvrage de tapisserie que l'on veut achever; on est libéral des jours, on les jette à qui en veut. Mais

je vous avoue que quand je pense enfin où me conduit cette dissipation et cette magnificence d'heures et de jours, je tremble, je n'en trouve plus d'assurés, et la raison me présente ce qu'infailliblement je trouverai dans mon chemin. Ma fille, je veux finir ces réflexions avec vous, et tâcher de les rendre bien solides pour moi.

L'Abbé Têtu est dans une insomnie qui fait tout craindre. Les médecins ne voudroient pas répondre de son esprit; il sent son état; et c'est une douleur: il ne subsiste que par l'opium: il tâche de se divertir, de se dissiper: il cherche des spectacles. Nous voulons l'envoyer à Saint-Germain pour y voir le Roi, la Reine d'Angleterre et le Prince de Galles: peut-on voir un événement plus grand et plus digne de faire de grandes diversions? Pour la fuite du Roi, il paroît que le Prince (*d'Orange*) l'a bien voulu. Le Roi fut envoyé à Excester où il avoit dessein d'aller: il étoit fort bien gardé par le devant de sa maison, et toutes les portes de derrière étoient ouvertes. Le Prince n'a point songé à faire périr son beau-père; il est dans Londres à la place du Roi, sans en prendre le nom, ne voulant que rétablir une religion qu'il croit bonne, et maintenir les lois du pays, sans qu'il en coûte une goutte de sang: voilà l'envers tout juste de ce que nous pensons de lui; ce sont des points de vue bien différens. Cependant le Roi fait pour ces Majestés Angloises des choses toutes divines; car n'est-ce point être l'image du Tout-Puissant que de soutenir

un Roi chassé, trahi, abandonné ? La belle âme du Roi se plaît à jouer ce grand rôle. Il fut au-devant de la Reine avec toute sa maison et cent carrosses à six chevaux. Quand il aperçut le carrosse du Prince de Galles, il descendit et l'embrassa tendrement; puis il courut au-devant de la Reine qui étoit descendue; il la salua, lui parla quelque tems, la mit à sa droite dans son carrosse, lui présenta MONSEIGNEUR et MONSIEUR qui furent aussi dans le carrosse, et la mena à Saint-Germain, où elle se trouva toute servie comme la Reine, de toutes sortes de hardes, parmi lesquelles étoit une cassette très-riche avec six mille louis d'or. Le lendemain il fut question de l'arrivée du Roi d'Angleterre à Saint-Germain, où le Roi l'attendoit : il arriva tard; sa Majesté alla au bout de la salle des gardes au-devant de lui : le Roi d'Angleterre se baissa fort, comme s'il eût voulu embrasser ses genoux; le Roi l'en empêcha, et l'embrassa à trois ou quatre reprises fort cordialement. Ils se parlèrent bas un quart-d'heure; le Roi lui présenta MONSEIGNEUR, MONSIEUR, les Princes du sang et le Cardinal de Bonzi : il le conduisit à l'appartement de la Reine, qui eut peine à retenir ses larmes. Après une conversation de quelques instans, Sa Majesté les mena chez le Prince de Galles, où ils furent encore quelque tems à causer, et les y laissa, ne voulant point être reconduit, et disant au Roi : « Voici votre » maison ; quand j'y viendrai, vous m'en ferez » les honneurs, et je vous les ferai quand vous

» viendrez à Versailles ». Le lendemain, qui étoit hier, Madame la Dauphine y alla, et toute la Cour. Je ne sais comme on aura réglé les chaises des Princesses, car elles en eurent à la Reine d'Espagne; et la Reine-mère d'Angleterre étoit traitée comme fille de France : je vous manderai ce détail. Le Roi envoya dix mille louis d'or au Roi d'Angleterre : ce dernier paroît vieilli et fatigué; la Reine maigre, et des yeux qui ont pleuré, mais beaux et noirs; un beau teint un peu pâle; la bouche grande, de belles dents, une belle taille, et bien de l'esprit; tout cela compose une personne qui plaît fort. Voilà de quoi subsister long-tems dans les conversations publiques.

Le pauvre Chevalier ne peut encore écrire, ni aller à Versailles, dont nous sommes bien fâchés, car il y a mille affaires; mais il n'est point malade; il soupa samedi avec Madame de Coulanges, Madame de Vauvineux, M. de Duras et votre fils chez le Lieutenant-Civil, où l'on but la santé de la première et de la seconde, c'est-à-dire, Madame de la Fayette et vous; car vous avez cédé à la date de l'amitié. Hier, Madame de Coulanges donna un très-joli souper aux goutteux; c'étoit l'Abbé de Marsillac, le Chevalier de Grignan, M. de Lamoignon; la néphrétique tint lieu de goutte; sa femme et *les Divines* toujours pleines de fluxions, moi en considération du rhumatisme que j'eus il y a douze ans, Coulanges qui mérite la goutte. On causa fort : le petit homme chanta, et fit un vrai plaisir

à l'Abbé de Marsillac, qui admiroit et tâtonnoit ses paroles avec des tons et des manières qui faisoient souvenir de celles de son père, au point d'en être touché. Votre enfant étoit chez Mesdemoiselles de Castelnau : il y a une cadette fort jolie et fort aimable, votre fils la trouve à son gré, et laisse *la biglesse* à Sanzei : il avoit mené un hautbois, on y dansa jusqu'à minuit. Cette société plaît beaucoup au Marquis ; il y trouve Saint-Hérem, Janin, Choiseul, Ninon : il est en pays de connoissance. Il me semble que le Chevalier ne songe pas trop à le marier, et que M. de Lamoignon n'est pas trop pressé aussi de marier sa fille. On ne sauroit parler sur celui de M. de Mirepoix (1) ; c'est l'ouvrage de M. de Montfort ; c'est comme un charme, toutes les têtes ne pensent plus comme elles faisoient : enfin, c'est un homme fortement appelé à sa destinée : que voulez-vous qu'on y fasse ?

M. de Lauzun n'est point retourné en Angleterre : il est logé à Versailles : il est fort content : il a écrit à MADEMOISELLE, pour avoir l'honneur de la voir : elle est en colère. J'ai fait encore un chef-d'œuvre, j'ai été voir Madame de Ricouart, revenue depuis peu, très-contente d'être veuve. Vous n'avez qu'à me donner vos reconnoissances à achever, comme vos romans ; vous en souvient-il ? Je

(1) Gaston-Jean-Baptiste de Lévis, Marquis de Mirepoix, épousa le 16 Janvier 1689 Anne-Charlotte-Marie de Saint-Nectaire, et fille de Henri-François, Duc de la Ferté, de Marie-Gabrielle-Angélique de la Mothe-Houdancourt.

remercie l'aimable Pauline de sa lettre; je suis fort assurée que sa personne me plairoit : elle n'a donc pu trouver d'autre alliance avec moi que *Madame* *, cela est bien sérieux. Adieu, ma chère enfant; conservez votre santé, c'est-à-dire, votre beauté que j'aime tant.

* On aura remarqué que le Marquis de Grignan suivoit avec sa mère cette étiquette d'usage chez les grands Seigneurs, et particulièrement dans les Provinces méridionales, où les lois romaines donnent aux pères un excès de puissance qui inspire aux enfans plus de respect que d'amour, et qui au moins commande les formes de la soumission, même dans les épanchemens du cœur. Madame de Sévigné n'entendoit rien à cette fausse dignité, le plus triste masque que l'amitié puisse prendre ; et l'on a vu qu'elle se moquoit même de sa fille, qui s'étoit avisée, en parlant de son grand-père, de lui écrire, *Monsieur votre père*. Tout le monde connoît la plaisanterie du Grand-Condé, devant un homme qui affectoit de dire *Monsieur* et *Madame* en parlant de tous ses parens. « Monsieur mon Écuyer, allez dire à Monsieur » mon Cocher, de mettre Messieurs mes Chevaux à Monsieur » mon Carrosse. . . . »

LETTRE 838.

A la même.

à Paris, lundi 10 Janvier 1689, à dix heures du soir.

J'ai été voir Madame du Pui-du-Fou, sur ce mariage (1). M. de Montausier et Mme. de Lavardin y sont venus; j'ai dit à Madame de Lavardin vos souvenirs ; elle vous aime tendrement. Un moment

(1) *Voyez* la Lettre précédente.

après, est arrivée une troupe toute brillante; c'étoit Madame la Duchesse de la Ferté, tenant sa fille par la main, fort jolie, et sa petite sœur des mêmes couleurs (1); Madame la Duchesse d'Aumont (2); M. de Mirepoix, qui faisoit un contraste merveilleux. Quel bruit ! quels complimens de tous côtés ! La Duchesse a toujours voulu M. de Mirepoix, elle y a jeté son coussinet; et après avoir su assez en l'air que la proposition avoit été reçue, elle en a parlé au Roi; cela finit et abrége tout. Le Roi lui dit : « Madame, votre fille est bien jeune. Il est » vrai, Sire, mais cela presse, parce que je veux » M. de Mirepoix, et que dans dix ans, quand » Votre Majesté connoîtra son mérite, et qu'elle » l'aura récompensé, il ne voudroit plus de nous » : voilà qui est dit. Sur cela on veut faire jeter des bans, avant que les articles soient présentés; jamais il ne s'est vu *tant de charrettes devant les bœufs*. Madame d'Olonne (3) a donné un beau coulant; Madame la Maréchale de la Ferté brille; toute cette noce est contente. Mme. de Mirepoix vous a écrit : Madame du Pui-du-Fou est entraînée dans le tourbillon, on ne s'entend pas. Le jeune homme n'avoit jamais vu sa maîtresse; il ne sait ce que c'est que

(1) Catherine-Louise de Saint-Nectaire, mariée en Juillet 1698 à François-Thibaut, Marquis de la Carte, depuis Marquis de la Ferté.

(2) Françoise-Angélique de la Mothe-Houdancourt, sœur aînée de la Duchesse de la Ferté.

(3) Catherine-Henriette d'Angennes, Comtesse d'Olonne, sœur aînée de Madeleine d'Angennes, Maréchale de la Ferté.

tout cela. Ma plume ne vaut rien, et je vous dis bon soir, ma chère belle.

LETTRE 839.

A la même.

à Paris, mercredi 12 Janvier 1689.

Vous êtes retirée à cinq heures du soir; vous avez donc fait vos Rois à dîner : vous étiez en fort bonne compagnie, et aussi bonne qu'à Paris. Il ne tiendra pas à moi que l'Archevêque (*d'Aix*) ne sache que vous êtes contente de lui : je le dis l'autre jour à Madame de la Fayette, qui en fut fort aise; elle a résolu que vous ne preniez point tous deux l'esprit, ni les pensées de Provence. Mais parlons du Roi et de la Reine d'Angleterre; c'est quelque chose de si extraordinaire d'avoir là cette Cour, qu'on s'en entretient sans cesse. On tâche de régler les rangs, et de faire vie qui dure avec gens si loin d'être rétablis. Le Roi le disoit l'autre jour, et que ce Roi étoit le meilleur homme du monde, qu'il chassoit avec lui, qu'il viendroit à Marly, à Trianon, et que les Courtisans devoient s'y accoutumer. Le Roi d'Angleterre ne donne pas la main à MONSEIGNEUR, et ne le reconduit pas. La Reine n'a point baisé MONSIEUR, qui en boude; elle a dit au Roi : Dites-moi comment vous voulez que je fasse; si vous voulez que ce soit à la mode de France, je saluerai qui vous voudrez : pour la

mode d'Angleterre, c'est que je ne baisois personne. Elle a été voir Madame la Dauphine qui est malade, et qui l'a reçue dans son lit. On ne s'assied point en Angleterre; je crois que les Duchesses feront avec elle à la mode de France, comme avec sa belle-mère (1). On est fort occupé de cette nouvelle Cour.

Cependant le Prince d'Orange est à Londres, où il fait mettre des Mylords en prison; il est sévère, et il se fera bientôt haïr. M. de Schomberg est Général des armées en Hollande, à la place de ce Prince, et son fils a la survivance : voilà le masque bien levé.

Je vous envoie la liste du remue-ménage des Intendans. M. de Pomereuil en Bretagne. Dieu veuille que M. de Luxembourg n'y commande point de troupes; quelle douleur pour nos amis (2) ! nous en tremblons. Vous savez que le Maréchal de Lorge s'en va en Guienne, Saint-Ruth sous ses ordres. Enfin, et dedans, et dehors, on sera également sur ses gardes. Voyez combien de troupes, et quelle puissance il faut avoir pour vaquer à tant de choses à la fois.

Le Chevalier est toujours dans sa chambre et dans sa chaise : il ne s'est pas bien trouvé d'être sorti le soir; cet état, qui le rend incapable d'aller à Versailles, lui donne un chagrin extrême; je

(1) Henriette de France, fille de Henri IV, et femme de Charles I, Roi d'Angleterre.

(2) M. et Madame de Chaulnes.

voudrois bien pouvoir le consoler et l'amuser un peu; mais la noirceur de l'humeur de la goutte lui rend tout indifférent : je serois trop heureuse d'être bonne à quelque chose; mais je suis fort inutile, à mon grand regret. Je fais toujours vos complimens, je fais valoir vos souvenirs et vos douceurs : Madame de Coulanges en est fort reconnoissante; elle vous dit mille choses honnêtes et polies. Elle est fort occupée de l'Abbé Têtu, qui, en vérité, ne se porte pas bien; sa maladie s'appelle tout au moins des vapeurs noires, et une insomnie qui commence à résister à l'opium.

Votre enfant est fort joli, il étoit hier à l'opéra avec MONSEIGNEUR. Il a écrit à M. de Carcassonne; il lui écrira encore : l'amitié de cet oncle ne va pas toute seule; il y faut de *l'entretenement;* je prends soin d'en faire souvenir. Vous me représentez fort au naturel la sorte de laideur de vos mariés; il me semble, en vérité, que je suis à la noce. Je suis fort aise que, contre votre coutume, vous ayez dit à M. Gaillard le souvenir que j'ai de son mérite et de ses regards perçans. Le mariage de M. de Mirepoix me paroît un effet de magie.

LETTRE 840.

A la même.

à Paris, vendredi 14 Janvier 1689.

Me voici, ma chère fille, après le dîner, dans la chambre du Chevalier : il est dans sa chaise, avec mille petites douleurs qui courent par toute sa personne. Il a fort bien dormi, mais cet état de résidence et de ne pouvoir sortir, lui donne beaucoup de chagrins et de vapeurs : j'en suis touchée, et j'en connois le malheur et les conséquences plus que personne. Il fait un froid extrême ; notre thermomètre est au dernier degré, notre rivière est prise ; il neige, et gèle et regèle en même tems ; on ne se soutient pas dans les rues ; je garde notre maison et la chambre du Chevalier : si vous n'étiez point quinze jours à me répondre, je vous prierois de me mander si je ne l'incommode point d'y être tout le jour ; mais comme le tems me presse, je le demande à lui-même, et il me semble qu'il le veut bien. Voilà un froid qui contribue encore à ses incommodités : ce n'est pas un de ces froids qu'il souhaite ; il est mauvais quand il est excessif.

J'ai fait souvenir M. de Lamoignon de la sollicitation que vous lui avez faite pour M. B.... ; cet homme sentira de loin comme de près votre reconnoissance. J'aime cette manière de n'avoir point de reconnoissances passagères : je connois des gens

qui non-seulement n'en ont point du tout, mais qui mettent l'aversion et la rudesse à la place.

M. Gobelin est toujours à Saint-Cyr. Madame de Brinon est à Maubuisson, où elle s'ennuiera bientôt : cette personne ne sauroit durer en place; elle a fait plusieurs conditions, changé de plusieurs couvents; son grand esprit ne la met point à couvert de ce défaut. Madame de Maintenon est fort occupée de la comédie qu'elle fait jouer par ses petites filles (*de Saint-Cyr*); ce sera une fort belle chose à ce que l'on dit *. Elle a été voir la Reine d'Angleterre, qui l'ayant fait attendre un moment, lui dit qu'elle étoit fâchée d'avoir perdu ce tems de la voir et de l'entretenir, et la reçut fort bien. On est content de cette Reine; elle a beaucoup d'esprit. Elle dit au Roi, lui voyant caresser le Prince de Galles, qui est fort beau :

* C'étoit la Supérieure Brinon qui avoit d'abord fait jouer par les Pensionnaires de Saint-Cyr des pièces de sa façon. Elles étoient mauvaises. On leur substitua *Cinna*, puis *Andromaque*. Mais il y avoit tant d'amour dans cette dernière tragédie, et les jeunes filles la jouoient si bien, qu'on ne voulut plus qu'elles la jouassent. C'est ce que Madame de Maintenon elle-même écrivoit à Racine, en lui demandant un autre poëme moral ou historique. Racine hésita. Il vouloit plaire à la Cour; mais le Public et la postérité le retenoient. Il ne croyoit pas possible de remplir le cadre qu'on lui donnoit par un ouvrage digne de sa muse. Boileau en désespéroit aussi. Racine trouva le sujet d'*Esther*; et son ami le jugea aussi bien trouvé qu'il l'étoit. Ce Boileau, que la sévérité de son goût et de son caractère ont tant fait dénigrer, donna, dans son amitié pour Racine, l'exemple le plus parfait, un exemple peut-être unique entre deux hommes doués du même genre de supériorité.

« J'avois envié le bonheur de mon fils, qui ne sent » point ses malheurs; mais à présent je le plains » de ne point sentir les caresses et les bontés de » Votre Majesté. » Tout ce qu'elle dit est juste et de bon sens : son mari n'est pas de même, il a bien du courage, mais un esprit commun, qui conte tout ce qui s'est passé en Angleterre avec une insensibilité qui en donne pour lui. Il est bon homme, et prend part à tous les plaisirs de Versailles *. Madame la Dauphine n'ira point voir cette Reine; elle voudroit avoir la droite et un fauteuil, cela n'a jamais été; elle sera toujours au lit; la Reine viendra la voir. Madame aura un fauteuil à main gauche, et les Princesses du sang n'iront qu'avec elle, devant qui elles n'ont que des tabourets. Les Duchesses y seront, comme chez Madame la Dauphine : voilà qui est réglé. Le Roi a su qu'un Roi de France n'avoit donné qu'un fauteuil à la gauche à un Prince de Galles; il veut que le Roi d'Angleterre traite ainsi M. le Dauphin, et passe devant lui. Il recevra MONSIEUR sans fauteuil et sans cérémonie. La Reine l'a salué, et n'a pas laissé de dire au Roi notre maître, ce que je vous ai conté (1). Il n'est pas assuré que M. de Schomberg ait encore la place du Prince d'Orange en Hollande. On ne fait que mentir cette année. La

* L'Archevêque de Rheims, frère de M. de Louvois, le voyant sortir de la chapelle de Versailles, dit : *Voilà un fort bon homme : il a quitté trois Royaumes pour une messe.*

(1) *Voyez* la Lettre précédente.

Marquise (*d'Huxelles*) reprend tous les ordinaires les nouvelles qu'elle a mandées : appelle-t-on cela savoir ce qui se passe? Je hais ce qui est faux.

L'étoile de M. de Lauzun repâlit, il n'a point de logement : il n'a point ses anciennes entrées : on lui a ôté le romanesque et le merveilleux de son aventure : elle est devenue quasi toute unie : voilà le monde et le tems.

LETTRE 841.

A la même.

à Paris, lundi 17 Janvier 1689.

VOILA donc ma lettre *nommée*; c'est une marque de son mérite singulier. Je suis fort aise que ma relation vous ait divertie; je ne devine jamais l'effet que mes lettres feront, celui-ci est heureux.

Si vous prenez le chemin de vous éclaircir avec l'Archevêque (1) au lieu de laisser cuver les chagrins qu'on veut vous donner contre lui, vous viderez bien des affaires en peu de tems, ou vous ferez taire *les rediseurs;* l'un ou l'autre est fort bon, et vous vous en trouverez très-bien; vous finirez, à la vérité, le plaisir et l'occupation des Provençaux : mais vous retranchez de sottes *pétoffes*. M. de Barillon est arrivé; il a trouvé *un paquet* de famille, dont il ne connoissoit pas tous *les visages*. Il est fort engraissé : il dit à M. de Harlai : « Monsieur, ne me parlez point de ma graisse, je ne

(1) *Voyez* les Lettres 836 et 839.

« vous

» vous dirai rien de votre maigreur. » Il est vif, et ressemble assez par l'esprit à celui que vous connoissez. Je ferai tous vos complimens, quand ils seront vraisemblables ; je les ai faits à Madame de Sully, qui vous en rend mille de très-bonne grâce ; et à la Comtesse *, qui est trop plaisante sur M. de Lauzun, qu'elle vouloit mettre sur le pinacle, et qui n'a encore ni logement à Versailles, ni les entrées comme il les avoit. Il est tout simplement revenu à la Cour ; son action n'a rien de si extraordinaire ; on en avoit d'abord composé un fort joli Roman.

Cette Cour d'Angleterre est toute établie à Saint-Germain ; ils n'ont voulu que cinquante mille francs par mois, et ont réglé leur Cour sur ce pied. La Reine plaît fort ; le Roi cause agréablement avec elle ; elle a l'esprit juste et aisé. Le Roi avoit désiré que M$_{me}$. la Dauphine y allât la première ; elle a toujours si bien dit *qu'elle étoit malade*, que cette Reine vint la voir il y a trois jours, habillée en perfection ; une robe de velours noir, une belle jupe, bien coiffée, une taille comme la Princesse de Conti, beaucoup de majesté : le Roi alla la recevoir à son carrosse ; elle fut d'abord chez lui, où elle eut un fauteuil au-dessus de celui du Roi ; elle y fut une demi-heure, puis il la mena chez Madame la Dauphine, qui fut trouvée debout ; cela fit

* C'est la Comtesse de Fiesque, constante amie de Lauzun, et qui fit si souvent les fonctions de médiatrice entre lui et MADEMOISELLE.

un peu de surprise : la Reine lui dit : « Madame, » je vous croyois au lit. Madame, dit *Madame la* » *Dauphine*, j'ai voulu me lever pour recevoir » l'honneur que Votre Majesté me fait. » Le Roi les laissa, parce que Madame la Dauphine n'a point de fauteuil devant lui. Cette Reine se mit à la bonne place, dans un fauteuil, Madame la Dauphine à sa droite, MADAME à sa gauche, trois autres fauteuils, pour les trois petits Princes : on causa fort bien plus d'une demi-heure ; il y avoit beaucoup de Duchesses, la Cour fort grosse, enfin, elle s'en alla ; le Roi se fit avertir, et la remit dans son carrosse. Je ne sais jusqu'où la conduisit Madame la Dauphine, je le saurai. Le Roi remonta, et loua fort la Reine ; il dit : « Voilà comme il faut que » soit une Reine, et de corps et d'esprit, tenant » sa Cour avec dignité ». Il admira son courage dans ses malheurs, et la passion qu'elle avoit pour le Roi son mari ; car il est vrai qu'elle l'aime, comme vous a dit cette diablesse de Madame de R...... Celles de nos Dames qui vouloient faire les Princesses, n'avoient point baisé la robe de la Reine, quelques Duchesses en vouloient faire autant : le Roi l'a trouvé fort mauvais ; on lui baise les pieds présentement. Madame de Chaulnes a su tous ces détails, et n'a point encore rendu ce devoir. Elle a laissé le Marquis à Versailles, parce que le petit compère s'y divertit fort bien : il a mandé à son oncle qu'il iroit aujourd'hui au ballet, à Trianon : M. le Chevalier vous enverra sa lettre.

Il est donc là sur sa bonne foi, faisant toutes les commissions que son oncle lui donne, pour l'accoutumer à être exact, aussi bien qu'à calculer : quel bien ne lui fera point cette sorte d'éducation ? J'ai reçu une réponse de M. de Carcassonne ; c'est une pièce rare, mais il faut s'en taire ; j'y répondrai bien, je vous en assure : il a pris sérieusement et de travers tout mon badinage. Ah, ma fille ! que je comprends parfaitement vos larmes, quand vous vous représentez ce petit garçon à la tête de sa compagnie, et tout ce qui peut arriver de bonheur et de malheur à cette place ! L'Abbé Têtu est toujours dans ses vapeurs très-noires. J'ai dit à Madame de Coulanges toutes vos douceurs : elle veut toujours vous écrire dans ma lettre ; mais cela ne se trouve jamais. M. le Chevalier ne veut pas qu'on finisse en disant des amitiés ; mais malgré lui je vous embrasserai tendrement, et je vous dirai que je vous aime avec une inclination naturelle, soutenue de toute l'amitié que vous avez pour moi, et de tout ce que vous valez : hé bien ! quel mal trouve-t-il à finir ainsi une lettre, et à dire ce que l'on sent et ce que l'on pense toujours ?

Bonjour, Monsieur le Comte, vous êtes donc tous deux dans les mêmes sentimens pour vos affaires et pour votre dépense ? plût à Dieu que vous eussiez toujours été ainsi ! Bonjour Pauline, ma mignone, je me moque de vous, après avoir pensé six semaines à me donner un nom entre ma

grand'mère et *Madame*; enfin, vous avez trouvé, *Madame*.

Monsieur DE CORBINELLI.

Depuis que vous êtes Cordon-bleu, Madame, je n'ai trouvé que ce coin de lettre pour vous dire que j'en suis parfaitement aise; d'autant plus que Madame de Cauvisson me fait tous les jours pitié sur ce chapitre : à force de lui inspirer de la résignation, j'ai compris combien mon ouvrage étoit difficile, et combien par conséquent il étoit agréable de n'avoir que faire de moi en ces rencontres. Recevez donc mes hommages, Madame, et trouvez bon que je vous dise que jamais *misantrope* philosophe ne l'a été moins que moi dans cette occasion, tant la joie me démontoit. A propos de *misantrope*, c'est une secte qui a pris naissance au coin du feu de M. le Chevalier; il en est le chef, et me fait l'honneur de me mettre dans cette honorable profession. Je vous en manderai le progrès, dès qu'il y aura de quoi vous amuser de l'histoire que j'en ai commencée. Faites-moi la grâce de dire à M. le Comte (*de Grignan*) mes sentimens sur le point de la Chevalerie. J'oubliois de vous dire que le titre de mon livre est le *Misantropisme*; mais Madame votre mère soutient qu'il faut dire *la Misantropie*; obligez-moi de décider cette difficulté, et vous aurez le premier exemplaire.

LETTRE 842.

A la même.

à Paris, mercredi 19 Janvier 1689.

VOILA ce mercredi, si défendu par ma chère Comtesse; mais elle ne veut pas comprendre que je me repose en lui parlant. Je regarde souvent votre aimable portrait, et je vous assure que je commence trop tôt et trop tendrement à désirer de vous voir, de vous embrasser, et d'entendre le son de votre voix : mon cœur est plein de ces désirs et de ces sentimens, et votre portrait les entretient sans les contenter : Madame de Chaulnes en fut charmée l'autre jour, et le loua d'un ton si haut, que vous devriez l'avoir entendu, quoique vous soyez bien loin; car je sais où vous êtes, et cette connoissance démêle un peu mon imagination, qui sait où vous prendre à point nommé; mais nous n'en sommes pas plus voisines. J'admire Madame de Langlée d'être en Provence, sans être dans sa famille * : il me paroît que vous n'êtes point contente du dîner que vous lui avez donné; elle est d'une délicatesse qu'il ne faut pas entreprendre de satisfaire.

* Langlée, dont il a été parlé dans plusieurs lettres de Madame de Sévigné, avoit fait une grande fortune au jeu. Il étoit très-fastueux et très-vain. Sous le nom de Périandre, la Bruyère le peint tel qu'on voit ici sa femme, rougissant d'une famille obscure.

Je vois que le bon esprit du Chevalier ne trouve plus à propos d'aller à Avignon, et d'y faire de la dépense. Il y a vingt ans que vous brillez en Provence; vous devez céder à celle que vous êtes obligée de faire pour votre fils, et courir au plus pressé : le bon sens va là tout droit; et cette raison honnête à dire, est fort aisée à comprendre; elle n'a point l'air d'un prétexte, après tant de preuves de votre bonne volonté et de votre magnificence. Il faut céder à l'impossibilité; je crains que cette vérité ne soit point encore entrée dans l'esprit de M. de Grignan, et qu'en jugeant de l'avenir par le passé, il ne croie que, comme il a toujours été, il ira toujours : cette espérance est vaine et trompeuse. Nous avons beaucoup raisonné sur tout cela, M. le Chevalier et moi : dispensez-vous de souhaiter la paix avec le Pape, et retirez d'Avignon tout ce que le Roi vous permet d'en tirer : mais profitez de cette douceur comme d'une consolation que Dieu vous envoie, pour soutenir votre fils, et non pas pour en vivre plus largement; car si vous n'avez le courage de vous retrancher, comme vous l'avez résolu, vous rendrez inutile ce secours de la Providence. Voilà, ma très-chère, la conversation d'une maman qui vous aime aussi solidement que tendrement.

Nous attendons votre fils, il doit revenir ce soir de Versailles; il y a sept jours qu'il est parti avec notre Duchesse de Chaulnes : j'ai fort envie de savoir comme il s'y est diverti, et quelle société il

a eue. Nous lui avions bien recommandé d'éviter la mauvaise compagnie; nous sommes persuadés qu'il fait mieux quand il est seul, que quand il se croit observé de quelqu'un qui est avec lui. Je saurai comme il se sera comporté, par M. de la Fayette, qui y prend intérêt.

M. d'Avaux (1) vint me voir avant-hier; ma lettre étoit déjà fermée; il me parla fort de vous, vous honorant et vous aimant quasi autant qu'à Livry. Il me demanda si vous aviez reçu votre cordon bleu; je lui dis que vous ne l'aviez pas le 10: il me dit que les autres l'avoient, et que, comme on oublioit beaucoup de choses, il alloit mettre quelque ordre à ce retardement; qu'il seroit ravi d'avoir à vous en rendre compte, et de se servir de cette occasion pour vous faire son compliment. Je suis fort aise qu'il ait pris ce soin; s'il est inutile, tant mieux, s'il ne l'est pas, tant mieux.

Madame de Chaulnes me mena hier à la noce de Madame de la Ferté; j'y fus à cause de Madame de Mirepoix (2), mais elle n'y étoit pas: ils sont déjà comme brouillés; et la veille, on disputoit encore, parce que l'argent comptant n'étoit pas encore arrivé. J'y trouvai le marié, et cet enfant de douze ans, qui est tout disproportionné à ce Roi d'Ethiopie. C'est un mariage tellement improuvé,

(1) Antoine de Mesmes, Comte d'Avaux, Prévôt et Maître des Cérémonies des Ordres du Roi.

(2) Madeleine du Pui-du-Fou, sœur de la seconde femme de M. de Grignan.

que je crois qu'on ne verra plus ici la mère. La Duchesse de la Ferté leur tombera sur les bras; elle l'a bien compté ainsi. Elle dit qu'elle s'est épuisée, qu'elle n'a plus que dix mille livres de rente; qu'elle a voulu un gendre pour elle; qu'elle s'est mariée à son gendre, et ne finit point de parler sur ce ton. Elle loue une grande maison dans cette rue Sainte-Croix; elle dit que quand elle sera à Versailles, ils feront leur ménage; ce ménage doit être de la bouillie pour la petite femme. Ils iront quelquefois manger chez la Maréchale de la Mothe; mais ce n'est point un établissement : tout cela fait prévoir la douceur de cette alliance.

Nous fûmes hier chez la Marquise de Coislin, qui a perdu sa mère, la vieille d'Alègre. Nous fûmes chez l'amie de Mademoiselle de Grignan : on voit à cette heure les affligés; la cruelle mode! et puis nous vîmes MADEMOISELLE, qui me gronda de ne l'avoir point vue; j'aime bien à ne point me mêler dans ses impétuosités. Adieu, ma chère enfant; ne redoublez point vos peines, redoublez seulement votre courage et vos bonnes résolutions.

Du même jour, à sept heures du soir.

Voilà votre lettre. Le mauvais tems, qui vous glace le Rhône et la Durance, nous a fait un miroir de la Seine : il nous a transis, et a tellement gâté nos rues, que j'ai été huit jours sans sortir, si ce n'est pour faire des visites avec Mme. de Chaulnes, aux dépens de ses chevaux; les miens ne vouloient

pas se soutenir, et je ne leur ai rien proposé. J'étois souvent dans la chambre de M. le Chevalier, qui se porte assez bien, et qui compte aller à Versailles après le voyage de Marly; mais il faut le dire tout bas, car si la goutte l'entend, elle s'y opposera. Ce mauvais tems, qui devient plus doux aujourd'hui, retarda nos lettres de vingt-quatre heures.

L'Archevêque (*d'Aix*) a de grandes pensées; mais plus il est vif, plus il faut s'approcher de lui, comme les chevaux qui ruent, et sur tout ne rien garder sur votre cœur. Je comprends parfaitement l'impossibilité de ne pas donner à manger, comme vous faites, à trois, à quatre personnes; c'est le moyen de les contenter tous, et de faire autant de faveurs et moins de dépense : M. le Chevalier, dans ses chagrins, est un peu trop austère et trop sévère; s'il étoit là, il en useroit comme vous, j'en suis assurée. Faites une amitié à Madame de Langlée, puisqu'elle se souvient de moi; il est vrai que j'admirois bien le choix et le goût de ses habits. Je suis plus aise que je n'étois, que M. d'Avaux songe à votre cordon, puisqu'il semble qu'on vous ait oublié.

Madame de Maintenon va faire jouer *Esther* à ses petites filles. Vous êtes trop plaisante d'avoir lu en public ma relation des Chevaliers; vous faites de moi et de mes lettres tout ce que vous voulez. Adieu, ma très-aimable; je suis comme vous m'avez laissée, hormis qu'au lieu d'avoir tous les jours une

joie sensible et nouvelle de vous voir dans cette maison, je soupire souvent bien tendrement et bien douloureusement de ne plus vous y trouver. Je me doutois bien que vous seriez de notre avis sur votre frère (1).

(1) *Voyez* la Lettre du 5 Janvier.

LETTRE 843.

A la même.

à Paris, vendredi 21 Janvier 1689.

Le courrier n'est point encore arrivé, et je reviens sur votre dernière lettre, pour remplir celle-ci. Je n'ai jamais vu d'amitié si tendre, si solide, ni si agréable que celle que vous avez pour moi; je songe quelquefois combien cet état, dont je sens la douceur présentement, a toujours été la chose que j'ai uniquement et passionnément désirée. Vous méritez bien d'être aimée de votre fils, comme je vous aime, et comme vous l'aimez. Il ne vous dit point ce qu'il sent; il vous fit avant-hier une relation si simple, que je l'en grondai. M. le Chevalier lui fit voir ce que vous lui écrivez de lui; cela fait mourir de tendresse et de reconnoissance : a-t-on jamais vu un cœur comme le vôtre, et une maternité si parfaite? Vos Prélats ont voulu juger, d'où ils sont, de l'effet de leurs lettres; en vérité, on en juge bien mieux d'ici, on a repoussé l'ombre même de la proposi-

tion (1); mais soyez persuadée qu'on aura trouvé le neveu d'un bon appétit, et l'oncle, ou gouverné, ou ne sachant plus les choses du monde. Enfin, on ne sauroit plus mal imaginer, ni opiniâtrer plus mal à propos une affaire que l'a été celle-là; elle n'est bonne qu'à jeter dans l'abîme du silence : je me sais bon gré de la voir toujours comme elle est. M. d'Avaux m'a mandé qu'il croyoit qu'on vous avoit envoyé votre cordon; un rhume l'a empêché d'aller à Versailles : nous saurons par lui, si le courrier a été noyé, ou ce qui est arrivé. Il admire la tranquillité de ne pas l'avoir demandé par un billet à M. de Châteauneuf; mais je n'ai osé le faire, ni même le proposer.

Votre fils est occupé d'une mascarade pour dimanche au Palais-Royal; M. le Duc de Chartres l'a envoyé prier : Madame d'Escars nous donne son avis avec Mademoiselle de Méri; vous connoissez le mouvement de ces grandes affaires. Il est allé chez Madame de Bagnols avec Sanzei. On dit que le Maréchal d'Estrées va à Brest; le prétexte de la mer rend cette nouvelle supportable; il va traverser toute la Bretagne, comme si on étoit au printems, et lui au printems de sa vie, ce sont d'assez grandes fatigues. Parlez-moi de l'humeur de Pauline; si elle n'a pas été bien élevée, c'est à vous à raccommoder toute cette cire, qui est encore assez molle pour

(1) Il s'agissoit de la place de Commandeur des Ordres du Roi que M. l'Archevêque d'Arles, âgé de quatre-vingt-six ans, avoit demandée en survivance pour M. le Coadjuteur son neveu.

prendre la forme que vous voudrez. J'ai vu M. de Barillon, qui est fort grossi; il m'a demandé de vos nouvelles : il avoit trouvé votre fils chez M. de Louvois; son petit visage lui parut si noble et si joli, qu'il demanda son nom, et le nom lui fit embrasser votre enfant cinq ou six fois, et le fit souvenir de père, de mère et de grand'mère. Adieu, ma chère enfant, je suis tellement à vous, que je ne puis assez vous le dire.

LETTRE 844.

A la même.

à Paris, lundi 24 Janvier 1689.

ENFIN, votre Durance a laissé passer nos lettres; de la furie dont elle court, il faut que la glace soit bien habile pour l'attraper et pour l'arrêter. Nous avons eu de cruels tems et de cruels froids, et je n'en ai seulement pas été enrhumée. J'ai gardé plusieurs fois la chambre de M. le Chevalier; et, pour parler comme Madame de Coulanges, il n'y avoit que lui qui fût à plaindre de la rigueur de la saison; mais je vous dirai plus naïvement qu'il me semble qu'il n'étoit point fâché que j'y fusse. Voilà le dégel; je me porte si bien, que je n'ose me purger, parce que je n'ai rien à désirer, et que cette précaution me paroît une ingratitude envers Dieu. M. le Chevalier n'a plus de douleurs; mais il n'ose encore hasarder Versailles. Il faut que je vous dise un mot de Madame de Coulanges, qui me fit rire

et me parut plaisant. M. de Barillon est ravi de retrouver toutes ses vieilles amies; il est souvent chez Madame de la Fayette et chez Madame de Coulanges : il disoit l'autre jour à cette dernière : « Ah, Madame ! que votre maison me plaît ! j'y » viendrai bien les soirs, quand je serai las de ma » famille ». *Monsieur,* lui dit-elle, *je vous attends demain.* Cela partit comme un trait, et nous en rîmes tous plus ou moins.

Votre enfant fut hier au soir au bal chez M. de Chartres; il étoit fort joli; il vous mandera ses prospérités. Il ne faut point, au reste, que vous comptiez sur ses lectures; il nous avoua hier tout bonnement qu'il en est incapable présentement; sa jeunesse lui fait du bruit, il n'entend pas. Nous sommes affligés qu'au moins il n'en ait point d'envie; et que ce soit la volonté qui lui manque plutôt que le tems. Sa sincérité nous empêcha de le gronder; je ne sais ce que nous ne lui dîmes point, le Chevalier et moi, et Corbinelli qui s'en échauffe : mais il ne faut point le fatiguer, ni le contraindre, cela viendra, ma chère bonne; il est impossible qu'avec autant d'esprit et de bon sens, aimant la guerre, il n'ait point d'envie de savoir ce qu'ont fait les grands hommes du tems passé, *et César à la tête de ses Commentaires* *. Il faut avoir un peu de patience, et ne point vous en chagriner : il seroit trop parfait, s'il aimoit à lire.

* On entend bien que c'est une ânerie plaisante échappée à je ne sais quel personnage connu dans ce tems.

Vous m'étonnez de Pauline : ah, ma fille ! gardez-la auprès de vous ; ne croyez pas qu'un couvent puisse redresser une éducation, ni sur le sujet de la Religion, que nos Sœurs ne savent guère, ni sur les autres choses. Vous ferez bien mieux à Grignan, quand vous aurez le tems de vous y appliquer. Vous lui ferez lire de bons livres ; l'*Abbadie* * même, puisqu'elle a de l'esprit ; vous causerez avec elle, M. de la Garde vous aidera : je suis persuadée que cela vaudra mieux qu'un couvent.

Pour la paix du Pape, l'Abbé Bigorre nous assure qu'elle n'est point du tout prête ; que le Saint-Père ne se relâche sur rien, et qu'on est très-persuadé que M. de Lavardin et le Cardinal d'Estrées reviendront incessamment : profitez donc du tems que Dieu, qui tire le bien du mal, vous envoie (1). La vieille Sanguin est morte, comme une héroïne, promenant sa carcasse par la chambre, se mirant pour voir la mort au naturel. Il faut un compliment à M. de Senlis et à M. de Livry, mais non pas des lettres, car ils sont déjà consolés : il n'y a que vous, ma chère enfant, qui ne vouliez pas entendre parler de l'ordre établi depuis la création du monde. Vous dépeignez Mademoiselle D'Or.... de manière qu'elle me paroît aimable ; il faudroit la prendre, si son père étoit raisonnable : mais quelle rage de n'aimer que soi, de se compter pour tout ; de n'avoir point

* *Voyez* la note ci-dessus, page 242.

(1) Cette circonstance faisoit que M. de Grignan commandoit pour le Roi dans le Comtat.

la pensée si sage, si naturelle et si chrétienne, d'établir ses enfans! vous savez bien que j'ai peine à comprendre cette injustice; c'est un bonheur que notre amour-propre se tourne précisément où il doit être. J'ai fait une réponse à M. de Carcassonne *, que M. le Chevalier a fort approuvée, et qu'il appelle un chef-d'œuvre. Je l'ai pris à mon avantage, et comme je le tiens à cent cinquante lieues de moi, je lui fais part de tout ce que je pense; je lui dis qu'il faut approcher de ses affaires, qu'il faut les connoître, les calculer, les supputer, les régler, prendre ses mesures, savoir ce qu'on peut et ce qu'on ne peut pas; que c'est cela seul qui le fera riche; qu'avec cela rien ne l'empêchera de suffire à tout, et aux devoirs, et aux plaisirs, et aux sentimens de son cœur pour un neveu dont il doit être la ressource; qu'avec de l'ordre on va fort loin; qu'autrement on ne fait rien, on manque à tout; et puis, il me prend un enthousiasme de tendresse pour vous, pour M. de Grignan, pour son fils, pour votre maison, pour ce nom qu'il doit soutenir: j'ajoute que je suis inséparablement attachée à tout cela, et que ma douleur la plus sensible, c'est de ne pouvoir plus rien faire pour vous, mais que je l'en charge, que je demande à Dieu de faire passer tous mes sentimens dans son cœur, afin d'augmenter et de redoubler tous ceux qu'il a déjà: enfin, ma fille, cette lettre est mieux rangée, quoiqu'écrite

* L'Évêque de Carcassonne étoit un Grignan, très-bon économe et assez mauvais parent.

impétueusement. M. le Chevalier en eut les yeux rouges en la lisant; et pour moi, je me blessai tellement de ma propre épée, que j'en pleurai de tout mon cœur. M. le Chevalier m'assura qu'il n'y avoit qu'à l'envoyer, et c'est ce que j'ai fait.

Vous me représentez fort plaisamment votre *Savantasse;* il me fait souvenir du docteur de la comédie, qui veut toujours parler. Si vous aviez du tems, il me semble que vous pourriez tirer quelque avantage de cette bibliothèque; comme il y a de bonnes choses et en quantité, on est libre de choisir ce qu'on veut: mais hélas! mon enfant, vous n'avez pas le tems de faire aucun usage de la beauté et de l'étendue de votre esprit; vous ne vous servez que du bon et du solide, cela est fort bien; mais c'est dommage que tout ne soit pas employé; je trouve que M. Descartes y perd beaucoup.

Le Maréchal d'Estrées va à Brest; cela fait appréhender qu'il ne commande les troupes réglées, je crois cependant qu'on donnera quelque contenance au Gouverneur, et qu'on ne voudra point lui donner le dégoût tout entier. M. de Charost est revenu un moment, pour se justifier de cent choses que M. de Lauzun a dites assez mal à propos, et de l'état de sa place, et de la réception qu'il a faite à la Reine *: il fait voir le contraire de tout ce qu'a

* Lauzun, en arrivant à Calais avec la Reine d'Angleterre, voulut d'abord cacher à M. de Charost qui en étoit Gouverneur, qui étoit la personne qu'il amenoit avec lui. Forcé ensuite de la

dit

dit Lauzun; cela ne fait point d'honneur à ce dernier, dont il semble que la colère de MADEMOISELLE arrête l'étoile; il n'a ni logement, ni entrées; il est simplement à Versailles.

On craint que l'habileté de l'Archevêque (d'*Aix*) ne vous surprenne; mais je réponds que non, et que personne ne pèse plus ses paroles que vous sur les choses importantes. Madame de Coulanges m'a dit mille amitiés pour vous; elle veut toujours vous écrire. Depuis que j'ai causé avec M. le Chevalier, j'ai su que vous n'aurez votre cordon qu'après le Chapitre du 2 Février, parce que vos informations ne sont venues qu'après le premier jour de l'an; ainsi voilà qui est réglé. Il doit bien vous mander des nouvelles, car il a vu Dangeau, qui en sait beaucoup. M. de Chaulnes n'aura aucun chagrin; le Maréchal d'Estrées ne se mêle que de la mer et des côtes.

faire connoître, il prétendit que ce Gouverneur ne rendît à la Reine aucuns honneurs. Il vouloit se réserver l'avantage de donner au Roi la première nouvelle de son arrivée. M. de Charost ne l'écouta point, et fit tout le contraire de ce qu'il prétendoit. De là le ressentiment et les propos de Lauzun dont il est parlé ici. (*Voyez* les *Mémoires de la Fayette.*)

LETTRE 845.

A la même.

à Paris, mercredi 26 Janvier 1689.

CORBINELLI a été charmé de la peinture au naturel de votre *Savantasse :* vous parlez de peinture ; celle que vous faites de cet homme pris et possédé de son savoir, qui ne se donne pas le tems de respirer, ni aux autres, et qui veut rentrer à toute force dans la conversation, ma chère enfant, *cela est du Titien.* Je soupai avant-hier chez Madame de Coulanges avec ces bonnes Duchesses (1) ; Barillon y étoit ; il but votre santé avec un air d'adoration pour Mademoiselle de Sévigné et pour Madame de Grignan : il n'est point gâté de dix ans d'ambassade.

Madame d'Acigné vint me voir hier ; elle me conta comme M. de Richelieu est un Chevalier de la Chandeleur, aussi bien que M. de Grignan, et plusieurs autres dont les preuves ou les attestations n'étoient pas venues avant le jour de l'an. Tilladet sera Chevalier ce jour-là, et les autres seront proposés au Chapitre ; on vous envoie le cordon en même tems : voilà le vrai, et ce que nous n'avions pas su.

Vous vous lamentez sur ce pauvre Chevalier, qui n'a plus de douleurs ; il fut hier tout le jour en

(1) Mesdames de Chaulnes et du Lude.

visites avec son neveu; il le mena chez le Maréchal de Lorges, chez M. de Pompone, chez la Marquise d'Huxelles; il pense à Versailles; c'est ainsi qu'on dérange et qu'on déplace tous ses sentimens. Votre enfant se divertit; il a été en masque fort joli. Ils sont fort bien, Sanzei et lui; il ne paroît nulle aversion, nulle envie, nulle picoterie; ils ne sont guère empressés chez ces petites filles (1), ils ne font que des enfances; je ne sais comme ces petits garçons sont faits; ils ne songent qu'à leurs équipages. Sanzei s'en va lundi en Poitou, pour tâcher d'avoir de l'argent; il passera par Autri, et de là à son régiment de dragons, qui est à douze lieues de ses terres : voilà sa destinée; il fera tout de suite sa campagne : Dieu les conserve, ces pauvres enfans! Le vôtre a le plaisir d'entendre tous les jours louer sa compagnie, c'est-à-dire, la vôtre (2): tous ceux qui l'ont vue, lui en font compliment. M. le Chevalier pourra vous dire, comme moi, que M. de Lamoignon n'a nulle envie de marier sitôt sa fille (3). On parle de plusieurs mariages; il faut un peu attendre qu'ils soient avancés pour vous les dire.

M. le Maréchal d'Estrées s'en va à Brest; c'est

(1) *Voyez* la Lettre du 10 Janvier.

(2) C'étoit une compagnie de nouvelle levée, qui avoit été formée dans le Comté de Grignan, et en quelque sorte sous les yeux et par les soins de Madame de Grignan.

(3) Madeleine de Lamoignon, mariée en 1693 à Claude Longueil, Marquis de Maisons, depuis Président à mortier au Parlement de Paris.

la mer, c'est la marine, c'est les côtes; il y aura des troupes. Dieu nous garde d'une échauffourée qui l'oblige à prendre seul le commandement. Nous espérons qu'on ne voudra pas donner un tel dégoût à notre Gouverneur, et qu'on partagera les emplois; la Bretagne est assez grande. Peut-être que le Prince d'Orange n'aura pas le tems cette année de songer à la France; il a des affaires en Angleterre et en Irlande, où l'on veut armer pour le Roi: nos mers sont toutes émues; il n'y a que votre Méditerranée qui soit tranquille. Je ne sais à qui en ont vos femmes avec leurs vœux extravagans *; je voudrois y ajouter de ne plus manger d'oranges, et de bannir l'oranger en arbre et en couleur : ce devroit être sur nos côtes que l'on fît toutes ces folies. Je crois, en vérité, que le Roi et la Reine d'Angleterre sont bien mieux à Saint-Germain que dans leur perfide Royaume. Le Roi d'Angleterre appelle M. de Lauzun son Gouverneur; mais il ne gouverne que ce Roi : car d'ailleurs, sa faveur n'est pas grande. Ces Majestés n'ont accepté de tout ce que le Roi vouloit leur donner que cinquante mille francs, et ne veulent point vivre comme des Rois: il leur est venu bien des Anglois; sans cela ils se réduiroient encore à moins: enfin, ils veulent faire vie qui dure. Ils m'ont d'abord fait souvenir de mes chers romans; mais il faudroit un peu d'amour sur le jeu. J'achève justement ici vos reconnoissances, comme j'achevois autrefois vos romans et l'amitié

* *Voyez* ci-après page 440.

de vos chiens. La Chau s'en va; j'envoie un petit Saint-Esprit à M. de Grignan : je veux qu'il vole sur son justaucorps, en même tems que le courrier, qui lui porte son cordon, arrivera. Je vous prie, mon cher Comte, de recevoir ce petit présent : c'est pour vous consoler de l'affront que vous fait quelquefois ma fille de me nommer au lieu de vous. Voilà d'étranges présens, un ruban, une ceinture, un petit pigeon, une ombre, un souffle, un rien; c'est ce qu'on donne, quand on n'a plus rien à donner. Il est vrai que je me suis livrée toute entière : j'en ai envisagé toutes les suites et les conséquences d'un seul côté, et je n'en ai point été ébranlée, et j'ai dit : Hé bien, si on me manque, si on me ruine, Dieu fera peut-être de cette ingratitude le sujet de ma retraite et de mon salut; et avec cette pensée, je ne me suis point repentie de tout ce que j'ai fait : votre amitié et votre cœur pour moi, rendent ma vie trop heureuse; mais, ma très-chère, vous êtes quelquefois bien loin, et je sens bien tendrement cette absence.

LETTRE 846.

A la même.

à Paris, vendredi 28 Janvier 1689.

Je suis ravie du commerce lointain que vous entretenez avec ce bon Gouverneur (1), qui vous révère, et qui me donne mille marques de son amitié en toute occasion. Sa femme ne cesse de vous louer, de vous remercier de votre souvenir, et de me prier de vous dire mille douceurs de sa part. Elle est allée à Versailles; elle verra la Reine d'Angleterre; elle me contera bien des choses, que je vous manderai.

On a déjà représenté à Saint-Cyr la *Comédie* (2) ou *Tragédie* d'Esther. Le Roi l'a trouvée admirable, M. le Prince y a pleuré. Racine n'a rien fait de plus beau, ni de plus touchant : il y a une prière d'Esther pour Assuérus, qui enlève. J'étois en peine qu'une petite Demoiselle représentât ce Roi : on dit que cela est fort bien. Madame de Caylus fait Esther, et fait mieux que la Champmêlé : si cette pièce s'imprime, vous l'aurez aussitôt. On veut y faire aller l'Abbé Têtu; il est, en vérité, fort à plaindre; il n'y a point de jour qui n'augmente son mal : l'opium ne le fait plus dormir; il ne sert qu'à

(1) M. le Duc de Chaulnes, qui étoit dans son Gouvernement de Bretagne.

(2) Toutes les pièces de Théâtre avoient été comprises jusqu'alors sous le nom de *Comédie*.

le rendre un peu plus tranquille : cela fait grand'pitié, et cependant il va et vient. Je lui ai dit tous vos soins : il m'a fort priée de vous en témoigner sa reconnoissance.

Le mariage de M. de Rouci (1) s'avance fort, j'en suis étonnée, *sans tabouret.* Mademoiselle de la Marck avec M. de Brionne; étonnée encore, à cause de l'âge de la Demoiselle (2), qu'on dit qui passe trente ans. On dit en l'air M. de Mortain et Mademoiselle d'Usez (3); et M. de Crussol (4), et Mademoiselle de Ventadour (5) : je ne réponds point de tout cela.

Je suis dans la chambre de M. le Chevalier, il est dans sa chaise, et tape du pied gauche : je lui demande : « Monsieur, quelles nouvelles savez-» vous? qu'est-ce qu'il y a de vrai »? Il me répond : *Dieu est Dieu, Madame, je ne sais que*

(1) François de Roie de la Rochefoucauld, Comte de Rouci, épousa, le 8 Février suivant, Catherine-Françoise d'Arpajon, fille du Duc de ce nom, et de Catherine-Henriette d'Harcourt.

(2) Ce mariage ne se fit point. Mademoiselle de la Marck épousa, le 7 Mars de cette même année, Jacques-Henri de Durfort, Duc de Duras.

(3) Louise-Catherine de Crussol d'Usez ne fut mariée qu'en Novembre 1691, et ce fut avec Louis-François le Tellier, Marquis de Barbesieux.

(4) Louis, Marquis de Crussol, puis Duc d'Usez, mourut en 1693 sans avoir été marié.

(5) Anne-Geneviève de Lévis fut mariée le 16 Février 1691 à Louis-Charles de la Tour de Bouillon, Prince de Turenne, tué à Steinkerque en 1692, et remariée le 15 Février 1694 à Hercule-Mériadec de Rohan, Duc de Rohan-Rohan.

cela. J'ai envie de n'en pas dire plus que lui, et de vous laisser, après vous avoir confié cette vérité.

M. de Charost est ici : il s'est parfaitement bien justifié de tout ce qu'avoit dit sous cape M. de Lauzun : il sera Chevalier à la Chandeleur. Le Roi a ôté de Calais le vieux Courtebonne, qui est allé à Hesdin ; c'est le Gouvernement de son fils : ses appointemens sont conservés : on met à sa place Laubanie, bon Officier, sous les ordres de M. de Charost, à qui le Roi a fort adouci ce changement : il ne retournera que dans deux mois : tout le monde a ses tribulations ; je suis souvent en des lieux où l'on dit qu'il n'y a eu que celui qui commande en Provence qui n'en ait point, et qui ait une belle et agréable place. C'est dommage que cela ne s'accorde avec tout ce que l'on quitte ici ; mais cependant, il faut jouir de cette distinction, et de la paix, et du silence qui règnent dans cette seule province. Je suis étonnée comme vous que vos femmes se *déguisent* et fassent des *vœux* (1) : c'est aux nôtres à trembler, à ne point *jouer*. Je n'ai jamais vu de craintes si dérangées. Adieu, ma chère enfant ; je ne vous dis point combien je vous aime, puisque vous le savez.

A huit heures du soir.

C'est trop long-tems vous faire espérer que Madame de Coulanges vous écrira ; il faut qu'elle fasse

(1) Ces vœux consistoient à porter le blanc, le violet ; le minime, etc. à se priver des spectacles, du jeu, etc. *Voyez* les Lettres du 8 et du 13 Décembre précédent.

voir qu'elle a quelque chose de plus que les bonnes intentions.

Madame DE COULANGES.

Madame de Sévigné ne veut jamais que je vous écrive, Madame; elle ne comprend point que l'on puisse être occupée de vous : je n'ai jamais vu une telle personne. Cependant, je vous avertis que si vous voulez faire votre cour, vous demandiez à voir *Esther :* vous savez ce que c'est qu'Esther ; toutes les personnes de mérite en sont charmées; vous en seriez plus charmée qu'une autre. Ce n'est pas une affaire de venir de Grignan coucher à Versailles; je m'y trouverai avec une extrême joie; car en vérité, je doute qu'on puisse vous désirer plus vivement que je fais. Voilà un avis que je ne puis manquer de vous donner, sachant très-bien, Madame, que si on laissoit faire Madame de Sévigné, elle vous oublieroit toujours. Je ne finirai jamais ce compliment sans embrasser M. de Grignan; c'est un droit que je ne veux point perdre, je l'embrasserai toujours, malgré son Saint-Esprit. Voilà Madame de Frontenac et Mademoiselle d'Outrelaise *, qui me prient de vous dire bien des choses de leur part. Le pauvre Abbé Têtu a toujours des vapeurs; j'ai la honte de faire de mon mieux pour le guérir, sans pouvoir y réussir. M. de

* Celles qu'on appeloit les *Divines*. Madame de Frontenac étoit une amie intime de Madame de Maintenon. Les Lettres que celle-ci lui écrivoit sont dans son recueil.

Coulanges dit qu'il ne peut se donner l'honneur de vous écrire, parce qu'il a mal au pied; il croit avoir la goutte, il crie comme un enragé, et tout cela pour contrefaire M. le Chevalier de Grignan.

LETTRE 847.

A la même.

à Paris, lundi 31 Janvier 1689.

Ah! oui, assurément, j'ai la mine d'avoir été en peine de votre mal de gorge; et je ne puis vous dire aussi combien cette lettre du 24, qui m'apprend votre guérison, me fait respirer à mon aise: me voilà donc en repos autant qu'on peut l'être dans l'absence; car j'avoue que l'imagination est cruelle, et abuse bien de notre foiblesse dans ce tems-là. Mais conservez votre santé, si vous m'aimez, si vous nous aimez, si vous voulez que nous nous portions bien: il semble que la mienne ne songe qu'à vous plaire, tant elle est de suite et parfaite. Je vais, sur votre parole, dans la chambre du Chevalier; cette pauvre petite chambre qui m'attire si naturellement, que j'habite depuis plus de dix ans, j'y suis encore fort bien reçue. Ce Chevalier s'en va tantôt à Versailles; il se porte bien; j'en suis aise par mille raisons, et fâchée, parce qu'il m'ennuiera de ne point le voir: nous nous rallions, nous parlons de vous, et je suis ce qu'on appelle tombée des nues, quand il n'est pas ici. Il

y a trois jours que votre fils est Courtisan : le Duc de Charost, qui est ici et qui l'a vu, m'en dit hier beaucoup de bien.

Mme. de Chaulnes a vu la Reine d'Angleterre ; elle en est fort contente : le petit Prince, habillé comme un godenot, mais beau, gai, qu'on élève en dansant : voilà le vrai tems du bonheur des enfans. Les histoires qu'on relit à cause de cet événement, ne sont pleines que de la perfidie des peuples. Le Prince d'Orange n'est pas tout-à-fait content à Londres ; il y a trois partis, celui du Roi et des Evêques, fort petit ; celui du Prince d'Orange, fort grand ; et le troisième, des républicains et non-conformistes. Toute l'Irlande est au Roi ; il eût bien fait de s'y sauver : on ne l'aime pas tant que la Reine. Il appelle M. de Lauzun son Gouverneur ; le Gouverneur auroit besoin d'en avoir un : MADEMOISELLE triomphe. Le Maréchal d'Estrées est parti pour Brest et pour la mer. On est fort content du service et de la vigilance de M. de Chaulnes ; il court comme un homme de vingt-cinq ans.

Je ne trouve pas que votre voyage d'Avignon puisse jamais être mieux placé ; le carême fait une bonne circonstance ; l'air y est doux ; et de la façon que le Pape vous considère, il vous laissera encore long-tems jouir de ce revenu. Il faut se moquer des nouvelles de *la Place des Prêcheurs* (1) ; l'enlèvement de la Princesse d'Orange, et la prise de son

(1) C'est une place où l'on s'assemble à Aix le matin, et où se débitent les nouvelles les plus absurdes et les plus fausses.

mari sont à faire rire; mettons-y le siége de Bois-le-Duc, qui n'étoit qu'une plaisanterie : tout est encore calme, on ne parle que de se divertir. Le Roi et toute la Cour sont charmés de la tragédie d'*Esther*. Madame de Miramion (1) et huit Jésuites, dont le Père Gaillard étoit, ont honoré de leur présence la dernière représentation : enfin, c'est un chef-d'œuvre de Racine. Si j'étois dévote, j'aspirerois à voir jouer cette pièce. Madame la Princesse de Conti a voulu louer l'Opéra; c'est, dit-on, qu'il y a de l'amour, et on n'en veut plus.

M. de Charost a eu une admirable conversation avec le Roi. Il paroît que M. de Lauzun lui avoit rendu inutilement de mauvais offices; cela ne fait pas d'honneur à un homme que le Roi sait que Charost a toujours aimé et servi comme un camarade. On ôte de Calais le vieux Courtebonne, craignant qu'à son âge il ne soit pas assez éveillé. Le

(1) Dame célèbre pour sa piété et pour le grand nombre de bonnes œuvres et de fondations qu'elle a faites.

* C'est au sujet de ces représentations que Madame de Maintenon disoit : « Aujourd'hui on ne jouera que pour les Saints ». Cherchant ainsi à rassurer sa conscience, ou peut-être à prévenir la critique.

Marie Bonneau, veuve de Jean-Jacques de Beauharnois, Seigneur de Miramion, dont on parle ici, avoit eu l'honneur de la conversion de Madame de Montespan; honneur qu'elle avoit acheté par l'inconvénient assez grand d'être long-tems témoin de ses emportemens et confidente de ses rechûtes; c'est à Madame de Miramion qu'elle disoit en parlant du Roi : « Il me » traite comme la dernière des créatures, et cependant Dieu » m'est témoin que depuis le Comte de Toulouse, il ne m'a pas » touché le bout du doigt ».

Roi le met dans Hesdin, le Gouvernement de son fils; et met à Calais Laubanie, bon Officier et alerte. M. de Charost dit au Roi qu'il en étoit fort aise; qu'il joindroit son zèle à celui de Laubanie, des lumières et de l'expérience duquel il seroit ravi de profiter, et qu'ils s'uniroient pour le bien de son service. Le Roi a paru fort content de cette manière. M. de Charost retournera à Calais ce carême: en attendant, il va être Chevalier, et ne s'opposera point à la proposition qu'on fera au Chapitre, de M. de Griguan; après quoi le Saint-Esprit volera droit à vous.

Je ne sais ce que sont devenus tous les mariages que je vous avois mandés. Celui de M. de Mirepoix devient sombre. La Duchesse (*de la Ferté*) dit: Je me suis épuisée, je ne saurois les nourrir, ni les loger. On lui dit: Pourquoi vous épuisiez-vous? Madame de Mirepoix dit: Je les prends et les nourris; la petite enfant pleure; enfin, je n'ai jamais vu épouser une poupée, ni un si sot mariage: n'étoit-ce pas aussi le plus honnête homme de France? Ma chère enfant, ne comparez votre cœur avec nul autre; Dieu vous l'a donné parfait, remerciez-l'en: vos humeurs étoient une vapeur, un brouillard sur le soleil; mais celles des autres sont gâtées dans le fond et dans leurs principes; ainsi vous ne servirez jamais d'excuse.

LETTRE 848.

A la même.

à Paris, mercredi 2 Février 1689.

C'est aujourd'hui que, selon toutes les apparences, vous avez été admis par le Chapitre avec quelques autres traîneurs, et je ne saurois douter que le courrier ne parte demain pour vous porter votre cordon, ainsi qu'à M. de Monaco. Voici la glu à quoi tenoit l'aile de votre pigeon, c'est que vos actes de foi et informations de vie et mœurs n'arrivèrent que le propre jour qu'on tenoit le premier Chapitre, et par conséquent trop tard. Vous faites trop d'honneur à Marie de Rabutin-Chantal de prendre son fait et cause : mais savez-vous que si Jeanne Frémiot (1) n'étoit dans le Ciel, elle vous gronderoit? Elle étoit fille de deux ou trois Présidens; ho, ho, pour qui nous prenez-vous? et *Berbisi*, par sa mère. Quand on a eu un procès, il faut songer à ce que l'on dit.

Ne vous épuisez point, ma chère enfant, à m'écrire de grandes lettres; vous ne doutez pas qu'elles ne me soient agréables, mais cela vous tue; parlez-moi seulement de votre santé, de vos affaires, de vos desseins; ah, mon Dieu, que tout cela me tient au cœur! laissez-moi discourir, et ne vous amusez

(1) Grand'mère de Madame de Sévigné, connue aujourd'hui sous le nom de la *Bienheureuse Mère de Chantal.*

point à me répondre ; renvoyez-moi sur certaines choses à M. le Chevalier : enfin, je ne demande que votre santé et votre soulagement. Vous avez donc eu quelque peur des pauvres petites *chouettes noires* (1) ; je m'en doutai, et j'en ris en moi-même : vous trouverez qu'elles ont *l'air triste ;* mais elles ne sont point *rechignées* (2), elles n'ont point *une voix de Mégère :* et quand vous verrez ce qu'elles savent faire, vous trouverez qu'au lieu d'être de de mauvais augure, elles font la beauté au moins de la coiffure.

La Reine d'Angleterre a toute la mine, si Dieu le vouloit, d'aimer mieux régner dans le beau Royaume d'Angleterre, où la Cour est grande et belle, que d'être à Saint-Germain, quoiqu'accablée des bontés héroïques du Roi. Pour le Roi d'Angleterre, il y paroît content, et c'est pour cela qu'il est là. J'embrasse ma très-aimable Comtesse, et ce Comte, à cause de la bonne fête, et cette bonne fête fait que je vous quitte ; il faut aller à vêpres et au sermon. Je lis avec plaisir les *Règles chrétiennes* (3) de M. le Tourneux ; je n'avois fait que les envisager sur la table de Madame de Coulanges, elles sont à présent sur la mienne.

(1) C'étoit une mode de ce tems-là.

(2) *Voyez* la Fable de l'*Aigle et du Hibou*, par La Fontaine.

(3) *Principes et Règles de la vie chrétienne*, imprimés en 1688 pour la première fois.

FIN DU TOME SIXIÈME.



